

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

DÉDIÉ

A MONSIEUR, FRÈRE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.
CIC. *De Nat. Deor.*

JANVIER 1788.

TOME LXXIV.



A PARIS,
Chez CROULLEBOIS, Libraire, rue des Mathurins, N° 32.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JANVIER 1788.

OBSERVATIONS

FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

N° I.

AVANT-PROPOS.

LE plan d'après lequel ſont rédigées les obſervations contenues dans les différens numéros du département des hôpitaux civils, a ſuffiſamment été développé dans les trois années précédentes, pour être généralement connu.

Quoique les Journaux ſemblent être deſtinés à recueillir & à annoncer les choſes *extraordinaires*, on a vu qu'on s'étoit plus occupé de raſſembler & d'unir entre elles des obſervations communes que d'en rechercher de nouvelles. Les faits extraordinaires nous font connoître les écarts de la nature, mais les obſervations journalières apprennent à bien ſaiſir ſa marche conſtante, ſur laquelle il eſt ſi important de ne pas ſe méprendre. Les phénomènes du premier genre ſont plus piquans qu'utiles ; les autres cachent ſous une apparence ſimple & peu ſaillante une inſtruction précieuſe.

En s'occupant principalement des obſervations rares, on s'expoſe, dans les ſciences phyſiques, à un autre danger, c'eſt de faſciner les yeux des obſervateurs, en les diſpoſant à voir du merveilleux dans les choſes les plus ſimples. En s'attachant au contraire à examiner ſous toutes les faces les objets que l'habitude nous rend familiers, nous découvrons en eux des propriétés qui nous avoient échappé, & un ordre de lois & de rapports que nous étions éloignés de preſſentir. Ainſi nous étendons nos connoiſſances, en les rendant plus certaines ; car on ne doit regarder comme *connoiſ-*

ſances que les vérités qui ſont liées entre elles & ſe prêtent un mutuel appui, que celles dont la chaîne non interrompue eſt en même temps facile à ſaiſir.

L'homme eſt de glace aux vérités, il eſt de feu pour les menſonges. C'eſt dire avec autant d'élégance que de philoſophie : L'homme qui a tant de peine à ſe ſoumettre à la raiſon, qu'il regarde comme un joug, a la plus grande propenſion à croire au merveilleux qui flatte ſon eſprit; c'eſt pour cela que toute découverte nouvelle, qui a pour objet le traitement des maladies, eſt accueillie, quelque abſurde que ſoit la baſe ſur laquelle elle eſt appuyée. Souvent quelques mois ſuffiſent pour voir naître & mourir la réputation que l'on accorde à *ces arcanes*, que l'adreſſe ou l'enthouſiaſme mettent en vogue; mais un objet ſuccède à l'autre, une idole eſt renverſée, le culte n'eſt jamais détruit. Sans parler de tous ceux que l'on peut appeler peuple dans toutes les claſſes de citoyens, combien de gens d'eſprit, combien de médecins même ont de la peine à ſe défendre de cette diſpoſition ſecrète, qu'ont tous les hommes à accorder de grandes & de générales propriétés à un ſeul médicament,

ou à une ſeule méthode de traitement. Le quinquina, le camphre, la ciguë, l'arnica & d'autres ſubſtances médicamenteuſes, n'ont-elles pas été entre les mains de pluſieurs médecins, des panacées, des remèdes univerſels ?

Ce défaut eſt ſi près d'être celui des meilleurs obſervateurs, que le plus ſage d'entre eux parmi les médecins modernes, *Sydenham*, s'accuſe de n'avoir pu l'éviter (*a*).

Les idées excluſives, les opinions tranchantes ont encore un air de hardieſſe qui entraîne & qui ſubjugue. Les médecins ſyſtématiques qui ont adopté une méthode active & turbulente qu'ils emploient indiſtinctement dans toutes les maladies, ſont ſûrs de trouver les ſectateurs les plus chauds, & l'on voit

---

(*a*) Il raconte avec candeur qu'enthouſiaſmé de l'efficacité du ſirop de Nerprun dans l'hydropiſie, il voulut ſe ſervir de ce remède dans tous les cas qui ſe préſentoient; qu'il l'ordonna à une dame hydropique, dont la maladie empiroit tous les jours; que laſſée de ce remède, dont elle éprouvoit de ſi mauvais effets, elle le congédia, & qu'elle appela un autre médecin, qui, ſuivant une route tout oppoſée, vint à bout de la guérir à force de temps & d'attention. (*Encyclopédie*, au mot OBSERVATEUR.)

de même applaudir à ceux qui, ſoit faute de connoître les reſſources de l'art, ſoit pour favoriſer la puſillanimité des malades, réduiſent la médecine à une expectation purement contemplative.

En admettant, ſuivant les vrais principes de la médecine, une marche alternativement active & expectante, & en travaillant à déterminer par l'obſervation quand l'une ou l'autre doit avoir la préférence, on ſuit une route plus difficile, mais qui eſt tracée par la nature.

C'eſt pour faire connoître les écueils qui ſe rencontrent ſur cette route, & enſeigner les moyens de les éviter, qu'*Hippocrate* a raſſemblé, & mis en ordre les faits qui avoient été obſervés; & c'eſt dans la même vue que les médecins ont toujours continué de rechercher & de réunir des obſervations.

Il ſeroit depuis long-temps inutile de travailler à des recueils de ce genre, ſi l'on eût trouvé pluſieurs médecins ſemblables à *Hippocrate*; mais le plus grand nombre des obſervateurs ont eu des qualités bien oppoſées à la bonne foi & à la ſimplicité pleine de génie qui caractériſent les écrits de ce grand homme.

D'un côté, des médecins attentifs & pleins de zèle ſe ſont voués à l'obſerva-

tion, ſans avoir cette fineſſe d'organes, & cette habitude néceſſaire pour voir les objets ſous leur véritable point de vue. D'un autre côté, des hommes faits pour avancer la ſcience, ont donné des obſervations illuſoires, parce qu'au lieu de peindre la nature, ils ont défiguré les objets en obéiſſant à la préoccupation qui les déguiſoit à leurs yeux. Ainſi le défaut de lumière, & l'eſprit de ſyſtême ont réduit preſque à rien une multitude d'obſervations.

Mais s'il eſt ſi difficile de faire & de raſſembler des obſervations, comment ſe flatter que celles que nous préſentons puiſſent avoir les conditions propres à fixer l'attention? De tous les défauts celui qui eſt le plus dangereux pour les obſervateurs eſt l'eſprit de ſyſtême & de préoccupation, & nous avons prouvé dans un autre endroit que les médecins des hôpitaux y étoient peu expoſés (*a*). Mais ſont-ils donc à l'abri de tout reproche? On peut dire, ſans doute, que leurs obſervations, ainſi que celles de beaucoup d'autres, ſont tantôt

(*a*) *Voyez* le diſcours préliminaire mis à la tête du premier numéro des obſervations des hôpitaux civils en 1785.

trop concises & tantôt trop diffuses; que les unes n'offrent pas un résultat assez précis, & que les conséquences que l'on peut tirer des autres sont trop communes.

Nous répondrons d'abord, que si les observations qui paroissent communes confirment d'anciennes vérités, & ramènent ainsi aux vrais principes de la médecine, elles ont une utilité qui n'est pas équivoque. Secondement, que la manière dont sont présentées les observations des hôpitaux civils est propre à faire disparoître les défauts qu'on peut y renconrrer. En rapprochant ces observations les unes des autres, & en les classant suivant leur analogie, elles se servent réciproquement de supplément ou de critique. Chacune d'elles peut avoir des irrégularités, mais les unes & les autres doivent être considérées comme des parties qui servent à composer un même tableau.

Ce tableau doit être instructif; car, soit par l'ensemble qu'il présente, soit par les lacunes qu'il laisse apercevoir, il détermine nécessairement à reflèchir & à méditer sur les principes de l'art de guérir.

Pour rendre ces méditations plus faciles & plus fécondes, nous avons joint

des réflexions ſur les queſtions qui nous ont paru les plus importantes, & l'on a dû ſentir, plus d'une fois, en liſant ces réflexions, que les obſervations qui les précédoient, quoique ſimples & communes en apparence, n'avoient pas été inſérées ſans deſſein, & placées ſans utilité.

En 1785, ces réflexions ont porté ſur les *fièvres aiguës*, *ſur les fièvres malignes*, *ſur les principales maladies des nourrices & des enfans*, *ſur les différentes eſpèces de folie & ſur la rage*. En 1786, les principaux articles ſur leſquels nous nous ſoyons arrêtés, ſont *la fièvre puerpérale*, *les fièvres vermineuſes*, *les fièvres intermittentes*, *la fièvre miliaire*, *& quelques maladies chirurgicales fort intéreſſantes*. Dans l'année 1787, nos remarques ont eu pour objet, *l'hiſtoire des hôpitaux civils en France*, *& la mortalité des hôpitaux*, *les maladies vénériennes & ſcrophuleuſes*, *les affections nerveuſes*, *la nature & les cauſes du calcul humain*, *ainſi que les différens lithontriptiques*, *& l'électricité médicale*.

Nous n'oublierons pas de parler ici des topographies; peut-être ont-elles paru plus d'une fois sèches & monotones aux lecteurs étrangers aux hôpitaux; mais ceux qui connoiſſent les maiſons

de charité, n'ignorent pas que les détails les plus ſimples & les moins piquans en apparence, ſont ſouvent les élémens de la bienfaiſance & de l'utilité publique. Un illuſtre Ecoſſois, membre du parlement d'Angleterre, M. *Howard*, s'eſt rendu infiniment recommandable, en conſacrant ſon temps & ſa fortune à recueillir avec une exactitude minutieuſe la deſcription d'un grand nombre d'hôpitaux & de maiſons de force.

C'eſt ſans doute une noble & généreuſe entrepriſe que de tracer les moyens de faire régner l'ordre & la ſalubrité dans les priſons; mais cette entrepriſe demande beaucoup de connoiſſance, & de plus elle ne peut être exécutée qu'avec le ſecours du Gouvernement & l'aide du temps, ſans lequel on ne peut opérer rien de ſtable & d'utile; il faudroit analyſer une infinité d'objets de légiſlation, d'adminiſtration & de police, qui ne ſont pas les mêmes dans les différens pays; il faudroit connoître ſous tous les rapports les ſoins relatifs à la ſalubrité qui varient ſuivant le local, la ſaiſon ou le climat; enfin, il ſeroit néceſſaire de réunir au talent de bien obſerver, l'art de perſuader, & de faire concourir au même but les eſprits les plus contraires.

On ſent aſſez que les remarques du voyageur philoſophe que nous venons de citer, ne peuvent, quelques importantes qu'elles ſoient, réunir toutes ces conditions ; mais l'intérêt qu'elles inſpirent eſt propre à faire naître de grandes idées & à exciter aux actes d'humanité & de bienfaiſance, particulièrement dans un pays où, comme en Angleterre, les maiſons de charité, & pluſieurs maiſons de force, ſont tout-à-fait abandonnées au ſoin des citoyens.

Le gouvernement François s'eſt toujours occupé des maiſons de charité, comme nous l'avons fait voir l'année dernière ; mais c'eſt ſur-tout depuis dix ans que les hôpitaux, ainſi que les maiſons de force, ont fixé ſon attention. Les travaux qui ont été faits pour leur amélioration ne ſe ſont point bornés à la conſidération des objets extérieurs, & de ces vertus & de ces vices qui fixent d'abord les regards ; mais ils ont eu pour objets les cauſes intérieures & cachées, qui partout ſont la ſource du déſordre. Il en eſt réſulté des lumières dont on a promptement fait une utile application. Non-ſeulement on a connu le mal, mais on a ſu y porter remède, & les différentes adminiſtrations ſe ſont empreſſées de re-

cueillir les principes qui leur ont été présentés. Déja les hôpitaux & les maisons de force de Paris, les hôpitaux de Lyon & ceux de plusieurs autres villes, ont éprouvé les changemens les plus remarquables; & c'est pour accélérer une révolution aussi avantageuse, que l'on a regardé comme important de rassembler tout ce qui peut avoir rapport à la salubrité des maisons de ce genre.

Nous avions d'abord pris la résolution de placer les topographies par généralité, & nous avons en conséquence inséré dans les deux premières années un assez grand nombre de topographies des hôpitaux de la généralité de Paris. Le desir de faire connoître les travaux de MM. les médecins nos correspondans des différentes provinces, nous a fait renoncer à ce plan, & nous publierons désormais ces différens tableaux en prenant indistinctement dans les différentes généralités, ceux qui nous auront été plus anciennement envoyés.

Les dépôts de mendicité étant devenus depuis quelques années des maisons dirigées, soit du côté du travail, soit du côté de la salubrité, comme les meilleurs hôpitaux du royaume, nous donnerons successivement la description

de quelques-uns des établiſſemens de ce genre, avec des détails très-circonſtanciés ſur leur régime, & notamment ſur les infirmeries qui y ſont établies, & ſur les maladies qui y règnent habituellement.

Le gouvernement fait toujours diſtribuer, chaque année, à MM. les officiers de ſanté des hôpitaux civils & des dépôts qui correſpondent avec le département, un volume compoſé des vingt-quatre feuilles, qui forment les douze numéros des obſervations des hôpitaux civils.

MM. les Médecins & Chirurgiens des hôpitaux civils & des dépôts de mendicité, qui voudront continuer ou commencer cette correſpondance, mettront ſous l'enveloppe intérieure: A M. COLOMBIER, conſeiller d'Etat, inſpecteur général des hôpitaux civils, & maiſons de force du royaume, rue du Roi-de-Sicile; & ſur l'enveloppe extérieure: A M. CHAUMONT DE LA MILLIERE, intendant des Finances, rue Saint-Marc, à Paris.

MM. les autres correſpondans du Journal de médecine continueront comme ci-devant à mettre ſur l'enveloppe intérieure, pour le Journal de médecine; *& ſur l'enveloppe extérieure: A M. CHAUMONT DE LA MILLIERE, intendant des Finances, rue Saint-Marc, à Paris.*

TOPOGRAPHIE

DE LA VILLE ET DE L'HÔPITAL DE LUÇON EN BAS-POITOU.

Par M. BOUQUET, médecin de l'hôpital de cette ville.

LA ville de Luçon, ſituée à ſept lieues nord de la Rochelle, vingt ſud de Nantes, & quatre-vingt-quinze ſud-oueſt de Paris, eſt à 16 degrés 29′ 26″ de longitude, & à 46 degrés 27′ 14″ de latitude. Elle a été érigée en évêché ſuffragant de Bordeaux en 1317, par *Jean XXII.* Le pays environnant eſt très-plat, & l'on n'y voit que des plaines & des marais.

Les marais comprennent toute la partie qui s'étend du ſud-eſt à l'oueſt. Ceux qui ſont placés du ſud à l'oueſt ſont appelés *marais deſſéchés*, & effectivement ils méritent preſque toujours ce nom : il arrive cependant dans certaines années que les grandes pluies d'automne & d'hiver ramolliſſent & inondent ce terrain. Toute cette partie eſt bordée par des *aubrayes*. *Ces aubrayes* ſont des plan-

tations de chênes, d'ormeaux, de frênes, de ſaules, de peupliers blancs & noirs, au milieu deſquels il croît beaucoup de ronces, d'epines & d'autres arbriſſeaux *de mauvaiſe eſpèce.* Ces bois ſont toujours humides, même dans les plus grandes ſéchéreſſes; & pour qu'ils ne ſoient pas entiérement inondés en hiver, on y pratique des foſſés qui ſont éloignés les uns des autres de quinze ou vingt pieds au plus. *Ces aubrayes* ſe détruiſent journellement; on ne travaille pas à les renouveler, à cauſe de leur peu de produit, & l'on gagne à en faire des prairies. Immédiatement après le défrichement, le bénéfice n'eſt pas ſenſible, parce que le foin ſe trouve rempli de joncs, de roſeaux & de ronces; mais par la ſuite la récolte devient plus abondante & de meilleure qualité.

Du ſud au ſud-eſt, ſont placés les marais qui ne ſont point encore entiérement deſſéchés, & qu'on *appelle les marais mouillés.* Ils ſont l'égout de la rivière de Niort & de Fontenay. Les canaux qui conduiſent au canal de Luçon & de-là à la mer n'étant pas aſſez grands pour contenir dans toutes les ſaiſons l'eau de ces deux rivieres, il arrive que pendant l'hiver l'excédant de ces eaux ſe répand

dans les marais voiſins. L'inondation eſt ſi conſidérable dans les années pluvieuſes, que ces marais ne ſe deſſèchent qu'au mois de juin, & quelquefois au mois de juillet. Les foins qu'on y ramaſſe ſont de mauvaiſe qualité, & ne ſe récoltent que très-tard. *Des aubrayes* ſéparent, comme de l'autre côté, ces marais d'avec la plaine.

La partie du ſud eſt formée de prairies, de pacages & de terres labourables. Les pacages fourniſſent de bons foins, de bons pâturages, qui ſervent à nourrir & à élever une grande quantité de beſtiaux. Quand les années ne ſont ni trop pluvieuſes, ni trop ſèches, les terres labourables produiſent beaucoup, tant en froment qu'en orge, fèves, & *Baillarges*. On y ſème du lin; mais on y cultive fort peu d'autres grains.

Cette partie eſt coupée par le canal de Luçon, qui conduit à la mer qui ſe trouve à deux lieues ou environ. Ce canal ſert pour le commerce qui ſe fait entre Luçon & Marans, aujourd'hui *Aligre*. Le blé, le vin, le bois à brûler, le bois de conſtruction, forment la matière de ce commerce, qui eſt peu conſidérable.

Luçon eſt borné du côté de l'oueſt, du nord & du nord-oueſt, par une plaine

qui contient de bonnes & de mauvaises terres. On a planté dans les mauvaises terres des vignes qui fournissent environ mille ou douze cents barriques de vin, année commune. La qualité de ce vin est assez bonne quand l'année a été favorable à la vigne, & que les raisins on pu acquérir de la maturité.

Les bonnes terres sont celles qui avoisinent les *Aubrayes*. On y cultive toutes sortes de grains, mais la principale récolte est en froment, orge & *Baillarge*. Les paroisses circonvoisines suppléent aux comestibles, en fournissant à Luçon des légumes, de la volaille & du gibier, qui est fort commun dans ce canton. On voit sur-tout abonder en hiver les oiseaux de rivière, tels que Pluviers, vaneaux, sarcelles, oies & canards sauvages.

Il se tient à Luçon deux marchés par semaine, le mercredi & le samedi. Le bocage nous fournit toutes sortes de fruits, quoiqu'il y ait peu de maisons qui n'aient un petit jardin.

La ville de Luçon contient environ cinq mille habitans; la cathédrale est au centre de la ville, & plus basse que le sol de sept à huit pieds. Il n'y a qu'une seule église paroissiale, qui est située à une des extrémités de la ville, & au

nord, entre deux cimetières qui, à tous égards, feroient bien mieux placés ailleurs. Il y a trois maifons religieufes, les Capucins, les Urfulines & les dames de l'Union chrétienne, & un féminaire dirigé par MM. *de St. Lazare.*

Le chapitre de Luçon eft très riche, & fait beaucoup de charités; ce qui, en en rendant le peuple pareffeux, contribue à entretenir la mendicité, qui eft très-grande à Luçon.

Il y a dans la ville environ cinquante à foixante maifons de nobleffe, peu de bourgeois, quelques marchands, & beaucoup d'ouvriers, tels que des manœuvres, des journaliers, des metayers.

La pierre dont on fe fert pour paver les rues eft une efpèce de pierre calcaire, qui eft très friable, & qui, fuivant la faifon, forme ou de la boue ou de la pouffiere. Les rues font d'autant plus humides pendant l'hiver, qu'elles n'ont point d'égout, & qu'elles ne font jamais nettoyées. Des fumiers qui font placés à la porte de plufieurs métairies, qu'on trouve dans la ville même, & les immondices des boucheries, contribuent encore à rendre les rues mal-propres & l'air infalubre.

L'eau dont on fait ufage pour boiffon

eſt très mauvaiſe ; il y a peu de puits qui aient des ſources ; ces eaux ſont les plus pures, quoiqu'elles contiennent beaucoup de ſélénite ; dans les chaleurs de l'été elles ſont ſouvent plus ou moins vaſeuſes, & quelquefois elles manquent tout-à-fait. Dans ces circonſtances les pauvres ſont obligés de boire de l'eau des foſſés, qui eſt infectée par les végétaux & par les inſectes qui s'y ſont putréfiés.

Les perſonnes riches & aiſées ont des alimens ſalubres ; le pain & la viande ſont de très-bonne qualité ; le vin n'eſt pas mauvais. Les artiſans ne vivent pas auſſi bien, mais le peuple n'a d'autre nourriture que du pain d'orge, avec des coquillages, & quelques mauvais poiſſons qu'il tire des eaux bourbeuſes & vaſeuſes des marais.

Ce genre de nourriture, joint à l'humidité naturelle du ſol, fait régner habituellement dans la claſſe du peuple de Luçon & des environs, une affection ſcorbutique. Les cabaretiers ou fermiers qui ſont en état de ſe procurer du vin, en prennent avec excès, ce qui leur donne des obſtructions au foie, qui ſont ſuivies d'hydropiſie. Ces maladies, qui ne ſont pas incurables de leur nature, le deviennent chez ces malades par l'opiniâtreté

vec laquelle ils persistent dans le mauvais
égime qui a été la première cause de
eur mal.

Quoique Luçon renferme plusieurs
auses d'insalubrité, on y voit cependant
eaucoup de septuagénaires, & quelques
ctogénaires. Depuis dix-huit ans que
habite cette ville, il est mort dix-huit
u vingt personnes qui avoient plus de
o ans.

Les épidémies y sont rares. Je n'y ai vu
égner la petite vérole & la vérolette,
ue deux années. La rougeole pourprée,
fièvre miliaire y ont paru quelquefois.
a dysenterie est une maladie plus com-
une à Luçon, mais elle n'a été qu'une
is générale & meurtriere. La mortalité
eut pas lieu sur les habitans de la ville,
ais sur ceux des environs.

Quant aux maladies intercurrentes,
oici en général l'ordre dans lequel elles
succèdent à Luçon.

Les fièvres automnales sont rarement
es sinoques simples; tantôt elles sont
termittentes, tantôt elles sont remit-
ntes. Le plus souvent elles sont putrides
vermineuses. Dans leur invasion, ces
èvres présentent souvent des accidens
flammatoires; mais il faut être réservé
r la saignée; il ne faut pas l'être moins

ſur l'uſage du quinquina, qui entraîne preſque toujours après lui la bouffiſſure la cachexie & l'hydropiſie.

Ces fièvres ſont ſi particulières à ce pays, qu'elles ne manquent jamais de ſaiſir les perſonnes qui viennent s'y établir. Je ne crois pas avoir vu un ſeul nouveau venu qui n'en ait été atteint. Ces fièvres commencent ſouvent avant le mois d'août, & continuent juſques vers le milieu du mois de novembre.

Les fièvres hivernales ne ſont pas bien conſidérables; elles ſont ordinairement jointes aux rhumes, aux catarrhes & aux affections rhumatiſantes. Rarement les maladies de cette conſtitution ſont meurtrières.

Les fièvres printannières ſont ici, comme par-tout ailleurs, plus ou moins inflammatoires, & l'expérience m'a appris que c'étoit la ſeule ſaiſon où l'on pouvoit placer la ſaignée avec ſuccès. On voit auſſi à cette époque des affections de poitrine de différente nature. Tels ſont des catarrhes ſimples, des catarrhes inflammatoires, & des fièvres péripneumoniques. Dans ces dernières, la ſaignée, placée indiſcrètement, peut avoir les ſuites les plus fâcheuſes. On a eu lieu ſur-tout de s'en apercevoir en 1784.

Les fièvres æſtivales ſont inflammatoires, putrides, & preſque toujours bilieuſes ou vermineuſes; elles ſont rémittentes, & ſouvent accompagnées d'une éruption eryſipélateuſe, pétéchiale ou miliaire. Ces maladies ſont ici très opiniâtres, les convaleſcences ſont longues, accompagnées de bouffiſſure & de cachexie, & il y a des rechutes qui ſont quelquefois mortelles. Ces ſuites fâcheuſes ont lieu ſur-tout chez les malades qui, dans les commencemens de la maladie, ont négligé les remèdes, ou auxquels on a fait prendre le quinquina avant d'avoir inſiſté ſur les moyens propres à nettoyer les premières voies.

L'hôpital de Luçon eſt deſtiné à recevoir des malades & à ſervir d'aſyle aux enfans orphelins. Il eſt ſitué à une des extrémités de la ville, du côté du ſud. L'emplacement de cet hôpital forme un quarré long d'une étendue conſidérable. Les bâtimens ſont diſpoſés en équerre, & règnent le long d'une très-grande cour, qui eſt diviſée en deux par une galerie longue & peu large, où l'on trouve la buanderie, la boulangerie & le bûcher. Derrière cette cour ſe trouvent des jardins, un bois & le cimetière.

L'entrée de l'hôpital eſt au nord. A

gauche, on voit la chapelle, à l'extrémité de laquelle ſe trouve une grande ſalle, qui, placée à l'angle de l'équerre, forme le commencement du deuxième corps du bâtiment. Cette ſalle a ſoixante-deux pieds de long, ſur vingt-quatre de large, & vingt pieds de hauteur. Elle eſt éclairée par neuf grandes croiſées de chaque côté, ayant chacune neuf pieds de hauteur ſur quatre de large, dont ſix ſont à l'oueſt & trois à l'eſt.

Elle eſt diviſée en deux parties par une cloiſon de ſix pieds d'élévation. L'une contient douze lits; c'eſt la ſalle des hommes; l'autre, deſtinée aux femmes, en renferme dix. Les lits ſont très-propres, & on change deux fois de rideaux chaque année. Il n'y a ni poêle, ni cheminée, mais les ſalles ſont échauffées en hiver par des rechauds pleins de braiſe. Derriere les ſalles ſont pluſieurs petites pièces deſtinées à ſervir de chauffoir & de décharge; on y a placé auſſi les lieux d'aiſance. La cuiſine ſe trouve à l'extrémité des ſalles, & n'en eſt ſéparée que par un corridor. Au bout de ce corps de logis & parallèlement à la chapelle, il y a une ſalle pour les enfans du ſexe maſculin. Ce dortoir eſt éclairé par quatre croiſées qui ont la même hauteur que celles de la

grande

grande ſalle. On y trouve douze lits & trois ou quatre berceaux.

A droite en entrant, on va à l'apothicairerie. Le réfectoire eſt voiſin ; & près du réfectoire, on trouve un eſcalier qui conduit au logement des ſœurs.

On arrive enſuite dans la ſalle des enfans du ſexe feminin ; elle a quatre-vingt-dix pieds de long ſur dix-huit de large & dix de hauteur. Il y a ſept croiſées, quatre au nord & trois au ſud. On y place habituellement vingt-quatre lits. Elle eſt ſituée entre deux petites pièces, dont l'une ſert de laboratoire, & l'autre de ſupplément.

Les filles ſont occupées à filer, ou à d'autres travaux lucratifs. Les garçons travaillent aux jardins, dont le produit eſt très-avantageux à la maiſon. Il y a conſtamment à la charge de l'hôpital ſoixante-douze à ſoixante-quinze enfans des deux ſexes, y compris ceux qui ſont en nourrice. Ces enfans ſont les uns des enfans trouvés, les autres des orphelins.

Les garçons ſont toujours couchés deux à deux ; les filles le ſont ſouvent de même, & même les enfans nouvellement arrivés de nourrice, ſont placés deux à deux dans les berceaux.

Les lits des malades ne ſont jamais to-

talement remplis ; & le plus ſouvent, ils ne le ſont que par des grabataires, ou des infirmes. Néanmoins le médecin & le chirurgien font une viſite par jour, & deux lorſque le cas l'exige.

Le ſervice de la maiſon ſe fait avec la plus grande régularité. Les ſœurs ſont au nombre de huit ; elles ſe lèvent à quatre heures du matin en été, & à cinq en hiver ; deux ſont occupées à la lingerie, une à la cuiſine, une à la ſalle des malades ; deux ſurveillent & dirigent les ſalles des enfans, une autre a l'intendance de l'apothicairerie ; & la ſupérieure préſide à tous les offices.

Quoique l'hôpital ſoit très-vaſte, il pourroit encore offrir plus de place pour les malades. Au-deſſus du local qu'ils occupent aujourd'hui, il y a des greniers de la même dimenſion, & l'on pourroit, au moyen de quelques cloiſons, y pratiquer une ſalle pour les femmes malades, une deuxième pour les femmes en couche, & une troiſième pour les maladies contagieuſes.

La partie de la ſalle du rez-de-chauſſée où ſont placées aujourd'hui les femmes, ſerviroit alors pour les ſoldats & pour les paſſagers qui viennent chercher un aſyle dans cet hôpital. On laiſſeroit tou-

jours ſubſiſter la diviſion à hauteur d'appui qui partage cette ſalle d'en-bas, ſoit pour ne pas confondre les bourgeois avec les militaires ou paſſagers, ſoit parce que les maladies des uns ſont des maladies aiguës, & les maladies des autres, des affections chroniques.

Depuis vingt ans, il s'eſt fait à Luçon un autre établiſſement, c'eſt celui d'une maiſon de charité deſtinée à porter du ſecours aux pauvres malades dans leurs maiſons. Quatre ſœurs de la charité, dites *Dames de S. Laurent*, diſtribuent des bouillons, des tiſanes, des remèdes à ces pauvres malades, & rempliſſent auprès d'eux l'office de chirurgien.

Pluſieurs de ces malades auroient cependant plus d'avantage à venir à l'hôpital, où ils trouveroient réunis tous les différens ſecours dont ils ont beſoin : la diviſion des charités dans l'état où elle eſt aujourd'hui, a des inconveniens qui n'auroient pas lieu, ſi les deux adminiſtrations étoient réunies, & que leurs opérations fuſſent concertées de manière à ſe prêter un ſecours mutuel.

Pour donner au nouvel établiſſement plus de conſiſtance, on y a joint un atelier de charité. On a pour cet effet conſtruit un bâtiment très-vaſte où l'on oc-

cupe les pauvres à la filature du coton. Cet atelier a été formé par la contribution des habitans, & l'on en eſpère beaucoup davantage.

RÉFLEXIONS.

En conſidérant le tableau de la vie humaine & le ſort différent qui échoit en partage à des hommes qui naiſſent tous avec les mêmes droits, on a voulu trouver dans la ſomme du bonheur dont ils jouiſſent individuellement une égalité propre à rétablir l'équilibre entre les uns & les autres. Un des moyens que certains philoſophes ont cherché à mettre en avant pour prouver cette compenſation, c'eſt que, ſi l'homme pauvre & indigent eſt privé de toutes les douceurs de la vie, il jouit d'une ſanté plus ferme & plus robuſte que l'homme qui eſt placé par le haſard au ſein de l'abondance.

Cet argument, condamnable d'abord, en ce qu'il eſt propre à endurcir le riche, en diminuant la commiſération que la nature a placée dans le cœur de tous les hommes, eſt au nombre de ces ſophiſmes que la médecine aime à réfuter.

Par-tout où les médecins ont conſidéré l'action de l'air & des alimens ſur les hommes, ils ont obſervé que les pau-

vres en éprouvoient toutes les impreſſions fâcheuſes, mais que les gens aiſés ſavoient s'y ſouſtraire. Dans les armées les ſoldats ſont moiſſonnés par les fièvres, les dyſſenteries, tandis que les officiers en ſont rarement attaqués. Dans les vaiſſeaux le matelot ou le pauvre paſſager eſt preſque toujours infecté de ſcorbut, qui atteint foiblement, ou plus tard, ceux qui ſont mieux nourris & mieux ſoignés. Dans les campagnes le manouvrier, le moiſſonneur eſt en proie à mille infirmités que ne connoît pas le laboureur aiſé, ou le cultivateur qui fait valoir ſon patrimoine.

A la vérité, en traverſant les villages, on y voit des enfans du premier âge dont la figure annonce la force & la ſanté; mais interrogez leurs pères, & vous verrez que l'enfant qui a fixé vos regards eſt un individu heureux échappé à la maladie & au maraſme qui a fait périr le plus grand nombre de ſes frères. Attendez que cet enfant ſoit parvenu à l'âge de la jeuneſſe; déja vous apercevez ſon teint flétri & ſes traits altérés par la fatigue exceſſive, qu'il cherche en vain à réparer par une nourriture mal ſaine & trop peu abondante; en ſuivant ainſi de luſtre en luſtre, celui qui eſt condamné à

porter la fatigue du jour & l'inclémence de la ſaiſon, vous verrez les infirmités s'établir long-temps avant l'âge, & les rides de la vieilleſſe paroître ſur ſon viſage avant cinquante ans.

Dans les villes, vous trouverez la même différence entre le citoyen des claſſes ſupérieures & le citadin du bas-étage, & cette différence ſera d'autant plus marquée, que les villes ſeront plus grandes ou plus inſalubres.

M. *Bouquet* en donne la preuve dans ſa topographie. Il y a à Luçon de mauvaiſe eau, mais les gens aiſés n'en uſent que lorſqu'elle eſt limpide & purifiée, & ils la corrigent avec du vin, tandis que les plus pauvres boivent l'eau bourbeuſe & fangeuſe des marais. Il y a des boucheries, mais elles ſont placées ſans doute, comme par-tout ailleurs, dans les rues habitées par les pauvres. Les fumiers qui infectent l'air ne ſont pas à la porte des bourgeois de la première claſſe. Les habitations que ceux-ci occupent, plus élevées au deſſus du ſol, ſont à l'abri de l'humidité des rues boueuſes. Si la conſtitution du pays eſt humide, les légumes, les fruits, la bonne viande & le vin dont uſent les perſonnes aiſées, corrigent pour elles cette influence, tandis que

chez les gens du peuple les coquillages & le mauvais poiſſon qui lui ſervent d'aliment la rendent encore plus fâcheuſe.

Une des principales cauſes qui engendre & entretient continuellement la diſpoſition ſcorbutique qui afflige les pauvres habitans de Luçon, c'eſt ſans contredit l'uſage des mauvaiſes eaux. Cette ſource d'inſalubrité trop commune & trop peu remarquée, mérite bien que nous nous y arrêtions quelques inſtans.

La phyſique & la chimie enſeignent les moyens de purifier l'eau corrompue. L'ébullition de l'eau & ſon expoſition à l'air, l'agitation forte qui briſe les molécules conſtituantes de ce fluide, la filtration à travers le ſable, l'argile ou des pierres poreuſes, la précipitation des parties terreuſes par le moyen d'un alcali, l'addition des acides pour empêcher ſa corruption : voilà les moyens que l'on peut mettre en uſage pour purifier l'eau ; mais les plus ſimples d'entre eux, tels que l'ébullition, l'agitation, la filtration, ſont encore trop compliqués pour être pratiqués par le peuple, & il eſt des cas où ils ne réuſſiroient pas.

Il eſt étonnant que dans tant d'endroits de la France où l'on boit de mauvaiſe eau, & où l'on eſt expoſé à en man-

quer tout-à-fait dans les chaleurs de l'été, on n'ait pas ſongé à recevoir l'eau du ciel, & à la garder dans des citernes conſtruites de manière à conſerver à l'eau ſes bonnes qualités.

Les Aſiatiques, qui n'ont ſouvent d'autre eau que celle de la pluie, ont l'art de la recueillir & de la maintenir dans ſa pureté. La néceſſité leur a appris ce moyen, comme elle a enſeigné aux Ruſſes & aux autres peuples du Nord celui de chauffer les appartemens.

Dans pluſieurs endroits de la Flandre où le voiſinage de la mer rend les eaux ſaumâtres, on trouve dans chaque maiſon des citernes, qui ſont des eſpèces de caveaux où l'eau va ſe dépoſer après avoir été filtrée à travers le ſable.

En Hollande, ces citernes y ſont conſtruites avec le plus grand luxe, & c'eſt là où la propreté de cette nation ne paroît pas minutieuſe. M. *de la Hire*, dans les Mémoires de l'Académie des ſciences pour l'année 1703, a donné des moyens ſimples pour conſtruire des citernes qui fourniroient une eau pure & ſalubre dans la quantité que l'on deſireroit.

Ils conſiſtent à recevoir & à raſſembler avec économie & propreté autant d'eau de pluie que le local peut le per-

mettre, à la diriger ſur un amas de ſable au travers duquel elle ſe purifie, & à la faire deſcendre enſuite dans un réſervoir où elle ne ſoit point expoſée au contact de l'atmoſphère (*a*).

Chaque ville, chaque bourg, chaque village qui n'eſt pas muni d'une ſource ſalubre & intariſſable, devroit avoir des citernes publiques conſtruites ſur ces principes, deſtinées particulièrement à venir au ſecours des pauvres.

M. *Bouquet* met au nombre des cauſes qui entretiennent la miſère dans la petite ville de Luçon, les aumônes qui ſoutiennent la pareſſe & l'indolence des pauvres. Il eſt certain que rien n'eſt plus propre à dégrader l'homme ſain & robuſte, que des charités mal entendues qui l'empêchent d'uſer de ſes forces, & de donner à ſon ame l'énergie capable de réveiller ſon exiſtence.

Mais heureuſement l'atelier de charité qui vient de s'établir dans cette ville annonce que les inconvéniens attachés

---

(*a*) M. *de la Hire* demandoit que l'intérieur du réſervoir fût revêtu en plomb. Il paroît que ce métal n'eſt pas ſans danger. M *Macquart*, dans ſon Manuel ſur les propriétés de l'eau, rapporte un fait qui prouve que l'eau diſſout le plomb, & peut auſſi quelquefois produire des accidens.

à la prodigalité des aumônes, indiſcrètement diſtribuées, vont ceſſer.

Offrir des travaux aux pauvres de tout ſexe & de tout âge ; répartir avec une juſte meſure ces travaux à l'enfance, à l'âge mûr & à la vieilleſſe ; mettre à profit les efforts imparfaits des infirmes ; partager l'ouvrage de manière qu'il ſoit plus abondant & plus lucratif dans la mauvaiſe ſaiſon ; exciter l'émulation par des encouragemens relatifs aux différentes circonſtances, & diriger tous les travaux de manière à ce qu'ils favoriſent la ſanté ; voilà les principes fondamentaux ſur leſquels doit repoſer une maiſon de travail.

Si l'atelier de charité de Luçon n'eſt pas encore arrivé au point de perfection où il doit parvenir, c'eſt un malheur qu'il partage avec tous les établiſſemens naiſſans ; mais il eſt toujours fort honorable pour une ville peu riche de donner un ſi bon exemple.

M. *Bouquet* a touché pluſieurs des principaux points relatifs aux ſecours à donner aux pauvres malades, & cela n'eſt point étonnant ; car les idées qui ſont aujourd'hui dans la bouche de tout le monde, doivent être dans le cœur de tous les médecins.

Eſt-il plus avantageux de ſecourir les malades chez eux que dans les maiſons publiques où la charité a cherché à réunir tous les ſecours dont ils ont beſoin ? C'eſt une queſtion à laquelle on ne peut s'empêcher de ſonger en liſant un des derniers articles des réflexions de M. *Bouquet*, & ſur laquelle on a lieu d'atendre de nous quelque développement.

Rien de plus reſpectable & plus touchant que les motifs ſur leſquels on a voulu établir la ſupériorité des diſtributions dans les maiſons, & des ſoins particuliers pour les malades indigens, ſur les ſecours qui les attendent dans les hôpitaux. Le pauvre qui reſte dans ſon humble aſyle, dit on, n'a à redouter que ſa maladie, & n'eſt point expoſé à reſpirer un air contagieux & mortel, comme celui qui eſt tranſporté dans les hôpitaux. Il n'éprouve pas la ſéparation déchirante qui l'arrache à ſa famille, mais il reſte entouré de ſa femme, de ſes enfans, de ſes amis, de ſes voiſins qui lui prodiguent les ſoins & les conſolations dont il a beſoin. Si des mains charitables font parvenir juſqu'à lui quelques ſecours, il en eſt une portion dont il ne peut jouir ſans la partager, & une autre qui, inutile pour ſon ſoutien, ſe détourne

ſur les perſonnes qui le ſervent. Enfin, le malade qui n'a ſouffert aucune humiliation, aucune contrariété, eſſuie une maladie moins grave, moins compliquée, & une convaleſcence beaucoup plus ſûre & plus prompte.

Il eſt évident que ſi les malades indigens pouvoient être auſſi bien traités en recevant les ſecours de la charité chez eux, qu'en allant les chercher dans les hôpitaux, il y auroit un grand avantage à ne pas les déplacer; mais c'eſt une queſtion de fait qu'on ne peut réſoudre, quand on ne connoît les miſères de l'humanité que par ſpéculation.

Voici ce que pourroient dire à cet égard les perſonnes qui, par devoir ou par inclination, ont étudié chez les pauvres même, la nature & les cauſes de leur maladie, & les reſſources qu'ils peuvent trouver dans les perſonnes qui les entourent.

On ne peut douter que l'air des hôpitaux n'ait été plus d'une fois contagieux; mais l'attention avec laquelle on veille aujourd'hui à la ſalubrité de ces maiſons, rend ce malheur beaucoup plus rare: au contraire, la malpropreté, le mauvais air & le méphitiſme des chambres habitées par les pauvres, ſont preſque tou-

jours portés à l'extrême, & l'on ne peut eſpérer que ce mal puiſſe jamais diminuer.

C'eſt là que les miaſmes morbifiques ſe concentrent & acquièrent de jour en jour des qualités plus délétères. Quel eſt le médecin qui n'a pas obſervé cent fois avec quelle facilité les maladies les plus ſimples ſe compliquent au milieu d'une atmoſphère ſi impure, & avec quelle rapidité la contagion fait paſſer la maladie d'un individu à un autre. Comment cette contagion ne feroit-elle pas les plus grands progrès, lorſqu'il n'y a qu'un lit pour toute une famille, lorſqu'un même vaſe ſert pour le malade, & pour tous ceux qui vivent avec lui?

On vante les ſoins que ce malade reçoit de ſa famille, & de tous ceux qui, liés à lui par des rapports plus ou moins rapprochés, s'empreſſent de lui être utiles. Mais ce ne ſont pas ſeulement des ſoins qu'il faut aux malades, il leur faut des ſoins éclairés. Qui pourroit ſe flatter de vaincre les préjugés du peuple & de le diriger ſur la manière d'adminiſtrer aux malades les boiſſons, les médicamens, les alimens? Les gens de cette claſſe, par leurs vertus comme par leur foibleſſe, reſſemblent aux enfans; ce n'eſt

pas par la persuasion, c'est par l'autorité qu'il faut travailler à leur bien.

Des philosophes, des littérateurs pleins de sensibilité, ont cru répondre à cette objection, en disant que les remèdes étoient des secours peu importans dans les maladies des gens du peuple.

Rousseau a dit : « Soigner un paysan malade, ce n'est pas le purger, lui donner des drogues, lui envoyer un chirurgien, ce n'est pas de tout cela qu'ont besoin ces pauvres gens dans leur maladie, c'est de nourriture meilleure & plus abondante. Jeûnez vous autres quand vous avez la fièvre ; mais quand vos paysans l'ont, donnez-leur de la viande & du vin. Presque toutes leurs maladies viennent de misère & d'épuisement : leur meilleure tisane est dans votre cave ; leur apothicaire doit être votre boucher ».

Mais cette pensée qui intéresse & touche, en fixant l'attention sur l'inégale distribution des biens, & sur la peine & la misère qui abrègent les jours des pauvres, est fausse & dangereuse dans l'application qu'on peut en faire aux maladies des gens du peuple. La misère & l'épuisement sont souvent, à la vérité, la première cause des maladies des pau-

vres ; mais cette cauſe a introduit dans les humeurs une corruption ſemblable à celle qu'y feroit naître un poiſon ; elle a porté le trouble & le déſordre dans toutes les fonctions. Conſultons l'hiſtoire des maladies populaires, nous y trouverons des fièvres putrides-malignes, des fièvres vermineuſes, des dyſſenteries, des éryſipèles, & d'autres maladies produites par de mauvais levains exiſtans dans les premières voies, ou paſſés dans les humeurs, & pour leſquelles l'expérience de tous les ſiècles a appris qu'il falloit employer d'autres moyens qu'une nourriture abondante. L'hiſtoire des épidémies, qui de jour en jour devient plus lumineuſe & plus inſtructive, a confirmé mille fois que le plus grand nombre de ceux qui en ont été la victime, ſont ceux qui, pour ranimer leurs forces, ont eu recours aux alimens, & ſur-tout à la viande & au vin.

Enfin, on peut le dire ſans manquer au reſpect, que l'indigence & le malheur doivent inſpirer. Les pauvres qui montrent quelquefois des traits de ſenſibilité & de dévouemenr admirables, ſont le plus ſouvent hors d'état de ſoutenir les épreuves auxquelles les mettroient des maladies qui exigent des ſoins ſuivis &

attentifs. La détreſſe abſolue a le malheureux inconvénient de reſſerrer, d'anéantir même les facultés morales, & elle réduit preſque toujours l'homme à une ſorte d'inſtinct phyſique, qui ne s'étend guère au-delà des ſoins néceſſaires à ſa conſervation. Eh ! qui n'a pas ſenti que, pour perſévérer dans l'habitude de la vertu, on a beſoin d'être appuyé ſur des motifs, qui communément ne ſont pas à la portée de la dernière claſſe des citoyens ?

Quant à l'humiliation que l'on reproche aux hôpitaux, on ne voit pas que les malades aient moins de ſacrifices à faire pour être admis aux diſtributions particulières. Dans un hôpital, les malades ſont ſoumis à des lois auxquelles obéiſſent ceux qui les ſervent ; dans les diſtributions particulières, ils ſont expoſés ſouvent à ſouffrir de la volonté & des caprices de la perſonne qui en eſt chargée : dans ce dernier cas, il eſt bien difficile de faire des loix poſitives, & encore plus de ſurveiller leur exécution.

Il eſt aiſé de régler un hôpital de manière à ce qu'on n'y reçoive que de véritables malades ; il eſt impoſſible d'empêcher que les diſtributions particulières ne s'étendent ſouvent à des pauvres pareſſeux & effrontés qui ſimuleront une

maladie, & déroberont le secours après lequel l'indigent honteux & timide soupire inutilement.

Nous ne dirons rien de l'impossibilité de porter tous les secours dans des maisons particulières, & du peu d'économie qu'entraîneroit un pareil projet; il est généralement reconnu aujourd'hui que les hôpitaux sont nécessaires, & que c'est le seul endroit où le Gouvernement puisse réunir les conditions les plus favorables pour secourir les malades indigens.

Il n'est que trois espèces de malades auxquels on peut aller porter des secours par des distributions particulières: ce sont les enfans, les vieillards & les femmes en couches qui ne sont point frappées de maladies : mais la répartition des aumônes qui leur sont accordées ne doit point être arbitraire; elle doit être arrêtée par l'administration qui préside à l'atelier de charité, & fixée sur le rapport de différens commissaires qui auront pris connoissance par eux-mêmes de l'état d'infirmité & de détresse des individus.

On ne peut, au reste, qu'applaudir aux vues de M. *Bouquet* sur l'amélioration de l'hôpital de Luçon; c'est un grand défaut dans un hôpital, qu'il n'y ait presque point de séparation entre les

hommes & les femmes. Nous avons déja prouvé plusieurs fois combien il étoit intéressant que les militaires fussent séparés des bourgeois, & qu'il y eût des salles particulières, soit pour les militaires, soit pour les femmes en couches.

SUITE

DES OBSERVATIONS CHIRURGICALES

Insérées dans le n°. 12 de l'année 1787.

Hernie inguinale avec gangrène ; par M. COLOMBIER, chirurgien adjoint de l'hôtel-dieu de Soissons.

La femme d'un vigneron des environs de Soissons, âgée de vingt-deux ans, & accouchée depuis quinze jours, essaya de faire son lit ; elle sentit en remuant un matelas une douleur vive à la région inguinale du côté gauche. Cette douleur se calma au bout de quelques instans ; mais il resta dans cet endroit un point fixe & douloureux, qui au bout d'un mois augmenta, & continua ensuite à revenir plus fort de jour en jour.

C'est quinze jours après cette augmentation de symptômes, & le 26 décembre

1780, que je vis la malade pour la première fois. Il y avoit des douleurs lancinantes, fixes & continues à l'aine. Le pouls étoit fébrile, la peau sèche, la tête pesante; la bouche étoit mauvaise, la langue chargée; quelquefois la malade éprouvoit des nausées, mais sans vomissement.

Tous ces signes démontroient assez que la cause de tous ces accidens étoit une hernie. En visitant toute l'étendue de l'abdomen, je trouvai à la partie supérieure de l'aine gauche une dureté profonde qui sembloit avoir son siège dans l'intérieur. Je la pris d'abord pour une tumeur inflammatoire, occasionnée par le déchirement de quelques parties internes, soit du péritoine, soit des muscles. Je saignai la malade du bras, & je lui prescrivis un régime antiphlogistique: quelques jours après j'eus recours aux moyens les plus propres à procurer la liberté du ventre sans causer d'irritation; mais tous ces secours furent infructueux. La fièvre augmenta ainsi que les douleurs. Aux nausées succèdèrent des vomissemens légers; les pulsations de la tumeur devinrent plus sensibles, & elle prit avec la plus grande rapidité un accroissement considérable. Son volume étoit

de ſix pouces de long, ſur quatre pouces de large. Malgré les cataplaſmes émolliens & maturatifs dont je fis uſage, cette tumeur conſervoit ſa dureté, & elle reſta dans cet état pendant plus d'un mois.

Dans les premiers jours de février, la partie inférieure de la tumeur commença à s'élever en pointe; & peu de jours après, le volume parut moins conſidérable. Je commençai pour lors à ſentir de la fluctuation. A cette époque la fièvre parut moins aiguë, mais les vomiſſemens devinrent de jour en jour plus fréquens & plus conſidérables, & la malade vomit le cinquième les matières fécales.

J'examinai encore la tumeur avec beaucoup d'attention; la peau du centre étoit blanche & très-mince en forme de pointe; la fluctuation étoit très-ſenſible, mais la compreſſion n'étoit pas douloureuſe; la circonférence étoit très-dure. Ces ſignes, & ſur-tout le vomiſſement des matières fécales, me ramenèrent à ma première idée ſur l'exiſtence de la hernie.

Je me déterminai auſſitôt à ouvrir cette tumeur, & je fis cette opération avec toute la circonſpection que la circonſtance preſcrivoit.

La pellicule qui formoit l'enveloppe de la tumeur ne fut pas plutôt ouverte, qu'il en ſortit de l'air, avec deux cuillerées de matière, & qu'elle s'affaiſſa. Je ne doutai pas que l'inteſtin n'eût été ouvert : je ſondai cependant la plaie ſans qu'il me fût poſſible dans ce premier inſtant de rien découvrir ; mais ayant dilaté l'ouverture d'environ quatre pouces, je diſtinguai un trou rond qui pénétroit dans la capacité du bas-ventre : je ne voulus pas pouſſer la dilatation plus loin, ni eſſayer de ſonder plus profondément, dans la crainte de détruire l'adhéſion de l'inteſtin. En faiſant les panſemens les plus ſimples, c'eſt-à-dire, en abandonnant la plaie à la nature, il ſe forma un anus artificiel qui, diminuant peu à peu de diamètre, ſe changea en fiſtule ; & cette fiſtule, après avoir ſubſiſté quelque tems, finit enfin par diſparoître.

REMARQUE.

Cette obſervation eſt un nouvel exemple de ces hernies par engouement qui ſont plus effrayantes que dangereuſes : celle-ci, à ce qu'il paroît, a commencé par être épiploïque, la dureté de la tumeur, ſa réſiſtance & les accidens légers

qui ſurvinrent d'abord, le prouvent. Elle eſt devenue enſuite une hernie compoſée, c'eſt-à-dire, épiploïque & inteſtinale, par le pincement d'une petite portion d'inteſtin : alors les vomiſſemens ſont ſurvenus, l'inflammation s'eſt établie, l'inteſtin gangrené & diſtendu par les vents & les matières ſtercorales, s'eſt crevé. Les excrémens ſe ſont épanchés ſous les tégumens, & l'opération qui a été faite avant qu'il y eût un long ſéjour de la matière épanchée dans le ſac herniaire, a empêché qu'il y eût une plus grande ſurface d'inteſtin gangrenée.

M. *Colombier* a ſagement fait de ne pas détruire les adhérences qu'il a obſervées en ſondant la malade. Ces adhérences ont l'avantage de maintenir l'inteſtin dans la même ſituation, & c'eſt par leur moyen que la partie du canal, qui a été gangrenée & ouverte, correſpond toujours au bord de la plaie. M. *Louis*, dans ſon Mémoire ſur la cure des hernies avec gangrène, n'approuve pas la dilatation de l'anneau ; & les raiſons ſur leſquelles il s'appuie ſont trop importantes pour que nous nous diſpenſions de les inſérer ici : « On met obſtacle aux heureuſes diſpoſitions de la nature, & l'on s'abuſe, lorſqu'on croit remplir un

précepte de chirurgie en dilatant l'anneau dans les cas où l'inteſtin gangrené a contracté des adhérences. La dilatation n'eſt recommandée en général, dans l'opération de la hernie, que pour faciliter la réduction des parties étranglées. Dans la hernie avec pourriture & adhérence, il n'y a point de réduction à faire, & il n'y a plus d'étranglement ; la crevaſſe de l'inteſtin a ôté la diſproportion qu'il y avoit entre le diamètre de l'anneau & le volume que les parties avoient acquis ; & la liberté de l'excrétion des matières fécales que la pourriture a procurée, fait ceſſer tous les accidens qui dépendent de l'étranglement. Dans quelles vues pourroit-on croire la dilatation de l'anneau néceſſaire ? La gangrène n'a-t-elle pas fait aſſez de déſordres, qui rendront la cure d'autant plus difficile, que la déperdition de la ſubſtance aura été plus grande ? Une inciſion peut détruire imprudemment un point d'adhérence eſſentiel, & donner lieu à l'épanchement des matières ſtercorales dans la cavité du ventre ; il peut au moins en réſulter une moindre réſiſtance à l'écoulement des matières par la plaie, & par conſéquent une plus grande difficulté du rétabliſſement de leur paſſage par la voie natu-

relle ; ce qui eſt plus favorable à la guériſon radicale ». *Mémoire de M. Louis ſur la cure des hernies avec gangrène, troiſième volume de l'Acad. de chirurgie, pag. 157.*

Hernie inguinale étranglée, & ſuivie de gangrène ; par M. BONNOT, chirurgien de l'hôpital de Toulon-ſur-Arroux.

Un homme de la paroiſſe de Dampierre, qui portoit depuis long-temps une hernie conſidérable, ſans jamais avoir ſongé à la contenir par un bandage, fut frappé tout-à-coup de tous les accidens qui annoncent l'étranglement des hernies. On appliqua ſur la tumeur des cataplaſmes émolliens & maturatifs, qui favorisèrent ſon ouverture, par laquelle on vit ſortir les matières excrémentitielles.

C'eſt dans cet état que le malade fut ſoumis à mes ſoins. Je trouvai le ſac herniaire ouvert & gangrené, & je fis ſortir par l'ouverture de l'inteſtin une demi-écuellée de gruau d'orge que cet homme venoit de manger. Le pouls étoit petit, ſerré, intermittent, les douleurs avoient ceſſé depuis que la gangrène étoit ſurvenue, & la mort paroiſſoit prochaine.

Après avoir animé la plaie & ſoutenu les

les forces du malade, je remis au lendemain l'opération, que je pratiquai de la manière ſuivante.

1°. Je dilatai l'anneau, je détruiſis une partie de l'épiploon qui étoit gangrenée, & je mondifiai la plaie.

2°. Je réduiſis l'inteſtin dans l'abdomen ſans faire aucune ligature ni à l'épiploon, ni à l'inteſtin. Je crus devoir m'écarter en cela du précepte que donnent des praticiens du premier mérite ; l'opération finie, j'aſſujettisla partie malade par un bandage convenable.

Je fus deux jours ſans lever l'appareil. Je craignois le troiſième de trouver mon malade dans un état déſeſpéré ; mais ma ſurpriſe fut fort agréable de le voir dans une ſituation tout-à-fait ſatisfaiſante : la plaie étoit belle ; le pouls avoit de la force & du développement, & déja les excrémens commençoient à reprendre leur cours naturel.

Les eſpérances que je conçus dès-lors ſe ſont realiſées, & ce malade a guéri après trois mois de ſoins aſſidus.

Les moyens, que j'ai mis en uſage pendant le cours de ce traitement, ont été fort ſimples. J'ai long-temps tenu le malade à une diète ſévère. J'ai fait de

fréquentes embrocations d'huile rosat sur l'abdomen, & j'ai pansé avec le digestif ordinaire. Cette observation présente, comme l'on voit, un de ces cas dans lesquels la nature seconde puissamment le secours de l'art.

La guérison étant finie, j'ai cru devoir engager le malade à porter constamment par la suite un bandage contentif, pour suppléer à la foible résistance que pouvoient faire les tégumens.

REMARQUE.

Dans cette observation, comme dans la précédente, il y a lieu de croire que l'intestin n'avoit été pincé que dans une portion peu étendue de son diamètre ; & c'est encore une de ces hernies, comme dit M. *Louis*, dont les suites sont le moins dangereuses, & qui ne demandent du chirurgien que des attentions qui ne s'écartent point des règles connues. Quoiqu'il se soit évacué par l'ouverture de l'intestin une grande quantité de matière alimentaire, il paroît que le cours naturel des voies de la digestion n'a jamais été totalement interrompu.

Sans doute il y avoit dans ce cas, comme dans le précédent, une adhé-

rence plus ou moins voiſine de la portion gangrenée de l'inteſtin avec l'ouverture extérieure. Nous ne répéterons point, ſur la dilatation pratiquée par M. *Bonnot*, les réflexions que nous venons de faire à la ſuite de l'obſervation précédente; mais nous remarquerons qu'en abandonnant à la nature le ſoin de réparer la ſolution de continuité produite à l'inteſtin, ainſi qu'en n'emportant la portion gangrenée de l'épiploon que juſqu'à deux lignes de la partie ſaine, il s'eſt conduit ſuivant les principes qui ſont aujourd'hui le plus généralement adoptés.

D'après l'iſſue d'une aſſez grande quantité de matière alimentaire qui eſt ſortie par l'ouverture de l'inteſtin chez le malade de M. *Bonnot*, on pourroit croire qu'il faut pendant long-temps tenir les malades de cette eſpèce à une diète ſévère & très-ténue. C'eſt une erreur: les inteſtins, ainſi que l'eſtomac, lorſqu'ils ne ſont pas diſtendus juſqu'à un certain point par la maſſe alimentaire, ſe reſſerrent, & cette diminution dans le diamètre du canal inteſtinal, fait que les premiers alimens font ſur la partie nouvellement réunie un effort qui peut rompre la cicatrice.

Pour ſuppléer aux détails qui man-

quent à ces deux obſervations, & répandre plus de lumière ſur une maladie chirurgicale qui eſt aſſez commune, & qui a lieu particulièrement ſur les pauvres des villes & des campagnes, nous finirons par tranſcrire quelques préceptes tirés d'un ouvrage des plus recommandables, dont tout le monde déſire la continuation.

« Lorſque l'inteſtin gangrené eſt adhérent, les ſoins ſe bornent à l'ouvrir, s'il n'eſt pas percé; à agrandir ſon ouverture, ſi celle que la pourriture a faite ne permet pas un libre écoulement des matières; à emporter les lambeaux des tégumens & du ſac putréfiés, ou ſeulement à nettoyer la partie ſphacelée de toutes les matières putrides & des corps étrangers, & à panſer avec la charpie imbibée d'eſprit de térébenthine, puis avec des plumaceaux enduits de digeſtif animé & couverts de compreſſes ſoutenues par un bandage peu ſerré, ſi les parties atteintes de pourriture, & détachées, laiſſent à découvert le fond de l'ulcère, & ſi les matières en ſortent librement. Dans tous ces cas, on ne doit pas toucher aux parties ſaines voiſines; & comme l'étranglement eſt ceſſé, & qu'il n'y a ni réduction à faire, ni réunion à

tenter, on n'incisera point le bord de l'ouverture herniaire, parce qu'on peut détruire un point d'adhérence essentiel, & donner lieu à l'épanchement des matières dans le ventre, ou diminuer la résistance à leur écoulement par la plaie, & rendre plus difficile le rétablissement de leur passage par la voie naturelle. »

« On pansera fréquemment suivant l'abondance des matières qui, sortant entièrement par la plaie, inondent l'appareil, & dont le séjour peut causer l'inflammation & l'excoriation des parties voisines. On donnera quelques verres de boissons laxatives pour dégorger le canal intestinal, & tous les jours des lavemens pour entretenir la liberté des voies inférieures; on réitérera même de temps en temps l'usage des minoratifs pour empêcher les matières de s'amasser au dessus de l'ouverture intestinale, & d'y former un engouement, dont les symptômes plus ou moins fâcheux ne disparoissent qu'après la sortie de ces matières. Par ces moyens, le malade, qui est ordinairement bientôt soulagé, n'éprouve point d'autres incommodités que celles qui dépendent de la plaie. Après l'avoir nourri de bouillon jusqu'après la chute des escares, & la plaie détergée, on lui permettra un

uſage modéré d'alimens ſolides & faciles à digérer, pour s'oppoſer au rétréciſſement du canal inteſtinal, & l'on examinera attentivement les cas où il faut conſerver l'ouverture contre-nature par laquelle les matières s'écoulent, & ceux où l'on doit employer tous ſes ſoins pour ramener ces matières à leur route naturelle & obtenir une conſolidation parfaite. » *Traité des maladies chirurgicales, & des opérations qui leur conviennent; par MM. CHOPART & DESAULT, tome ij, pag. 295.*

OBSERVATION

Sur une fièvre rémittente-maligne; par M. BAUME, docteur de la Faculté de Montpellier, agrégé au collége de médecine de Nîmes, médecin de l'hoſpice de charité de cette ville, aſſocié régnicole de la Société royale de médecine de Paris, correſpondant de l'Académie royale des ſciences, belles-lettres & arts de Dijon, & de la Société royale des ſciences de Montpellier.

Si l'obſervation que je vais rapporter ne préſente pas de vue nouvelle, elle

confirme du moins le traitement qui eſt propre aux fièvres rémittentes malignes ; elle ſervira de guide aux jeunes praticiens qui y trouveront le précepte de ne pas déſeſpérer trop tôt des malades les plus gravement attaqués ; & elle prouvera que, faute de varier l'adminiſtration des remèdes, on perd quelquefois le fruit d'une méthode avantageuſe.

M. *Gandin*, après quelques mois de ſéjour dans Saint-Gilles, tomba malade ſur la fin de ſeptembre dernier. Ce ne fut d'abord qu'une fièvre intermittente, à laquelle M. *Soliman*, médecin de St. Gilles, oppoſa avec beaucoup de ſagacité les ſecours convenables. Après quelques jours de répit, la fièvre ſe réveilla avec une nouvelle intenſité ; & comme M. *Gandin* étoit d'une complexion humorale, la maladie prit plutôt la forme d'une fièvre putride-bilieuſe rémittente bénigne, que la marche d'une ſimple fièvre d'accès. Cette ſeconde maladie fut combattue avec les moyens que les indications exigèrent ſucceſſivement, & le malade parut entrer dans la convaleſcence, que le médecin voulut affermir par l'uſage d'un vin de quinquina ; mais après deux ou trois jours, M. *Gandin* fut attaqué plus vivement que la pre-

mière fois; la fièvre parut avec ce cortége de ſignes qui indiquent la malignité; & je fus appelé pour voir le malade le 30 octobre, & conſulter avec M. *Soliman*, recommandable par ſa modeſtie, ſes talens, & les plus précieuſes qualités du cœur.

Je trouvai le malade dans la rémiſſion. Je profitai de ces momens lucides pour ranimer ſa confiance. M. *Gandin* étoit dans la force de l'âge, & il en avoit toute la vigueur. Son caractère étoit vif, & depuis quelque temps, il ſe voyoit tracaſſé pour repouſſer des intérêts contraires à ceux qui étoient devenus l'objet de ſa miſſion. J'appris qu'il avoit éprouvé de vives ſollicitudes; que, pendant ſa maladie, & au moment d'entrer en convaleſcence, on lui avoit ſignifié des actes qui l'avoient indigné. Je ſus qu'il avoit beaucoup travaillé pendant la ſaiſon précédente, ſoit pour le renouvellement des baux, ſoit pour ſoutenir les procès qu'on lui avoit ſuſcités. Je vis que M. *Gandin* étoit logé dans le château, bâti hors la ville, à très-peu de diſtance du grand baſſin du magnifique canal que la province fait creuſer d'Aigues-Mortes à Beaucaire; & l'on m'inſtruiſit qu'il avoit pris des alimens mal-ſains

pendant une partie de l'été & de l'automne.

Une heure après mon arrivée, & environ ſur les cinq heures du ſoir, le redoublement débuta par un grand refroidiſſement des extrémités ; l'affaiſſement fut auſſitôt des plus conſidérables. Le malade étoit dans le *coma ſomnolentum* ; lorſqu'on le tiroit de cet état & qu'on l'interrogeoit, il lui étoit impoſſible d'avoir une idée & de proférer deux mots de ſuite ; le retour du ſommeil venoit les interrompre. La langue étoit très-humide, un peu ſale, & tremblante lorſqu'elle étoit hors de la bouche ; l'haleine très-fétide : la boiſſon deſcendoit dans l'eſtomac avec bruit & même avec difficulté, quoique le malade ne s'en plaignît pas ; on eût dit entendre quelque choſe qui tomboit dans un gouffre. Le ventre étoit bouffe, empâté ; le pouls étoit peu fréquent, petit, & avoit de la molleſſe. La chaleur de la peau étoit preſque ordinaire.

Tels furent les ſymptômes de ce paroxyſme dont les précédens avoient paru moins graves. Les véſicatoires avoient été appliqués la veille aux deux jambes, & le pouls n'en avoit été que très-peu relevé. Pour parer aux accidens qui me-

naçoient, il fut convenu d'adminiſtrer le camphre à des doſes aſſez hautes, ſuſpendu dans une liqueur mucilagineuſe, & de l'adminiſtrer en potion, en lavement & même en embrocations ſur le ventre ; de donner de deux en deux heures l'extrait de quinquina, d'aciduler les bouillons & les tiſanes, de tenir ouvertes les fenêtres percées au nord, & de faire régner la plus grande propreté autour du malade.

Il y avoit dans les premières voies un trop grand appareil de putridité, & l'inertie des excrétoires avoit trop permis les congeſtions humorales, pour méconnoître la néceſſité d'évacuer pendant la rémiſſion ſuivante. L'avis de M. *Soliman* & le mien étant unanimes, nous donnâmes une médecine en deux verres, ſans diſcontinuer d'intercaler l'extrait de quinquina & le look camphré aux heures requiſes. Nous obtînmes des ſelles ſéreuſes ou bourbeuſes, & la rémiſſion parut plus nette. Je quittai le malade à la fin de cette journée pour me rendre à Nîmes. Nous avions concerté le plan ultérieur du traitement, & j'avois promis d'entretenir avec M. *Soliman* une correſpondance fort exacte.

Les quatre redoublemens qui ſuivirent,

furent infiniment plus orageux. Les rémiſſions ſe raccourcirent; l'affaiſſement fut au comble; le malade ne pouvoit preſque plus avaler; les ſoubreſauts des tendons furent de la partie; l'odeur devint plus fétide; le ventre ſe météoriſa de plus en plus, il ſurvint une diarrhée colliquative; les excrémens ſortoient involontairement, & le malade étoit dans la plus profonde apathie. Tous ces ſymptômes, qui s'étoient établis malgré l'application d'un troiſième véſicatoire à la nuque, malgré les potions chargées d'extrait de quinquina, de ſerpentaire de Virginie, & de camphre, malgré les décoctions de quinquina rendues laxatives, malgré les ſinapiſmes aux pieds & les frictions ſtimulantes ſur le cou, malgré le muſc, &, ſuivant le précepte de Quarin, malgré la teinture de caſtoreum & l'extrait volatil de corne de cerf, enfin malgré les boiſſons froides & l'air frais, tous ces ſymptômes, dis-je, annonçoient la fin du malade ſans doute. Il reſtoit une dernière reſſource à tenter, & c'étoit l'unique, dans un temps où le malade n'avaloit plus. Cette reſſource étoit le quinquina donné en lavement, & les fomentations d'eau froide

faites ſur le bas-ventre. Ces ſecours furent déciſifs, & arrachèrent au tombeau un malade que la férocité d'une fièvre maligne paroiſſoit y avoir deſtiné. Chaque lavement contenoit ſiix gros de quinquina. Les redoublemens furent emportés, & avec eux le retour périodique des ſymptômes qui ne pouvoient manquer de devenir bientôt funeſtes.

Le paſſage auſſi rapide de l'agonie à la convaleſcence, fit naître quelques ſoupçons ſur la nature de la maladie dont je viens d'expoſer le tableau, chez cette partie du public qui eſt aſſez préſomptueuſe pour s'ériger en juge ſur des matières qu'elle ne peut connoître ; aſſez injuſte pour vouloir déprimer des médecins recommandables du moins par leur zèle & l'intégrité de leurs mœurs ; & aſſez inconſéquente pour tranſmettre des propos qui répandent le menſonge & la calomnie. Hommes injuſtes ! Juſques à quand chercherez-vous à ravir la conſolation de celui dont toutes les vues ſont dirigées vers votre bien, lorſqu'après la guériſon d'une maladie grave, il recueille en ſilence les fruits de ſon étude & de l'obſervation ? Pour des médecins & pour tous ceux qui cultivent l'art de guérir, la

maladie de M. *Gandin* ne peut être un problême. Les causes antécédente, accessoire & prochaine, la transmutation des formes primitives de la fièvre ; les symptômes, & je dirai plus la terminaison tranchante de la maladie, tout annonce la fièvre la plus dangereuse, une fièvre rémittente maligne.

En disant que les opérations du canal de navigation creusé aux portes mêmes de S. Gilles, ont desséché une grande surface de terrains submergés, & donné lieu à de grands remuemens d'une terre humide, grasse & même *tourbeuse*, on prévoit que l'atmosphère a été surchargée pendant quelques années d'une substance délétère & de miasmes marécageux qui ont produit la longue épidémie de fièvres intermittentes ou rémittentes, que les médecins ont eu à traiter dans les environs. Cette cause, qui a été funeste à plusieurs individus, a été la cause prochaine de la maladie de M. *Gandin*. Et dans quelle circonstance a-t-elle agi sur lui? Au moment où il étoit en proie depuis quelque temps à ces cruelles sollicitudes que jettent dans une ame sensible & droite ces odieuses imputations & ces chicanes affreuses qui sont une source quelquefois interminable de procès &

peut-être de diffamation (si toutefois les méchans pouvoient diffamer l'honnête-homme) ; au moment où, trompé par ces appétits bizarres qui annoncent un commencement de désordre dans l'économie animale, M. *Gandin* s'étoit adonné depuis quelques mois à un régime contraire au maintien de la santé. Cependant il avoit éludé long-temps, par la force de sa complexion, l'activité des miasmes délétères auxquels des causes occasionnelles prêtoient un puissant appui ; & lorsqu'il succombe, la marche du mal prouve encore combien sa constitution étoit essentiellement vigoureuse.

La malignité dans les fièvres rémittentes s'annonce par l'intensité des symptômes graves & multipliés, que chaque redoublement ramène avec une furie qui s'accroît d'un paroxysme à l'autre. Dans la maladie qui fait le sujet de cette observation, par la fâcheuse influence de la matière fébrile, le principe de vie avoit perdu de plus en plus son pouvoir ; les sens s'étoient émoussés ; les humeurs étoient décomposées, les excrétions s'étoient perverties ; enfin la complication de spasme & d'atonie, les stases & les inflammations ; & les désordres du systême nerveux s'étoient tel-

lement accrus, que le lien de la vie étoit près de ſe rompre au milieu de ces troubles qui augmentoient de toutes parts. L'art, on peut le dire contre tous ſes détracteurs, a fait ici une eſpèce de miracle. Et ſi les ſymptômes périlleux qui ont caractériſé cette maladie obligent de la claſſer parmi les malignes, la guériſon inattendue & preſque ſubite, opérée par le quinquina, doit la faire ranger parmi les rémittentes, puiſqu'il eſt reconnu que la cauſe immédiate de ces maladies eſt un miaſme contre lequel le quinquina agit d'autant plus ſurement qu'on le fait prendre à haute doſe & tant que le génie rémittent domine ſur les accidens ſecondaires.

OBSERVATION
SUR
LES EFFETS DU POLYGALA
Dans deux cas de pulmonie ;

PAR LE MÊME.

Madame *Londez*, âgée de 50 ans, habitant le village nommé *les-Auxbords*,

à deux petites lieues de Nîmes, éprouva en 1786, au commencement de l'automne, une fièvre catarrhale très-vive, qui, malgré des ſecours méthodiques, dégénéra en fièvre lente cauſée par la ſuppuration du poumon. Les ſymptômes de la pulmonie étoient très-marqués. La malade touſſoit vivement, ſur-tout aux approches du ſommeil & le matin; elle crachoit une matière qui ſembloit contenir du pus; elle ſe plaignoit d'une douleur fixe à l'un des côtés & entre les épaules; elle ne pouvoit faire une inſpiration complète, ni ſe coucher ſur le côté gauche ſans réveiller une toux importune & même douloureuſe. La fièvre lente ne quittoit point. La malade ſuoit beaucoup de la poitrine après avoir dormi; elle étoit affoiblie par un cours de ventre, qui n'avoit cependant encore rien de colliquatif; elle avoit peu d'appétit; après ſes repas ſes joues ſe coloroient & la paume des mains devenoit chaude; enfin chaque jour étoit marqué par un paroxyſme, & la maigreur continuoit à faire des progrès.

Tel étoit depuis près de deux mois l'état de la malade au moment où je fus appelé pour la voir. Le prognoſtic devoit être douteux; mais comme il y

avoit toute apparence que les ſeules glandes bronchiques du poumon étoient affectées & que cette eſpèce de phthiſie eſt curable lorſqu'on s'y prend à temps, je conçus quelque eſpoir. Pour remplir mes vues, j'avois beſoin d'un réſolutif énergique qui détruisît l'engorgement muqueux du poumon & de ſes glandes bronchiques, qui pût déterger les ulcères ſuperficiels qui s'étoient probablement formés dans les parties intéreſſées, & qui rélevât l'action tonique de l'organe important de la reſpiration. Je trouvai ce remède efficace dans le polygala, donné en décoction chaque jour à la doſe de ſix gros, dans deux bouillons faits avec les grenouilles, la carotte jaune, & quelques plantes adouciſſantes. Ce remède ſeul, dont l'adminiſtration fut abandonnée aux ſoins judicieux de M. *Boue*, chirurgien de Bernix, continué pendant vingt-deux jours, termina ſans retour cette maladie grave.

Belète Barthe, fille de 18 ans, après s'être, pour ainſi dire, épuiſée à chanter dans des concerts ſpirituels, ſe plaignit d'enrouement, de douleur à la poitrine, de toux & d'oppreſſion. Quelques mois ſe paſſèrent, & la malade cracha abondament du pus fétide. Cette expectoration

diminua, mais les ſymptômes de fièvre hectique, de déperiſſement, au lieu de diſparoître, prirent de jour en jour une nouvelle intenſité. Enfin la malade fut contrainte de tenir le lit & d'y reſter preſque aſſiſe, ſouvent la tête penchée en avant. Malgré cela, la difficulté de reſpirer étoit extrême, du moins par intervalles, & ſurtout lorſqu'il falloit prendre quelque choſe. Les ſueurs ruiſſeloient fréquemment de toutes parts, & *Belète* ſe voyoit réduite à l'état le plus fâcheux, lorſqu'elle rendit par la bouche avec une étonnante profuſion le pus ſanieux d'une énorme vomique. Cette évacuation ne rendit point ſa ſituation meilleure : la fièvre lente, avec tout l'appareil de la ſuppuration, tourmentoit encore la malade, & les apparences ne permettoient pas de penſer que ſa dernière heure fût éloignée. Je fus appelé en ce moment, & j'eus recours au polygala qu'on n'avoit pas mis en uſage ; je le fis prendre, tantôt bouilli, à la doſe d'une demi-once dans une pinte d'eau édulcorée avec du miel, tantôt réduit en poudre & en électuaire, avec ſuffiſante quantité de miel. Ce remède ſurpaſſa nos eſpérances : d'abord il parut animer l'expectoration, & donner une certaine force au jeu de la

poitrine : peu à peu les crachats s'épaiſſirent, & les principaux ſymptômes s'amendèrent. La malade déſira les alimens; elle expectora enſuite une humeur blanche, épaiſſe, opaque & ſans odeur. La fièvre diſparut, les forces revinrent; & au bout de ſept ſemaines, la convaleſcence fut décidée. L'uſage du polygala fut alors remplacé par celui du lait d'âneſſe qui a complétement remis la malade, à la grande ſurpriſe de tous ceux qui avoient connu ſa ſituation.

Ces deux obſervations conſtatent les vertus déterſives de la racine de polygala, & d'autant mieux que, ce remède ayant été donné ſeul, rien n'a pu affoiblir ou faire prendre le change ſur ſon action. Dans l'un & l'autre cas, ce médicament précieux a fait preuve de ſes propriétés éminentes, en favoriſant le cours des principales excrétions, & ſurtout en donnant aux organes de la reſpiration affoiblis & engoués, cette force dont ils avoient beſoin pour réagir ſur les congeſtions, & pour déterger les portions abreuvées de pus, & ulcérées. Des médecins habiles, parmi leſquels on compte *Bouvart*, *Haller*, *Cranz*, *Sarcone*, *Gleditsch*, *Collin*, *Coſte*, *Stoll*, *Murray*, & tant d'autres, ont employé

le polygala avec des ſuccès qui n'ont point été équivoques. Ils nous ont appris que ce puiſſant remède avoit de pernicieux effets toutes les fois que les ſolides étoient trop tendus & qu'on avoit à combattre des engorgemens ſquirrheux, ou des inflammations lentes ; mais qu'il réuſſiſſoit pleinement dans les cas d'embarras muqueux ou pituiteux des organes, dans les congeſtions ou infiltrations ſéreuſes, enfin dans les ulcères internes abreuvés & accompagnés plutôt de relâchement que de criſpation, quels que ſoient d'ailleurs les ſymptômes qui conſtituent ces divers états. Ainſi donc le polygala peut rendre, & rend en effet des ſervices importans dans l'aſthme humoral, dans la phthiſie pituiteuſe, dans les catarrhes invétérés, dans la vomique, dans la pulmonie des glandes bronchiques, &c.

Je dis pulmonie des glandes bronchiques, parce qu'il eſt important de diſtinguer cette eſpèce de phthiſie, qu'on peut guérir dans le plus grand nombre de cas, même lorſque la maladie a fait un certain progrès, de l'eſpèce dans laquelle les glandes lymphatiques ou glandes des vaiſſeaux abſorbans du poumon ſont affectées, & conſtituent cette eſpèce de phthiſie pul-

monaire incurable, du moins pour l'ordinaire, au moment où le médecin la reconnoît par ses signes pathognomoniques. Il y a entre la phthisie des glandes bronchiques & la phthisie des glandes lymphatiques du poumon, une différence majeure que j'exposerai dans un autre temps. M. *Portal*, médecin de Paris, l'a saisie avec beaucoup de sagacité, & a consigné ses observations dans deux Mémoires imprimés parmi ceux de l'Académie royale des sciences pour les années 1780 & 1781.

OBSERVATIONS

Sur les vertus du magistère de bismuth sur trois sujets attaqués d'une douleur chronique de l'estomac; par le même.

Le Journal de médecine anglois annonça les propriétés du magistère de bismuth contre la douleur chronique de l'estomac, dans le temps où je traitois, sans apparence de succès, depuis quelques jours, M. *Roux* le fils, âgé de trente-quatre ans, négociant de cette ville,

affligé depuis plus d'un an de cette maladie chagrinante, malgré la ſuite des remèdes qu'il avoit faits pour s'en délivrer, par les conſeils de M. *Fey*, l'un des médecins de Nimes. Je preſcrivis le magiſtère de biſmuth ; & voici quels furent ſes effets. La douleur de l'eſtomac, qui ſe faiſoit ſentir preſque continuellement, mais qui augmentoit d'une manière cruelle après le repas, diminua d'abord ſenſiblement, & peu à peu elle ſe diſſipa ſans retour, de manière qu'au bout de quinze jours, le malade qui avoit déſeſpéré de guérir, vint me remercier. Depuis quinze mois ſa ſanté continue à être parfaite.

Mademoiſelle *A*.... âgée de 20 ans, fille aînée d'un avocat, après l'effet d'une aſſez forte doſe d'ipécacuanha, ſe plaignit amèrement d'une ſenſation douloureuſe dans l'eſtomac, laquelle réſiſta à toutes ſortes de remèdes pratiqués pendant le printemps, l'été & l'automne de 1785, & qui par fois étoit ſi vive, que la malade ſe diſoit atteinte de la cardialgie la plus atroce. Ce ſpaſme augmentoit toujours après le repas, & amenoit ſouvent le hoquet, les nauſées, le vomiſſement, & même des tremblemens de tout le corps. Enfin ces crampes cruelles qui avoient éludé l'action des ſecours

le plus ingénieusement combinés, & dont les effets avoient été un amaigrissement remarquable, cessèrent comme d'elles-mêmes pendant l'hiver suivant, soit que la série des médicamens administrés avec constance, eût insensiblement opéré ce changment salutaire, soit que les froids de la saison eussent corrigé cette habitude vicieuse, en portant sur la peau des impressions qui réagirent sur l'estomac de la manière la plus favorable; mais au commencement de l'été suivant, l'estomac commença à ressentir des impressions douloureuses. Les crampes, qui étoient revenues, augmentoient chaque jour. Je fus consulté, & je proposai le magistère de bismuth, qui d'abord arrêta les progrès de la maladie, & rendit la santé au bout d'environ cinq semaines. Cet été dernier l'estomac menaça de souffrir encore; mais quinze jours d'usage du magistère étouffèrent les principes d'un mal qui avoit procuré ci-devant des souffrances cruelles.

M. *Faure*, âgé d'environ trente cinq ans, vint me consulter au milieu du printemps dernier pour une douleur chronique de l'estomac & une pesanteur douloureuse de la tête. Comme ce malade, dans ses occupations journalières, ap-

puyoit la région épigaſtrique contre les bords d'une table, je lui recommandai d'éviter cette preſſion habituelle, de faire uſage des lavemens rafraîchiſſans; ſi ces moyens ne le ſoulageoient point, de ſe purger avec quelques minoratifs, & d'appliquer ſur l'épigaſtre un écuſſon composé avec des drogues ſtomachiques, calmantes & antiſpaſmodiques. Ce traitement qui fut employé, emporta tous les ſymptômes, à l'exception d'une douleur rongeante de l'eſtomac. Je conſeillai le magiſtère de biſmuth, & il remplit notre attente.

Le biſmuth a complétement réuſſi ſur les trois ſujets dont je viens de parler dans ces obſervations, & mérite le titre d'antiſpaſmodique contre les ſymptômes qui dépendent de l'irritabilité vicieuſe de l'eſtomac, titre que lui a ſi juſtement décerné M. *Odier*, médecin de Genève. C'eſt un hommage qu'il faut rendre à la vérité, & je me fais un devoir de ne le pas différer davantage. Si les nouveaux eſſais auxquels je ſoumettrai ce remède, me font connoître quelques circonſtances qui puiſſent perfectionner ſon adminiſtration, j'aurai ſoin de le publier. Il me reſte à ajouter ici que mes malades ont toujours commencé

par

par prendre un grain de magiſtère quatre ou cinq fois par jour; ils augmentoient tous les deux jours chaque doſe d'un grain, au point de prendre ſix grains à la fois; ils n'ont point outre-paſſé cette doſe. Ma manière de donner le biſmuth eſt de le réduire en tablettes, à l'aide du ſucre & du mucilage de gomme adragant; chaque tablette contient un grain de magiſtère.

PERTE SPERMATIQUE INVOLONTAIRE ET HABITUELLE, GUÉRIE.

Le Mémoire à conſulter inſéré dans le cahier de ſeptembre 1786, a inſpiré un vif intérêt à pluſieurs de nos correſpondans; leurs avis & leurs réflexions nous ont procuré des connoiſſances plus exactes ſur les cauſes & ſur la curation des pollutions nocturnes involontaires & habituelles. On lira avec ſatisfaction la lettre de M. Taranget, *par laquelle il nous apprend le ſuccès d'un remède propoſé par M.* Gallot. *Son effet pouvoit paroître équivoque; mais il a été des plus heureux. Il faut terminer cet article par les obſer-*

vations & les remarques de MM. Mazars de Cazelles & Laudun. *Les moyens que ces médecins proposent, offrent des ressources à tenter dans les cas où le remède dont nous publions avec plaisir l'efficacité, ne seroit point admissible.*

LETTRE adressée par M. GALLOT, docteur en médecine, à l'Editeur de ce journal, au sujet de celle de M. PANVILLIER, D. M. insérée dans le cahier de juin 1787.

MONSIEUR,

J'ai lu avec intérêt la lettre de M. *Panvillier*; les réflexions de ce médecin sont judicieuses, heureusement présentées, & je ne peux qu'y applaudir; je m'arrêterai seulement à ce qu'il dit au sujet de ma réponse de janvier, que le *mariage que je proposois comme le secours sur lequel on pouvoit le plus compter*, lui paroissoit, au contraire, *très-propre à entretenir la direction habituelle & vicieuse que la nature avoit contractée vers les organes de la génération.* Cette opinion n'a pas été particulière à M. *Panvillier*,

car plusieurs de mes confrères, dont les noms feroient loi en médecine, ont pensé comme lui, & me l'ont mandé. Je leur ai répondu que leurs raisons étoient très-bonnes; mais que ma manière opposée de voir les choses, pouvoit être, comme la leur, susceptible d'être démontrée vraie, par le raisonnement; que la mienne avoit encore pour appui l'observation & l'expérience, & qu'apparemment leur démonstration à eux, n'étoit que spécieuse. Le défaut de temps m'avoit empêché d'entrer, à ce sujet, dans quelques détails; & ce sont ces détails que je crois devoir vous offrir aujourd'hui.

En réfléchissant aux procédés & aux méthodes de quelques médecins, il m'a paru qu'on cherchoit quelquefois beaucoup trop loin les causes des maladies, & qu'en les multipliant on multiplioit, sans besoin les moyens curatifs. Pour m'en tenir au cas présent, je dis que dans le malade pour lequel on a consulté, je n'ai vu qu'un homme sensible, dans qui l'application à l'étude, la sagesse, la vertu même, avoient forcé la nature à une aberration vicieuse, dont les infirmités étoient une suite, & point du tout la cause. J'ai donc cru qu'en rappe-

lant la nature fruſtrée à ſa deſtination, l'habitude déſordonnée, ſagement divertie, ſe perdroit enfin tout-à-fait. L'expérience venoit me confirmer dans mon ſentiment. J'ai vu, & tous les praticiens ont vu comme moi, des jeunes gens livrés ſans frein à des déſordres honteux & deſtructeurs, ne devoir leur rétabliſſement qu'à une union bien aſſortie. On a vu, & M. *Panvillier* dit l'avoir obſervé lui-même, on a vu le mariage guérir ſans retour des pollutions nocturnes; quand le cœur eſt content, quand la nature eſt ſatisfaite dans des plaiſirs avoués par lui, & dirigés par la raiſon, il eſt bien rare que l'excrétion ſéminale ait des inconvéniens réels. Ainſi les ſecours moraux ſont quelquefois plus néceſſaire qu'on ne le penſe, dans le traitement des maladies; cette branche de l'art de guérir, n'a encore été guère que preſſentie, & peut-être eſt-elle chargée de fruits précieux.

Enfin, non par vanité, mais pour me diſculper de l'accuſation d'avoir mal vu dans le cas expoſé, permettez moi, Monſieur, de joindre ici une lettre de M. *Taranget*, qui, depuis celle de M. *Panvillier*, a été connu pour l'auteur des réponſes à l'anonyme; cette lettre, en

devenant une pièce justificative, apprendra en même temps aux personnes qui se sont intéressées au sort du consultant, l'état satisfaisant dans lequel il se trouve.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Saint-Maurice-le-Girard, en bas Poitou.
Ce 3 septembre 1787.

Lettre de M. Taranget, a M. Gallot.

Monsieur,

Puisque la lettre de M. *Panvillier* a révélé l'anonyme sous lequel je m'étais caché par égard pour mon malade, objet de la consultation, je puis donc aujourd'hui tout révéler moi-même, & avouer le premier Mémoire, ainsi que mes *réponses à l'anonyme*. Si j'ai laissé croire que mon malade étoit l'auteur de l'exposé de ses maux, c'étoit pour intéresser plus surement à son sort les hommes éclairés qui pouvoient lui apporter quelque soulagement, & je n'ai pas cru devoir épargner même une ruse qui pouvoit lui être avantageuse. Vous avez eu la bonté, Monsieur, de vous occuper de cette double dissertation. Il est temps que je vous félicite de la ju-

ſteſſe de votre coup d'œil, & de la vérité de vos conjeſtures. Rappelez-vous, Monſieur, que vous avez dit: «Les avan-
» tages d'un mariage bien aſſorti ſe-
» roient auſſi grands pour le phyſique
» que pour le moral; le vœu de la na-
» ture ſe rempliſſant une fois, il y au-
» roit tout lieu d'eſpérer que l'habitude
» vicieuſe ſe perdroit d'elle-même.....»
Eh bien, Monſieur, ce que vous avez cru pouvoir eſpérer, s'eſt vérifié. Un mariage inattendu, contracté dans le moment même où le jeune homme ſe diſpoſoit à adopter votre méthode, comme la plus ſimple, & par conſéquent la plus vraie, vient d'en faire un nouvel être. Il eſt comme reſſuſcité de l'état de langueur & de dépériſſement qui ne faiſoit que croître de jour en jour pendant ſon célibat. Sans ſe permettre ce qu'on peut appeler des excès, il met dans ſes plaiſirs partagés plus d'ardeur que ſon état ne ſembloit devoir autoriſer; & cependant ſa phyſionomie plus avivée, eſt l'expreſſion brillante du contentement; ſes yeux ont repris leur premier éclat, & ſemblent refléter le bonheur; ſon ſommeil doux & paiſible, n'eſt plus troublé par des fantômes, ni ſouillé par des images obſcènes; ſon appétit

devient égal, & il peut s'y livrer impunément; les fourmillemens ont tout-à-fait disparu, si vous en exceptez ceux qu'il ressent quand il s'applique trop long-temps à l'étude. En un mot, sa santé est en tout si différente, qu'il a peine lui-même à concevoir la métamorphose qu'il éprouve.

Cette observation que je vous donne comme irréfragable, pourroit être confirmée par le témoignage public. Il n'est personne qui ne s'aperçoive de son changement avantageux, & tout le monde s'accorde à l'en féliciter. Ainsi, Monsieur, s'est vérifié le présage que vous aviez consigné dans notre Journal; & je me hâte de vous en faire part; car il n'est pas douteux que vous ne soyez très-envieux de connoître le résultat des moyens employés. Celui qui a été mis en usage, réunit tous les titres qu'il faut pour le rendre cher; mais son effet ne me paroît pas moins étonnant, & c'est, selon moi, un grand mérite de l'avoir pressenti. Ce nouveau trait ajouté à tous ceux qui vous ont fait croire d'avance à celui-ci, contribuera, bien médité, à fournir des matériaux à une médecine morale, pour l'exécution de laquelle vous formez des vœux. Cette branche de l'art

de guérir, plus précieuse & plus vraie que le rameau des *Hespérides*, n'a pas comme lui un dragon qui en interdit l'approche, & quand cela feroit, nous avons plus d'un *Hercule* digne de terrasser le monstre, & d'ajouter encore cette conquête à toutes celles dont notre siécle peut s'honorer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Douay, le 20 août 1787.

OBSERVATION

Sur des pollutions involontaires & habituelles, guéries par l'électricité; ou *Supplément à la troisième réponse du Mémoire à consulter du Journal de médecine du mois de septembre 1786, sur une* perte spermatique involontaire & habituelle; *par M. MAZARS DE CAZELLES, docteur en l'université de médecine de Montpellier, médecin à Toulouse.*

L'état du malade pour lequel je reprends la plume, est peint dans le Mé-

moire dont je viens de parler, avec des couleurs ſi propres à émouvoir, que je croirois manquer à l'intétêt de l'humanité & aux devoirs de ma profeſſion, ſi je ne me hâtois de lui confirmer par un nouvel exemple, l'efficacité du moyen que je lui ai propoſé dans ma conſultation du mois de janvier 1787.

Le langage des faits a été celui dont je me piquai le plus de faire uſage : je ne lui en tiendrai point d'autre aujourd'hui. C'eſt le premier, ſi ce n'eſt pas le ſeul auquel on doive croire en médecine.

Convaincu de cette vérité, & peu ému de tout ce que la magie du raiſonnement pourroit oppoſer à mes principes, je ne lui préſenterai donc que le tableau qu'a tracé de ſa propre main le jeune homme qui fait le ſujet de l'obſervation que j'ai annoncée. Il s'en ſeroit, vraiſemblablement diſpenſé, s'il n'avoit cru devoir conſacrer à ſa nouvelle exiſtence le ſouvenir du traitement auquel il doit ſon retour à la ſanté.

Ecoutons-le parler, je ne changerai rien à ſes expreſſions.

« Je ſuis né de parens très-ſains ; j'ai été alaité par ma mère ; je ſuis âgé de

vingt-un ans; j'en avois quinze lorſque je me livrai à la maſturbation. Je la réitérois chaque jour, ce qui me cauſa au bout de ſix à ſept mois une grande foibleſſe dans les jambes & dans les reins, accompagnée d'une petite douleur dans le côté gauche du bas-ventre lorſque je faiſois quelque choſe de pénible. Comme je ne connoiſſois pas la cauſe de mon mal, je crus être poitrinaire, & je conſultai pour cette maladie. On m'ordonna de me faire ſaigner, de prendre le lait de vache le matin, & les bouillons de poumon de veau deux heures avant le ſouper. Je le fis & cela ne m'apporta aucun ſoulagement; au contraire, je devenois chaque jour plus foible, triſte & mélancolique; je ne réitérois cependant l'acte pour lors, que deux ou trois fois la ſemaine; mais malgré cette diminution de mes égaremens, je m'affoiblis de plus en plus, quoique je mangeaſſe beaucoup; j'étois couvert de ſueur à l'exercice le moins fatigant; j'étois devenu pâle, maigre & voûté; je ſentois dans tout le côté gauche, au-deſſous du cœur, une eſpèce de gêne douloureuſe que je ne ſais point exprimer, & dans la poitrine, une douleur du même côté, avec démangeaiſons dans

le teton, laſſitude & douleur des gras des jambes & des reins. Tout cela me rendoit bien chagrin, d'autant que je me voyois hors d'état de ſuivre le commerce pour lequel j'étois mis en apprentiſſage ».

« Enfin, à l'âge de dix-huit ans, je fus aſſez heureux pour ſoupçonner que l'habitude à laquelle je m'abandonnois, fût la cauſe de mon mal; je la quittai tout-à-fait; je n'en fus guère plus ſoulagé; il me vint dans la nuit des pollutions qui, dans le commencement, ne m'arrivoient qu'une ou deux fois la ſemaine; enſuite elles devinrent journalières, & me mirent dans un état encore plus triſte que le précédent. Mes digeſtions ſe faiſoient avec peine, avec production de rapports aigres, & finiſſoient par me laiſſer la ſenſation d'un plomb ſur l'eſtomac. Mon ſommeil étoit agité & troublé parfois, par des ſonges laſcifs, & tantôt par les ſonges les plus pénibles & les plus inquiétans. Je n'en pouvois plus le matin en me levant : l'accablement où je me trouvois me jetoit dans l'impoſſibilité de me livrer à aucun travail de toute la journée; mes yeux étoient couverts de nuages, & j'avois une toux juſque vers les huit à neuf heures, qui

me causoit de la douleur entre les deux épaules, & que je ne pouvois calmer qu'avec du lait ».

« Deux ans se passerent dans cet état de misère, de souffrance & de pollutions. Je consultai M. *Mazars;* je glissai légèrement sur l'origine de ma situation, que j'avois honte de révéler. Il m'ordonna de continuer le lait, mais de le couper avec la décoction de demi-once de quinquina, ce que je fis pendant deux mois. Il me prescrivit ensuite les bains frais en me couchant (les bains froids du siège), & le matin des bouillons amers, dont j'ai oublié la composition. Après cela il me fit prendre le soir, indépendamment du bain ordinaire, du sirop de nymphea, des pilules de cynoglosse, &c. Je continuai ces différens remèdes pendant un an. Ils ne firent que me soulager & rendre les pertes un peu moins fréquentes ».

« C'étoit beaucoup, mais j'étois si loin d'être guéri, & si impatient de l'être entièrement, que je revins à M. *Mazars.* Ma confession fut plus longue qu'elle ne l'avoit été la première fois. Il ne s'y tint pas entièrement. Il me questionna avec beaucoup de soin, tant sur ce qui avoit précédé ma maladie, que sur les

heures, les circonstances & les occasions auxquelles mes pollutions arrivoient. Lorsqu'il se fut bien instruit de tout, & que je l'eus assuré que mes pertes n'avoient lieu qu'à mon insu, lorsque je dormois, lorsque mon sommeil étoit le moins agité; qu'elles s'opéroient pour l'ordinaire sans que j'en fusse averti par aucune sensation, & moins encore par le réveil; que je ne m'en apercevois que par les impressions que j'en trouvois le matin sur mon linge; il me conseilla l'électrisation sur le périné comme le seul moyen dont j'avois à attendre mon rétablissement, & il me fit abandonner tous les autres remèdes, à l'exception du bain froid ».

« Le premier jour je fus électrisé par étincelles à travers la culotte; je n'eus point de perte ».

« L'électrisation ne me fut administrée dans les suites que par frictions & par étincelles, moitié d'une façon, & moitié de l'autre, ce qui fut exécuté le deuxième, le troisième, le quatrième & le cinquième jour. A cette époque j'eus une émission des plus abondantes. M. *Mazars* fit abandonner totalement les étincelles, & je ne fus plus électrisé que par friction, ce qui n'empêcha pas que huit jours après je

n'éprouvaſſe une ſeconde pollution; mais comme c'étoit le calme le plus long que ces pertes euſſent mis depuis long-temps entr'elles, j'en conçus pour l'avenir les eſpérances les plus conſolantes ».

Elles ſe ſont ſi bien trouvé fondées en effet, que depuis j'ai paſſé quinze nuits ſans pollutions ; que celle qui m'eſt ſurvenue la ſeizième nuit n'a conſiſté qu'en bien peu de choſe ; qu'elle n'a été ſuivie d'aucune eſpèce d'abattement ; qu'il y a un mois que je n'en ai pas eu ; que mon ſommeil eſt des plus doux, que je ne touſſe plus, que mes douleurs ſe ſont évanouies ; que mes forces ſont preſqu'entièrement revenues ; que j'ai repris ma gaieté, mon agilité, que mon teint eſt celui de la ſanté, & que je me trouve entièrement rétabli ; ce que je dois à l'électricité ».

« La durée des ſéances n'alloit pas au-delà de neuf à dix minutes. Je n'y ai été ſoumis qu'une fois par jour, & cela ſeulement pendant deux mois. »

Voilà, me dira-t-on peut-être, un fait qui n'a pour appui que quelques autres faits épars, & en trop petit nombre pour faire preuve en médecine. Un fait où il eſt queſtion d'une maladie dont on ne peut identifier la cauſe avec

celle qui a déterminé la perte ſpermatique dont il s'agit dans le Mémoire à consulter; un fait dont on ne peut conclure que l'électricité qui a triomphé dans un cas, triomphera auſſi dans l'autre; un fait d'ailleurs trop récent pour qu'on puiſſe y ſtatuer, & dont on n'auroit dû ſe prévaloir qu'après que le temps en auroit aſſuré la valeur.

A tout cela je répondrai que quoique les cauſes prédiſpoſantes des deux maladies ne ſoient pas les mêmes, on ne peut être diviſé ſur le but du traitement, la ceſſation de la perte; que la cure de celle dont on vient de lire le détail, & qu'on auroit lu beaucoup plutôt, ſi une erreur dans l'envoi du mémoire ne s'y fût oppoſée, date aujourd'hui de près de trois mois; que quand elle ne devroit pas s'étendre au-delà, que quelque pollution en dût de loin en loin interrompre la durée, elle ſeroit d'un ſi grand poids, que ces ſortes de maladies ont preſque toujours été l'écueil des ſoins des plus grands maîtres, de *Boerhaave*, de *Van-Swieten*, ſingulièrement de *Haller*, à qui il eſt échappé de dire dans ſes notes ſur les prélections académiques de *Boerhaave*, §. 776, *ſæpè vidi*, *nunquam curare potui*; que celle pour la-

quelle on consulte, est de nature à ne devoir pas permettre qu'on perde en discussions un temps qu'il est très-probable qu'on emploiera plus utilement, si non à guérir, du moins à soulager; que si les derniers conseils que le malade a reçus ne lui ont pas été plus favorables que ceux qu'il avoit suivis antérieurement, il seroit bien difficile de ne pas croire, quand même son état ne seroit pas entièrement le produit du relâchement des organes sexuels, situés entre la vessie & le rectum, que la semence & les autres liqueurs recrémentitielles qui y dérivent ou qui s'y séparent, seroient obligées de se répandre au-dehors dans le moment où presque tous les ressorts sont dans l'inertie (pendant le sommeil), pour n'avoir pu rentrer dans le torrent de la circulation, pour en avoir été empêchées, soit à raison de la flaccidité des vaisseaux inhalans qui les y conduisent quand le besoin n'en dispose pas autrement, soit à raison de l'engorgement de ces vaisseaux par des matières obstruantes; il seroit, dis-je, bien difficile de ne pas croire qu'il ne reste au malade d'autre parti rationnel à prendre, que de s'accoutumer à traîner jusqu'au tombeau l'amer-

tume de ſon exiſtence, ou de ſe ſoumettre à l'électriſation, ſans trop s'occuper des nuages que quelques phyſiciens ont cru pouvoir répandre ſur la nature du fluide électrique & ſur la marche & les effets de ce fluide, lorſqu'on le fait pénétrer dans le corps.

A quoi j'ajoute, que s'il en vient à ce dernier moyen & qu'il y apporte les ménagemens que j'ai indiqués dans ma conſultation, ou telles autres modifications que les indications priſes des changemens produits par l'électricité, ou des circonſtances particulières de la maladie, pourront offrir à la ſageſſe & à l'intelligence du médecin qui conduira le traitement, il peut jouir par anticipation, de la certitude que ſi l'électricité ne le ſoulage point, ou ne le guérit pas, elle ſera du moins pour lui d'une abſolue *innocuité*. Conſidération d'un prix ſi rare, qu'on ſeroit peut-être bien en peine d'en dire autant de tout autre remède à oppoſer à la maladie, & plus encore de reſter dans l'indétermination lorſqu'on aura refléchi que dans des cas auſſi délicats, où l'incertitude des cauſes peut ſemer quelque doute ſur le choix du médicament, la raiſon s'accorde à

dire, avec *Van-Swieten* (*a*) : *Neque videtur ſemper anxiè diſputandum quomodò & per quas vias remedia applicata agunt, modò conſtet profuiſſe.*

RÉFLEXIONS

Sur les cauſes & le traitement des pollutions nocturnes involontaires & habituelles. voyez *Journal de médecine, cahier de ſeptembre 1786*) ; *par M. J. DE LAUDUN fils, docteur en médecine au Ludovicée de Montpellier, médecin à Taraſcon en Provence.*

J'ai lu avec le plus grand empreſſement tout ce qui a été inſéré dans le Journal de Médecine au ſujet du jeune homme attaqué d'une perte ſpermatique habituelle ; ſon état m'avoit ſenſiblement touché, j'avois même mis la main à la plume, pour lui faire connoître les moyens ſimples dont l'expérience nous a démontré l'efficacité ;

(*a*) *VAN-SWIETEN* comment. in aph. *BOERH. cap. de vuln. capit.*

mais pour préſenter mes idées ſur la nature de ſon affection, il me manquoit de ſavoir à quel âge il avoit trouvé chez lui les marques eſſentielles de la puberté, & ſi les fautes dont les leçons de ſon médecin le corrigèrent à l'âge de douze ans, avoient été fréquemment répétées avant la confidence qu'il lui en fit. Les remarques inſérées dans le Journal de novembre 1786 m'arrêtèrent; l'anonyme qui les propoſoit, me parut avoir des idées analogues aux miennes, & une expérience plus multipliée ſur le genre de maladie pour laquelle on avoit conſulté; je me condamnai au ſilence en croyant notre méthode de traitement beaucoup plus généralement employée. La réponſe de ce médecin, inſérée dans le cahier de mai dernier, n'ayant pas été entièrement conforme à mes vues, je me détermine à propoſer mon opinion (*a*) ſur le caractère des pollutions involontaires.

Tous les détails bien circonſtanciés (*b*) dans le Mémoire à conſulter, me

(*a*) Nous avons reçu le manuſcrit de M. *Laudun* en juin.

(*b*) Journal de ſeptembre 1786, pag. 429; & janvier 1787, pag. 79.

démontrent originairement une ſenſibilité exceſſive, & la diſpoſition la plus prochaine aux maladies nerveuſes ; les accidens ſurvenus prouvent que cette diſpoſition originaire a été bien cruellement développée.

Pour donner la clarté néceſſaire à mes idées ſur la cauſe des pollutions involontaires & habituelles, il me faut commencer par rappeler quelques notions phyſiologiques.

Dans l'état naturel & ſain, l'émiſſion de la ſemence ne peut ſe faire ſans l'érection des corps caverneux, à laquelle participent également les parties internes de la génération, proportionnellement à la force & à l'activité de l'érection des parties externes. Dans ce temps la ſemence n'eſt verſée par les canaux déférens (*a*),

---

(*a*) D'après les aſſertions de M. *Hunter* (Journal de février 1787, pag. 271), les ouvertures des canaux déférens ſont dans le bulbe de l'urètre, puiſqu'il dit que *la ſemence eſt chaſſée par degrés le long des canaux déférens dans le bulbe* ; j'ai donc cru pouvoir dire que la ſemence eſt verſée dans le principe membraneux, pour fluer tout de ſuite dans le bulbe, & s'y accumuler jusqu'au moment de l'éjaculation, &c. Tout le monde ſera ſans doute aujourd'hui perſuadé de ce point phyſiologique.

dans le principe membraneux de l'urètre, où ces conduits s'insèrent après leur réunion avec ceux des véſicules ſéminales, que par une érection de ces organes ſecrétoires de la ſemence, & à raiſon d'une titillation déterminée par l'imagination, ou malheureuſement par des manœuvres trop connues. Ces manœuvres funeſtes, plus ou moins ſouvent répétées dans un âge impubère, produiſent une plus grande irritabilité dans les organes ſécrétoires de la ſemence que dans les excrétoires qui en ſont moins ſuſceptibles; les premiers entrent alors en érection par des cauſes qui ſeroient trop foibles dans l'état de ſanté pour la déterminer; & quoique l'érection des parties externes ne ſoit plus proportionnée à celle des parties internes, l'émiſſion ſe fait néanmoins, dès que l'érection intérieure a porté la ſemence dans le bulbe de l'urètre. De ces titillations répétées, il réſulte également une foibleſſe dans la ſenſibilité des parties ſexuelles; il y a enfin une diſproportion vicieuſe entre la ſenſibilité & l'irritabilité de ces organes, dont l'harmonie des forces motrices & ſenſitives conſtitue l'état ſain.

Je conviens que les ſymptômes des

affections nerveuses sont plus susceptibles d'explications ingénieuses que lumineuses & satisfaisantes : aussi l'on a dit (*a*), « que dans ces maladies on doit se » borner à bien reconnoître leurs causes » éloignées, à classer avec ordre & mé» thode les différens phénomènes qui » s'y font remarquer, & à découvrir » sur-tout les moyens les plus propres » à les guérir ». J'observerai seulement que le phénomène le plus difficile à expliquer, touchant la multiplicité des pollutions pendant le sommeil de la nuit (*b*), ne me paroît pas un motif propre à faire réjeter l'idée d'état convulsif, comme cause de leur renouvellement. Personne n'ignore que le stimulus le plus énergique pour déterminer la disposition à l'acte vénérien, part de l'imagination : or, s'il existe une disposition nerveuse morbifique dans les organes, capable de réveiller des idées voluptueuses, doit-on être étonné que cette disposition ait

(*a*) Journal d'avril 1787, pag. 13.

(*b*) On n'a pas dit si lorsque le malade se livroit au sommeil pendant le jour, il n'étoit pas sujet à essuyer les mêmes pertes ; les malades que j'ai vus, avoient également les pollutions pendant le sommeil du jour.

plus de pouvoir ſur l'imagination, quand elle n'eſt pas diſtraite par les objets externes ?

L'indication la plus urgente eſt ſans doute de diminuer la fréquence des émiſſions ; on y parviendra en travaillant à rétablir la proportion harmonique naturelle, qui doit exiſter entre les forces motrices & ſenſitives des parties de la génération, par une combinaiſon judicieuſe des remèdes antiſpaſmodiques & des toniques ; parmi les antiſpaſmodiques applicables aux cas de pollutions, je n'en connois pas de plus efficace que l'uſage du camphre (*a*), pris en pilules, en potions, en lavemens, en injections. Preſque avec ce ſeul remède, mon père,

---

(*a*) Nous avons lu avec la plus grande ſatisfaction les Mémoires & les Obſervations de la Société (*) royale de médecine ſur l'utilité du camphre donné à haute doſe ; ainſi que mon père l'emploie depuis long-temps avec la plus grande efficacité dans toutes les maladies convulſives, inflammatoires, malignes, gangréneuſes, &c. dans le croups des enfans, d'après l'autorité d'*Hoffman* (**).

(*) Pour les années 1782 & 83.

(**) Voyez ſa Diſſertation *de uſu camphoræ interno ſecuriſſimo & præſtantiſſimo.*

mon frère & moi (*a*), nous avons guéri en peu de temps les malades qui nous ont consultés avant que l'habitude des émissions spermatiques eût déterminé des symptômes de la phthisie dorsale. Je ne peux rien établir de positif sur la dose à laquelle le consultant pourra en obtenir du soulagement. Nous commençons ordinairement par prescrire deux grains, que nous faisons répéter dans la journée, selon la nécessité; nous n'avons pas craint de doser ce remède successivement jusqu'à douze grains & plus, en une seule prise, à prendre le soir avant que le malade aille se coucher; il nous a paru néanmoins qu'il étoit plus utile d'en rapprocher les prises que d'en augmenter les doses (*b*); l'une & l'autre méthode peut être employée sans inconvénient, pourvu qu'on n'oublie pas, comme cela est nécessaire, ainsi que nous le dirons bientôt, de corriger l'action débilitante & camphre, sur les fibres

(*a*) Autorisés aujourd'hui par les observations de MM. *De Lassone* & *Hallé*, nous serions beaucoup moins timides.

(*b*) *Tissot* conseille aussi l'usage du camphre dans les pollutions : *J'ai vu*, dit-il, *de bons effets de ce remède. Onanisme*, sect. xj, page 244.

nerveuses

nerveuſes de l'eſtomac, en l'aſſociant à de légers toniques. Il faut beaucoup moins d'attention pour l'emploi de ce remède en lavemens & en injections. Je ſuppoſe qu'on connoît les procédés pharmaceutiques de le diſſoudre complètement dans les liquides, par le moyen des gommes, du ſucre & d'autres ſubſtances analogues.

La liqueur minérale anodyne d'*Hoffmann*, bien faite, eſt encore un antiſpaſmodique & un calmant utile, dans l'inſomnie & dans les pollutions involontaires; il convient de le donner pluſieurs fois dans le jour; avec ces deux remèdes, nous procurons ordinairement le ſommeil léger & ſalutaire, dont nos malades ont beſoin; nous nous ſommes toujours repentis d'avoir permis des narcotiques, même l'opium gommeux, du-moins celui de nos pharmacies provinciales; la partie réſineuſe irritante de l'opium, détermine ſouvent, pendant un ſommeil trop profond, cette irritabilité des parties génitales, à laquelle ſuccède la pollution (*a*).

(*a*) Les obſervations de M. *Hallé* (Mémoires de la Société, 1782 & 1783, pag. 73 & ſuiv.)

Un moyen mécanique, (que le malade a peut-être déja employé) & qui n'eſt ſujet à aucun des inconvéniens, dont auroit été ſuivi, je penſe, l'uſage de la *boule officieuſe* propoſé par un anonyme, a ſouvent éloigné miraculeuſement les pollutions, toutes les fois qu'elles étoient accompagnées d'une petite érection. Nous preſcrivons le ſoir au malade, de ſe faire à la verge une ligature lâche, & pourtant aſſez forte, pour que l'érection ſurvenant dans le ſommeil, rende la ligature un peu douloureuſe, & qu'en éveillant le malade, & l'avertiſſant de l'éjaculation qui pourroit ſuivre, il ſe décide à quitter ſubitement le lit.

La même vue de calmer l'irritation convulſive des parties génitales, & celle d'augmenter la tranſpiration, aux dépens des urines, comme l'a très-judi-

---

me font préſumer que je peux bien m'être trop facilement déterminé à abandonner l'opium; en le donnant uni avec le camphre, comme l'a ſi utilement fait cet habile médecin, j'en aurois pu obtenir les plus heureux effets dans les cas où une inſomnie opiniâtre, en tourmentant cruellement le malade, me laiſſoit dans la triſte alternative de le laiſſer ſouffrir, ou de lui déterminer une pollution.

cieusement observé l'anonyme (*a*), me porte à exhorter le malade à reprendre l'usage des bains tièdes & la diète blanche, à laquelle il se sera vraisemblablement soumis d'après les avis de MM. *Gallot* (*b*) & *Jussi*.

L'usage du camphre, après l'avoir continué un certain temps, ou d'abord, si le malade ne pouvoit pas en supporter les doses nécessaires, doit être accompagné de l'emploi des toniques, propres à rappeler les forces sensitives des parties de la génération; l'habitude de coucher sur un lit dur, les frictions sèches, un bain local, ou une douche d'eau froide sur le pubis (*c*), sont des moyens propres à remplir cette indication.

Les bains froids, les toniques, les martiaux, le quinquina à plus haute dose, & les nervins, auxquels le malade ne doit pas renoncer, lui seront beaucoup plus avantageux, quand l'irritabilité des nerfs aura été calmée; ils deviendront même nécessaires pour remédier enfin complétement à l'état d'atonie, & pour rétablir

---

(*a*) Journal de mai 1787, pag. 260.
(*b*) Journal de novembre 1786, pag. 286.
(*c*) Nous conseillons toujours d'insister d'au-

les forces ſenſitives des organes de la génération ; ces remèdes deviendront d'autant plus indiſpenſables, que l'uſage continué du camphre, diminue ſingulièrement la ſenſibilité des organes de la génération. Un jeune homme à qui, pour des pollutions invétérées, j'avois adminiſtré le camphre pendant trois mois, quoique allié avec les toniques dont j'ai parlé, n'a recouvré une virilité médiocre que ſix mois après, & n'a cru que ſa ſemence étoit devenue prolifique qu'après deux ans d'attention & de régime ; il eſt vrai que, rebuté par le goût déteſtable & nauſéabond du camphre qu'il avoit été obligé d'avaler pour arrêter la fréquence des émiſſions, il a conſtamment refuſé de ſe ſoumettre à ceux qui auroient pu hâter le retour de ſa virilité. Ce même jeune homme ſe livrant aujourd'hui avec modération aux plaiſirs amoureux, remplit très-bien cette fonction.

Quoique les médecins qui ont donné leurs conſeils aient preſque tout dit ſur le régime, je ne crois pas inutile de faire

---

tant plus ſur ces derniers moyens, que l'érection des parties externes eſt moindre pendant les pollutions.

remarquer qu'il eſt très-important de boire peu avant de ſe livrer au ſommeil; il faut auſſi éviter, non-ſeulement tous les remèdes, mais les alimens qui, portant les humeurs ſur les voies urinaires, doivent être regardés comme aphrodiſiaques.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de novembre 1787.

La colonne du mercure dans le baromètre, du premier au quinze, s'eſt abaiſſée pendant douze jours de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 4 lignes; elle s'eſt élevée trois jours de 28 pouces à 28 pouces 2 lignes. Du ſeize au trente, elle s'eſt ſoutenue pendant onze jours de 28 pouces à 28 pouces 5 lignes, & s'eſt abaiſſée quatre jours de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 8 lignes. De 28 pouces 5 lignes, la colonne de mercure s'eſt abaiſſée à 27 pouces 4 lignes, d'où réſulte

une différence, pendant ce mois, de 13 lignes.

Le thermomètre du premier au quinze a marqué au matin, de 2 à 9, dont 5, 6, 8 quatre fois; à midi, de 5 à 13, dont dix fois 5; au soir, de 3 à 10, dont 5, 6, 8 quatre fois.

Du seize au trente au matin, de 2 au dessous de 0 à 2 au dessus, dont quatre fois au dessous de 0, 1 & 2 au dessus; à midi de 2 à 6, dont 5 cinq fois, 1 & 6 trois fois; au soir, de 1 au dessous de 0 à 6, dont 1 au dessous de 0 six fois. Le degré de la plus grande chaleur a marqué 13, de la moindre 2 au dessous de 0; ce qui, pour le mois, établit une différence de 15 degrés.

Du premier au quinze, les vents ont soufflé neuf jours S., S-O. & O.; & six jours N., E., N-E., N-O. Les vents S. & O. ont été violens & orageux.

Du seize au trente, six jours E., six

jours N., N-E., & trois jours S-O & O.

Le ciel a été couvert cinq jours, clair un jour, & variable neuf jours; il y a eu quinze fois de la pluie, dont trois fois abondante, & tout le 13; deux fois de brouillard épais & puant du premier au quinze. Du ſeize au trente, le ciel a été clair ſix jours, couvert deux jours, & variable ſept jours; il y a eu ſept fois de la pluie, dont deux fois abondante, & trois fois de brouillard; il y a eu ſept jours de gelée.

L'hygromètre a marqné au matin d' 1 $\frac{1}{2}$ au deſſous de 0, à 2 au deſſus; au ſoir d'$\frac{1}{2}$ à 3 au deſſus de 0. Du ſeize au trente au matin il a marqué d' $\frac{1}{2}$ au deſſous de 0 à 2 au deſſus; au ſoir, de 1 à 2 au deſſus de 0.

La température de ce mois a été très-pluvieuſe & douce du premier au quinze, où elle s'eſt refroidie par N. & le froid s'eſt, graduellement augmenté juſqu'à

la ſin du mois. La glace a préſenté deux pouces d'épaiſſeur dans le baſſin des Tuileries ; mais l'atmoſphère eſt reſtée humide par E., ce qui a rendu le froid plus ſenſible & piquant.

Cette conſtitution a entretenu les dévoiemens & les dyſſenteries pendant la première quinzaine, auxquels ont ſuccédé les affections catarrhales qui avoient été ſuſpendues. Les ſynoques ſimples ont été très-nombreuſes, & leur marche a été rapide & ſans complication ; elles ſe ſont terminées par une heureuſe iſſue. Les ſièvres aiguës ont conſervé leur caractère inflammatoire. Les ſièvres malignes & putrides ont été funeſtes ; il s'eſt fait de fréquens tranſports à la tête, & elles ont été fréquemment accompagnées d'éruptions, ou compliquées de pourpre & du millet ; il en eſt ſuccombé près de la moitié. La petite-vérole, la coqueluche & les ſièvres rouges, ont attaqué

beaucoup d'enfans; la petite-vérole en général a été bénigne, ainſi que les fièvres rouges. Les fièvres intermittentes ont été très-rares; il ne reſte de cette claſſe que des fièvres quartes. Les affections rhumatiſantes ont été nombreuſes, & la plupart inflammatoires, mais régulières. Il y a eu beaucoup de goutte vague, & les goutteux ont été tourmentés. Il s'eſt préſenté des fluxions de poitrine bilieuſes; elles ont été longues, & la convaleſcence difficile, parce que la criſe bilieuſe n'a été que partielle: quelques-unes ont dégénéré en fièvre bilieuſe-putride.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

NOVEMBRE 1787.

(*Nota.* Ce signe o- indique les degr. de froid au dessous de *zéro.*)

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	A sept heures du mat.	*A midi*	*A neuf heures du soir.*	*Au matin.*		*A midi.*		*Au soir.*	
	Degr.	*Degr.*	*Degr.*	*Pouc.*	*Lig.*	*Pouc.*	*Lig.*	*Pouc.*	*Lig.*
1	9, 3/4	12, 1/4	8,	27	9, 1/4	27	9, 1/4	27	9,
2	7, 1/4	10 1/4	9,	27	8, 1/2	27	6, 1/2	27	4, 1/4
3	7, 1/4	10,	5, 1/2	27	6, 1/2	27	8, 1/4	28	1/4
4	3, 1/2	6, 1/2	6,	28	1, 3/4	28	2,	28	
5	5, 1/4	9,	5, 1/2	27	10, 1/2	27	11, 1/4	28	1,
6	5, 1/4	10,	5, 3/4	28	3/4	28		27	11,
7	6,	8, 1/2	6, 3/4	27	11, 1/4	27	11, 3/4	27	11, 3/4
8	6, 1/4	10,	10,	27	11, 3/4	27	10, 3/4	27	8,
9	8, 1/4	11, 1/4	8,	27	8,	27	10,	27	11, 1/2
10	6, 1/4	10, 1/2	8 1/4	28		28		27	10,
11	8, 1/2	13, 1/2	10, 1/4	27	8, 1/4	27	7, 1/2	27	6, 1/2
12	8, 1/4	12,	8,	27	9,	27	9, 1/4	27	8, 3/4
13	6, 1/2	7,	6, 3/4	27	6, 1/2	27	6, 1/4	27	9,
14	5, 1/4	8,	6,	27	10,	27	10, 1/4	27	10, 1/2
15	2,	5, 1/4	3,	27	11, 1/2	27	11, 3/4	28	
16	2, 1/4	5,	2, 1/4	28	1,	28	1, 1/2	28	2,
17	0-0	5,	2, 1/4	28	1, 3/4	28	1,	28	
18	2, 1/2	5, 1/2	2,	27	10, 1/2	27	10, 1/2	27	11,
19	1,	5,	3,	28		28		27	8, 3/4
20	1, 1/2	5,	4,	27	8, 1/4	27	8, 3/4	27	10,
21	1,	4, 1/4	1,	28	1,	28	1, 1/2	28	2, 1/2
22	1, 3/4	6,	6,	28	1, 3/4	28	1,	27	11,
23	2,	6, 1/2	4,	27	11,	27	11,	27	10, 1/2
24	2,	6,	2, 1/4	27	11,	27	11,	28	1/2
25	0 - 0	4,	0 -	28	2, 1/2	28	2, 3/4	28	3, 1/2
26	0 - 3/4	2, 1/2	0 - 1 3/2	28	4, 1/2	28	4, 3/4	28	4, 1/2
27	0 - 2	2,	0 - 1 3/4	28	4, 1/2	28	4, 1/2	28	4, 1/4
28	0 - 2	1, 1/2	0 - 1 1/4	28	4, 1/4	28	4, 1/2	28	4, 3/4
29	0 - 2 1/2	1, 1/4	0 - 1 1/2	28	5, 1/2	28	5, 3/4	28	5, 3/4
30	0 - 2 1/2	1, 1/2	0 - 1 1/2	28	5, 3/4	28	5, 3/4	28	5,

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	*A 7 heures du mat.*	*A midi.*	*A 9 heures du soir.*
1	S-O. clair en pa.	S-O.s.u.p.p.& n.	Cl. & da. l'ap. m.
2	S-O. *dern. quar.* à 10 h. 14' *mat.*	S. couvert.	Couv. gra. pluie après-midi.
3	N-O. pluie.	N. pluie.	Cl.co.da.apr.-m.
4	N. clair.	N. clair.	Couvert.
5	N-O.pl.& la nui.	O. un peu de sol.	Clair.
6	S-O. couv.	S. sol. & nua. v.	Cl.pl. apr.m.cal.
7	S-O. pluie.	O. pluie.	Co. plui. apr.m.
8	S. pluie.	S. couvert.	Couv. grand ve.
9	S. clair, vent. *nouv. lune.*	O. sol. & nuag. calme.	Cl. en pa. *nou. lu.* à 9 h. 51' *soir.*
10	S. clair en part.	S. couvert.	Clair en partie.
11	S. clair en part.	S. clair.	Cla. pl. à 6 h. v.
12	S. clair.	S. clair.	Clair.
13	N.pl.& pen.la n.	N-O. pluie,	Co.& pl. apr.-m.
14	E. brouil. hum.	N-E. couvert.	Couvert.
15	N. clair.	N. co.& da. la m.	Cou. & l'apr.-m.
16	N. brouil. élevé.	N. couvert.	Clair.
17	N. clair.	N. clair.	Clair.
18	N. couv. *lun. p q.* à 3 h. 16' *mat.*	N. couv.	Cla. forte averse après-midi.
19	N-E. cla. en par.	N-E. clair en pa.	Petite pluie.
20	N-E.c.enp.pl.l.n.	N. clair en parti.	Couv. pet. plui.
21	N. clair.	N. clair en parti.	Clair.
22	S-O. petite plu.	S-O. couv.	C.u.p.d.pl.ap.m.
23	O. clair en part.	O. clair en part.	Couv.
24	E. pluie.	E. soleil & nua.	Clair.
25	E. clair. *plein lun.* à 4 h. 35' *mat.*	E. couvert.	Clair, brouillard après-midi.
26	S-O. brouillard.	O. brouillard.	Cl.dep. mid.&d.
27	E. clair.	E. clair.	Clair.
28	E. clair.	E. clair.	Clair.
29	E. clair.	E. clair.	Clair.
30	E. clair.	E. clair.	Cl. bro. dep. 4 h.

RÉCAPITULATION.

Plus grand deg. de chaleur.	13 $\frac{1}{2}$ deg.	le 11
Moindre deg. de chaleur.	0-2 $\frac{1}{2}$	le 29 & 30
Chaleur moyenne...	6 $\frac{3}{4}$ deg.	

	pouc.	*lig.*
Plus grande élévation du Mercure..............	28	5 $\frac{3}{4}$.
Moindre élév. du Mercure....	27	4 $\frac{1}{4}$.
Elévation moyenne......	27	11

Nombre de jours de Beau.....	11
de Couvert..	9
de Nuages..	3
de Vent....	3
de Brouillard	5
de Pluie....	11

Le vent a soufflé du N......	7 fois.
N-E......	2
N-O......	2
S.........	5
S-O......	6
E........	7
O........	1

TEMPÉRATURE ; elle a été très-pluvieuse & chaude jusqu'au 18, où le froid a commencé à se faire sentir ; il est devenu plus fort les derniers jours du mois. Les eaux de la Seine ont été fort troubles & hautes.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de novembre 1787; par M. BOUCHER, médecin.

Le temps eſt reſté conſtamment à la pluie juſqu'au 15 de ce mois ; les pluies ont été même copieuſes & preſque continues durant neuf à dix jours ; & il y a eu encore après le quinze quelques jours de pluie. Elles ont empêché d'achever la remiſe des terres labourables, & dans celles qui étoient enſemencées, le grain pourriſſoit ; une grande abondance de limaçons en détruiſoit une partie, ainſi que les colzats, dont la plantation ſe fait depuis la mi-ſeptembre, juſqu'à la mi-novembre.

Enfin le vent s'étant fixé, après le 24 du mois, au nord & à l'eſt, on a eu lieu d'eſpérer un temps plus favorable. La gelée a ſuccédé aux pluies ; le 25 & le 26 la liqueur du thermomètre a été obſervée le matin au terme de la congélation ; le 27 & le 28 elle étoit deſcendue à 2 degrés & demi au deſſous de ce terme ; & le 29 & le 30, à 3 degrés. Depuis le 15 juſqu'au 25, elle avoit été obſervée, les matins, à peu de diſtance du terme de la congélation.

Dans les derniers jours du mois, le mercure, dans le baromètre, a été obſervé au terme de 28 pouces 4 & 5 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 10 degrés $\frac{1}{2}$ au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 3 degrés au-deſſous de ce terme.

La différence entre ces deux termes eſt de 1 degrés $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 4 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 1 pouce 1 ligne.

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuageux.

17 jours de pluie.

4 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une très-grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille dans le mois de novembre 1787.

Il n'y a pas eu ce mois plus de maladies aiguës que dans le mois précédent, quelques familles dans le peuple ont été néanmoins infeſtées de la fièvre putride maligne: pluſieurs de ceux qui en ont été attaqués, ſe ſont réfugiés dans nos hôpitaux de charité, où les ſecours de tout genre qui leur ont été adminiſtrés avec la plus grande exactitude, n'ont pas peu contribué à les ſauver, quoiqu'ils euſſent eſſuyé les ſymptômes les plus alarmans.

Nous avons vu encore dans ces mêmes hôpitaux des perſonnes attaquées de pleuro-péripneumonie & de rhumatiſmes inflammatoires. La maladie, dans l'un & l'autre cas, étoit ſouvent compliquée d'amas ſaburreux dans les premières voies.

Les rhumes & les fièvres catarrheuſes étoient communes. C'étoit l'effet du froid humide qui

a eu lieu presque tout le mois & dans tout le cours du précédent. Les fièvres intermittentes, tierces & quartes, ne l'étoien pas moins C'étoit, dans la plupart de ceux qui s'en trouvoient attaqués, des récidives ou la continuation des fièvres de ce genre, qui s'étoient développées vers la fin de l'été.

L'épidémie de certains cantons de la campagne, dont nous avons fait ci-devant mention, étoit presque éteinte à la fin de ce mois ; & l'on avoit lieu d'espérer qu'elle n'auroit point de retour, si les vents continuoient à souffler du nord & de l'est.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Transactions of the american phylosophical Society, *&c.* C'est-à-dire, *Transactions de la Société philosophique américaine de Philadelphie, pour favoriser les connoissances utiles, Vol. II; in-4°. A Philadelphie ; & se trouve à Londres, chez* Dilly, 1786.

1. On lit à la tête de ce volume les statuts & réglemens de cette Société, ainsi que la charte d'incorporation passée dans l'assemblée des *Freemen* de la république de Pensylvanie. Nous apprenons ensuite que M. *J. H. Magellan* de Londres a fait un fonds de deux cents guinées

dont les intérêts doivent ſervir à un prix que la Société diſtribuera aux auteurs des plus utiles découvertes en l'art de la navigation, l'hiſtoire naturelle, &c. Ce volume contient divers articles d'hiſtoire naturelle, de médecine, & de météorologie, dont nous allons préſenter une notice.

I. Histoire naturelle.

1°. *Deſcription des montagnes blanches en New-Hampshire.*

Le rocher qui compoſe ces montagnes, eſt en quelques endroits du quartz, en d'autres du ſchiſte; vers le ſommet c'eſt une pierre d'un gris foncé, qui à ſa caſſure préſente des morceaux de talc. Aux endroits nuds de ces montagnes, les pierres ſont couvertes d'une mouſſe courte & griſe, tandis que ſur le ſommet cette mouſſe eſt d'une couleur jaune. La plaine qui ſe trouve à la plus haute pointe, nourrit des plantes hivernales & de la mouſſe, ſemblables à celles que produiſent les terreins vagues & ſecs. Ces immenſes hauteurs, élevées à plus de 9000 pieds au-deſſus du niveau de la mer, abondent en eaux qui ſe précipitent en un grand nombre de caſcades, & donnent naiſſance aux trois fleuves les plus conſidérables de la nouvelle Angleterre. On n'y trouve pas le moindre veſtige de pierre calcaire. On dit qu'il y a ſur ces montagnes un endroit où l'aiguille aimantée ſe dérange en paſſant. Il y a d'ailleurs une ſource d'eau minéraliſée, dont le goût a quelque choſe de ſavonneux, & qui eſt couverte d'une écume épaiſſe.

2°. *Relation ſur un ver vivant dans l'œil d'un cheval; par F.* Hopkinson, *écuyer.*

« J'ai examiné, dit l'auteur, cet œil avec

toute l'attention dont je ſuis capable, n'étant pas du tout diſpoſé à ajouter foi au bruit public, m'attendant plutôt à découvrir quelque ſupercherie, ou quelque preuve d'un préjugé vulgaire. Mais quelle fut ma ſurpriſe lorſque je vis très-diſtinctement un ver réellement vivant dans le bulbe de l'œil de ce cheval ! Ce ver eſt d'une couleur d'un blanc clair, de la forme & du volume d'un fuſeau très-fin à dentelles. Il paroît avoir deux pouces & demi à trois pouces de longueur; mais il n'eſt pas poſſible de s'aſſurer de cette dimenſion, parce qu'on ne voit jamais toute ſa longueur à la fois, mais ſeulement cette portion qui paroît à travers la prunelle fort dilatée. Ce ver a un mouvement vif vermiculaire continuel : quelquefois il ſe retire ſi avant dans l'œil, qu'il eſt tout-à-fait inviſible; d'autres fois il approche de l'iris au point qu'on peut voir très-diſtinctement la portion qui ſe trouve derrière ſon ouverture. »

3°. *Serpent vivant dans l'œil d'un cheval en vie; par* JEAN MORGAI, *docteur en médecine, membre de la Société royale de Londres.*

Cette relation s'accorde parfaitement avec la précédente. L'auteur fait eſpérer des détails ultérieurs & plus circonſtanciés lorſqu'il aura diſſéqué cet œil.

4° *Relation concernant une anguille électrique ou la torpille de Surinam; par* GUILLAUME BRYANT, *écuyer.*

On regrette que l'obſervateur n'ait pas donné une deſcription détaillée de cet animal, qui par ſa force électrique ſe rapporte au *gymnotus electricus.*

« Je me crois, en quelque façon autorisé, dit M. *Bryant*, de conjecturer que ce poisson a le pouvoir de donner la commotion quand il le veut, & avec tel degré de force qu'il lui plait ; comme aussi que cette vertu lui sert d'arme défensive contre ses ennemis. Car j'ai souvent observé que la première fois qu'on s'en saisit, la commotion est supportable ; & que dès le moment qu'il s'aperçoit qu'il est retenu, il donne des chocs beaucoup plus violens. Je l'ai appris à mes dépens un jour que je le saisis par le milieu de son corps & le sortis en partie de l'eau ; j'essuyai alors une commotion si vive, qu'elle excita une forte contraction des muscles fléchisseurs de mes doigts ; ce qui m'empêchoit de le lâcher promptement, & que, faisant des efforts pour dégager ma main, je le jetai par terre. Le reprenant ensuite une seconde fois, afin de le remettre dans le tonneau, je fus encore plus affecté que la première fois, & cela non-seulement dans la main & le bras, mais même par tout mon corps. La partie antérieure de la tête & la partie postérieure des jambes souffrirent principalement, & de la même manière que si j'avois reçu le choc d'une bouteille très-chargée dans les expériences électriques (*a*). »

5°. *Observation sur le numbfish (poisson*

(*a*) On peut consulter sur cette anguille, BARRERE, *Hist. de la France équinoxiale*, pag. 169. FIRMIN, *description de Surinam*, tom. ij, p. 261 ; & suiv. BAJON. *Mémoires sur Caïenne*, imprimés en 1777 & 1778. Cette anguille est le sujet du Mémoire ix, tom. ij, pag. 287. Il contient beaucoup d'expériences. *Note* de M. J. G. E.

engourdiſſant) ou anguille torporifique ; par HENRI COLLINS FLAGG.

Cet article ne nous inſtruit, pas plus que le précédent, des caractères ſpécifiques du poiſſon dont il eſt queſtion. A l'égard de ſes propriétés électriques, l'auteur remarque qu'il y a des conſtitutions ſur leſquelles il n'a aucun effet. Une perſonne attaquée de fièvre étique a pu le manier impunément, bien que ſa force électrique ou engourdiſſante ait été ſingulièrement forte.

« L'anguille que je me ſuis procurée, dit M. Flagg, ſortit du tonneau, & j'eus beaucoup de peine de l'y remettre, à cauſe des chocs réitérés que je reçus à travers un ais de ſapin, long de 18 pouces, à l'aide duquel j'eſſayai de le lever. Les douleurs vives que j'en reſſentis durèrent un temps conſidérable. Je crois que l'engourdiſſement occaſionné par l'attouchement de cette anguille dure plus long-temps que celui qui ſuit une commotion électrique de la même force, & une perſonne de beaucoup de ſens & de véracité m'a aſſuré qu'un nègre dont les camarades s'étoient moqués de ce qu'il craignoit cette anguille, voulant donner une preuve de ſon courage, l'a ſaiſie des deux mains, & a porté depuis ce temps une paralyſie parfaite des deux bras. » Notre auteur promet de répéter ſes expériences & d'y en ajouter de nouvelles. Nous ſouhaitons qu'il y joigne une deſcription exacte, tant de l'extérieur que de l'intérieur de ce poiſſon (*a*).

(*a*) M. *Bajon*, dans le Mémoire ix, que nous avons cité, ne laiſſe rien à déſirer à ces deux égards. *Note* de M. *J. G. E.*

6°. Obſervations ſur les voyages annuels des harengs ; par M. JEAN GILPIN.

D'après les obſervations de l'auteur, on trouve ces poiſſons au mois de juin à l'eſt de l'Atlantique, ou plutôt dans la mer du nord vers les îles de Sherland, d'où ils ſe rendent aux îles d'Orkney : là, ils ſe forment en divers corps qui font le tour des îles britanniques & ſe rejoignent enſuite de nouveau : au mois de ſeptembre ils partent de ces parages, & dirigent leur route vers le ſud-oueſt, en traverſant l'Atlantique. Ils arrivent aux rades de la Géorgie & de la Caroline vers la fin de janvier, & à celles de la Virginie environ vers le mois de février. Ils longent ces rivages en tirant vers l'eſt, ſe partagent en pluſieurs détachemens, & entrent dans toutes les baies, criques, & même tous les petits courans d'eau pour y frayer : la quantité qui s'y jette eſt immenſe : à la fin d'avril les vieux harengs retournent à la mer, vont du côté du nord & arrivent au New-Foundland au mois de mai : en quittant de nouveau ces rivages, ils reprennent une direction au nord à travers l'océan atlantique. M. Gilpin a obſervé que leur arrivée plus ou moins hâtive dans les rivières de l'Amérique dépend de la chaleur ou du froid de la ſaiſon ; que ſi un petit nombre de beaux jours les invite à y entrer, & qu'enſuite le froid reprenne, ils ſuſpendent leur voyage, & attendent le tetour du temps doux. Toutes ces obſervations conduiſent M. Gilpin à conclure qu'ils aiment particuliérement un certain degré de chaleur, & qu'ils cherchent à ſe le procurer par le changement de latitude en raiſon de la diſtance du Soleil. Ainſi on les trouve dans la Manche au

mois de ſeptembre, d'où ils s'éloignent auſſitôt que la chaleur du ſoleil eſt trop foible: ils ſe portent alors dans un climat qui leur convient mieux. La chaleur leur devient-elle inſupportable dans le nouveau monde au mois de mai, ils ſe rendent dans les mers du nord, qui ſont plus froides, & changeant ainſi tour à tour de ſéjour, ils parviennent à jouir réguliérement d'une température favorable à leur conſtitution.

7°. *Relation de quelques expériences ſur le magnétiſme ; par le docteur* RITTENHOUSE.

L'auteur ſuppoſe que les particules magnétiques ſont une partie conſtitutive néceſſaire du fer, bien qu'elles ne faſſent qu'une petite portion de la totalité ; que ces particules ont chacune un pole nord & un pole ſud ; qu'elles conſervent leur *polarité* lors même que le métal eſt fondu ou travaillé. Dans un morceau de fer ces particules magnétiques ſont logées irréguliérement avec leurs poles tournés dans toutes les directions poſſibles ; ce qui fait qu'elles détruiſent réciproquement leur vertu. M. *Rittenhouſe* penſe qu'en communiquant le magnétiſme à une barre de fer, on ne fait autre choſe que d'arranger ces particules dans la diſpoſition requiſe, & que la durée de cet arrangement dépend de la qualité & de la ſituation du fer. Suivant lui, il y a une certaine force répandue dans toute l'étendue de l'eſpace, qui agit ſur ces particules magnétiques en portant un de leurs poles dans une certaine direction vers l'axe de la terre, & l'autre dans une direction contraire. Il penſe que cette direction eſt la même que celle de l'aiguille aimantée. Mais

ſans nous arrêter davantage à ces hypothèſes, rapportons l'expérience qui leur ſert de baſe.

« Nous prîmes une baguette douce d'acier, qui ne laiſſoit point apercevoir le moindre indice de magnétiſme, & la tenant dans la direction de l'aiguille aimantée, nous frappâmes pluſieurs coups vifs avec un marteau ſur une des extrémités : l'expoſant enſuite ſur un verre de montre, elle ſe plaça dans la direction de l'aiguille aimantée : l'extrémité qui avoit été tenue en-bas, étoit devenue pôle ſeptentrional, quelle que fût l'extrémité qui avoit été choiſie pour cet effet. En tournant l'extrémité ſervant de pôle méridional en-bas, & la frappant enſuite, le magnétiſme fut détruit ou renverſé ; & c'étoit une choſe curieuſe à remarquer avec quelle exactitude il falloit compaſſer la force & le nombre des coups pour détruire préciſément le magnétiſme communiqué précédemment, ſans lui en donner un nouveau dans une direction contraire. En tenant la baguette directement en travers de la ligne de l'aiguille aimantée, pendant qu'on la frappoit avec le marteau, elle ne manifeſta aucun ſigne de magnétiſme ; mais, en la tenant dans toute autre direction l'extrémité qui approchoit le plus du pôle ſeptentrional de l'aiguille aimantée affecta conſtamment la direction de ce pôle. Ne paroîtra-t-il pas s'enſuivre de ces circonſtances, que pendant la percuſſion des coups, & lorſque les particules magnétiques de la baguette étoient dégagées de la matière environnante, la force active déſignée plus haut s'eſt emparée d'elles, & les a arrangées réguliérement ; qu'étant enſuite retenue dans cet arrangement, la baguette a conſervé ſa force magnétique » ?

8°. *Description de la grotte de Swatara ; par le révérend PIERRE MILLER.*

Cette grotte est d'une étendue & d'une hauteur considérable ; de nombreux piliers de stalactite en soutiennent la voûte.

9°. *Expériences & observations sur les eaux appelées communément* swet springs (sources douces) ; *par J. MADDISON, écuyer.*

Ces eaux jouissent d'une grande célébrité dans la consomption & autres maladies provenant d'atonie ou débilité universelle. Dans ce mémoire, M. Maddeson rapporte un petit nombre d'expériences tentées avec ces eaux, & il conclut, en conséquence des effets de diverses solutions métalliques, que leurs principes constitutifs sont une très-petite quantité de terre combinée avec l'acide gazeux, qui y domine.

II. MÉDECINE.

1°. *Art de faire des préparations anatomiques par corrosion ; par J. MORGAN, docteur en médecine.*

Il n'y a rien de nouveau dans cet article.

2°. *Description d'une jeune négresse-pie, ou tachetée de blanc & de noir, comme aussi d'un garçon mulâtre également barriolé ; par le même.*

Ces deux individus à taches offrent un sujet rare à la curiosité des physiologistes qui cherchent à connoître ces causes des différentes couleurs de la peau humaine. La fille dont on lit ici la description, porte plusieurs taches blanches, larges & d'une figure irrégulière, sur un fond noir ; une partie de ses cheveux est également

blanche, bien qu'ils ſoient laineux comme les autres. Elle eſt d'un père & d'une mère noirs. Le mulâtre couvert de taches pareilles doit ſon origine à une mère noire & à un père blanc.

3°. *Deux cœurs trouvés dans un perdreau; par M.* D'ABOVILLE.

On s'eſt aperçu trop tard de cette ſingularité. Un chien avoit déja mangé le reſte des entrailles, & on n'a fait aucune autre recherche anatomique.

4°. *Recherches ſur les cauſes de l'augmentation des fièvres bilieuſes & intermittentes en Penſylvanie; par* BENJAMIN RUSH, *docteur en médecine.*

On a obſervé que depuis quelques temps les maladies ſont devenues plus fréquentes en Penſylvanie qu'elles ne l'étoient autrefois. Les fièvres qui régnoient principalement, il y a quelques années, ſur les bords des rivières, & dans les endroits marécageux, ſe trouvent à préſent également ſur les hauteurs & dans les lieux ſablonneux. Le docteur *Rush* attribue ce changement dans la ſalubrité du climat: 1°. à l'établiſſement des étangs de moulins, « il y avoit des contrées entières, dit,il, dans leſquelles on ne connoiſſoit pas les fièvres intermittentes, juſqu'à ce qu'on eût arrêté les eaux pour former des étangs: 2°. à la deſtruction des forêts: 3°. aux quantités inégales de pluie. Les préceptes prophylactiques que l'auteur indique contre les fièvres bilieuſes & intermittentes, ſont conformes à l'obſervation. Des habitations placées dans les lieux ſecs, des appartemens bien aérés, dans leſquels on diſſipe l'humidité par des feux fréquens & vifs, des vêtemens chauds

chauds, des alimens de bonne qualité, &c. Voilà les principaux moyens préſervatifs que l'auteur recommande.

5°. *Obſervations ſur la cauſe & la cure du tetanos; par le même.*

Le docteur *Rush* croit que la diſpoſition au tetanos tient au relâchement cauſé par la chaleur, le travail exceſſif, les veilles, les marches forcées & les fatigues de toute eſpèce: que c'eſt par ces raiſons que, conformément à ſon expérience, le tetanos ſurvient plus ſouvent aux bleſſures reçues dans les batailles qu'aux plaies faites dans toute autre occaſion; & que cette maladie eſt le plus à craindre par le temps chaud & humide.

La laxité de la fibre étant, ſelon l'auteur, la cauſe du tetanos, il faut pour le prévenir ou le combattre, avoir excluſivement recours aux remèdes propres à corriger cet état & à rétablir le ton naturel de tout le ſyſtême. Le quinquina & le vin généreux conviennent donc pour cet objet. L'opération des véſicatoires eſt plus compliquée. L'auteur convient qu'ils ſont ſédatifs & antiſpaſmodiques dans les fièvres; mais il penſe que dans l'état particulier d'irritation qui a lieu dans le tetanos, ils n'agiſſent que comme ſtimulans.

La méthode curative de cette maladie conſiſte non-ſeulement à rétablir le ton du ſyſtême, mais encore à y introduire une diathèſe inflammatoire. De même qu'une diathèſe inflammatoire générale diſpoſe à l'inflammation locale, celle-ci diſpoſe à ſon tour à la diathèſe inflammatoire générale. Les bleſſures, par cette raiſon, ſont moins diſpoſées en été à s'enflammer qu'en

hiver ; & l'on remarque toujours que dans les plaies accompagnées de tetanos il n'y a pas la moindre apparence d'inflammation. Un éclat de bois enfoncé ſous l'ongle n'occaſionne point de convulſions, ſi la douleur, l'inflammation & la ſuppuration ſurviennent à l'accident. Notre auteur aſſure qu'on n'a jamais vu ſurvenir le tetanos à une bleſſure qu'on a panſée aſſez à temps avec l'eſprit de terébentine, & obſerve que ce topique n'agit qu'en excitant la douleur & l'inflammation dans les plaies, & dans les piqûres des parties nerveuſes & tendineuſes.

Cette théorie eſt confirmée par pluſieurs obſervations que l'auteur rapporte. On y voit que le rétabliſſement du ton & l'inflammation topique excitée par l'uſage des ſtimulans, ont conſtamment réuſſi.

6°. *Sur la poudre anticancéreuſe de feu le docteur* HUGUES MARTIN *; par le même.*

Feu M. *Martin* poſſédoit un ſecret qui guériſſoit parfaitement les ulcères cancéreux : c'étoit une poudre cauſtique qui détruiſoit radicalement le cancer. Le poſſeſſeur de ce ſpécifique eſt mort en 1784, & n'ayant laiſſé à perſonne la connoiſſance de ce remède il eſt perdu pour la poſtérité.

7°. *Sur les vertus antiſeptiques de l'acide végétal combiné avec le ſel marin ; par* GUILLAUME WIGHT, *docteur en médecine.*

L'auteur nous apprend que le jus de limon, uni au ſel marin, a été donné avec ſuccès dans la dyſſenterie, le diabètes, les fièvres rémittentes, les coliques, & les maux de gorge gangréneux. Il ne rapporte que les faits tels

qu'il les a obſervés, ſans y joindre ni remarques, ni réflexions.

8°. *Hiſtoire médicinale du* cortex ruber, ou *quinquina rouge; par* JEAN MORGAN, *docteur en médecine.*

La deſcription que M. *Morgan* donne ici de l'arbre déſigné par lui ſous le nom de *Chinchina caribæa ſanctæ Luciæ*, eſt trop défectueuſe pour faire diſtinguer cette eſpèce des autres du même genre. Quant à l'expoſé des propriétés médicinales du quinquina rouge, il en a déja été trop ſouvent queſtion dans ce Journal pour nous y arrêter encore.

III. MÉTÉOROLOGIE.

1°. *Propoſition d'un nouvel hygromètre; par* B. FRANKLIN.

L'hygromètre que M. *Franklin* recommande ici, eſt compoſé d'une pièce de bois de Mahagonie à fins grains, d'environ une ligne d'épaiſſeur, & de la largeur d'à peu-près deux pouces; il faut la fixer de manière à pouvoir meſurer ſa contraction & ſa dilatation, cauſées par la ſéchereſſe & par l'humidité, à l'aide de diviſions ſenſibles, qu'indiquera une main ou index mobile ſur une échelle graduée. Le docteur *Franklin* a été engagé à recommander cette eſpèce d'hygromètre, parce qu'il a remarqué dans ſes voyages que le couvercle d'une boîte faite de ce bois étoit très-ſenſible aux altérations de l'air.

2°. *Théorie de l'éclair & des orages; par* ANDRÉ OLIVER, *écuyer.*

On a généralement ſuppoſé que les charges

électriques qui forment les éclairs pendant un orage, sont accumulées dans les vapeurs qui composent les nuages, & que ces vapeurs surchargées, par une raison quelconque, de matière électrique, ou privées de la quantité naturelle de ce fluide, déchargent leur excédent, ou reçoivent le supplément nécessaire, de la terre, ou de quelque nuage voisin, par des explosions successives jusqu'à ce que l'équilibre soit entiérement rétabli entre eux. M. *Oliver* prétend au contraire que les charges ne résident pas dans les nuages, ni dans les vapeurs dont ils sont composés, mais dans l'air qui les soutient. Il prouve par diverses expériences que la faculté électrique de l'air est diminuée par la condensation, & augmentée par la chaleur : d'où il s'ensuit que les différentes couches de l'atmosphère auront des électricités différentes, si, par des courans contraires de l'air qui ont souvent lieu dans différentes hauteurs de l'atmosphère, ces régions se trouvent par hasard l'une au-dessus de l'autre, ou l'une à côté de l'autre. Ce que les revêtemens métalliques des verres sont dans nos expériences physiques, les nuages le sont à l'égard des différentes régions électriques de l'air, dont l'équilibre peut se rétablir au moyen des décharges spontanées à travers l'air pur placé entre les nuages. Cette théorie est étayée par des expériences, dont les unes sont propres à l'auteur, & les autres empruntées de ses prédécesseurs.

M. *Oliver* considère ensuite de quelle manière les nuages se forment, & sont adaptés aux grands objets dans l'économie de la nature, en même temps qu'il présente quelques remarques

curieuſes ſur l'évaporation, & ſur les diverſes cauſes des courans atmoſphériques.

3°. *Expériences ſur l'évaporation, & obſervations météorologiques faites à Bradford dans la nouvelle Angleterre; par le révérend* SAM. WILLIAM, *docteur en médecine.*

Ces expériences ſur l'évaporation ſont faites dans la vue de connoître la quantité d'humide évaporé d'une ſurface donnée pendant un temps preſcrit. M. *William* reconnoît lui-même leur inſuffiſance, & l'incertitude de leurs réſultats. Ses obſervations météorologiques préſentent un Journal des variations du baromètre, du thermomètre, des vents, des pluies, &c. pendant l'année 1772.

4°. *Obſervations météorologiques; par* J. MADDISON, *écuyer.*

Ces obſervations s'étendent depuis le 3 juillet 1777 juſqu'au 17 août 1778. M. *Maddiſon* les a accompagnées de remarques. Le phénomène le plus ſingulier rapporté dans ce Journal eſt que les variations barométriques pendant cet intervalle n'ont pas paſſé un pouce & un dixième de pouce.

Obſervations on the diſeaſes incident to ſeamen, *&c.* C'eſt-à-dire, *Obſervations ſur les maladies auxquelles les marins ſont ſujets; par M.* GILBERT BLANE, *docteur en médecine; grand in-8°. de 502 pages, outre la dédicace & la pré-*

face, ensemble de quatorze pages, & quinze pages pour la table. A Londres & Edimbourg, chez Murrey & Creech, 1785.

2. L'auteur, premier médecin de la flotte sous les ordres de lord *Rodney*, a fait les campagnes de 1780 jusqu'à la paix conclue au mois d'avril de 1783. Cette flotte étoit régulièrement composée de 20 à 30 vaisseaux de ligne; ainsi il a eu occasion de s'instruire de ce qui peut regarder les affections des marins.

Le journal de M. *Blane* forme la *première* section, qui occupe presque la moitié de l'ouvrage.

Il expose dans la *seconde* les causes qui dans les flottes produisent les maladies les plus communes, & indique les moyens propres à les prévenir. Il y traite principalement de l'air, des alimens tant solides que liquides, des vêtemens, de l'exercice, comme causes d'insalubrité dans les vaisseaux; il propose en même temps les moyens capables de diminuer ou d'effaçer les impressions fâcheuses de ces causes.

La *troisième* est réservée aux maladies qui ravagent les flottes considérables dans les climats chauds. Les plus fréquentes sont les fièvres, les dyssenteries & le scorbut.

La fièvre contagieuse des vaisseaux ressemble aux fièvres des hôpitaux & des prisons; on y rencontre souvent des pétéchies. Les secours qui ont le mieux réussi à l'auteur contre ces fièvres, sont les diaphorétiques administrés à la suite des évacuations convenables des premières voies. Parmi ces rémèdes, ceux auxquels il a donné

la préférence, eſt l'eſprit de Mindererus uni au vin émétique & à l'opium; mais ils ne convenoit qu'au commencement. Lorſque la maladie avoit fait des progrès, il falloit avoir recours aux véſicatoires, au quinquina, au vin aſſocié à l'opium & au camphre.

M. *Blàne* a conſtaté par ſa propre expérience l'utilité des mercuriaux dans les affections bilieuſes : il aſſure que dans les fièvres rémittentes de cette eſpèce, ſi fréquentes dans les pays chauds, il ne connoît point de cathartique plus efficace que le calomélas donné à la doſe de cinq ou de dix grains. Il a obſervé que la fièvre jaune n'attaque ordinairement que les perſonnes nouvellement arrivées des régions tempérées, & il range parmi les ſymptômes les plus favorables de cette maladie dangereuſe, un flux abondant d'urine, qui ſe ſoutient durant pluſieurs jours conſécutifs, & dont la quantité eſt de quatre à cinq livres dans les vingt-quatre heures. L'objet le plus eſſentiel dans le traitement de cette maladie, eſt de parvenir à faire ſupporter le quinquina. L'eſtomac des malades s'y refuſe ordinairement. Pour calmer l'irritabilité de ce viſcère, qui en eſt la cauſe, rien n'eſt plus efficace qu'un véſicatoire appliqué à la région épigaſtrique; l'opium adminiſtré intérieurement ou employé en topique, n'a que rarement réuſſi.

Les fièvres intermittentes opiniâtres ſont beaucoup plus fréquentes aux Indes occidentales qu'en Europe; & le quinquina y manque aſſez ſouvent ſon effet. Dans ces cas, l'auteur a quelquefois vu réuſſir les fleurs de zinc données à la doſe de deux grains trois fois par jour, ou bien le vitriol blanc. Le docteur *Hugues Saunders* aſſure que les fièvres rebelles à l'écorce du Pérou

cèdent à un mélange de deux onces de teinture vineuſe de rhubarbe & de ſix gros de teinture de ſéné, donné 7 à 8 heures avant le retour du paroxyſme.

Les dyſſenteries chroniques ſont très-communes aux Indes occidentales ; & l'ouverture des cadavres a prouvé qu'elles ſont régulièrement compliquées d'ulcères aux gros inteſtins. L'opium ne convient point dans ces maladies ; mais les bains tièdes, les fomentations émollientes, les véſicatoires ſur le bas-ventre, y ſont de la plus grande efficacité, comme M. *Blane* l'a éprouvé ſur lui-même.

Une obſervation qu'il tient du docteur *Gordon*, médecin dans la Caroline méridionale, c'eſt que le ſimarouba adminiſtré ſous la forme d'une décoction très-légère (par exemple d'un ſcrupule de cette écorce ſur deux livres d'eau), agiſſoit plus efficacement que lorſqu'on l'emploie de toute autre manière.

M. *Blane* s'eſt convaincu par une expérience conſtante, que rien n'eſt ſi ſalutaire dans le ſcorbut que l'uſage des oranges & des citrons frais : le jus exprimé de ces fruits eſt même le meilleur mondificatif dont on puiſſe ſe ſervir pour panſer les ulcères ſcorbutiques.

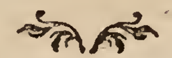
Après les combats du mois d'avril de 1782, on a compté 810 bleſſés ſur les vaiſſeaux. Il en eſt mort 354, dont 16 ont été enlevés par le triſmos. L'auteur obſerve que l'opium & le bain tiède au 93[e] degré du thermomètre de Fahrenheit l'ont emporté ſur tous les autres moyens curatifs qu'on a tentés contre ce reſſerrement des mâchoires.

Cette courte notice peut ſuffire pour donner une idée de cet ouvrage intéreſſant qui doit

être regardé comme un livre néceſſaire aux médecins de vaiſſeaux.

Verſuch eines kurzen mediciniſchen practiſcher unterrichts, *&c.* C'eſt-à-dire, *Eſſai d'inſtruction médico-pratique, ſur l'épidémie qui a régné en 1786 dans le département ſupérieur d'Heidelberg, en faveur des chirurgiens de la campagne, & à l'uſage de tous les citoyens de cette contrée. A Heidelberg, chez* Weiſs, 1787; *in-8° de 116 pages, ſans la préface & le catalogue des formules.*

3. L'auteur de cet eſſai eſt M. *George-Philippe Becker*, médecin du département ſupérieur de Heidelberg. La maladie décrite eſt une fièvre bilieuſe pituiteuſe ou muqueuſe, qui par le mauvais traitement ſe changeoit en fièvre putride-nerveuſe & en un état ſoporeux, ſuivi de la mort des malades. M. *Becker* expoſe le diagnoſtic & le prognoſtic aſſez en détail; les méthodes prophylactiques & curatives ſont celles qu'ont ſuivies Wagler dans *la maladie muqueuſe*, Vandentbosch dans la *conſtitution épidémique vermineuſe*, & Burſer de Kanilfeld dans les *fièvres.* On peut cependant reprocher à l'auteur d'avoir écrit d'un ſtyle diffus, obſcur, verbeux, et d'avoir fait entrer dans ſon ouvrage des théories & des hypothèſes ſtériles.



Dissertation & observations sur le tétanos, publiées par le Cercle des Philadelphes, au Cap-François, avec cette épigraphe :

La médecine a pris naissance de l'observation : c'est l'observation qui la conduit au degré de perfection, & c'est par le défaut d'observation qu'elle n'est quelquefois qu'un verbiage vide de sens. *Traité de l'expérience, par* ZIMMERMANN, *liv. iij, chap. iij.*

Au Cap-François, chez Dufour de Rians, *imprimeur breveté du roi, 1786, avec approbation & permission ; in-8°. de 104 pages* (*a*).

4. Les maladies spasmodiques forment une classe très-variée, qui présente au médecin les phénomènes les plus surprenans. On connoît les causes qui les produisent ; mais l'ignorance où nous sommes du principe qui forme en nous la faculté qui nous fait agir & sentir, nous rend inconnu le mécanisme qui les établit. L'observation seule est la règle de conduite qui peut en déterminer la cure.

On connoît à Saint-Domingue trois espèces de spasme.

Le *tétanos*, proprement dit, dans lequel tous

(*a*) Extrait communiqué par M. *Simons*, D. M.

les muſcles ſont dans une contraction tonique qui les ſouſtrait à l'empire de la volonté.

L'*opiſthotonos* eſt l'eſpèce la plus commune. Pendant ſa durée, les muſcles poſtérieurs de la tête, du cou et du dos, ſont dans une contraction tonique & douloureuſe qui jette le corps en arrière.

L'*emproſthotonos* produit le même effet dans les muſcles antérieurs qui font plier le corps en avant, ſans qu'il puiſſe être redreſſé. C'eſt la plus rare.

Le ſpaſme attaque plus ſouvent les hommes que les femmes, les enfans que les adultes, les jeunes gens & les hommes faits que les vieillards, les nègres que les blancs.

On range parmi les cauſes externes de ces maladies, le froid ſubit, une chaleur trop conſidérable, une contuſion, une bleſſure, une brûlure; parmi les internes, les vers, le virus vérolique, & en général toutes les autres diſpoſitions morbifiques qui peuvent agacer & irriter les nerfs.

Quelques-uns croient que la cauſe du tétanos conſidéré comme une maladie qui affecte plus particulièrement les pays chauds, réſide dans l'air, & que cet élément ſe charge d'un principe ſalin, analogue à l'acide marin. Les obſervateurs à qui nous devons cet ouvrage intéreſſant, ajoutent que, pour aſſigner cette diſpoſition de l'air comme cauſe de la maladie dont ils s'occupent, il eſt encore néceſſaire d'appuyer cette doctrine ſur une plus grande quantité d'obſervations capables de déterminer un jugement invariable; que cependant il eſt probable que la cauſe la plus générale eſt la

froid humide qui dans ces climats ſuccède rapidement à la chaleur habituelle.

Cette maladie a des effets plus meurtriers chez les enfans. Le ſymptôme qui la décèle parmi les nouveau-nés, eſt l'impoſſibilité de prendre le ſein. En cet état, la mâchoire eſt ouverte ou fermée ſuivant la direction des contractions muſculaires. Tous les muſcles du malade ſont tendus & courbent les membres en différens ſens. Le cœur eſt agité par des contractions ſpaſmodiques; la reſpiration eſt gênée & fréquente; la moindre preſſion ſur le ventre augmente ces ſymtômes. La déglutition cesse bientôt, & les enfans périſſent du trois au neuf de l'invaſion.

On l'attribue le plus ſouvent aux nourrices, aux accoucheuſes principalement, & aux négreſſes. L'irritation qu'elles occaſionnent par le tiraillement du cordon ombilical du nouveau-né, produit ce funeſte effet. Souvent encore, c'eſt l'amitié maternelle, ou la vengeance de la tyrannie qu'elles éprouvent dans l'eſclavage, qui détermine ces femmes coupables à cet acte inhumain. Elles veulent, en faiſant mourir un nouveau-né, arracher une victime aux maîtres barbares qui ne voient qu'un acroiſſement de fortune dans l'enfant de leur eſclave dont la nature leur fait préſent.

Une inſpection ſévère eſt le ſeul moyen de prévenir le crime & d'arrêter ſes effets.

L'ouvrage dont nous préſentons la notice ne laiſſe rien à déſirer ſur toutes les variétés, les accidens, les ſymptômes qui accompagnent & ſuivent cette funeſte maladie. Pour les indiquer, il faudroit rapporter la plus grande partie de la diſſertation.

Les prognostics à tirer des symptômes indiqués sont très-judicieusement assis, puisqu'ils ont pour base l'observation. Il en résulte que, généralement, on doit estimer le danger du *tétanos* par la violence de l'attaque. Celui qui se forme en peu d'heures, fait périr le malade en vingt-quatre heures ; tandis que lorsqu'il se manifeste avec lenteur, les malades meurent vers le neuvième ou le onzième jour ; & quelquefois même ils périssent ou ne guérissent qu'après avoir vu leurs souffrances se prolonger pendant une année.

On trouvera dans cette dissertation tous les signes qui indiquent la crainte du danger, l'incertitude, ou l'espoir qu'on peut former relativement aux suites de cette maladie. Les autorités des anciens, les découvertes des modernes, viennent également à l'appui de la doctrine qui y est établie.

Comme il résulte de la théorie & des observations déduites dans cet ouvrage, que les causes qui produisent les différentes espèces de spasme sont infiniment variées & diffèrent essentiellement entre elles, il en résulte aussi que c'est toujours en ayant égard à toutes ces différences, qu'il faut assigner le traitement à suivre pour y remédier. Ainsi il ne peut y avoir un remède unique, un spécifique pour tous les cas.

Parmi ceux que les circonstances ont indiqués, il en est deux principaux dont les succès ont paru plus généraux, & qui méritent par conséquent d'être spécialement distingués. Ce sont l'opium & le mercure.

A l'exception des cas de pléthore ou d'une abondance particulière de saburre dans les premières voies, qui rendroient son usage dange-

reux, l'opium paroît ſatisfaire à la plupart des indications du ſpaſme. C'eſt au praticien à en déterminer les doſes ſelon la conſtitution du ſujet qu'il a à traiter.

Le mercure adminiſtré en frictions, & pouſſé juſqu'à la ſalivation, ſemble encore plus ſouverainement l'antidote de cette cruelle maladie.

Mais la combinaiſon de ces deux moyens préſente ſans contredit les plus grands avantages.

Les auteurs de cette diſſertation ne prétendent point déterminer comment le mercure peut être utile dans le traitement du ſpaſme. Ils s'en rapportent à l'expérience qui a fixé leur opinion. Cependant ils ajoutent que l'opium & le mercure, bien qu'ils paroiſſent tous deux d'une nature très-différente, ſe rapprochent par leurs effets. Ces deux ſubſtances ſont également calmantes, diſſolvantes; elles ont la propriété d'atténuer les humeurs & d'agir par un principe ſeptique d'une nature inconnue. Elles diſpoſent à la cachexie, au ſcorbut, à la putréfaction, & on a vu, dans certaines maladies, l'opium ſubſtitué au mercure produire des effets ſemblables. Ne peut-on pas, diſent-ils, préſumer que c'eſt un âcre hétérogène qui produit le tétanos? Si ſa cauſe matérielle eſt une humeur excrémentitielle qu'il faut aſſimiler ou dont il faut tempérer l'action juſqu'à ce que la nature ait pu s'en débarraſſer par une voie d'excrétion, on conçoit aiſément pourquoi les délayans, le mercure, l'opium, & les purgatifs enſuite, peuvent être utiles dans le traitement de cette maladie.

Après avoir indiqué ces moyens curatifs, les auteurs réſument, & aſſurent qu'après avoir le plus ſouvent, dans cette maladie, employé le

mercure jusqu'à ce que la salivation ait paru, ils ont mis en usage les bains, les laxatifs, les gargarismes adoucissans, les boissons délayantes, sans négliger l'opium; & qu'ils attribuent les succès qu'ils ont obtenus, à l'usage de ces différens moyens administrés conjointement & successivement dans un ordre convenable & suivant les indications déduites des symptômes de la maladie.

La modestie des auteurs ne leur permet pas de donner le traitement qu'ils indiquent comme une méthode invariable. Ils engagent les médecins à observer, comme ils l'ont fait eux-mêmes, à étudier la marche de la nature & de la maladie, & ils font des vœux pour que d'autres parviennent à perfectionner l'ouvrage dont ils n'ont fait que l'ébauche.

Cette manière circonspecte de présenter une doctrine établie sur l'examen de tous les ouvrages de ceux qui s'en sont occupés avant eux, sur la marche même & les différens symptômes d'une maladie qui a été suivie dans tous ses progrès, & sur l'observation attentive des effets produits par les remèdes qu'on a employés pour en triompher, doivent inspirer la plus grande confiance pour la théorie & la pratique indiquée dans la *Dissertation sur le tétanos*.

Les observations qui forment la seconde partie de l'ouvrage, viennent à l'appui des principes sur lesquels est fondée la première. Dans chacune d'elles on reconnoît le praticien exercé, qui travaille avec zèle au progrès de son art, & qui ne laisse échapper aucun des moyens que lui en offre l'exercice pour rendre à l'humanité souffrante les services qu'elle a droit d'en attendre.

C'eſt dans l'ouvrage même qu'il faut lire ces obſervations, qui, par les détails qu'elles contiennent, perdroient trop à être analyſées.

Nous terminerons cette notice par l'extrait de la délibération priſe par le cercle des Philadelphes, à la Séance du 25 ſeptembre 1786, relativement à cet ouvrage.

« Le cercle, après avoir entendu la lecture de la *Diſſertation & des obſervations ſur le tétanos*, qui lui ont été préſentées par M. *Arthaud* (médecin du roi au cap, & ſon préſident) a arrêté qu'il en ſeroit adreſſé copie à MM. les adminiſtrateurs, & qu'ils feroient priés d'en ordonner l'impreſſion, afin de pouvoir répandre plus facilement cet ouvrage, & le faire paſſer au miniſtre de la marine & à la Société royale de médecine, dont les vues doivent être ſecondées par toutes les perſonues de l'art, mais principalement par les médecins & par les chirurgiens des colonies ».

D. PH. BRUCKMANNI, D. M., &c. Enarratio choreæ S. Viti, & epilepſiæ, quæ per fontes medicatos & thermas embſenſes curatæ ſunt. *Petit in-8°. de 40 pag. A Francfort ſur le Mein, 1786.*

5. Ces eaux célèbres depuis pluſieurs ſiècles ont trouvé un nouveau panégyriſte en M. *Bruckmann.* Il commence par ſe plaindre de deux choſes dont nous n'examinerons pas les motifs; 1°. qu'on publie trop d'obſervations de médecine; 2°. que les malades ſe faſſent accom-

pagner aux eaux par leurs médecins, & que d'autres s'y rendent d'eux-mêmes, tandis qu'il y en a de nommés par le ſouverain. Il entre enſuite dans le détail des deux obſervations annoncées dans le titre. Le ſujet de la première eſt une demoiſelle que l'uſage des eaux d'Embs a delivrée d'une foule d'accidens ſpaſmodiques auxquels M. *Bruckmann* a donné le nom de danſe de Saint-Gui, quoique, d'après l'expoſé des ſymptômes, on puiſſe donner à ſa maladie pluſieurs autres noms. Parmi les remèdes qu'on avoit adminiſtrés à la jeune perſonne avant l'uſage des eaux d'Embs, les fleurs de zinc & l'huile eſſentielle de menthe poivrée ont eu un effet plus marqué.

Le ſujet de la 2e. obſervation eſt encore une jeune perſonne du ſexe. Les règles s'étoient ſupprimées à la ſuite d'une frayeur; & dans le temps qu'elle fut amenée aux eaux d'Embs, elle étoit ſujette à des convulſions dont les retours ſe manifeſtoient tous les ſoirs à neuf heures, pour ne ſe terminer qu'à onze; après quoi la malade tomboit en apparence dans un profond ſommeil, pendant lequel elle diſoit avec une éloquence dont elle étoit incapable durant la veille, tout ce qu'elle avoit fait ou penſé. L'écoulement menſtruel ayant été rétabli, cette maladie ceſſa.

Cette brochure ne contribuera vraiſemblablement pas beaucoup, ni à la réforme des abus contre leſquels l'auteur s'élève, ni à l'augmentation de la célébrité des eaux d'Embs, ni aux progrès de l'art de guérir.



Dissertatio medica de hydrophobiæ natura et causis : *Dissertation de médecine sur les causes & la nature de la rage ; par* FRÉDERIC SCHARFUS, *docteur en médecine. A Jena, chez* Stranckman, *1787. In-4°. de 15 pag.*

6. Cette dissertation ne contient rien de neuf, ni quant à la description de cette cruelle maladie, ni quant à sa curation.

Manuel pour le service des malades, ou Précis des connoissances nécessaires aux personnes chargées du soin des malades, femmes en couches, enfans nouveaunés, &c. Par M. CARRERE, *conseiller-médecin ordinaire du Roi, professeur royal émérite en médecine, censeur royal, &c. &c.; nouvelle édition. A Paris, chez* Lami, *libraire, quai des Augustins,* 1787.

7. Cette nouvelle édition de l'ouvrage de M. Carrère, prouve que le public en a senti l'utilité, & confirme le jugement favorable que nous en avons porté dans le mois de janvier de cette année.

An inquiry into the preſent ſtate of medical ſurgery, &c. C'eſt-à-dire, *Recherches ſur l'état actuel de la chirurgie médicale, Vol. II; par* THOMAS KIRKLAND, *docteur en médecine : in-8°. A Londres, chez* Danſon, 1787.

8. Le premier volume de cet ouvrage a paru en 1785. Nous l'avons annoncé *tom.* lxvj de ce Journal, pag. 518.

Ce deuxième volume traite des abcès & de la gangrène des différentes parties, & des eſpèces différentes, conſidérées comme maladies particulières. Aux doctrines des plus habiles maîtres, M. *Kirkland* a joint ſes propres lumières, & les réſultats d'une pratique auſſi heureuſe que bien combinée de la chirurgie.

En parlant des abcès critiques, il indique la meilleure méthode de les amener à maturité, Il rapelle enſuite que M. *Acrell* a obſervé dans quelques fièvres de camps, que les malades attaqués d'abcès, mourroient lorſqu'on les ouvroit dans l'état même de maturité ; tandis que ces malades reprenoient des forces, & marchoient à grands pas vers la convaleſcence, quand on leur donnoit un purgatif actif, au lieu d'évacuer le pus par une ouverture faite à la peau. Les gens de l'art ont fait peu d'attention au Mémoire que M. *Acrell* a publié ſur ce ſujet. M. *Kirkland* conſeille de hâter la ſuppuration des apoſtèmes critiques, & ſuppoſe que la matière purulente ſera abſorbée ſans accident, ſi elle ne peut pas ſe faire jour, ou qu'il y ait du danger de pra-

tiquer l'ouverture. Il penſe que le pus de bonne qualité, quand même il rentreroit dans la maſſe des humeurs, n'exciteroit jamais de trouble, & qu'il n'y a que le pus âcre qui eſt nuiſible. Il eſt d'ailleurs perſuadé que la matière des abcès qui diſparoiſſent, ſi elle eſt de bonne qualité, ne ſe mêle pas aux humeurs, mais paſſe par les ſelles ou par les urines. Il ſemble croire que l'art a en ſon pouvoir des moyens très-aiſés d'opérer l'abſorption de la matière purulente, & qu'il n'y a que peu de danger à déterminer cette abſorption. Cependant ſa méthode de traiter les abcès qui ſe forment ou qui ſont déja parvenus en maturité, paroît conforme à la ſaine chirurgie, & ſes remarques de détail ſont claires, en même temps qu'exactes.

Dans l'article gangrène, M. *Kirkland* décrit d'abord la gangrène inflammatoire, & la gangrène putride, & enſuite la gangrène emphyſémateuſe, tant locale qu'univerſelle. Telle eſt la deſcription qu'il donne de cette dernière.

« Lorſqu'elle (la gangrène emphyſémateuſe) eſt une ſuite de la violence externe, dit M. *Kirkland*, la lymphe qui eſt ſtagnante aux environs de la partie bleſſée, enflamme promptement & corrode les vaiſſeaux qui la contiennent; alors il ſe forme ſur le champ des bulles d'air, dans la membrane adipeuſe & dans les autres membranes : ces bulles d'air, en augmentant l'inflammation, prennent de l'accroiſſement, & s'étendent rapidement ſur tout le membre, & ſur tout le corps dès qu'il ſe forme la moindre obſtruction. Leur ſiège ne ſe borne point à la membrane cellulaire externe, comme dans la gangrène locale; mais il s'établit dans les plus petites fibres muſculaires, & produit ainſi un emphyſème

gangréneux univerſel. Dans cet état des choſes il ſurvient ſouvent de la fièvre, accompagnée de délire, d'abattement exceſſif, & fréquemment d'un regard ſingulièrement hagard. Le pouls eſt, ou vif, enfoncé, foible, vacillant; ou bien vif, inégal, dur. Le degré, & d'irritabilité contre-naturelle, & de la diſpoſition vicieuſe des fluides, hâte beaucoup les progrès de la maladie. Les bulles d'air courent quelquefois, comme un feu ardent, de cellules en cellules, & la ſcène ſe termine ſouvent avec une rapidité qui ne permet point de donner de ſecours au malade. »

Quelque mérite qu'aient les obſervations ſur le ſphacèle, nous nous contenterons de rapporter le paſſage ſuivant : « Un jeune homme très-ſobre, entre vingt & trente ans, fut attaqué de la jauniſſe la plus opiniâtre que j'aie jamais rencontrée; ſes excrémens étoient de couleur de cendre, & ſon foie paroiſſoit avoir acquis un volume conſidérable. Il lui ſurvint une aſcite; ſes jambes s'enflèrent & devinrent ſi froides, que les applications chaudes ne purent les réchauffer; un ſphacèle parfait s'étendoit dans la peau & dans le tiſſu muqueux du gras des jambes. On ſcarifia les parties mortes, on appliqua des topiques appropriés, & l'on ordonna une teinture de quinquina, à 28 onces, dans laquelle on fit ajouter demi-once de tartre régénéré. Le malade devoit en prendre quatre cuillerées toutes les trois ou quatre heures. Ce remède lui fit rendre pluſieurs pots d'une urine chargée de bile; & cette évacuation ne diſcontinua point tant qu'il y eut de l'eau épanchée dans la capacité du bas-ventre; & bien que l'écoulement qui ſe fit par les jambes ait vraiſemblablement contribué à épuiſer l'amas des eaux,

il n'en eſt pas moins probable que la maladie du foie n'a cédé qu'à ce remède ; car la jauniſſe ſe diſſipa, les ulcères aux jambes ſe cicatrisèrent de la manière ordinaire, & le malade, contre toute attente, obtint, non pas une guériſon paſſagère, mais permanente & radicale. Depuis ce temps j'ai reconnu par pluſieurs autres faits que ce médicament eſt un puiſſant déſobſtruant. Je l'ai encore preſcrit avec le même ſuccès contre la jauniſſe & contre l'hydropiſie ; mais il faut ſe rappeler ce que j'ai dit ſur la différence des remèdes qu'il convient d'adminiſtrer dans cette maladie, ſelon les différens états de l'irritabilité qui l'accompagne ; car je ſais que ce remède ne réuſſit pas toujours à vider les eaux des hydropiques. »

Ce que dit M. *Kirkland* à l'égard de l'amputation des membres gangrénés, mérite d'être médité profondement. Il y cherche à renouveler la méthode de *Celſe*, d'après laquelle on fait l'inciſion dans le vif, & ſa propre expérience l'a convaincu de l'utilité de cette pratique.

L'auteur eſt entré dans des détails très-ſatisfaiſans ſur les tumeurs & ſur les ulcères écrouelleux. Il voudroit qu'on réſervât ces noms aux engorgemens glanduleux durs & inégaux au toucher. Ce qu'il dit des abcès ſéroſo-purulens, des tumeurs blanches, & de l'amputation, dépoſe en faveur de ſa candeur & de ſes connoiſſances profondes. Nous ne doutons pas que les lecteurs éclairés & impartiaux ne mettent cette nouvelle production de M. *Kirkland* au rang des ouvrages diſtingués de nos auteurs modernes.

⚜

Médecine vétérinaire ; par M. VITET, doct. & professeur en médecine ; Tom. II, contenant l'exposition des maladies du cheval, du bœuf, de la brebis, &c. (*Voyez* Journ. de médec. tom. lxxiij, *pag.* 322, cahier de novembre 1787).

10. Ce second volume de 834 pages de discours, & vingt-six pour le titre & la table, a pour épigraphe :

> La nécessité a établi la médecine, & l'expérience l'a perfectionnée. BAGLIVI.

M. *Vitet* a adopté, dans l'exposition des maladies des animaux, l'ordre nosologique de *Sauvages*. Il les divise en six classes ; 1°. les maladies superficielles ; 2°. les fébriles ; 3°. les inflammatoires ; 4°. les spasmodiques ; 5°. les maladies de foiblesse ; & 6°. les évacuatoires. Le systême nosologique de *Sauvages* est connu de tous les médecins, & nous ne ferons aucune observation à ce sujet ; nous pensons seulement que s'il en faut un, ce n'est pas celui qui convient le mieux à une pathologie aussi peu avancée & aussi peu connue que l'est encore celle des animaux, sur-tout lorsqu'elle n'est pas rédigée par quiconque fait, de l'art vétérinaire, son unique occupation : aussi les élèves destinés à l'étudier ne pourront-ils que prendre de fausses idées dans celles de M. *Vitet*, en voyant dans la classe des maladies superficielles la *pléthore*, le *marasme*, les *hydropisies*, la *fortraiture*, la *jaunisse*, le *claveau*, le *charbon*, &

toutes les *épizooties ;* en retrouvant la *fortraiture* & l'*apoplexie* dans la classe des maladies de foiblesse ; la *gras-fondure*, qui est une inflammation, dans les maladies évacuatoires, &c. &c.

D'un autre côté, les praticiens seront surpris de voir le *vertigo* & le *tournoiement* dans la classe des maladies inflammatoires ; ce sont de véritables affections convulsives que les signes de l'inflammation n'accompagnent quelquefois que lorsqu'elles sont symptomatiques ; ce qu'il est essentiel de distinguer. Dans les ouvertures d'animaux morts à la suite des maladies de la tête, qu'on soupçonnoit être inflammatoires, on n'observe aucun engorgement ni dans le sinus, ni dans les vaisseaux sanguins du cerveau, mais seulement beaucoup d'humeur aqueuse dans les ventricules ; il est rare que les membranes du cerveau soient enflammées (pag 582, 589, 590), on trouve souvent aussi des obstructions dans les plexus choroïdes, ou des points d'irritation locale dans le systême pituitaire (*a*). Les mêmes praticiens seront persuadés que M. *Vitet* n'a jamais suivi de chevaux fortraits ou fourbus ; qu'il n'a jamais vu les désordres vraiment inflammatoires que ces maladies produisent dans toute l'économie

---

(*a*) M. *César*, ancien chef des hôpitaux de l'école royale vétérinaire de Paris, & qui exerce l'art vétérinaire dans cette ville avec distinction, conserve des plexus choroïdes très-volumineux & ossifiés, qu'il a trouvés à l'ouverture du cerveau d'un cheval mort du vertige. — Les convulsions & le tournoiement des moutons sont souvent occasionnés par la présence des vers dans les sinus frontaux. Voyez *Traité des maladies vermineuses dans les animaux, par M.* CHABERT, 1782, article v, p. 9, articles xxj, xxij, pages 37 & 38.

animale,

animale, & la dernière dans les pieds en particulier, puiſqu'il la place avec les maladies ſpaſmodiques, & l'autre avec celles de foibleſſe, &c.

En parcourant ce volume, on eſt étonné de la quantité de maladies dont parle M. *Vitet*; mais cet étonnement ceſſe lorſqu'on voit que pluſieurs de ces prétendues maladies, qu'il lui a plu de claſſer, ne ſont que des fonctions ou des actions naturelles, telles que *le priapiſme voluptueux*, *l'ébrouement*, *le baillement*, *le tremblement par le plaiſir*, *par la peur*, ou *par la colère*, *&c.*; que quelques-unes, comme *la fève*, *les barbes*, ſont des excroiſſances naturelles, & nullement maladives (*a*); qu'un très-grand nombre ne ſont que les ſymptômes d'autres maladies, telles que l'*hydropiſie farcineuſe*, l'*emphyſème*, le *météoriſme*, l'*enflure des jambes*, l'*échymoſe*, l'*inflammation de la membrane pituitaire par la gourme & par la morve*, pluſieurs genres de *dégoût*, *&c.*; que d'autres ſe trouvent rappelées dans différentes claſſes, telles que le *météoriſme*, l'*iſchurie* & la *fortraiture*; que quelques-unes, qui ne ſont que la ſuite l'une de l'autre, qui reconnoiſſent les mêmes cauſes, & dont les ſymptômes génériques ſont les mêmes, comme toutes les maladies cutanées des extrémités, ſe trouvent placées à des diſtances fort éloignées, & forment autant de genres particuliers.

Il en eſt cependant encore pluſieurs très-communes parmi les chevaux, que M. *Vitet* a oubliées, ou dont il n'a pas cru devoir faire mention

(*a*) Voyez dans le *Dictionnaire de médecine de l'Encyclopédie méthodique*, le mot ACCROISSEMENT DU PALAIS, page 94.

particulièrement ; & ſous leur nom trivial ; telles ſont entre autres *l'immobilité*, le *cornage* & les *eaux aux jambes*.

Ceux qui ſont verſés dans la lecture des auteurs vétérinaires reconnoîtront aiſément les ſources où M. *Vitet* a puiſé. Les ouvrages de MM. *Lafoſſe* pour les maladies des chevaux, celui d'*Haſtfer* pour les maladies des moutons, *la Maiſon ruſtique* pour celles des autres animaux domeſtiques, ſont les principales. Lorſqu'elles lui ont manqué, il a eu recours à ceux qui lui ont paru les plus propres à remplir ſon objet, & la différence eſt quelquefois bien ſenſible à ſaiſir, ſoit dans l'expoſition de la maladie, ſoit dans ſon traitement ; il en eſt pluſieurs néanmoins qu'il ſeroit difficile ou impoſſible de trouver dans les auteurs ; & comme M. *Vitet* n'exerce pas la médecine vétérinaire, il y a tout lieu de préſumer qu'il ne les a point obſervées lui-même, & qu'il ne les a imaginées que par analogie ; il le dit même expreſſément (page 190), en parlant du *renverſement de la veſſie*, maladie qui n'a jamais été vue par aucun vétérinaire : telles ſont encore quelques genres de fièvres qu'il décrit, &c.

C'eſt ſur-tout lorſqu'il s'agit de quelque opération particulière à pratiquer, que l'on déſireroit rencontrer le praticien ; & cette partie ſi importante de la vétérinaire, ſur laquelle les renſeignemens que l'on a fournis à M. *Vitet* ſont inſuffiſans, manque preſque entièrement dans ſon ouvrage, ou eſt diſperſée ſans indication.

L'hiſtoire qu'il fait (pag. 74 & ſuivantes) des différentes méthodes employées pour pratiquer l'opération de la taille dans le cheval, eſt, comme l'a obſervé M. *Lafoſſe*, un véritable roman, dont M. *Vitet* a pris les matériaux dans la chirurgie

humaine, & qu'il a adaptés à sa manière à celle des animaux (*a*).

A l'occasion de la pléthore il s'étend sur la saignée, & il y a adapté aussi toutes les idées de la chirurgie humaine sur la dérivation, l'évacuation & la révulsion. Il regarde la piqûre d'outre en outre, & la ligature de la jugulaire, comme mortelles, & la saignée en pince comme dangereuse, inutile & difficile, (pag. 16, 18.)

« La veine jugulaire est-elle piquée de part en part, dit M. *Vitet*, le sang s'échappe continuellement dans le tissu cellulaire des tégumens qui recouvrent le col, & souvent l'animal meurt, plutôt suffoqué par la compression du sang sur la trachée-artère, que privé du sang capable de faire mouvoir le cœur & les artères ».

L'homme le plus robuste ne peut pas, en comprimant la trachée vers l'endroit où l'on saigne ordinairement, resserrer ce canal au

---

(*a*) A l'époque où M. *Vitet* écrivoit sa *médecine vétérinaire*, aucun hippiatre n'avoit encore parlé de la pierre dans la vessie, & de l'opération propre à l'extraire; c'est dans le *Cours d'hippiatrique de M. LAFOSSE*, imprimé en 1772, p. 305, que l'on trouve d'abord quelques détails à cet égard; mais M. *Lafosse* n'avoit encore pratiqué cette opération que pour faire des expériences, & dans son *Dictionnaire d'hippiatrique*, qui parut en 1775, on trouve au mot TAILLE, l'observation détaillée d'une double extraction de la pierre de la vessie, faite par M. *Del*, chirurgien à Châlons en Champagne, à un cheval de MM. les Gardes du Corps.—M. *Bourgelat* en a dit aussi quelque chose dans sa *Lettre sur les calculs*, écrite à M. *de Voltaire*, imprimée en 1778, & déja ci-devant citée dans la Notice du premier volume, page 329 de ce Journal, tome lxxiij, cahier de novembre 1787.

point d'empêcher entièrement la respiration ; comment seroit-il donc possible qu'un fluide épanché dans le tissu cellulaire, & dont la résistance, telle qu'elle soit, ne peut pas être mise en parallèle avec la force que nous venons d'indiquer, pût comprimer cette même trachée au point d'occasionner la suffocation ? La trachéotomie ne seroit-elle pas d'ailleurs alors un moyen aussi certain que prompt de remédier à cette même suffocation ? Mais voici ce qui arrive dans ce cas que *M. Vitet* n'a pas été à même d'observer, & dont aucun auteur n'avoit parlé : un maréchal ignorant ou brutal, craignant de manquer le vaisseau, frappe un coup violent sur l'instrument, & traverse non-seulement la jugulaire de part en part, mais aussi le canal aérien le long duquel elle chemine ; le sang y pénètre aussitôt par l'ouverture du vaisseau qui y répond ; de-là, la toux, la sortie du sang par le nez & par la bouche, l'oppression, la suffocation & la mort, si l'on n'y remédie pas promptement par la ligature de la veine, qui, quoi qu'en dise M. *Vitet*, est le seul moyen à mettre en usage en pareil cas, & est très-rarement accompagnée, ou suivie d'accidens.

Comme personne n'avoit parlé de l'ouverture de la carotide, accident qui arrive plus fréquemment & par les mêmes causes que celle de la trachée-artère, M. *Vitet* a aussi négligé d'en faire mention, &c. &c.

Souvent à la suite du *trombus* ou *mal de saignée*, la jugulaire est obstruée & détruite, soit par la suppuration, soit par l'opération qu'exige cette maladie. Plusieurs cordes de farcin, placées le long de l'encolure & directement sur ce vaisseau, en exigent souvent aussi la ligature lors

de leur extirpation. Nous avons eu occaſion de voir fréquemment ces accidens ; nous avons ſuivi les animaux long-temps après leur guériſon & la deſtruction du vaiſſeau, & nous n'avons pas eu lieu d'obſerver, comme le dit M. *Vitet*, qu'ils mouroient quelque temps après comme apoplectiques, (page 16). Il y a même plus; nous avons communiqué dans le temps, à la Société royale de médecine une obſervation ſur une jument qui a eu à la fois deux trombus, un de chaque côté de l'encolure, qui ont exigé l'opération, & dans leſquels les jugulaires ont été entièrement détruites dans l'étendue d'un pied & demi ; la jument a ſurvécu pluſieurs années à cette double perte, & elle a même fait le ſervice très-fatigant de M. le Comte du Nord pendant ſon ſéjour à Paris.

Quant à la ſaignée en pince, elle n'a réellement aucun des inconvéniens que lui reproche M. *Vitet*, & il n'eſt point de garçon maréchal qui ne la pratique *citò*, *tutò* & *jucundè* (*a*).

Quoi qu'il en ſoit de toutes ces obſervations & d'une foule d'autres ſemblables qu'il eſt inutile de multiplier, M. *Vitet* a réuni dans ce volume les principes généraux de l'art de guérir, qui ſont les mêmes pour tous les animaux domeſtiques ; il a renfermé ſous un même point de vue ce qui a été écrit ſur leurs maladies ; il a tracé ſur-tout un tableau des épizooties depuis 1711 juſqu'en 1763, & avant

(*a*) Voyez au ſurplus l'excellent *Mémoire ſur la ſaignée des animaux*, par M. CHABERT ; il a été imprimé dans le *Journal d'agriculture*, février & mars 1779, & mériteroit bien d'être publié ſéparément.

que MM. *Paulet* & *Vicq-d'Azyr* se soient occupés de cet objet. Il a joint, le plus souvent, au nom scientifique & nosologique, le nom trivial donné à la maladie par les auteurs ou par les maréchaux ; il en a dégagé la description de ce fatras d'erreurs & d'inutilités dont ils les surchargent ; il en a réduit le traitement, lorsqu'il lui a paru absurde ou ridicule, à des loix simples, fondées sur l'analogie ; & quoique celui qu'il a substitué ne convienne quelquefois pas à la maladie, il n'entraîne pas au moins les inconvéniens qui accompagnent souvent le premier. Aussi ce volume est-il le plus recherché & le plus lu ; il est le plus étendu de tous ceux qui ont paru jusqu'à présent sur cet objet, & il peut tenir lieu aux vétérinaires d'une foule d'ouvrages anciens, & d'une histoire complète des maladies des animaux, dont la rédaction, peut-être encore éloignée, ne peut & ne doit être que le fruit de l'expérience & de l'observation.

Anlei-tung zar verbesserung der pferdezucht, &c. C'est-à-dire, *Instruction pour l'amélioration des races de chevaux, soit dans tout un pays, soit dans un endroit particulier, avec des avis pour les ferrer, les marquer, les hongrer, les angloiser ; un supplément sur le traitement de quelques-unes de leurs maladies, & un traité sur les mulets ; par* JEAN-GEORGE HARTMANN, *canseiller de la chambre des*

rentes de S. A. S. monseigneur le duc régnant de Wirtemberg, membre de l'Académie des arts de Wirtemberg, des Sociétés de physique & d'économie de Zurich & de Berne : seconde édition considérablement augmentée, & enrichie de deux planches gravées en taille-douce. A Tubinge, chez Jean-George Cotta, 1786.

10. Cet ouvrage est in-8°, de 420 pages, précédées de huit feuilles pour le titre, l'épître dédicatoire à son père, datée de Stutgard, 1786, la table, & un avis sur les mesures & les poids du Wirtemberg, comparés avec ceux de Paris.

La première édition parut à Stutgard, chez *Jean-Benoît Mezler*, en 1777, in-8°. de 302 pages, & cinq feuilles pour le titre, la table, l'errata, &c., avec cette épigraphe commune aux deux éditions :

Fortes creantur fortibus & bonis;
Est in juvencis, est in equis, patrum
Virtus.

HORAT. lib. iv, oda 4, vers. 29.

Elle est divisée en dix chapitres, sans y comprendre le traité des mulets, & les réglemens des haras dans le duché de Wirtemberg que l'auteur a ajoutés à la fin. Il a augmenté la seconde édition de six chapitres nouveaux, d'un journal de la naissance des poulains, & de deux gravures qui représentent la manière d'abattre un

cheval pour le hongrer. Cette manière n'eſt pas en uſage en France ; nous aurons occaſion de la pratiquer, & nous pourrons en apprécier l'utilité ou les inconvéniens.

Le traité des mulets ſe trouve également placé à la fin, & en forme de ſupplément, dans cette édition. L'auteur a ſupprimé ou refondu dans le corps de l'ouvrage, & principalement dans le chapitre 16, les réglemens & les ordonnances concernant les haras. Ce qu'il dit des maladies des chevaux & de leur traitement, occupe le chapitre 15.

Nous ne nous étendrons pas davantage aujourd'hui ſur cet ouvrage, parce que nous nous propoſons d'en donner une notice plus étendue lors de la publication de la traduction françoiſe qu'on imprime actuellement à Paris.

L'auteur, comme preſque tous les ſavans d'Allemagne, paroît avoir beaucoup d'érudition, & il la prodigue même quelquefois ; il ne cite cependant aucun des écrits publiés en aſſez grand nombre, & ſi infructueuſement, en France ſur cet objet, depuis une vingtaine d'années.

Anleitung für die landwirthe zur verbeſſerung der viehzucht; c'eſt-à-dire : *Inſtruction aux économes du pays pour l'entretien & l'amélioration des beſtiaux; par* JOACHIM-CHRÉTIEN BERG, *avec cette épigraphe en allemand :*

La proſpérité n'accompagne jamais la pareſſe, mais bien le travail aſſidu.

MAGAZ. *Für den verſt.*

A Berlin & à Stralsund, chez Gottlieb-Auguste Lang, *1781. In-8°.*

11. Cet ouvrage (de 340 pages de discours & 44 pour le titre, l'avis au lecteur, daté de Berlin, décembre 1780, l'errata, la table des matières & un avertissement qui contient le plan de l'auteur), est divisé en sept sections subdivisées en 277 paragraphes. Tout ce qui concerne les soins, la nourriture, l'entretien & l'amélioration, des bestiaux y est traité avec beaucoup de détail & *ex professo.*

Ce que nous avons en françois sur cet objet, est épars dans nos journaux, dans nos livres d'agriculture & d'économie, & dans quelques-uns de nos traités de vétérinaire; mais nous n'en avons aucun qui en traite particulièrement, & il seroit bien à désirer qu'on traduisît en notre langue celui que nous annonçons aujourd'hui, & qui n'est pas susceptible d'extrait. Le *Journal économique* contient beaucoup de bonnes choses à ce sujet.

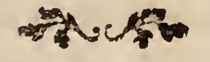
Sammlung der vorzüglichsten schriften aus der thierarzneykunst; erster band: *Collection des principaux écrits qui concernent l'art vétérinaire; par* JEAN KNOBLOCH, *docteur en médecine, & professeur de l'art vétérinaire à Prague*, 1785, *Tome premier, de 451 pag.*; 1786, *Tome second, de* 443

pages. A Prague, chez Diesbach & Rosenmuller.

12. Ce Recueil est composé d'extraits des principaux ouvrages qui ont paru sur la médecine vétérinaire; de traductions de Mémoires choisis, d'observations précieuses, consignées dans les Journaux & ouvrages périodiques; de dissertations qui n'avoient pas encore été publiées, de réimpressions d'opuscules rares, de descriptions anatomiques des différentes parties des animaux, de descriptions botaniques des plantes qui leur conviennent, de préceptes sur la manière de les nourrir & de les élever; de l'histoire des maladies du bétail de la Bohême; de la physiognomonie des animaux domestiques; des additions à l'histoire naturelle des oiseaux, & de leurs maladies; d'une réfutation des préjugés des praticiens vétérinaires; d'une indication des opérations & traitemens ordinaires; de nouvelles inventions d'instrumens & d'opérations; d'une promulgation des édits modernes; de l'énumération des livres nouveaux qui concernent l'art vétérinaire; d'une bibliothèque des auteurs qui ont mal écrit sur cet art, & enfin de divers mélanges. Le premier volume contient les pièces suivantes; 1°. un discours inaugural de M. *Knobloch*, sur les avantages de l'art vétérinaire; 2°. *Ramazzini*, sur une maladie des bœufs du territoire de Padoue; 3°. relation de la manière d'élever les animaux à cornes, de les faire paître, & d'en tirer avantage dans le territoire de Nuremberg; 4°. description du taon qui se trouve sur le bœuf & sur la renne; 5°. dénomination technique des parties extérieures du

cheval ; 6°. du coq & de la poule ; traduction de M. *de Buffon* ; 7°. de la morve des chevaux ; traduction du cours d'hippiatrique *de la Fosse* ; 8 . édits en faveur de l'art vétérinaire ; 9°. de la dentition des chevaux, traduction de *la Fosse* ; 10°. réfutation du préjugé qui concerne le traitement des parotides des chevaux, par M. *Weber*, professeur de l'art vétérinaire à Dresde ; 11°. des extraits de livres ; 12°. bibliothèque des écrits de peu de conséquence sur la médecine vétérinaire ; 13°. énumération des livres qui ont paru en 1783 sur cet art.

Le second volume renferme, 1°. *Cothenius*, sur la nécessité d'une étude particulière de l'art vétérinaire, tiré du tome 24 des Mémoires de l'Académie royale de Berlin ; 2°. extrait de *Lancisi*, sur les maladies des bœufs ; 3°. observations sur l'histoire des animaux domestiques de *Pennant* ; 4°. *Sagar*, sur une maladie des moutons ; 5°. continuation des lettres périodiques de M. *Buc'hoz* ; 6°. des vers des chevaux ; 7°. observations météorologiques faites à Prague, en 1783, par M. *Strund* ; 8°. pourquoi les chevaux ne peuvent vomir, question de M. *Le Monnier*, extraite des Mémoires de l'Académie royale des Sciences de Paris ; 9°. de l'esquinancie des porcs, article de l'Encyclopédie de *Kranitz* ; 10°. extrait du traité de *Falk*, sur les maladies des animaux ; 11°. extraits des leçons de *Camper*, sur la mort des animaux ; 12°. continuation des édits ; 13°. énumération des livres vétérinaires qui ont paru en 1785 ; 14°. explication des figures.



Anatomie des vaisseaux absorbans du corps humain, par M. CRUIKSHANK; ouvrage orné de planches gravées en taille-douce, & traduit de l'anglois par M. PETIT-RADEL, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, & ancien chirurgien-major du roi aux Indes orientales. A Paris, chez Froullé, *libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, 1787; vol. in-8°. de 406 pag. Prix broché, 4 liv. 10 sous; rel. 5 liv. 10 sous.*

13. L'auteur de ce traité a été un des disciples du docteur *Hunter*, à qui l'opinion générale paroît attribuer le mérite d'avoir le premier considéré les vaisseaux lactés & les vaisseaux lymphatiques comme des branches d'un même systême de vaisseaux, destinés à l'absorption; M. *Cruikshank* dit que cette découverte lui a été disputée, & il expose très-bien le manége ordinaire de l'envie, au sujet des nouvelles vérités. Elle commence par les nier, elle soutient ensuite que les anciens les ont connues, & elle finit par dire qu'elles sont inutiles. On ne fera pas vraisemblablement cette dernière imputation à la découverte de M. *Hunter*. Mais il y a un écueil à éviter; c'est cette prévention qui a souvent fait regarder un nouveau point de do-

ctrine ſur l'économie animale, comme un centre auquel on doit tout rapporter ; & qui en a fait quelquefois la baſe de ſyſtêmes très-dangereux. C'eſt ce qui eſt arrivé à la découverte de la circulation du ſang ; & on peut, ſans préjugé, dire qu'elle a donné lieu à des hypothèſes qui ont retardé les progrès de la médecine. Cependant la connoiſſance du ſyſtême abſorbant préſente des vues d'utilité plus manifeſtes que celles que fournit la découverte de la circulation du ſang ; & lorſqu'on ne ſe laiſſera pas trop emporter par l'eſprit d'hypothèſe, la connoiſſance des vaiſſeaux abſorbans pourra prêter à la médecine des lumières plus ſûres que celles qu'elle avoit ſur la nature de certaines maladies ; & la conduire à des méthodes de traitement plus juſtes & plus heureuſes.

Le ſyſtême des vaiſſeaux lymphatiques préſenté dans ſon enſemble, comme il l'eſt dans l'ouvrage de M. *Cruikshank*, eſt une des plus intéreſſantes & des plus précieuſes connoiſſances dont la médecine moderne ait été enrichie. On n'avoit avant le docteur *Hunter* que des notions vagues & éparſes des différentes parties qui compoſent ce ſyſtême, & des idées incertaines ſur ſes uſages ; on n'eſt parvenu que par degré à cette connoiſſance. *Euſtachi* avoit découvert le tronc du ſyſtême abſorbant, c'eſt-à-dire le canal thorachique, mais cette découverte iſolée ne put pas le conduire bien loin. *Aſelli*, après lui, découvrit les vaiſſeaux lactés dans les animaux, & aſſura que le chyle dans l'homme ſuivoit la même route. *Rudbeck* ſuédois, & *Joliffe* anglois, aperçurent enſuite les vaiſſeaux lymphatiques ; on en a attribué la découverte à *Bartholin*, anatomiſte danois, parce

qu'il publia un traité ſur cette matière, & qu'il jouiſſoit d'une plus grande célébrité que *Rudbeck* & *Joliffe*. Mais les auteurs de ces découvertes partielles n'avoient point penſé que les vaiſſeaux lactés & les vaiſſeaux lymphatiques fuſſent les branches d'un tronc commun, qui eſt le canal thorachique, & qu'ils ne ſont qu'un même genre de vaiſſeaux, deſtinés à abſorber les fluides des ſurfaces du corps, & à les porter dans la maſſe du ſang; ce que M. *Cruikshank* démontre.

Son ouvrage eſt diviſé en deux parties. Dans la première, il expoſe les idées des anciens ſur l'abſorption du corps humain, les expériences faites par les modernes, pour démontrer l'abſorption veineuſe des anciens, celles qui font voir que les veines n'abſorbent pas, la deſcription des vaiſſeaux lactés & des vaiſſeaux lymphatiques, leur compoſition, leur nature, leurs fonctions, les glandes qu'ils traverſent, leurs ramifications, leurs anaſtomoſes, enfin leur terminaiſon dans le canal thorachique. Suivant M. *Cruikshank*, il n'y a pas de fluide dans le corps qu'ils ne puiſſent abſorber, ſelon les circonſtances, quoique le chyle & la lymphe ſoient ceux dont ils ſe chargent ordinairement. Leur fonction ſur-tout, eſt de reprendre les fluides verſés dans les différentes cavités du corps; fonction ſans laquelle ces fluides s'y accumuleroient, & formeroient des hydropiſies. M. *Hewſon* avoit fait voir que ce fluide des cavités du corps étoit le même que la partie coagulable du ſang. M. *Cruikshank* prétend que les expériences qui avoient porté M. *Hewſon* à le regarder comme tel, l'avoient induit en erreur & que le fluide qu'on trouve dans le péricarde,

dans les ventricules du cerveau, &c. n'eſt point de la même nature que la lymphe coagulable.

Hippocrate & *Galien* avoient cru que les veines abſorbent l'air de l'atmoſphère, & M. *Cruikshank* ſoutient qu'elles n'abſorbent rien. Cette dernière opinion ne nous paroît pas ſuffiſamment prouvée. Le changement de couleur que le ſang éprouve en traverſant les poumons pendant la reſpiration, donne lieu de croire qu'il s'y fait une abſorption d'air, & il eſt probable que cette abſorption s'opère par les extrémités veineuſes. Les obſervations microſcopiques, faites ſur la circulation, par M. l'abbé *Fontana*, ſemblent prouver que tout le ſang des artères ne paſſe point dans les veines par un canal continu, mais qu'une grande partie, pour parvenir à ces derniers vaiſſeaux, traverſe les cellules de la ſubſtance que *Stahl* appelle *poreuſe*, & d'autres *cellulaire*, où le mouvement du ſang eſt ſoutenu par le ton qui anime cette ſubſtance. Il eſt vraiſemblable que les extrémités veineuſes y prennent le ſang par une force de ſuccion ou d'abſorption, lorſque des cauſes affoibliſſantes détruiſent cette force, comme dans les contuſions, dans le ſcorbut; le ſang y devient ſtagnant & s'y manifeſte par des échymoſes, qui ne diſparoiſſent que lorſque ces parties ont repris leur reſſort.

La ſeconde partie de l'ouvrage de M. *Cruikshank* eſt deſtinée à l'expoſition des différentes glandes des vaiſſeaux abſorbans. L'uſage de ces glandes eſt plus obſcur que celui des vaiſſeaux abſorbans, & M. *Cruikshank* ne craint pas d'avouer ſon ignorance ſur cela; aveu, qui ſans contredit l'honore plus que la fauſſe ſcience dont il auroit pu chercher à ſe parer. Il n'en a point

trouvé dans la tortue, dans les poissons, & n'en a trouvé que deux sur le cou de quelques oiseaux. Il ignore, dit-il, pourquoi il y en a un si grand nombre dans l'homme. Il termine son livre par ce passage de *Galien*, sur *l'usage des parties* : « Il est un point jusqu'où nous pouvons » porter nos recherches ; si nous allons plus loin, » nous serons bientôt convaincus de notre in- » capacité, aussi-bien que de la puissance mer- » veilleuse de celui qui nous a formés ». Cela est vrai, mais cette vérité ne doit pas nous empêcher de continuer nos recherches & nos efforts pour tâcher de lever le voile qui couvre la nature. L'étonnement ne doit pas produire l'inaction.

Usum phosphori urinarii internum medicum à nuperis opprobriis, &c. *De l'usage interne du phosphore en médecine, justifié contre les attaques modernes; par* CHARLES TIETZ *de Frachenberg en Silésie, docteur en médecine. A Utrecht, chez* Winter, *in-4°. de 28 p.* 1786.

14. Cette dissertation est composée de trois parties. Dans la première, M. *Tietz* rapporte l'opinion de quelques médecins modernes sur les vertus & les propriétés du phosphore urinaire contre plusieurs maladies. Dans la seconde, il expose plusieurs observations qui en fournissent la preuve. Dans la dernière, il combat les

auteurs qui prétendent que le phoſphore eſt pernicieux en médecine.

Pluſieurs médecins anglois & allemands vantent l'efficacité du phoſphore d'urine, contre l'épilepſie, la goutte & les maladies aiguës, tant en liniment, que pris intérieurement; on en a conclu qu'il étoit nervin, bézoardique, analeptique, anodyn, antiarthritique, lithontriptique. D'autres l'ont employé avec ſuccès contre la manie, la mélancolie, le ſpaſme, l'épilepſie, l'apoplexie, les coliques, la paralyſie, la péripneumonie, la rougeole, le rhumatiſme, l'ophthalmie, les fièvres continues & exanthémateuſes, les vers, ſpécialement contre les aſcarides, la rage.

Parmi les obſervations rapportées dans la ſeconde partie, nous choiſirons la ſuivante.

Un ſoldat vétéran étoit ſujet depuis trois ans à de violens accès d'épilepſie. On lui fit prendre quatre doſes de phoſphore, de deux grains chacune; & de deux jours l'un, dans de l'oximel. Dès le ſecond jour, ce médicament lui ouvrit le ventre; à la troiſième priſe, le malade eut un vomiſſement, qui fut ſuivi de diarrhée; les déjections alvines étoient luiſantes. L'epilepſie ne revint plus.

Malgré les grands éloges qu'on donne au phoſphore urinaire comme remède, nous croyons que ſon uſage intérieur doit être encore confirmé par d'ultérieures expériences. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on les répétât ſur ceux qui ſont attaqués d'épilepſie, maladie contre laquelle la médecine nous offre ſi peu de ſecours.



FRANCISCI TAVARES, M. D., &c. de pharmacologia libellus academicis prælectionibus accommodatus: *Elémens de pharmacie à l'usage des leçons académiques; par M. FRANÇOIS TAVARES, docteur & professeur en médecine de l'université de Coïmbre. A Coimbre, chez* Aillaud, 1786. *Petit in-8°. de 299 pag.*

15. Ce traité élémentaire est dédié à la reine *Marie première de Portugal.* Il est divisé en trois parties. L'auteur, après avoir prouvé dans ses prolégomènes que les connoissances pharmaceutiques sont nécessaires au médecin, parle dans la première partie, des vaisseaux, instrumens, poids, mesures, caractères; de la manière de recueillir, de sécher & de conserver les racines, feuilles, écorces, fleurs & semences: il décrit dans la seconde les opérations & les préparations; & dans la troisième, les compositions officinales, sirops, conserves, onguens, électuaires, emplâtres, &c.

On peut juger, par ce traité, de l'état actuel des sciences médicales en Portugal.

Traité des affinités chimiques, ou attractions électives; traduit du latin sur la dernière édition de BERGMAN, *au-*

gmenté d'un ſupplément & de notes ; avec des planches. A Paris, chez Buiſſon, *libraire, à l'hôtel de Meſgrigny, rue des Poitevins, n°.* 13, 1788. *Prix 5 liv. broché, 6 liv. relié, & 5 liv. 10 ſ. broché, franc de port par la poſte.*

16. Cet ouvrage eſt un des plus propres à mettre les lecteurs au fait de l'état actuel de la chimie, parce que le traducteur en préſentant les principes du célèbre Bergman, a cru devoir donner une idée des modifications que les chimiſtes françois y ont apportées. Il y oppoſe les faits & les raiſonnemens ſur leſquels ils ont fondé leur nouvelle nomenclature chimique; il en a du moins extrait les plus frappans, pour mettre le lecteur à portée de juger. Il n'a point touché au corps de l'ouvrage de Bergman. Il a renfermé dans le ſupplément & dans les notes, les connoiſſances ultérieures qu'on a acquiſes, & qui ne s'accordent point avec les principes de Bergman.

Ce chimiſte fait une diſtinction entre l'attraction qui s'exerce à de grandes diſtances, & que Newton a démontrée, & l'attraction qui a lieu entre les corps voiſins à la ſurface de la terre. Il appelle celle-ci *attraction prochaine*, parce qu'elle n'agit que ſur de petites molécules, & qu'elle s'étend à peine au-delà du contact. Il croit cependant que ces deux ſortes d'attractions ne diffèrent que par les circonſtances, parce que la figure & la ſituation entrent comme élémens dans la dernière, & en modifient les loix, & qu'elles ne ſont pour rien dans l'attraction qui agit à

de grandes diſtances. Il diſtingue auſſi plusieurs eſpèces d'*attractions prochaines*, & ne fait mention que des principales. Lorſque des ſubſtances homogènes tendent à ſe réunir, il n'en reſulte qu'une augmentation de maſſe, ſans que la nature de la ſubſtance éprouve aucun changement, & il appelle cet effet, *attraction d'agrégation*. Mais ſi des ſubſtances hétérogènes mêlées enſemble, & abandonnées à elles-mêmes, forment de nouvelles combinaiſons, le changement qu'elles ſubiſſent, affecte moins leur maſſe que leur qualité, & c'eſt ce qu'il appelle *attraction de compoſition*. Si ſon action ſe borne à réunir ſimplement deux ou pluſieurs ſubſtances, c'eſt l'*attraction de diſſolution* ou de *fuſion*, ſelon qu'elle eſt faite par la voie humide ou par la voie sèche. L'attraction de compoſition ſe diviſe en *attraction élective ſimple*, & en *attraction double*. La première a lieu, lorſque de trois ſubſtances ſimples qui s'attirent mutuellement, deux ſe combinent à l'excluſion de la troiſième ; & la dernière, lorſque deux compoſés, formés ſeulement de deux principes prochains, viennent à changer réciproquement leurs principes, lorſqu'ils ſont mêlés enſemble. C'eſt de ces deux dernières attractions que M. Bergman s'eſt principalement occupé dans ſon ouvrage.

Toutes les opérations de la chimie ſe réduiſant à l'analyſe ou à la ſynthèſe, & l'une & l'autre étant fondées ſur les attractions, il eſt évident que l'étude de ces dernières eſt la baſe de la chimie. Que ces attractions ſuivent un ordre conſtant ou non, la connoiſſance n'en eſt pas moins importante. Si elles ſont conſtantes, elles ſont une règle ſûre pour dévoiler les ſecrets de la nature. L'ordre de ces attractions ſouffre-t-il

des exceptions ? il eſt néceſſaire de connoître ces exceptions & la raiſon qui y donne lieu. M. Bergman penſe que les loix des attractions chimiques ne ſont pas conſtantes, & qu'elles ſont ſubordonnées à certaines conditions. En effet, ſelon ce chimiſte, la différence de chaleur change ſouvent les attractions électives; une attraction double y peut occaſionner des irrégularités apparentes; le changement qui s'opère ſucceſſivement dans les ſubſtances peut produire le même effet; la ſolubilité donne lieu auſſi à des anomalies apparentes, ainſi que la combinaiſon de trois ſubſtances; il en eſt de même d'un excès de l'un ou de l'autre des principes prochains. M. Bergman enſeigne la manière de déterminer, malgré ces difficultés, les attractions électives ſimples, & fait voir la néceſſité d'une nouvelle table des attractions. Bien loin de faire aux auteurs de celles qui exiſtent déja, des reproches ſur l'inſuffiſance de leur travail, il ne ſe flatte pas que le ſien ſoit parfait. Il eſt perſuadé qu'il faudroit plus de trente mille expériences exactes pour un certain degré de perfection à la foible eſquiſſe qu'il préſente.

Il a fait entrer dans ſa table pluſieurs ſubſtances nouvellement connues, & dont on ignore encore l'origine & la compoſition, telles que les acides fluorique, arſenical, du tartre, du ſucre & de l'oſeille; parmi les terres, la magnéſie & la terre peſante; & parmi les métaux, la platine, le nickel, la manganèſe & la ſidérite. Cette table eſt compoſée de cinquante-neuf colonnes, au commencement deſquelles ſont placées autant de ſubſtances; & c'eſt à ces ſubſtances que ſe rapportent toutes celles qui ſui-

vent au-dessous ; de manière qu'elles sont censées avoir d'autant plus d'affinité avec la substance qui est à leur tête, qu'elles en sont plus près.

Le supplément & les notes qui suivent l'ouvrage de M. Bergman, ne peuvent qu'ajouter beaucoup aux lumières qu'on en peut tirer. Mais, en s'instruisant, on se convaincra que les chimistes sont encore bien loin d'être d'accord entre eux, & que la chimie, qui est une science de faits, est peut-être la plus éloignée de toutes, de cette unanimité qui est nécessaire pour produire la certitude.

Physicalische chemische versuche und beobachtungen : *Expériences & observations physico-chimiques ; par* SIGISBERT FR. HERMSTDAT ; *première partie. A Berlin, chez* Wieveg, 1787. *In-8°. de 310 pag.*

17. Ce premier volume d'un traité très-savant est divisé en huit sections.

La première a pour objet la fermentation & ses effets, d'après les expériences de *Bergman*, *Scheele* & *Priestley*.

La seconde traite de la formation de l'éther & de la dulcification des acides. M. *Hermstadt* examine les théories de *Macquer*, de *Wiegleb* & de *Scheele*, & il montre que l'éther ne peut avoir lieu, si l'huile de tartre est réunie avec un acide fort. Il prouve que lorsque l'huile de tartre est détruite par l'acide, il en résulte de l'acide de tartre, lequel passe par le feu à l'état d'un vinaigre

particulier, & forme de cette manière un véritable æther.

On trouve dans la troisième section, des recherches analytiques sur la nature de l'acide salin déphlogistiqué.

Dans la quatrième, des expériences & des observations sur la formation du principe acide dans le règne végétal, & sur les causes des changemens opérés par les acides minéraux.

La cinquième roule sur l'origine & la formation de l'air vital; M. *Hermstadt* réfute ici le sentiment de *Watt*.

La sixième contient des réflexions sur la production de l'air fixe par l'air vital, & sur son union avec les corps phlogistiqués.

La septième est spécialement destinée à la décomposition du sucre de lait.

La huitième renferme des observations sur le nouvel acide découvert dans la pomme.

Varias essentiam nervinam bestucheffianam conficiendi methodos exponens, &c. *Dissertation dans laquelle sont exposées différentes manières de préparer l'essence nervine de* BESTUCHEF; *par* FRÉD. GUILLAUME MEIR, *de Konigsberg en Prusse, docteur en médecine. A Utrecht, chez* Winter, 1786; *in-4°. de 34 pag.*

18. Cette dissertation contient deux chapitres, sous-divisés chacun en plusieurs sections.

On donne dans le premier chapitre la des-

cription de l'eſſence jaune, & dans le ſecond celle de l'eſſence blanche. M. *Alexis*, comte de *Beſtuchef*, maréchal des champs, chevalier de l'ordre de l'empire Ruſſe, étoit dépoſitaire depuis long-remps d'une eſſence tonique qu'il falloit exécuter avec beaucoup de ſoin & de ſagacité, & qui demandoit des travaux pénibles pendant quatre mois. Ce médicament célèbre étoit vanté comme une panacée univerſelle, ſur-tout pour calmer le mouvement du ſang, & en prévenir la putréfaction: il pouvoit en conſéquence ſervir de préſervatif & de remède contre le ſcorbut & les maladies provenantes de la coagulation des humeurs, contre la gravelle, &c. M. *Model*, apothicaire impérial, ſavant chimiſte, préparoît cette eſſence; mais comme il étoit perſuadé qu'un médecin ſage ne peut conſeiller un remède, à moins qu'il n'en connoiſſe en même temps les parties conſtituantes, il faiſoit entendre clairement que le fer & l'eſprit de ſel dulcifié en étoit la baſe. Long-temps avant que le comte de *Beſtuchef* ait confié à M. *Model* les procédés pour obtenir ſon eſſence, un autre chimiſte préparoit ce remède; mais il s'échappa de Copenhague pour aller à Hambourg, où il vendit le ſecret de ces gouttes au général *de la Motte*. Telle eſt l'hiſtoire de l'*eſſence d'or*, dont la formule ſe trouve dans les *Elémens de Pharmacie* de M. *Baumé*.

Quoique ces gouttes ne ſoient plus tant vantées, nous allons cependant donner la formule par laquelle M. *Meir* obtient la *teinture nervine tonique jaune*.

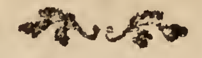
Prenez, *Des pyrites de ſoufre commun*, ou, à leur défaut, *du ſoufre jaune*, ſix livres.
Du mercure ſublimé corroſif, douze liv.

Broyez

Broyez exactement & long-temps ces deux ingrédiens dans un mortier de jaspe ; lorsque le mélange sera parfait, divisez-le en deux parties égales, que vous mettrez chacune, sublimer dans un alambic de verre, en répétant six à huit fois la même sublimation. Après quoi prenez la masse qui résulte de ces sublimations, mettez-la dans un grand vaisseau de verre ; versez par-dessus le triple de son poids d'eau très-pure ; faites bouillir le tout en remuant continuellement ; filtrez cette décoction chaude par le papier gris ; peu de temps après il se formera une crystallisation saline. Réitérez cette opération avec la même quantité d'eau ; mettez cette liqueur filtrée pour la seconde fois, & contenant tout le sel, dans une retorte de verre ; faites-la distiller à un feu lent jusqu'à siccité, en augmentant le feu par degré ; vous obtenez par-là une espèce de sel de mars en cristaux de couleur obscure, qui s'attache par la sublimation au col de la cornue ; en exposant ce sel à l'humidité de l'air, il tombe en déliquescence.

Pesez trois gros de ce *liquamen*, jetez-les dans douze onces d'esprit de vin rectifié ; après quelques temps ce mélange devient rouge : exposez-le ensuite au soleil dans un flacon bien fermé ; il deviendra peu à peu très-limpide & blanc : en le laissant derechef au soleil, en y ajoutant un peu d'or ou quelques substances qui teignent en jaune, vous obtenez alors l'*essence solaire*.

Nous ne décrirons pas les procédés qu'il faut employer pour faire la *liqueur nervine blanche* ; nous renvoyons à la Dissert. de M. *Meir*.



Saggio di naturali esperienze sopra la decomposizione dell' acqua in aria, &c. C'est-à-dire, *Essai d'expériences naturelles sur la décomposition de l'eau en air ; par le docteur* FERDINAND GIORGI ; *in-8°. de 150 pag. A Florence, chez* Tolani, 1785.

19. Malgré les expériences de MM. *Cavendish*, *Lavoisier*, *Meusnier*, &c. relatives à la composition & à la décomposition de l'eau, l'auteur pense que l'on n'est nullement en droit de conclure que ce liquide soit un composé d'air déphlogistiqué & d'air inflammable : il assure que ce dernier ne provient que des substances métalliques & des matières inflammables, ou des luts extrêmement échauffés & en contact avec les vapeurs aqueuses ; il ajoute que lorsqu'on écarte ces substances dans les expériences, ou qu'on ne pousse la chaleur qu'à un seul degré au dessus de celle de l'eau bouillante, on n'obtient pas un vestige d'air inflammable, bien que toute l'eau se convertisse peu-à-peu en un air à la vérité un peu plus pur que l'air atmosphérique, mais toutefois imprégné d'une odeur particulière. Cette doctrine est le résultat des nombreuses expériences que *M. Giorgi* a faites en présence de plusieurs témoins, et de quelques-unes qui ont été exécutées en société avec M. le docteur *Cioni*. Il ne s'est servi pour ces expériences que d'eau privée d'air à l'aide de la

distillation & de l'ébullition. Il a fait usage d'un tube, à l'une des extrémités duquel il avoit fait souder un entonnoir armé d'un robinet, & à l'autre extrémité un serpentin qui traversoit un réfrigérant & se terminoit dans un vaisseau imperméable, pourvu de deux conducteurs, dont l'un destiné à conduire les vapeurs concentrées de l'eau, & l'autre à introduire les vapeurs aériformes permanentes à travers l'eau, sous une cloche de verre. C'est au moyen de l'entonnoir qu'il fait passer l'eau goutte à goutte dans le tuyau convenablement échauffé. Lorsqu'on emploie à ces expériences des cylindres de fer, leur intérieur souffre quelque altération, même à une chaleur d'un seul degré au dessus de celle de l'eau bouillante, sans qu'on obtienne pour cela de l'air inflammable. Si l'expérience dure assez long-temps, on trouve, à l'intérieur de ces tubes de fer, une couche mince, composée 1°. d'une chaux brune tirant sur le rouge, que l'aimant n'attire pas, & que l'acide vitriolique ni l'eau forte ne dissolvent point; 2°. des cristaux très-petits, brillans comme l'acier, que les mêmes acides n'attaquent pas non plus, ou très-peu, mais que l'aimant attire. M. *Giorgi* croit que ces cristaux sont formés de la substance du fer, laquelle, privée d'une grande partie de son phlogistique, s'est saturée de vapeurs aqueuses. Deux gros & demi de la chaux brunâtre, exposés à un feu violent, ont donné vingt-deux pouces cubes d'air fixe. Six onces d'eau traitée de cette manière ont fourni 7534 pouces cubes d'air.

Si aux tubes de fer on substitue des cylindres de cuivre, les vapeurs aqueuses qui les traversent les attaquent également. L'air qui en résulte dans ce cas est plus pur, pourvu qu'on ne les échauffe

pas jusqu'à rougir ; car alors le phlogistique de cuivre se mêle à l'air, & le rend méphitique. En général, plus les tubes de cuivre, aussi bien que ceux de fer, sont échauffés, & quant aux derniers plus le fer qu'on y a employé pour tout cet effet est doux, & plus l'air qui passe est impur.

L'auteur a fait revêtir de cuivre & souder avec de l'argent, des tuyaux de verre tant blanc que vert. Cette précaution n'a pas empêché que presque toujours le verre ne se soit fendu. Cependant, malgré l'imperfection de cet appareil, six onces d'eau ont donné dans l'espace de trois heures six cents dix pouces cubes d'air, & l'eau qui s'est rassemblée de nouveau a été très-limpide & d'une odeur très-foible.

Les résultats ont été les mêmes lorsque M. *Giorgi* a employé des tuyaux de porcelaine armés de la même manière.

L'auteur conclut de ces expériences, 1°. que l'eau est un composé d'air pur & d'un autre air qu'il ne connoît pas ; 2°. que le feu pur peut, aussi bien que le phlogistique, communiquer une élasticité permanente aux fluides ; 3°. que la matière électrique contribue peut-être au changement de l'eau en air.

Aperçu & doutes sur la météorologie appliquée à la médecine; par M. M. F. B. RAMEL le fils, docteur en médecine, de l'Académie des belles-lettres d'Arras, & correspondant de la Société royale de médecine de Paris. A Aix, de l'impri-

*merie de la veuve d'*Augustin Adibert, *imprimeur du roi, du clergé & de l'université, rue Plate-Forme*, 1787. *In-12 de 113 pag.*

20. « L'homme ne vit-il que de l'air? dit M. Ramel. Non sans doute. L'air ne sauroit donc être le seul artisan de ses douleurs & de ses infirmités.... Mais d'où vient que l'on attribue si exclusivement & si généralement à ce fluide la production de toutes les maladies qui ont quelque affinité, quelque ressemblance dans leurs symptômes, quelque uniformité dans leur marche & quelque universalité »? Ce médecin rejette, sur ce point de doctrine, l'opinion d'Hippocrate & de tous les médecins qui l'ont suivi. Ses objections contre l'application de la météorologie à la médecine, & contre le systême qui attribue aux influences de l'air & des saisons les maladies qui dans certains temps de l'année se montrent avec des caractères communs & uniformes, sont certainement de la plus grande force, & méritent l'attention de tous ceux qui cultivent la médecine. Mais, en prouvant que les observations météorologiques n'ont pas été jusqu'à présent d'une grande utilité, M. Ramel ne nous paroît point prouver assez que ce genre d'observations, perfectionné, & dirigé sous certains points de vue, ne peut point absolument être utile un jour. Sa critique nous fait voir qu'il y a sans doute, dans la constitution de l'air, des choses qui nous sont encore inconnues, soit par rapport à elles-mêmes, soit par rapport à la manière dont elles modifient notre corps, mais sans nous convaincre que l'air n'a aucun

rapport avec les maladies qui règnent dans les diverſes ſaiſons. Faire dépendre ces maladies de la qualité des alimens, c'eſt avancer un principe qui eſt encore bien plus difficile à prouver que celui qu'on réfute. Dire qu'elles tiennent à un mauvais régime, aux paſſions, c'eſt perdre de vue ce caractère d'uniformité qu'ont les maladies des ſaiſons, & que le régime & les paſſions ne peuvent leur donner. Ainſi, quoique l'auteur de cette diſſertation diſcute avec beaucoup de force & de profondeur les objets qui en ſont la matière, ſon opinion ſur l'inutilité abſolue des obſervations météorologiques, nous paroît trop poſitive & trop tranchante. Il nous ſemble qu'il auroit dû la modifier, & au lieu de conſeiller d'abandonner ce genre d'obſervation, indiquer un moyen de le perfectionner.

Mémoire & inſtruction ſur la culture, l'uſage & les avantages de la racine de diſette; par M. L'abbé DE COMMERELL, *correſpondant de la Société royale des ſciences & arts de Metz, & de la Société d'agriculture de Paris; troiſième édition. Prix 24 ſous, franc de port par la poſte. A Paris, chez* Buiſſon, *libraire, hôtel de Meſgrigny, rue des Poitevins, n°. 13,* 1787. *In-8°. de 47 pag.*

21. La racine de diſette, qu'on a ainſi appelée

parce qu'elle peut ſervir de reſſource pour les hommes & pour les beſtiaux, lorſque la récolte & les fourrages manquent, mais que quelques-uns ont confondue avec le *turneps* ou gros navet, ne doit, ſelon M. l'abbé de Commerell, être miſe ni dans la claſſe des navets, ni dans celle des carottes. Il dit que, quoique par ſon extérieur & par ſa graine elle reſſemble aſſez à la betterave, elle lui eſt ſupérieure à tous égards & paroît former une eſpèce diſtincte. Quoi qu'il en ſoit, ſa culture en eſt facile. On la plante en plein champ & ſur les jachères; elle réuſſit dans toutes les terres, & ſur-tout dans celles qui ſont humides & légères. Elle réſiſte aux intempéries des ſaiſons, aux inſectes, & n'appauvrit point le ſol qui la nourrit. M. l'abbé de Commerell indique le temps & la manière de la ſemer, de la tranſporter, de la cultiver, & d'en récolter les feuilles qui ſe ſuccèdent ſans ceſſe avec la plus grande abondance, & qui ſont ſi utiles ſur-tout pour les bêtes à cornes. Il rapporte auſſi, à la fin de ſon Mémoire, des obſervations qu'il a faites ſur différens autres objets d'agriculture, & qui prouvent avec quel zèle louable & avec quel ſuccès M. l'abbé de Commerell s'occupe de l'utilité publique.

Explication du ſyſtême botanique du chevalier Von LINNÉ, *pour ſervir d'introduction à l'étude de la botanique: ouvrage dans lequel on donne,* 1°. *un précis des ouvrages élémentaires de cet auteur;* 2°. *on examine ſi ſon ſyſtême*

est le plus solidement établi, si l'auteur a été fondé à rejeter toutes les parties de la fleur, & forcé de préférer les organes sexuels ; 3°. on désigne les ouvrages élémentaires & nécessaires, avec la meilleure manière de s'en servir ; 4°. on donne une explication de plusieurs mots techniques : par M. GOUAN, *conseiller, médecin du Roi, professeur royal de médecine au Ludovicée de Montpellier, associé ordinaire de la Société royale des sciences de cette ville ; associé honoraire de celle de Florence, associé étranger de celle de Naples, membre des Académies de Toulouse, Liège & Boulogne. A Montpellier, chez* Picot, 1787. *In-8° de 72 pages, avec figures.*

22. A la sollicitation des étudians en médecine, M. *Gouan* a fait imprimer cet écrit instructif ; 1°. parce que les ouvrages de *Linné* ne deviennent malheureusement que trop rares ; 2°. parce qu'il a paru, depuis quelques années, plusieurs ouvrages, dans lesquels les auteurs se sont éloignés du vrai sens de *Linné* ; 3°. parce que l'on a insinué que ses ouvrages sont difficiles à entendre, & que par-là on a rebuté un grand nombre d'amateurs. Il est donc question

de les détromper, & il eſt d'une néceſſité indiſpenſable de reprendre tous ces détails pour le bien de la ſcience, & l'avantage des perſonnes qui s'adonnent à la botanique.

M. *Gouan*, qui a fait une étude très-approfondie de la doctrine de *Linné*, paſſe en revue ſes principaux ouvrages, les explique, les commente, & les rend propres aux étudians & aux amateurs. Il diviſe ſes explications en quatre chapitres.

Dans le premier, M. *Gouan* examine ſi *Linné* a dû rejeter la méthode naturelle, celle des fleurs, des fruits, des ſemences, & s'il a été forcé de donner la préférence aux *organes ſexuels*, pour en faire la baſe de ſon ſyſtême.

Le ſecond chapitre offre l'examen & l'analyſe du ſyſtême de *Linné*.

« Après avoir donné, dit M. *Gouan*, des loix vraies & préciſes de la nature des choſes; après avoir décrit les caractères naturels, eſſentiels, factices ou artificiels, & démontré l'inſuffiſance des uns, l'utilité des autres, ainſi que leur néceſſité, *Linné* n'a pu éviter d'en faire la baſe d'une méthode qui peut faciliter la connoiſſance des genres & des eſpèces. Ayant donc prouvé que les fleurs ſont les parties eſſentielles de la plante, & ayant conſidéré avec fondement leurs organes ſexuels, comme les parties eſſentielles de la reproduction, comme les plus conſtantes dans toutes les eſpèces, *Linné* a dû y découvrir & y reconnoître mieux que tout autre les ſignes propres à caractériſer les claſſes & à limiter les genres; mais il ne s'eſt pas contenté de les apprécier, il a voulu les rendre palpables, ſenſibles, les fixer par des attributs invariables;

ou, ce qui revient au même, il a déterminé les attributs qui devoient faire le caractère distinctif des classes & des genres. Les sexes seuls lui ont fourni les divisions & les sous-divisions de sa méthode, qui a mérité le nom de systême, parce qu'elle est fondée sur des principes plus précis, plus fixes & plus absolus.

« Le nombre, la proportion, l'insertion, la situation, la connexion des sexes, sont les attributs qu'il a employés d'après ce premier principe. Si nous démontrons, continue M. *Gouan*, qu'il ne s'en est jamais écarté, nous forcerons ses adversaires à convenir que cette méthode est, comme nous l'avons avancé, la plus conforme à ses principes, la plus solide & la plus constante, puisqu'elle porte sur des caractères certains, & qu'il n'est pas étonnant qu'elle ait été adoptée par toute l'Europe savante. »

« Pour estimer comme il faut ce systême, nous examinerons d'abord le plan géneral, ensuite nous entrerons dans le détail de chaque classe, pour voir si les exceptions que présentent certaines espèces par rapport aux ordres & aux genres, sont, comme on l'a prétendu, des vices ou des imperfections de cette méthode; ou, s'il est possible, interprétons *Linné*, afin de le justifier aux yeux de ceux qui l'ont attaqué ».

Servons-nous de l'interprétation savante, courte & précise de M. *Gouan*; elle suffira pour donner une idée du systême sexuel à nos lecteurs.

« La division générale & première de ce systême, dit M. *Gouan*, porte sur deux considérations fondamentales: les deux sexes sont apparens, visibles, leurs noces sont connues, publiques, ce qui donne lieu aux vingt-trois pre-

mières classes ; ou bien les sexes sont peu apparens, cachés, invisibles en tout ou en partie, & leurs noces cachées, c'est la vingt-quatrième classe, sous le nom de *cryptogamie* ».

« Les vingt-trois premières classes sont établies sur un des attributs déja mentionnés ; le nombre, la proportion, la situation, la connexion, & si rigoureusement, qu'un d'eux exclud tous les autres, & forme seul le caractère essentiel de la classe ».

« De ces vingt-trois classes, les onze premières sont fondées sur le nombre des étamines, depuis une jusqu'à douze. Dans une fleur hermaphrodite l'insertion, la proportion des étamines, ne sont comptées ici pour rien, avec d'autant plus de raison, qu'on voit dans plusieurs classes nombre de plantes à fleurs hermaphrodites manquer de calice ou de pétale, & dont les étamines sont insérées ou au réceptacle ou à une des parties de la fleur au défaut de l'autre, & réciproquement ».

« La douzième & la treizième classe exigent un nombre indéfini d'étamines dans une fleur hermaphrodite ; la treizième sur-tout au-delà de douze. Dans la douzième, *Linné* a eu égard à l'insertion des étamines sur le calice ; ainsi il est bon d'observer par quel caractère elles l'occupent. Mais dans la treizième, l'insertion au réceptacle forme un caractère décidé ; & sans cette heureuse distinction, il en seroit résulté une classe très-nombreuse & très-difficile ».

« La quatorzième & la quinzième sont établies sur un autre attribut ; savoir, a proportion ou grandeur relative des étamines ; tantôt deux longues & deux plus petites ou plus courtes (qua-

torzième claſſe), ou bien quatre longues & deux courtes, diamétralement oppoſées l'une à l'autre (quinzième claſſe), & toujours dans une fleur hermaphrodite ».

« La connexion des étamines entre elles, tantôt par leurs filamens, tantôt par leurs anthères ou par leur adhérence à la partie femelle, ou piſtil, eſt l'autre attribut qui a ſervi à *Linné* pour former pluſieurs claſſes, ſous les noms de *Monadelphie*, *Diadelphie*, *Polyadelphie*, *Singénéſie*, & *Gynandrie* ».

« La vingt-unième & la vingt-deuxième renferment les plantes dont les fleurs ne ſont pas hermaphrodites, mais d'un ſeul ſexe, c'eſt-à-dire, des étamines ou des piſtils ſéparés & ſitués dans un ou deux individus; & de cet attribut, pris de la ſituation différente, ou ſéparation, il en réſulte les deux claſſes connues ſous le titre de *Monoecie* & *Dioecie* ».

« Dans la vingt-troiſième claſſe, intitulée *Polygamie*, dénomination qui la caractériſe parfaitement, ſont des plantes en quelque ſorte privilégiées, puiſqu'elles ont non-ſeulement des fleurs hermaphrodites ſur un même individu, mais en outre des fleurs uniſexuelles, mâles ou femelles, ſur ce même individu; & tantôt des fleurs, ou mâles ou femelles, ſur des individus diſtincts de celui qui eſt hermaphrodite & à fleurs uniſexuelles ».

Indépendamment de cette excellente explication, M. *Gouan* analyſe encore chacune de ces claſſes en particulier; il en démontre en maître les beautés & les aberrations. Le chapitre troiſième traite de l'application du ſyſtème de *Linné*; c'eſt ici qu'il fait remarquer plus particulièrement les diverſes aberrations que chaque genre com-

porté. Il faut lire les favantes obfervations de M. *Gouan* dans fon ouvrage; elles inftruiront & le botanifte éclairé & le commençant. Il eft queftion dans le dernier chapitre de quelques mots techniques que les Lexicographes botaniftes françois n'avoient pas bien expliqués. Voici ce qu'il dit des arbres.

« *Pontedera* diftingua les arbres, des arbuftes & des arbriffeaux, par les feuls bourgeons, fans avoir égard ni à la grandeur ni à leur durée. *Linné* fentit toute l'importance d'une diftinction qui femble dictée par la nature, & il a forcé prefque tous les botaniftes à adopter, comme lui, la diftinction de *Pontedera*, puifque l'on voit des arbres nains, rampans, & des arbuftes qui par leur grandeur & leur élévation leur difputent ce titre. On regarde donc comme arbres ceux qui ont des bourgeons; tous les autres font arbuftes ou arbriffeaux. Sans cette diftinction très-naturelle, on feroit fouvent embarraffé ».

Sur les plantes hybrides, mulâtres ou métives. « Quelques botaniftes, avant *Linné*, ont confondu ces efpèces avec les fleurs polygames, & quelques auteurs modernes ont fuivi l'exemple de ceux qui ont précédé *Linné*; mais on eft convenu d'appeler *hybrides*, terme employé par *Horace* pour défigner la même chofe, les plantes provenues de deux efpèces différentes.

Des feuilles embriquées. « Feuilles embriquées, tuilées, des feuilles qui fe couvrent les unes les autres comme les tuiles d'un toit, ou des écailles d'un calice, ainfi que dans les chardons. Ce n'eft donc pas la feuille dont les plis moins avancés repréfentent les tuiles d'un toit; car dans tout ceci, il n'eft nullement queftion des plis d'une

feuille, ni d'une feuille ſeule, mais de pluſieurs feuilles à recouvrement.

Feuille lyrée. « Linné a donné une excellente définition de cette eſpèce de feuille; *feuille coupée tranſverſalement en pièces, de manière que les ſupérieures ſoient plus grandes, & les pièces d'en-bas plus écartées* ».

Fleur ſemidigine. « Telle eſt une fleur dont le ſtyle eſt fendu en deux par contraſte avec ceux des fleurs et plantes d'un même genre. *Linné* n'a pas expliqué ce mot, parce qu'il a cru qu'il lui ſuffiſoit de citer un genre, et d'avoir des yeux pour reconnoître ce caractère; c'eſt pour la même raiſon qu'il n'a pas expliqué le mot *Semidecandrique* ».

Les concluſions de M. *Gouan*, ſont, 1°. que la méthode naturelle eſt bien éloignée de ſa perfection, impraticable malgré les fragmens donnés il y a trente ans par *Linné*, & nonobſtant les améliorations que quelques ſavans ont cru y apporter; 2°. que *Linné* n'a pu ni dû en aucune manière employer, pour une méthode, les calices, les corolles, les fruits, les ſemences; 3°. que par conſéquent ce n'eſt point par eſprit d'innovation qu'il s'eſt ſervi des organes ſexuels, mais qu'il a été forcé de leur donner la préférence, parce qu'ils ſont les parties eſſentielles à la fleur, à la propagation, & les ſeules qui pouvoient fournir des caractères plus vrais, des conſidérations plus ſolides; 4°. que ſon ſyſtême eſt le plus conſtant, le plus uniforme, puiſque les claſſes, les ordres & les genres ſont toujours établis ſur les conditions fondamentales du ſyſtême, & le plus facile dans la pratique; 5°. que les caractères naturels des genres ſont immuables,

& d'autant plus utiles, qu'ils peuvent être adaptés à toutes les méthodes possibles; que les caractères essentiels sont une découverte inappréciable, qui offre les plus grandes ressources, les plus propres à abréger la recherche des genres & des espèces, en ce qu'ils présentent le plus grand rapport, la plus grande affinité, & tout à-la-fois la différence essentielle.

Il faut avoir le courage de M. *Gouan* pour prendre la défense de *Linné* dans un temps où ses détracteurs sont nombreux.

JOAN.-ANTONII SCOPOLI, phil. & med. doct. cæsareæ regiæque Majest. in re metallica à consiliis in archigymnasio ticinen. publ. botanices & chemiæ professoris, variarum Societatum litterarium sodalis, fundamenta botanica prælectionibus publicis accommodata. *A Vienne, chez* Wappler; *& se trouve à Strasbourg chez* Amand Kœnig, *& dans la librairie académique*, 1786. *In-8°. de* 180 *pages, avec dix planches. Prix 3 liv.*

23. Ces élémens, rédigés pour faciliter aux jeunes gens l'étude de la botanique, contiennent en sept parties tout ce qu'il est essentiel de savoir.

La *première* traite de l'anatomie des plantes. M. Scopoli y fait connoître les racines, troncs, feuilles, fleurs, fruits, adminicules.

Il s'agit dans la *seconde*, de la classification des plantes ; c'est cette division qui constitue les systêmes. Les classes sont naturelles ou artificielles, composées d'ordres, de genres & d'éspèces. M. Scopoli donne l'explication de plusieurs méthodes & systêmes de botanique, ainsi que l'institution de plusieurs familles.

La *troisième* partie est destinée aux genres. Il s'y trouve d'excellentes choses relatives aux dénominations.

La *quatrième* regarde les espèces ; c'est de celles-ci que naissent les mulâtres & les variétés.

La carotte cultivée forme une espèce. Cette plante a communément sa racine jaune, mais aussi quelquefois il se trouve qu'elle est blanche ou rougeâtre ; de même la rave a la racine ou blanche ou noire, ou longue ou ronde ; quantité de fleurs ont des couleurs variées ; toutes ces différences ne constituent pas l'espèce ; ce sont simplement des variétés qui sont l'objet de la *cinquième* partie.

Dans la *sixième* sont exposées les vertus des plantes ; si elles sont âcres, astringentes, salubres, suspectes, inertes ; si elles abondent en alkali fixe, &c. La famille des graminées offre, dans ses feuilles, une agréable nourriture aux bestiaux. Plusieurs espèces fournissent des graines que les oiseaux mangent, tandis que les fromentacées sont le principal aliment de l'homme. Les liliacées sont la plupart visqueuses & vénéneuses : telles sont l'ellebore blanc, la fritillaire, les narcisses, les jacinthes & autres. Les ombellifères sont aromatiques ; les unes sont es-

culentes, tandis que d'autres ſont délétères. Pluſieurs végétaux fourniſſent des ſuccedanés au froment pour la panification. Ainſi dans le Mexique, les habitans de cette contrée, font du pain avec la graine du grand tourneſol; En Dalécarlie, avec l'écorce de pin ſauvage; en Ecoſſe, avec les feüilles du trefle des prés; en Islande, avec le lichen qui porte le nom de ce pays; en Etrurie, avec la poiſe de terre (*helianthus tuberoſus*); en Irlande, avec les pommes de terre; en Eſpagne, avec la racine de gaïac. Pluſieurs plantes ont la faculté de détruire & de faire fuir les inſectes: M. Scopoli nomme contre les teignes le millet, l'hépatique des bois & le piment; contre les poux de l'eſpèce humaine, la poudre du fruit de fuſain, de l'aconit bleu & de la ſtaphiſaigre; pour détruire les poux du bétail, la décoction du napel ſuffit; contre ceux des porcs, la décoction de licopode; pour chaſſer les grillons domeſtiques, il ſuffit de brûler de la racine de nénuphar & de l'écorce de peuplier; contre les mouches, le mufle de veau & une eſpèce de champignon que Linné nomme *agaricus muſcarius*; contre les couſins, la fumée d'énule & d'amadou; les punaiſes diſparoiſſent avec la chriſtophorienne, le chanvre, le piment, l'huile de tabac & la fumée de poivre d'Eſpagne.

La *ſeptième* & dernière partie renferme les caractères ſpécifiques des plantes officinales très-en uſage & leurs propriétés médicinales. Au nom individuel & à la phraſe botanique de Linné, ſont joints la dénomination officinale, la partie qui eſt pharmaceutique, l'ordre, le genre, la claſſe naturelle & artificielle, enfin les vertus de la plante.

L'aloës des boutiques, ce purgatif par excellence est, selon le professeur de Pavie, le suc épaissi de l'*aloë perfoliata*, qui est l'aloës officinal de Forskal.

La fleur de nénuphar blanc est rafraîchissante; l'usage de cette plante aquatique a toujours paru suspect à M. Scopoli.

La racine d'eupatoire est purgative & émétique; celle de bétoine est cathartique.

Les tiges de la douce amère, sont atténuantes & tempérantes, comme la salse pareille.

Le lierre terrestre est nuisible aux chevaux.

Le bouillon blanc endort les poissons.

M. Scopoli juge inutile les eaux distillées de scabieuse, de scorsonère, de chicorée, de bourache & de tormentille; il devoit donc proscrire aussi celles de mauve, de pavot rouge, d'ortie, de pariétaire, de laitue, de fumeterre, d'oseille, de nénuphar, d'armoise & de dent de lion; toutes plantes inodores qu'il tolère.

Amerikanische gewæchse nach LINNEISCHER ordnung : *Plantes américaines rangées d'après le systême de* LINNÉ, *première moitié de la seconde Centurie, contenant la planche* 101 *jusqu'à la* 150. *A Nuremberg, chez* Raspe; *& se trouve à Strasbourg dans la librairie académique*, 1786. *Prix de chaque cahier* 16 *liv.*

24. Ces plantes appartiennent à la sixième, huitième & neuvième classe du chevalier de

Linné. Les planches qui nous ont paru repréſentées avec le plus d'exactitude, ſont l'éphémère articulée; la fleur du ſang, ou la tulipe du Cap; les pancraces d'Illyrie, d'Amboine & des rivages; le lis narciſſe de la Caroline; le ſapotiller; la burſère à gomme; l'onagre à huit valves; l'arbre vénéneux ailé; la parkinſon à aiguillon; la heiſtere ponceau; les pourpiers triangulaires & étendus.

Medicinischer briefwechsel, *&c.* C'eſt-à-dire, *Correſpondance médicinale, publiée par une ſociété de médecins; ſeconde partie. A Halle, chez* Gebauer, 1787. *In-8°. de 98 pages.*

25. M. *Grunwald* a annoncé dans le *tome* lxx de ce Journal, *page* 555, la première partie de ce Recueil périodique. Comme la ſeconde vient de nous parvenir, nous allons indiquer les articles qu'elle contient.

1°. Biographie de M. *Metzger*, par lui-même.

2°. Continuation & Supplément du n°. 5. de la première partie, ſur le mérite des profeſſeurs de Kœnigsberg, par le même.

3°. Etat de la médecine dans la Pruſſe orientale, par le même.

4°. De l'effet particulier de l'eau de Sinnberg ſur ceux dans leſquels il reſte du mercure; par M. *Zwierlein.*

5°. Annonce de M. *Huſty.*

6°. Sur les variétés de l'eſpèce humaine; par M. *Metzger.*

7°. Demande du docteur *Rolfinck*, accordée par le duc *Wilhelm.*

8°. Ecole de Chirurgie de Paris.

9°. Portraits de Vienne.

10°. Abolition des dissertations inaugurales dans les universités d'Autriche.

11°. Institut médico-chirurgical, à Saint-Petersbourg.

12°. Essai de Réglement pour la médecine des pauvres.

13°. Tableau des naissances, mariages & morts dans la principauté de Nassau-Usingen, dans les années 1781-1784.

14°. Tableau des naissances, mariages & morts dans le district d'Orlamunde.

15°. Suppression du directorat & établissement du proto-médicat dans les universités d'Autriche.

16°. Plan d'études médicinales.

17°. Lettre écrite de Burgsteinfurt, en Westphalie.

18°. Réflexions.

19°. Nouvelles de médecine.

20°. Découvertes.

21°. Morts & promotions.

Index musæi LINKIANI : *Catalogue du cabinet de M.* LINK, *trois volumes*, 1783, 1787. *A Leipsick, chez* Beygang. *In-8°.*

26. Le premier volume de cette belle col-

lection, qui parut en 1783, renferme le règne animal; il est de 279 pages; le second en contient 328, & le troisième 260. C'est à Leipsick qu'on voit ce cabinet très-riche. M. *Link*, qui en est le possesseur, se fait un plaisir de le montrer aux amateurs. Il a été commencé depuis plus d'un siècle, par les ancêtres de M. *Link*, qui l'a lui-même très-augmenté.

Chaque volume contient un des trois règnes de la nature; les substances sont rangées dans l'ordre systématique *de Linné*, avec quelques exceptions, comme à l'égard des étoiles marines. L'on y a joint la liste d'une matière médicale bien complète, ainsi que celle des livres d'histoire naturelle, formant une bibliothèque qui fait partie de ce cabinet. L'on y voit des livres fort rares.

ANNONCE.

M. *de Necker*, botaniste de l'électeur Palatin, membre ordinaire de l'Académie électorale des sciences de Manheim, &c. travaille depuis fort long-temps à deux ouvrages de botanique.

Le premier traitera philosophiquement cette science en général, suivant les vrais principes du *systême naturel* que M. *de Necker* se flatte d'avoir solidement approfondi & amplement développé, en faisant voir une certaine gradation dans les formes des parties des végétaux; ce qui constitue proprement les *genres*, les *espèces* & les *variétés* de ces corps organisés.

Le second, orné de planches gravées, sera destiné aux genres & aux espèces de toutes les

plantes connues, avec leurs caractères diagnoſtics, généraux & particuliers. Ces eſpèces ayant été confondues avec la plupart des variétés, ne doivent point, par cette raiſon, être auſſi nombreuſes qu'on l'a cru juſqu'à préſent. L'hiſtoire naturelle du *tuſſilage* & du *petaſite* que M. *de Necker* a donnée en 1780 dans les Mémoires de l'Académie électorale palatine de Manheim, eſt une preuve évidente qu'il ſavoit déja que les eſpèces végétales ne ſont pas ſi diviſées en variété.

Les deux ouvrages que nous annonçons paroîtront enſemble dans le courant de l'année prochaine, en faveur des commençans & des botanophiles, avec le ſecours deſquels, & en ſuivant les moyens ſimples qu'on y indique, ils apprendront à connoître cette vaſte ſcience avec la plus grande facilité.

Pour ſe les procurer, on peut s'adreſſer à Strasbourg, à la librairie académique.

M. *de Necker* eſt avantageuſement connu des botaniſtes par ſon excellente hiſtoire des Mouſſes, & par ſa *Flore Belgique.*

Nos 1, 2, 5, 8, 19, M. GRUNWALD.
3, 6, 12, 14, 15, 17, 18, 22, 23, 24, 25, 26, M. WILLEMET.
4, M. SIMONS.
7, 13, 16, 20, 21, M. ROUSSEL.
9, 10, 11, M. HUZARD.



Fautes à corriger dans le cahier de novembre 1787.

Page 323, ligne 5, M. *Gottlieb Heuze*, lisez *Henze*.
Page 324, ligne 7, ERLEBEN, *lisez* ERXLEBEN.
Idem, ligne 15, M. l'abbé *Rosier* en donne, *lisez* en donna.
Page 327, ligne 7 de la deuxième note, *effacez le tiret* --.
Page 335, ligne 13, la paroisse de Massé, *lisez* de Massi.

TABLE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de médecine* du mois de janvier 1788. A Paris, ce 24 décembre 1787.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'imprimerie de P. FR. DIDOT jeune, 1788.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1788.

OBSERVATIONS

FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

N° 2.

Topographie de la ville & de l'hôpital de Granville; par M. FOLLAIN, médecin de l'hôpital de cette ville.

GRANVILLE eſt une petite ville maritime de France dans la baſſe Normandie, avec un port. Elle eſt ſituée à cinq lieues d'Avranches, ſix de Coutances,

& ſoixante-quatorze au nord-oueſt de Paris. Sa longitude eſt de 15 degrés 59 minutes, & ſa latitude de 48 degrés 50 minutes.

Cette ville eſt aſſiſe ſur un rocher qui s'avance dans la mer. La partie la plus ſaillante du rocher n'eſt point encore bâtie, & retient le nom de *roc ;* les maiſons qui forment la ville ſont placées ſur l'autre partie du rocher du côté de la terre, & elles dominent ſur la plaine. D'après des opérations faites avec beaucoup d'exactitude, on eſtime que la ville eſt élevée du côté de la mer de 80 pieds au-deſſus des moyennes eaux, & du côté de la terre de 40 pieds au-deſſus de la plaine.

Dans les hautes marées, & ſur-tout dans celles des équinoxes, ce rocher ſe trouve preſque entouré par la mer, parce qu'alors il ne tient au continent que par une langue de terre du côté de l'eſt. Pendant le reſte de l'année, la mer, en ſe retirant, laiſſe un très-beau ſable, qui ne donne aucunes mauvaiſes exhalaiſons.

La partie du rocher ſur laquelle la ville eſt bâtie, s'étend du nord eſt au ſud-oueſt, & préſente une forme ovale ; elle n'a pas plus d'un quart de lieue de cir-

conférence. Elle eſt fortifiée par un ſimple rempart qui en fait le tour. Du côté du nord-eſt qui domine ſur la terre, il y a une petite fortification aſſez régulière ; c'eſt une courtine flanquée de deux baſtions avec un chemin couvert en avant.

Cette partie du rocher étant fort inégale, la ville n'eſt pas, à beaucoup près, régulière ; elle eſt percée dans ſa longueur par deux grandes rues, qui s'étendent du nord-eſt au ſud-oueſt : celles qui la traverſent dans ſa largeur ſont beaucoup plus petites. Les maiſons en général ont deux, & ſouvent trois étages, non compris le rez-de-chauſſée : elles ſont propres & ſolidement bâties en pierres de taille. Les appartemens, à raiſon de la grande population, ſont preſque tous très-petits, mais ils ſont bien aérés.

Granville a quatre portes : la principale, qui eſt au midi, établit la communication entre la ville & le faubourg. La ſeconde porte eſt au nord-eſt, ſous les fortifications. La troiſième, placée au ſud-ſud-oueſt, conduit au port. La quatrième, voiſine des caſernes, mène à cette partie du rocher qui n'eſt point encore bâtie, & qui ſert d'eſplanade. On ferme ces portes tous les ſoirs, à l'excep-

ption de celle qui ſert de communication avec le *roc.*

Au-deſſous de la ville du côté du midi, vers le milieu de la pente du rocher, on a conſtruit une rue qu'on appelle *les fauxbourgs*, parce qu'elle eſt à peu de diſtance de la ville. Cette rue n'eſt ſéparée de la ville que par un *eſcarpement* aſſez conſidérable, qui diminue à meſure qu'on s'approche de la porte. Cet *eſcarpement* eſt devenu agréable par des jardins que le Commandant de la ville y a fait établir.

Le port eſt au midi & au bas du rocher. La place n'eſt pas au milieu de la ville; elle eſt petite, & forme un carré long. Il n'y a qu'une ſeule égliſe qui eſt à l'extrémité de la ville, du côté de l'oueſt. Le cimetière tient à l'égliſe; mais comme il y a peu de maiſons qui l'avoiſinent, & que d'ailleurs il eſt dans un quartier élevé, on ne s'eſt jamais aperçu qu'il s'en élevât des exhalaiſons malfaiſantes.

Les caſernes ſont bâties à l'extrémité de la ville ſur le bord de la mer, & touchent au commencement du *roc.* Ce bâtiment eſt entre deux cours très-ſpacieuſes, dont l'une eſt à l'eſt, & l'autre à l'oueſt. Cette caſerne, bâtie toute en pierres de taille, contient quatre étages,

y compris le rez-de-chaussée, & peut loger facilement un bataillon.

On vient de construire une autre caserne en face de la première, à l'extrémité de la dernière cour. Les dimensions sont à-peu-près les mêmes dans l'une & dans l'autre. A côté de la seconde caserne, on trouve un pavillon qui servira à loger l'Etat-major.

On n'a pas oublié d'y creuser une très-belle citerne, qui étoit d'autant plus nécessaire, que dans les temps de sécheresse, le soldat étoit obligé d'aller chercher à plus d'un quart de lieue l'eau dont il avoit besoin.

Il y a quatre latrines publiques, deux pour les hommes, & deux autres pour les femmes; elles sont placées du côté du nord dans l'épaisseur du mur. Les immondices descendent dans des rigoles pratiquées dans le roc, & sont emportées par la mer qui vient à chaque marée battre le pied du rocher.

On ne ressent à Granville d'autres vapeurs que celles qui s'élèvent du port où l'on brûle du goudron, du brai; mais ces vapeurs n'ont rien que de salubre & de bienfaisant.

Ainsi l'on ne trouve à Granville aucune des causes qui, dans d'autres places

maritimes, altèrent la pureté de l'air. Quoique les maiſons ſoient très-rapprochées & les appartemens petits, l'élévation de la ville, la direction de la grande rue y entretiennent un grand courant d'air : cet air eſt ſi vif, qu'il eſt contraire aux perſonnes qui ont les poumons foibles ou malades. On y voit des phthiſiques, mais ce ſont les étrangers ſur-tout qui ſont le plus expoſés à avoir la poitrine affectée à Granville.

A proprement parler, il n'eſt aucun vent qui domine particulièrement ſur cette ville ; cependant celui du midi y ſouffle le plus ſouvent, & on lui doit les pluies qui ſont aſſez abondantes dans ce canton. En général, les ſaiſons s'y font reſſentir avec l'influence qui leur eſt propre. On obſerve en tout remps une grande variation dans le baromètre & dans le thermomètre, & la température y eſt communément plus froide que chaude.

L'eau dont on ſe ſert pour boiſſon eſt celle que fourniſſent quelques fontaines qui ſont creuſées au pied d'un vallon, qui eſt un peu éloigné de la ville. Il y a une autre fontaine qui eſt plus près des murs ; elle eſt creuſée du côté du midi vers le milieu de la pente du rocher, mais l'eau

qu'elle donne eſt ſouvent jaunâtre. Toutes ces ſources ont cela de commun qu'elles tariſſent dans les temps de ſécheresse.

Le peuple de la ville depuis quelques années ſe nourrit de pain de froment, qui eſt aſſez bon, mais celui du payſan des environs eſt fait avec l'orge & le ſeigle. Dans les campagnes on mange beaucoup de fruits, de légumes & de laitage. Dans pluſieurs cantons, on fait grand uſage de bouillie faite avec le lait & la farine de blé noir appelé *ſarraſin*.

On trouve à Granville de quoi fournir à toutes les néceſſités de la vie. Le bœuf, & ſur-tout le mouton, y ſont de la meilleure qualité. Le porc y eſt très-commun; il y a beaucoup de volaille; le poiſſon de mer y abonde, mais le gibier & le poiſſon d'eau douce y ſont rares.

Autrefois on ne faiſoit uſage d'autre boiſſon que du cidre, la bière y étant preſque inconnue, & le vin très-cher; mais les pommes ayant manqué depuis trois ans, le vin y eſt devenu fort commun, ainſi que l'eau-de-vie, dont malheureuſement on abuſe.

Les Granvillois ſont d'une taille moyenne, mais d'une conſtitution forte. Ils ſont très-agiles & très-induſtrieux. Leur tem-

pérament eſt ſanguin ; ils ont un eſprit très-pénétrant, un jugement ſûr, mais leur caractère eſt méfiant.

Les femmes, plus brunes que blondes, & d'une taille moyenne, ſont douées d'un tempérament ſanguin. Elles ſont réglées entre quatorze & ſeize ans, & ceſſent de l'être entre quarante-cinq & cinquante. Elles ſont fécondes, & accouchent facilement.

La pêche de la morue & celle des huitres occupent continuellement les habitans de Granville. Les huitres ſont, pendant une partie de l'année, une branche de commerce aſſez conſidérable pour le peuple. Celui de la morue eſt plus important. En temps de paix, il ſort tous les ans du port de Granville plus de cent navires deſtinés pour Terre-Neuve ; & comme l'on a beſoin de bras pour cette pêche, tous les habitans, pour ainſi dire, prennent le parti de la navigation ; de ſorte que pendant l'été, lorſque tous ces pêcheurs ſont en mer, il n'y a preſque point d'hommes à Granville ; cependant la population y eſt conſidérable ; l'abſence & le retour régulier des maris n'en feroient-ils pas une des principales cauſes. N'eſt-il pas permis de croire encore que l'uſage du poiſſon peut y contribuer ?

L'hôpital de Granville est un établissement qui est dû à la bienfaisance des habitans, & dont les revenus sont très-bornés. Il est situé à l'extrémité des fauxbourgs, & bâti au pied d'un monticule sur le bord de la mer, à un demi-quart de lieue de la ville. Cette exposition de l'hôpital n'est pas des plus salubres, car le voisinage de la mer qui vient battre ses murs, est propre à entretenir dans l'atmosphère une humidité qui n'est pas favorable aux malades.

Pour se rendre de la ville à l'hôpital, on passe sur un pont jeté sur une petite rivière qui prend sa source à plus de quatre lieues, &, dans cet espace, fait tourner plus de vingt moulins. La position de cette rivière, est vraisemblablement ce qui a déterminé à placer cet hôpital dans l'endroit où il est; car autrement on auroit été fort embarrassé pour fournir aux besoins de cette maison dans les temps de sécheresse, pendant lesquels on voit toujours tarir une citerne & une fontaine qui sont placées dans une des cours.

Le principal bâtiment est entre deux petites cours, dont l'une au nord, & l'autre au midi. On y trouve quatre salles, qui servoient autrefois à recevoir les ma-

lades de la ville, mais qui ſont occupées maintenant par les ſoldats. Les deux cours ſervent de promenade aux convaleſcens.

Les malades bourgeois ont été portés dans un autre corps-de-logis à l'extrémité d'une des cours, & qui étoit ci-devant preſque abandonné.

On a trouvé le moyen d'y diſpoſer quatre ſalles. La première, nommée *S. Côme*, eſt au rez-de-chauſſée, & contient huit lits; elle eſt deſtinée aux bleſſés. La ſeconde, dite *de S. Denis*, eſt placée ſur celle des bleſſés; c'eſt la ſalle des fiévreux, dans laquelle il y a de même huit lits. La troiſième, qui eſt ſur le réfectoire, eſt affectée aux malades attaqués de la dyſſenterie. Cette ſalle eſt de la même dimenſion que les deux premières, & remplie par le même nombre de lits. La quatrième, beaucoup plus conſidérable que les trois autres, eſt occupée par les convaleſcens. On y voit dix-huit lits. Lorſque le nombre des malades excède celui des places, on couche ſur des lits de ſangle ceux qui ſont arrivés les derniers. Toutes les ſalles ſont percées dans leur longueur par des fenêtres oppoſées, placées au midi & au nord.

Cet hôpital eſt régi par quatre admi-

niſtrateurs qu'on nomme tous les trois ans : une demoiſelle, à qui on donne le nom de ſupérieure, gouverne la maiſon ſous leurs ordres.

Les maladies les plus communes à Granville ſont les rhumes, les affections rhumatiſantes & les diarrhées. On y voit auſſi, mais moins fréquemment, des fièvres putrides qui ſont ſouvent vermineuſes, des péripneumonies & des dyſſenteries. La petite-vérole y paroît à-peu-près tous les ſept ans, & c'eſt la ſeule maladie épidémique qui pénètre dans la ville. Nous en eûmes un exemple frappant en 1779; car, tandis que la dyſſenterie ravageoit les campagnes voiſines, à peine y eut-il ſept à huit perſonnes qui en furent atteintes dans l'intérieur de la ville.

RÉFLEXIONS.

La topographie de Granville offre le tableau d'une ville dont la ſituation eſt agréable, & d'un peuple qui trouve ſon bonheur dans une médiodre aiſance & dans une ſanté robuſte.

Le ſort des habitans des côtes maritimes eſt en général beaucoup plus ſatisfaiſant que celui des habitans des campagnes, même les plus fécondes. Dans

les plus belles provinces du royaume, on n'apperçoit que trop encore des traces de langueur & de ſtagnation, qui ſont l'effet du défaut de lumières & d'émulation. Stérile imitateur de l'induſtrie bornée de ſes aïeux, & malgré la liberté dont il jouit, attaché à la glèbe par une infinité d'entraves, le payſan végète en général avec timidité. Rien ne vient aggrandir ſes idées & élever ſon courage, & il meurt ſans ſavoir tirer parti de ce qui l'entoure, ſoit pour la conſervation de ſa ſanté, ſoit pour le ſoutien de ſa famille. L'habitant des côtes, éclairé par la communication que la mer lui donne avec tout l'univers, a dès ſon enfance les yeux frappés de tout ce qui peut allumer l'imagination, exciter l'induſtrie, & donner à l'eſprit un caractère de liberté & de hardieſſe propres à développer les facultés de l'homme. Le marin eſt adroit, leſte, exercé à tous les genres de travaux, & ſuſceptible d'éprouver tour à tour les viciſſitudes du chaud & du froid, de la diſette & de l'abondance. L'homme des champs eſt peſant & gauche; ſon eſprit & ſes organes ſe prêtent difficilement aux choſes qu'on veut lui enſeigner, & il n'a pas moins de peine à ſe faire aux changemens de régime lorſ-

que les circonſtances le forcent à s'y ſoumettre.

Ces différences ont des cauſes phyſiques qui ſont auſſi ſenſibles que les cauſes morales.

L'atmoſphère, au milieu de laquelle vit le payſan dans une chaumière malſaine, & dans un village ſouvent entouré de ſources d'inſalubrité, n'eſt pas à comparer à l'air que l'on reſpire ſur les bords de la mer, ou même dans le cours de la navigation. Les alimens dont uſent habituellement les habitans des campagnes ſont bien inférieurs à ceux qui ſont familiers aux plus pauvres matelots. En effet, il n'y a point de comparaiſon à faire entre un pain groſſier, quelques légumes ſecs, du fromage à moitié putrifié, ou quelques morceaux de lard qui ſervent d'aliment aux pauvres cultivateurs, avec le pain plus ou moins blanc, le biſcuit, le beurre, les coquillages, les poiſſons de différente nature & le bœuf ſalé, qui forment la nourriture des pêpheurs & des matelots. Les boiſſons fermentées, ſi néceſſaires pour le ſoutien de le ſanté des hommes voués au travail, ſont ſouvent méconnues dans l'intérieur des terres, tandis qu'en ſuivant les côtes de l'océan & de la méditerranée, on

trouve presque par-tout l'usage de ces boissons salutaires établi. Dans nos campagnes, les agricoles passent les deux tiers de l'année à un travail fatigant, & vivent dans une sorte d'inaction pendant l'hiver ; les habitans des côtes ont toujours de quoi entretenir leur santé par les travaux de la pêche & ceux du commerce. Enfin, si l'air est plus froid sur les bords de la mer, on y jouit d'une température plus constante & plus égale qui met à l'abri d'un grand nombre de maladies qui règnent dans le continent.

Ce n'est pas que toutes les côtes maritimes soient également salubres; il est un grand nombre de causes qui peuvent rendre leur séjour mal sain & dangereux.

Heureusement pour les habitans de Granville ces causes n'existent point sur leur sol; la mer y dépose un sable pur. Le roc sur lequel cette ville est bâtie est élevé; il n'y a point dans les environs d'eaux stagnantes; les latrines, qui dans plusieurs ports de mer sont des sources d'infection, y sont placées & construites de manière à ne répandre aucune vapeur malfaisante; enfin, la ville est bien percée dans toutes ses dimensions, & les rues sont balayées par un courant d'air très-rapide.

Mais ce qui contribue encore d'une manière très-remarquable à la bonne constitution des habitans de Granville, c'est que pendant toutes les saisons de l'année, ils vaquent à des travaux variés & également propres à entretenir leur santé, & à leur procurer de l'aisance. Alternativement occupés à la pêche de la morue, ou à celle des huîtres, ils sont dans un mouvement & dans une agitation qui leur permettent à peine de s'apercevoir de la différence des saisons. Il y a peu de ports où l'on n'ait appris par expérience jusqu'à quel point cette continuité de travaux est nécessaire pour entretenir la santé des marins. C'est après les désarmemens ; c'est dans l'intervalle qui s'écoule entre les travaux relatifs à la guerre, à la pêche & au commerce, que les matelots sont le plus exposés à éprouver des maladies ; & quand ces repos sont longs, ces maladies deviennent plus graves, & quelquefois épidémiques.

Suivant M. *Follain*, l'air que l'on respire à Granville est vif, & nuit aux poitrines délicates. C'est une vérité constante & prouvée, que l'air le plus vif & le plus pur, en apparence, n'est pas celui qui est le plus propre à entretenir la vie. Il n'est pas encore étonnant que cet air

ſoit plus nuiſible aux étrangers qu'aux habitans de Granville qui y ſont acclimatés. Mais on pourroit peut-être rappeler à cette occaſion les obſervations des anciens, renouvellée par les médecins anglois ſur l'efficacité des voyages de mer dans la phthiſie ; & à en juger d'après ces obſervations, on pourroi préſumer qu'un grand nombre des habitans de Granville trouvent dans leurs courſes maritimes un préſervatif contre la maladie à laquelle les diſpoſe l'air qui ſouffle ſur leur roc.

On ne peut qu'approuver le jugement de M. *Follain* ſur les inconvéniens qui peuvent réſulter dans pluſieurs circonſtances de la poſition actuelle de l'hôpital. Le trop grand voiſinage de la mer doit y porter des exhalaiſons nuiſibles, ſur-tout aux bleſſés & aux ſcorbutiques. Dans des ſalles qui ſont ſituées auſſi peu favorablement que celles de l'hôpital de Granville, on ne doit rien omettre pour corriger les mauvaiſes qualités que l'air peut y contracter ; & comme c'eſt principalement par l'humidité froide qu'il peut être dangereux, il paroîtroit néceſſaire d'y établir des poëles, & de les diſpoſer de manière à y entretenir pendant la mauvaiſe ſaiſon une température mo-

dérée, & à donner une plus grande mobilité au fluide atmoſphérique.

REMARQUES & OBSERVATIONS ſur l'effet des calmans dans la jauniſſe; par M. DE CHAUX père, médecin de l'hôpital de Dijon.

Nous n'entreprendrons point de développer ici les différentes cauſes qui peuvent donner lieu à l'ictère, & de ſuivre les divers accidens qui accompagnent cette maladie dans les différentes circonſtances; notre objet eſt ſeulement de fixer l'attention des médecins ſur un moyen de guérir certe maladie, que nous avons employé avec ſuccès.

Quelles que ſoient les cauſes qui donnent lieu à la naiſſance de la jauniſſe, on peut les réduire à deux; celles qui obſtruent entièrement le canal cholédoque, & qui s'oppoſent par conſéquent au paſſage de la bile dans l'inteſtin, & celles qui occaſionnent un reſſerrement, une contraction ſpaſmodique dans les vaiſſeaux ſécrétoires du foie; c'eſt principalement de celle qui eſt produite par cette cauſe dont nous allons nous occuper.

Le reſſerrement ſpaſmodique eſt ſi propre à produire la jauniſſe, qu'il ſuffit qu'il exiſte dans l'eſtomac ou dans les autres organes voiſins du foie pour la faire naître. Ainſi l'émétique, les purgatifs, les poiſons, l'affection hypocondriaque & hyſtérique, lui donnent quelquefois naiſſance. Les affections de l'ame, dont l'effet eſt de produire un reſſerrement général, ſont ſuivies aſſez ſouvent de l'épanchement de la bile dans le tiſſu cellulaire.

Il y a plus ; quand même il y auroit une cauſe évidente & palpable de la jauniſſe, telle que des obſtructions ou des calculs biliaires, il eſt certain qu'elle ne ſeroit qu'une cauſe éloignée, dont l'effet ſeroit de produire un reſſerrement ou un ſpaſme qui s'oppoſe à l'évacuation de la bile.

Ce ſpaſme eſt regardé par bien des médecins comme la cauſe prochaine d'un grand nombre de maladies, & même de celles qui, par leur caractère, paroiſſoient en être le plus éloignées. Ainſi la fièvre, qui eſt la plus fréquente de toutes les maladies, paroît dépendre d'un ſpaſme des petits vaiſſeaux produit par une cauſe quelconque qui irrite le cœur & les artères ; & l'on peut dire qu'elle ne

ceſſe que quand l'irritation eſt appaiſée & le ſpaſme détruit.

D'après ces principes, nous avons regardé le ſpaſme comme la cauſe prochaine de l'ictère, & nous avons cru devoir employer pour le combattre, les calmans pris dans la claſſe des narcotiques. L'expérience nous a appris à les regarder non-ſeulement comme un ſecours momentané, néceſſaire dans le cas de douleur vive, comme il y en a dans la colique hépatique, mais même comme un remède eſſentiel dans l'abſence des douleurs, parce que dans tous ces cas il y a toujours un ſpaſme ſourd qui ſuſpend le cours des ſécrétions, & particulièrement celui de la bile.

Un homme âgé de ſoixante ans, éprouva, dans le cours de l'été de l'année 1783, une fièvre aiguë qui, après avoir duré pendant trente jours, dégénera en fièvre iutermittente irrégulière; cette ſeconde maladie fut accompagnée d'une jauniſſe habituelle, & on ſentoit à la région du foie une partie plus élevée, accompagnée d'empâtement. On avoit inutilement employé, pour guérir ce malade, les décoctions de plantes ſavonneuſes, les ſucs d'herbes, les eaux de Vals coupées avec l'eau de veau, & tous

les moyens propres à fondre les obſtructions ſans procurer d'irritation. Ces remèdes, quelque doux & appropriés qu'ils paruſſent, ne le ſoulagèrent pas; ſon état devint même ſi fâcheux, qu'il ne pouvoit ſe coucher ſur le côté, & qu'il paſſoit toutes les nuits dans une inſomnie cruelle.

Je conſeillai le ſirop de pavot à la doſe d'une demi-once, & j'inſiſtai ſur la néceſſité de donner ce remède, malgré la répugnance du malade, & les avis de pluſieurs perſonnes qui craignoient qu'il n'augmentât l'engorgement, & ne déterminât l'affaiſſement. Ce calmant ne tarda pas à produire quelques effets ſenſibles. Le malade éprouva d'abord plus de tranquillité pendant la nuit, & même pendant le jour. J'en augmentai la doſe, que je pouſſai juſqu'à plus d'une once. J'y ſubſtituai même le ſirop de Karabé. Le malade s'en trouva de mieux en mieux. Indépendamment du ſommeil qui revint, les ſécrétions s'exécutèrent avec plus d'aiſance; les urines devinrent plus abondantes, plus colorées & plus chargées de ce récrément bilieux qui nageoit dans le ſang. Une circonſtance particulière qui doit être remarquée, c'eſt que le ſomnifère, au lieu de reſſerrer le ventre,

rendit les déjections beaucoup plus fréquentes ; les matières, qui jusques-là avoient été peu colorées, reprirent une teinte de bile. Quelque temps après, lorsque le sommeil étoit déja rétabli dans son intégrité, s'il survenoit un peu de constipation, il suffisoit, pour la dissiper, que le malade reprît un peu de son calmant.

Il y a sans doute des précautions à prendre avant & pendant l'administration du sirop de pavot, sur-tout s'il est question d'obstructions anciennes, soit dans le foie immédiatement, soit dans les viscères du bas-ventre. On doit encore, avant de faire usage de ce remède, examiner s'il existe de mauvais levains dans les premières voies, & s'occuper des moyens propres à les chasser.

Une preuve de l'efficacité des calmans pour combattre la jaunisse, c'est qu'ils sont très-efficaces dans les coliques hépatiques. J'ai vu une garde-malade sujette à ces coliques, à qui je fis prendre dans un violent accès une once de sirop diacode ; & l'effet en fut si prompt & si heureux, qu'après un sommeil tranquille, elle rendit cinq pierres biliaires plus ou moins grosses. Une dame qui étoit depuis très long-temps affectée de jaunisse, &

qui prenoit tous les ſoirs un calmant que je lui avois preſcrit pour appaiſer ſes douleurs & lui procurer du ſommeil, rendoit tous les matins de petites pierres biliaires. Etant morte à la ſuite d'un flux ſanguin par les ſelles, qui fut ſubit & conſidérable, nous trouvâmes à l'ouverture du corps le foie ſquirrheux, la véſicule du fiel remplie de petits graviers bilieux, & un vide preſque total dans les vaiſſeaux ſanguins.

M. *Heberden*, qui a donné un Mémoire très-ſavant ſur les pierres de la véſicule du fiel, aſſure qu'il ne faut pas compter ſur les diſſolvans les plus vantés, qu'il a eſſayé de faire fondre les pierres de la véſicule dans les menſtrues les plus actifs ſans pouvoir y parvenir, & même ſans les entamer. D'ailleurs, quel moyen de faire parvenir ce diſſolvant à des régions ſi éloignées du centre de la circulation? On pourroit ajouter aux difficultés propoſées par M. *Heberden*, celle qui réſulte de l'obſcurité du diagnoſtic de la maladie même. Il eſt bien difficile d'aſſigner un ſigne caractériſtique de la préſence de ces pierres. On a vu des malades en avoir les ſymptômes ſans que la pierre exiſtât, tandis que l'on a trouvé des calculs de cette eſpèce dans le ca-

davre de plusieurs personnes chez lesquelles on n'avoit aucun motif de les soupçonner. Une femme qui n'avoit jamais eu la jaunisse, & n'avoit éprouvé aucune atteinte de colique, étant morte d'une péripneumonie, j'assistai à l'ouverture de son corps, & je fus témoin qu'on trouva dans la vésicule du fiel cinq pierres grosses comme des avelines. Une autre femme morte à la suite d'une hernie, avoit aussi dans la vésicule biliaire le même nombre de calculs, sans jamais avoir éprouvé aucun accident analogue à cette maladie.

Les calmans, sans détruire la cause des calculs, en facilitent l'excrétion. Pendant qu'on en fait usage, on ne doit point négliger d'employer les délayans savonneux, comme le petit-lait, & les autres remèdes légèrement fondans & apéritifs.

La dose à laquelle on doit donner le calmant, est difficile à déterminer d'une manière générale ; elle doit être proportionnée à la disposition dans laqulle se trouve le malade ; mais la quantité que l'on emploie doit être suffisante pour déterminer le sommeil, ou au moins pour procurer une grande tranquillité.

Il est sans doute très-difficile d'expli-

quer l'action des calmans pour guérir la jaunisse, & pour faciliter la sortie des pierres biliaires. On peut cependant reconnoître dans ces remèdes deux propriétés. La première est de relâcher, & la seconde, de fondre & d'atténuer jusqu'à un certain point l'humeur ténace qui forme les engorgemens.

Le relâchement s'est fait connoître dans le premier malade dont j'ai rapporté l'histoire, par un changement des plus notables dans l'état de la peau, des reins & du canal intestinal. La peau, qui étoit sèche & aride comme elle l'est toujours dans la jaunisse, & où le malade éprouvoit un prurit désagréable, ne tarda pas à être humectée d'une légère moiteur qui, l'assouplissant, & dilatant ses pores, permit aux parties bilieuses de s'échapper plus librement par cet organe. Les urines, jusqu'alors peu abondantes & peu colorées, devinrent chargées d'une quantité de ce récrément. Enfin, les purgatifs les plus simples qui avoient irrité sans procurer d'évacuation louable, produisirent des déjections abondantes & d'une nature favorable. C'est en diminuant la force tonique que l'opium est si efficace dans les hernies étranglées, dans la gangrène, dans les lésions

à

à la tête & dans les rétentions d'urine.

L'action fondante des calmans est établie sur l'expérience. On sait qu'il se forme souvent à la suite des fièvres soit aiguës, soit intermittentes, une sorte de concrétion muqueuse dans les canaux excrétoires. Plusieurs médecins ont employé l'opium dans ces cas. *Lind* faisoit quelquefois usage, dans ces circonstances, du sirop diacode & du laudanum liquide. Les anciens faisoient grand cas de l'opium dans les fièvres intermittentes. *Pringle* les guérissoit en donnant un grain d'opium avant l'accès. J'ai souvent employé ces différens calmans dans certains cas de fièvre intermittente dans mon hôpital, soit en unissant des bols de quinquina avec du sirop de pavot, soit en y ajoutant du laudanum liquide. Je l'ai prescrit dans des fièvres quartes qui attaquoient des individus secs & irritables, dont le visage étoit jaune, & qui avoient usé pendant long-temps d'opiates fébrifuges âcres & irritans; mais ce qu'il est essentiel d'observer, c'est qu'aucun des fièvreux qui ont usé de calmans n'ont été attaqués de jaunisse.

RÉFLEXIONS sur le Mémoire précédent, & sur les différens moyens que l'on peut mettre en usage pour guérir la jaunisse.

La jaunisse est au nombre de ces maladies pour lesquelles on s'empresse d'offrir un grand nombre de remèdes; mais, quoique ces différens moyens aient pu effectivement être employés les uns & les autres avec un succès plus ou moins apparent, il n'en est aucun qui puisse être regardé comme spécifique; & le meilleur de tous deviendroit un médicament très-nuisible, si l'on vouloit en faire usage indistinctement dans toutes les jaunisses.

En effet, en connoissant les loix de l'économie animale, & en songeant aux différentes causes qui peuvent produire la jaunisse, on voit que cette maladie a sa source dans un grand nombre d'affections du foie d'une nature différente, & qu'ainsi plusieurs moyens d'une nature oposée doivent, dans ces différentes circonstances, devenir des remèdes propres à la dissiper; c'est pour cela que des guérisons particulières qui, aux yeux des

perſonnnes étrangères à la médecine, ſuffiſent pour donner à un médicament le titre de ſpécifique, ne paroiſſent aux médecins que des cas dans leſquels les ſubſtances employées pour guérir la maladie ſe ſont trouvées appropriées à la cauſe qui l'a produite, ou qui l'a fait perſévérer; & l'on doit être d'autant plus réſervé à juger d'après ces guériſons, qu'il n'eſt pas rare de voir la jauniſſe, même la plus invétérée, ceſſer d'elle-même, dans le moment où les malades ne font aucun remède (*a*).

Les cauſes qui peuvent donner naiſſance à la jauniſſe ſont très-multipliées. Les principales ſont, l'inflammation du foie, ſon obſtruction, l'engorgement ou la compreſſion de la véſicule du fiel, l'obturation du canal cyſtique ou du canal cholédoque par une matière viſqueuſe ou par une pierre, les fièvres aiguës & les fièvres intermittentes. Le foie & les canaux biliaires ſont de plus

(*a*) *Hoffmann* rapporte, d'après les Mémoires des curieux de la nature, qu'une femme ictérique qui ne faiſoit aucun remède, rendit ſpontanément une pierre biliaire qui peſoit une once & demie. *F.* HOFFMAN, *de doloribus & ſpaſmis, præcordiorum à calculo-felleo ortis*; tom. v, ſect. ij, chap. 3.

exposés à être le siège des métastases ; ils ont une si grande sympathie avec l'estomac, qu'ils partagent, pour ainsi dire, les affections de ce viscère ; enfin, le foie jouit d'une vie, d'une irritabilité particulière, qui peuvent faire succéder à une contraction spasmodique trop long-temps prolongée, un état d'inertie qui n'est pas moins dangereux. Ainsi il y a des jaunisses essentielles, symptomatiques & critiques ; il y a des ictères aigus ; il y en a de chroniques ; & l'on peut dire aussi qu'il y en a de spasmodiques.

L'objet de l'auteur du Mémoire n'a pas été de traiter, même en abrégé, ces questions, que *Van-Swieten* & *Bianchi* ont si bien développées. M. *Dechaux* a voulu se borner à faire connoître l'utilité que l'on peut retirer de l'usage des calmans dans la jaunisse ; & l'on doit d'autant plus lui en savoir gré, que ce moyen est un de ceux qui a été le moins préconisé, & qu'il est important d'avoir des notions exactes sur l'emploi qu'il est permis d'en faire dans les affections hépatiques.

Vanhelmont, *Riviere*, avoient remarqué que les affections de l'ame produisoient la jaunisse ; & cette observation conduisoit naturellement à penser qu'il

étoit des cas où les antiſpaſmodiques & les calmans devoient guérir cette maladie (*a*).

Hoffman, en traitant de la jauniſſe produite par les pierres & par les concrétions biliaires, a dit expreſſément, qu'il falloit calmer les douleurs & les ſpaſmes par les anodyns, parmi leſquels il ne manque pas de nommer l'extrait de pavot (*b*). Il rapporte l'obſervation d'un homme de cinquante ans, qui étoit ictérique depuis pluſieurs années; cet homme avoit une douleur forte & lancinante au côté droit, & avoit en vain eſſayé une infinité de remèdes. Les potions antiſpaſmodiques & calmantes, dont la liqueur minérale anodyne faiſoit la baſe, les émulſions avec les ſemences froides & celles de pavot, firent évanouir en peu de temps la douleur; les ſymptômes ictériques diſparurent enſuite avec la plus grande promptitude; la bile ſortit par toutes les voies excrétoires, & le malade fut radicalement guéri au bout d'un mois (*c*).

(*a*) *VANHELMONT*, *ſextuplus digeſtio.*
(*b*) *F. HOFFMAN*, *de doloribus & ſpaſmis præcordiorum à calculo felleo ortis*, p. 149.
(*c*) *Ibid.* obſervat. 7.

Mead, en considérant la jaunisse produite par la morsure de la vipère, attribuoit cette maladie à la constriction spasmodique de la vésicule du fiel & du canal cholédoque. Dans ce cas, dit-il, il faut adoucir l'acrimonie de la bile, & calmer la disposition convulsive par les anodyns & les narcotiques (*a*).

Jean-Louis Petit a ingénieusement comparé les fonctions de la vésicule du fiel à celles de la vessie. *Bordeu* n'a pas manqué d'adopter une si belle idée, & il a démontré que la rétention de la bile & son refoulement dans la masse des humeurs, n'étoient dûs, dans certaines circonstances, qu'au spasme qui suspendoit les fonctions du foie & de la vésicule du fiel (*b*).

M. *Bonté*, médecin à Coutances, a rapporté, dans le Journal de médecine, l'observation d'un malade attaqué de jaunisse causée par la présence d'une pierre biliaire, dont il attribue la guérison à une potion composée de l'anti-émétique, de purgatifs & de narcotiques (*c*).

En 1758, on soutint à Montpellier une

(*a*) *Mechanical account of poisons.*
(*b*) Maladies chroniques, pag. 486.
(*c*) Journal de médecine, tom. xiij, p. 1.

thèſe ſous la préſidence de M. *Imbert*, dans laquelle il eſt beaucoup queſtion de la propriété qu'ont les calmans de guérir certaines eſpèces de jauniſſe.

En 1783, M. *Chriſtien-Gaſpard Seſp*, médecin à Copenhague, a inſéré dans un recueil d'obſervations de différens genres, un fait remarquable ſur l'uſage des calmans dans la jauniſſe. Il eſt queſtion d'un ictère qui avoit d'abord été pallié par l'uſage de la décoction de chiendent, & qui, étant revenu au bout de trois ſemaines, fut radicalement guéri par l'uſage d'une potion compoſée avec l'huile d'olive, le laudanum liquide & le ſirop diacode (*a*).

M. *Cullen* regarde la conſtriction ſpaſmodique comme une cauſe fort commune de la jauniſſe ; & il dit à cet égard, que l'opium eſt ſouvent d'une grande utilité dans cette maladie (*b*).

Ces différentes autorités ſe réuniſſent pour prouver combien eſt fondée l'opinion de M. *Dechaux* ſur l'efficacité des calmans dans la jauniſſe ; mais on ne peut s'empêcher d'obſerver, en comparant les auteurs que nous venons de citer

(*a*) Journ. de méd. notices, tom. lxxj, p. 203.
(*b*) Tom. ij, chap. iv, §. 1828.

avec le Mémoire de ce médecin, que ses assertions sur la vertu anti-ictérique des narcotiques sont un peu trop *tranchantes*, & que présentées avec plus de restriction, elles n'auroient rien perdu de leur valeur.

Dans la plupart des observations que nous venons d'indiquer, les calmans n'ont été regardés que comme des moyens plus ou moins avantageux, mais avec lesquels il étoit nécessaire de faire concourir d'autres remèdes, tels que les délayans, les apéritifs, les purgatifs & les fortifians, suivant les différentes circonstances. M. *Dechaux* n'ignore pas sans doute que ces différens moyens sont propres à se seconder les uns les autres, mais il n'a pas assez fait sentir jusqu'à quel point il en étoit persuadé. Il ne faut pas se faire illusion sur le mot de *spasme;* le resserrement ou la contraction qui constitue le spasme a lieu, rigoureusement parlant, dans la plupart des maladies, puisqu'il n'en est aucune où la force tonique ne soit plus forte dans une partie que dans une autre; mais on n'est pas obligé pour cela d'employer les calmans dans toutes les maladies.

Il est souvent question de pierre biliaire dans le Mémoire de M. *Dechaux*; les causes qui produisent la jaunisse & les

pierres biliaires ont en effet tant d'analogie, qu'il eſt rare que la véſicule du fiel ne ſoit pas affectée en même temps que le foie. Les mêmes remèdes ſont propres à combattre les deux maladies ; ſouvent l'une n'eſt que l'effet de l'autre, & l'on trouve des pierres biliaires dans le foie, comme on en voit dans la véſicule du fiel (*a*).

Les livres de médecine ſont remplis d'obſervations ſur ces pierres ; les unes ont été rendues ſpontanément, les autres l'ont été pendant l'adminiſtration des remèdes ; un plus grand nombre a été trouvé après la mort (*b*) ; mais, dans preſque tous ces différens cas, les malades étoient affectés de jauniſſe.

(*a*) *Certum eſt nullibi calculos frequentius inveniri quam in hepate & viſica fellea. VAN-SWIETEN*, tom. iij, pag. 87.

(*b*) A en juger par les deſcriptions qu'on donne de ces pierres, elles paroiſſent fort différentes les unes des autres, mais elles peuvent ſe réduire à un petit nombre d'eſpèces faciles à diſtinguer. Ce qu'il eſt fort important d'obſerver, c'eſt qu'elles ne ſont pas toutes inflammables. *Voyez* un Mémoire de M. *Boucher*, dans le Journal de médecine, tom. v, pag. 346 ; un Mémoire de M. *Vicq-d'Azyr*, dans le troiſième volume de ceux de la Société royale ; & *Bianchi*, dans ſon hiſtoire du foie.

Différentes causes peuvent expulser une pierre biliaire du canal cholédoque, comme différentes causes peuvent chasser une pierre de la vessie, ou déterminer dans certaines circonstances la sortie d'un enfant hors de l'utérus.

Bianchi rapporte qu'une femme, sujette à une jaunisse périodique, en fut délivrée, en rendant, au milieu des efforts qu'elle fit pour accoucher, une pierre biliaire triangulaire plus grosse que le doigt. Si le diamètre de cette pierre eût été plus considérable, elle n'auroit pas passé, malgré les efforts répétés de la malade; mais il est évident qu'un calmant donné en pareille circonstance, auroit été très propre à ménager les forces de la malade, & qu'il auroit pu, en diminuant la constriction des solides, faciliter la dilatation graduelle du conduit cholédoque.

Quand il n'y a pas lieu de soupçonner de pierre, l'indication pour donner des calmans dans la jaunisse, peut se prendre de l'état spasmodique évident, tel que celui qui est produit par une passion de l'ame, ou par la morsure de la vipère. On peut encore les prescrire dans le cas d'une douleur, d'une anxiété & d'une contraction permanente; mais il y a cette

différence dans ces deux cas, c'eſt que dans le premier, le calmant forme un remède eſſentiel, & que dans le ſecond il n'eſt plus qu'auxiliaire.

Mais en accordant aux calmans la propriété dont ils jouiſſent pour favoriſer la guériſon de pluſieurs jauniſſes, nous n'en reconnoiſſons pas moins l'efficacité de pluſieurs autres moyens que l'expérience a fait reconnoître, dans tous les temps, comme très-propres à combattre cette maladie, quand ils ſont adminiſtrés avec la méthode convenable. Il nous a paru utile de réſumer ici ces différens remèdes, & de déſigner en peu de mots les cas dans leſquels il convient d'y avoir recours.

Hippocrate avoit reconnu dans la jauniſſe la néceſſité des purgatifs, & il les preſcrivoit pour diminuer le regorgement de la bile dans le foie en l'attirant ſur le canal inteſtinal. Cet état de pléthore bilieuſe que *Bordeu* a ſi bien peint ſous le nom de *cachexie bilieuſe*, exige effectivement des remèdes qui procurent la liberté du ventre, & qui rendent toutes les excrétions plus actives. Rien n'eſt plus commun chez des malades ainſi diſpoſés, que de voir opérer des merveilles par le moyen des purgatifs; mais il faut

les administrer avec prudence & circonspection. Donnés sous une forme solide, ils nuiroient au lieu d'être utiles; il faut les faire prendre en grand lavage, & choisir les minoratifs les moins propres à irriter.

Il est des cas dans lesquels on doit commencer par les vomitifs. *Willis* les recommande comme le remède le plus sûr pour débarrasser les vaisseaux biliaires de la matière qui les engorge. Un vieillard hydropique & ictérique ayant pris un léger vomitif avec du vin, dans lequel on avoit mis infuser l'écorce moyenne de sureau, vomit vingt pierres biliaires, & tous les symptômes de la jaunisse ne tardèrent pas à disparoître (*a*). Selon M. *Cullen*, nul moyen n'est plus propre à l'expulsion d'une concrétion biliaire, que l'action d'un vomitif qui comprime tous les viscères abdominaux, & sur-tout la vésicule du fiel qui est pleine & distendue, ainsi que les vaisseaux biliaires, & qui peut contribuer par-là, quelquefois assez doucement, à la dilatation du conduit de la bile; mais le vomissement est un moyen

(*a*) *F.* HOFFMAN, *ibid.* tom. v, pag. 15, observat. 11e.

que l'on doit proſcrire toutes les fois qu'il y a douleur, tenſion & diſpoſition inflammatoire (*a*).

Dans cette diſpoſition, il faut recourir à la ſaignée, aux bains, aux délayans. M. *Morin*, médecin à Avranches, a donné dans le Journal de médecine, l'obſervation d'un homme à qui les bains & les délayans ont fait rendre pluſieurs pierres biliaires aſſez conſidérables (*b*).

Les remèdes fondans & apéritifs ſont, dans les cas d'épaiſſiſſement de la bile cyſtique, ou d'obſtruction des vaiſſeaux du foie, les ſeuls moyens de donner de la fluidité aux concrétions biliaires, & de ranimer la vie ou le jeu particulier de ce viſcère. On a expliqué l'action de ces médicamens ſur le foie, par la propriété qu'ils ont de changer la diſpoſition générale des humeurs, & par l'abſorption des vaiſſeaux méſaraiques qui vont porter preſque directement dans le foie, les liquides qui ſe trouvent dans le canal alimentaire; mais l'expérience & l'obſervation ſont encore au-deſſus des explications. *Hoffman* eſt un des premiers qui

(*a*) Liv. ij, chap. iv, de ſes inſtitutions de médecine pratique.

(*b*) Journal de médecine, tom. xliv, pag. 272.

ait fait remarquer que les bœufs avoient pendant l'hiver la véſicule du fiel remplie de concrétions calculeuſes, tandis qu'on ne trouve plus chez eux un veſtige de calcul biliaire, quand ils ont été nourris pendant quelque temps avec les herbes fraîches du printemps, qui contiennent une grande quantité de ſucs aqueux & ſalins.

Une infinité de plantes dans leſquelles l'analyſe chimique démontre des ſucs ſavonneux, des extraits amers, des ſels neutres & des principes antiſcorbutiques, ont été, ſous le nom de *plantes hépatiques*, miſes au rang des apéritifs les plus propres à guérir la jauniſſe.

Les eaux minérales froides, ſalines, ferrugineuſes, ſavonneuſes & ſulfureuſes, ont été, à juſte titre, placées au nombre des fondans les plus énergiques que l'on puiſſe employer dans les affections du foie, qui ont pour caractère le défaut de ſécrétion de la bile hépatique, ou le défaut d'excrétion de la bile cyſtique (*a*).

Le ſavon eſt, par la nature des élémens qui le compoſent, ainſi que par ſa ſolubilité dans nos humeurs, infiniment préférable à tous les apéritifs que nous

(*a*) *Voyez* F. HOFFMAN, *ibid.*

venons de désigner. Nous avons vu, en parlant l'année dernière du lithontriptique de mademoiselle *Stéphens* (*a*), que le savon portoit son action sur les pierres de la vessie. On sait qu'il fond les concrétions goutteuses, & il est également prouvé qu'il agit sur la bile épaissie & concrète en pénétrant jusques dans ses réservoirs. M. le comte de *Ponticelli*, premier médecin des armées du roi de Naples, ayant à traiter en Italie une jaunisse épidémique qui régnoit sur une armée nombreuse, ne trouva pas de remède qui lui convînt mieux que le savon; il l'employa avec le plus grand succès, & à si grande dose, qu'il épuisa jusqu'à celui des barbiers.

Les remèdes connus dans la matière médicale, sous le nom d'*apéritifs chauds*, ont été cités par plusieurs médecins comme des moyens supérieurs à tous les autres dans certaines circonstances. On a vanté la poudre de cloportes, le *pareira brava*, & plusieurs autres substances âcres & stimulantes.

C'est ici le lieu de placer un remède qui avoit d'autant plus de titres pour

(*a*) Journal de médec, tom. lxxiij, cahier de décembre.

ſixer l'attention, qu'il étoit annoncé par des médecins célèbres : nous voulons parler du ſpécifique propoſé par MM. *Maret* & *Durande*.

Whytt avoit découvert que le diſſolvant des pierres biliaires étoit l'eſprit de vin, & avoit cru qu'en le mêlant avec la térébenthine, il formeroit un mélange propre à faire pénétrer les propriétés de ce remède juſques dans l'intérieur du réſervoir & des canaux biliaires.

M. *Durande*, travaillant en même temps que M. *Whytt* ſur le même objet, a trouvé que l'eſprit de térébenthine ne faiſoit qu'amollir les pierres biliaires, mais que l'éther les diſſolvoit ; il a compoſé en conſéquence ſon fondant antiictérique d'éther & de térébenthine, parce que s'il croyoit la première de ces ſubſtances propre à diſſoudre la pierre, il regardoit la ſeconde comme néceſſaire pour envelopper l'autre, & pour lui ſervir de véhicule pour parvenir juſqu'aux réceptacles de la bile. M. *Maret*, témoin des tentatives chimiques de M. *Durande*, & de ſes premiers ſuccès dans l'application de ce remède, chez des malades qui avoient des concrétions biliaires, s'eſt réuni à ce médecin, ſon confrère, dans l'Académie de Dijon, pour le préconiſer ;

& pour faire voir que ce n'étoit pas sans fondement qu'ils vantoient ses propriétés : ces deux savans ont inséré dans les Mémoires de l'Académie de Dijon, huit observations qui paroissent prouver son efficacité.

Comment des substances aussi volatiles que l'éther & la partie aromatique de la térébenthine, peuvent-ils conserver leurs propriétés dans le long trajet qu'elles ont à parcourir dans le canal alimentaire ; & comment, après être pénétrées dans les secondes voies, ne subissent-elles aucune décomposition ? C'est ce qu'il est impossible de pouvoir expliquer ; cependant, on trouve dans les Mémoires de la Société royale de médecine, un fait qui semble insinuer que l'éther est capable d'opérer un changement très-notable sur la bile. A l'ouverture du corps du célèbre chimiste M. *Buquet*, trop tôt enlevé aux sciences & à la médecine, on trouva que la bile contenue dans la vésicule du fiel étoit d'une couleur rose. Cette singulière altération de la bile parut, aux yeux de plusieurs médecins, dépendre de l'usage immodéré que M. *Buquet* avoit fait de l'*éther* pendant les dernières années de sa vie.

En accordant au remède de MM. *Maret*

& *Durande* des qualités fondantes, il eſt aiſé de preſſentir qu'elles ne peuvent être démontrées que dans certaines circonſtances où la jauniſſe & la concrétion biliaire ſont produites par un épaiſſiſſement glutineux ou froid, qui n'aura pu céder aux apéritifs ordinaires.

Ces remèdes ne conviendroient donc pas dans la plupart des eſpèces ci-deſſus déſignées; ils ſeroient également contraires à ces malades chez leſquels la jauniſſe eſt produite par un flux hémorrhoïdal ſupprimé: le ſpécifique alors conſiſte à rappeler le flux. M. *Strack* a vu une jauniſſe ſingulière céder au flux hémorrhoïdal (*a*). M. *Houſſet*, médecin à Auxerre, a guéri une jauniſſe cauſée par la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal en employant les apéritifs (*b*).

Mais il eſt une eſpèce de jauniſſe dans laquelle toute eſpèce de médicament, décoré du nom d'*hépatique*, d'*apéritif* ou de *calmant*, eſt dangereux & nuiſible; c'eſt celle qui eſt produite par l'inflammation du foie, ou par l'engorgement inflammatoire de la véſicule & de ſon canal. Il n'eſt dans cette affection du foie

(*a*) Journal de médecine, tom. xxviij, p. 163.
(*b*) Journal de médecine, tom. xxiij, p. 312.

d'autre ſpécifique qu'une bonne méthode de traitement. On trouve la démonſtration complète de cette aſſertion dans *Bianchi*, dans les Mémoires des *Petit* père & fils, *Morand* & *Bertrandi*, ſur les abcès du foie & de la véſicule du fiel ; enfin dans le Mémoire de *Ferrein* ſur les inflammations du foie (*a*).

Tout le monde ſait que dans la jauniſſe, qui eſt le produit ou le ſymptôme de l'inflammation, les remèdes les plus puiſſans ſont les antiphlogiſtiques, parmi leſquels la ſaignée doit être placée au premier rang ; mais le diagnoſtic de cette eſpèce d'affection eſt difficile dans les premiers temps, parce que le foie eſt indolent, & que les malades n'éprouvent ſouvent qu'une douleur ſourde.

Quand le moment où les ſaignées, les délayans, les bains & les autres remèdes analogues auroient pu produire la réſolution, eſt paſſé, il n'y a plus d'autre reſſource que dans l'opération qui, lorſqu'elle eſt faite de bonne heure,

(*a*) *Voyez* dans les premier, deuxième & troiſième volumes de l'Académie de Chirurgie, les Mémoires de MM. *Petit*, père & fils, *Morand* ; & dans les Mémoires de l'Académie des Sciences pour l'année 1766, un Mémoire de M. *Forrein* ſur les inflammations du foie.

réussit souvent à cause des adhérences qui se sont formées entre la tumeur & les tégumens.

Petit père & fils, *Morand* & *Bertrandi*, nous ont donné de savans Mémoires sur les abcès du foie, dans lesquels on trouve des faits très-précieux sur la formation de ces abcès, sur leur nature & sur leur terminaison, soit spontanée, soit artificielle (*a*).

M. *Bourdier*, médecin très-estimable, qui a exercé la médecine dans l'Inde avec distinction, a inséré dans le Journal de médecine un Mémoire, qui prouve combien les maladies du foie sont communes en Asie (*b*).

« Dans l'Inde, dit ce médecin, le sang dépouillé de ses parties les plus fluides, devient épais & visqueux. En passant dans le foie, il y produit une bile âcre & épaisse qui s'y sépare difficilement; & l'effet de l'engorgement qui en résulte est de produire ou une dyssenterie, quand la bile altérée coule par le canal alimentaire, ou une inflammation du foie, lorsqu'elle reflue dans les vaisseaux propres

(*a*) *Voyez* le Mémoire de M. *Petit* le fils, tom. ij, de l'Académie de Chirurgie, p. 267.

(*b*) Journal de médec. tom. xxxviij, pag. 44.

de ce viſcère. Cette inflammation marche avec la plus grande rapidité, & elle ſe termine par abcès; mais ce qui heureuſement arrive le plus ſouvent pour le ſalut des malades, il ſe forme une adhérence du foie avec les parties qui l'avoiſinent. Aux endroits où ſe forme cette adhérence, on trouve un peu d'infiltration; on y ſent quelque choſe de pâteux qui paroît & qui diſparoît. Il ne faut pas eſpérer de ſentir davantage la fluctuation par le tact; mais il faut ſe dépêcher de faire l'opération au foyer de l'abcès à l'endroit déſigné par la douleur, que le malade ne manque preſque jamais de déſigner. Il ſort par l'opération une chopine ou une pinte de matière ». M. *Bourdier* penſe que les flux que l'on nomme *hépatiques*, ſont des abcès de cette eſpèce qui s'ouvrent dans le canal inteſtinal. Nous avons cru devoir rapporter ici les réſultats du Mémoire de M. *Bourdier*, parce que les faits qu'ils préſentent ſont abſolument conformes avec ce que l'expérience & l'étude approfondie des maladies de ce genre, avoient appris à MM. *Petit* père & fils, & *Morand* (*a*).

(*a*) Les obſervations de M. *Bourdier*, en nous faiſant voir combien les maladies du foie ſont

Ce qu'il faut conclure de ces différens aperçus sur les remèdes anti-ictériques, c'est que la jaunisse n'est que le symptôme d'une affection du foie qui peut être dûe à un assez grand nombre de causes différentes, & que c'est par une méthode curative appropriée à ces causes, qu'on doit travailler à guérir cette maladie.

---

graves & fréquentes dans l'Inde, donne occasion de remarquer que c'est principalement sur l'organe du foie que l'influence des climats se fait sentir. En effet, la couleur de la peau qui varie dans les différentes zones, & qui est d'autant plus foncée que l'on s'approche de l'équateur, est dûe à la plus ou moins grande quantité de parties bilieuses qui viennent se déposer dans le réseau muqueux de l'épiderme; c'est l'abondance, c'est l'énergie de ce fluide qui donne au génie & au caractère des hommes du midi, la vivacité qui les caractérise; mais ce qui démontre sur-tout aux yeux des médecins, combien les climats agissent sur le foie, c'est que les maladies de cet organe sont très-communes dans les pays méridionaux, & très-rares dans ceux qui sont situés au nord. *Bontius*, *Chardin*, *Dellon*, confirment les observations qu'a faites M. *Bourdier* dans l'Inde. En Espagne, en Italie, la jaunisse est une maladie commune qui devient quelquefois épidémique. Elle est moins fréquente en France, quoi qu'elle n'y soit pas rare; mais dans le nord de l'Angleterre, elle y paroît si peu, que M. *Cullen* n'en a pas vu un seul exemple en Ecosse.

Ainſi dans les cas d'abcès, & même de pierre, l'opération chirurgicale eſt le remède convenable (*a*). Les antiphlogiſtiques ſont néceſſaires dans les cas où l'inflammation eſt manifeſte; les apéritifs chauds guériſſent quelquefois dans les cas d'engouement par inertie, & les antiſpaſmodiques dans ceux où il y a engorgement & ſtaſe par contraction ſpaſmodique. Les apéritifs froids ſont indiqués pour combattre l'atonie & l'engourdiſſement du foie. Enfin, les calmans ont l'avantage de pouvoir être employés favorablement dans pluſieurs cas. Ils ſont d'une utilité indiſpenſable, quand il y a ſpaſme & criſpation ſans inflammation; mais ils peuvent de plus être donnés comme auxilliaires dans pluſieurs autres circonſtances.

(*a*) M. *Civadier*, chirurgien-major des gardes-du-corps, ayant à traiter une malade qui avoit une colique inflammatoire avec tumeur à l'hypocondre, fit pratiquer une ouverture ſur l'endroit le plus élévé de la tumeur. Il en ſortit un demi-ſeptier de matière blanche, & peu de jours après, il fit l'extraction de la pierre. *Journal de médecine*, tom. vj, pag. 216.

RÉPONSE AUX RÉFLEXIONS DE M. TOURTELLE,

Docteur en médecine à Besançon,

Sur une mort causée par une trop forte dose de nitre, insérée dans le Journal de médecine du mois d'octobre 1787; par M. LA FLIZE, docteur en médecine à Nancy.

Je n'ai eu d'autre but, en publiant l'observation sur l'effet pernicieux du nitre à l'égard de mad. *V...* (*a*), que de mettre en garde les jeunes praticiens qui auroient dessein de donner ce sel à grandes doses. M. *Tourtelle* réduit en question s'il est possible qu'une once de nitre, dissous dans un gobelet d'eau, & mêlé avec deux onces de sirop de pommes, occasionne la mort, & M. *Tourtelle* penche pour la négative. Ses réflexions doivent-elles prévaloir? Qu'il

(*a*) Journal de Médecine du mois de juin 1787.

me

me permette les ſuivantes, que je ſoumets comme lui au jugement des praticiens ?

J'avouerai, avant de répondre par ordre à chacun de ſes paragraphes, que pluſieurs perſonnes robuſtes pourroient prendre une once de nitre ſans périr; mais je ſuis convaincu que les perſonnes délicates courroient au moins les plus grands riſques.

M. *Tourtelle* dit, 1°. « qu'on n'a jamais reconnu de qualités vénéneuſes au nitre, donné même à plus forte doſe: il convient enſuite que le nitre donné à forte doſe occaſionne quelques accidens, tels qu'une ſenſation douloureuſe à l'eſtomac, des vertiges, le froid des extrémités, & quelquefois de tout le corps, des défaillances, &c. » Il y a, il eſt vrai, encore d'autres ſymptômes d'empoiſonnement, mais ceux là ſont les plus ordinaires; & s'il veut ſe donner la peine de relire mon obſervation, il verra ſi ceux que j'ai cités d'après les auteurs ſont différens.

Il continue, « jamais perſonne, que » je ſache, n'en eſt mort ». Cette opinion ſeroit bien haſardée ſi elle étoit poſitive, & s'il n'y avoit pas une apparence de doute. Il eût été très-intéreſſant que

les médecins qui ont eu occaſion de voir les funeſtes effets de l'uſage d'une forte doſe de nitre, en euſſent publié les obſervations. Pour peu qu'on ſe donne la peine de réfléchir ſur tous les accidens dont conviennent les perſonnes de l'art, on ne ſera pas étonné qu'il ſoit arrivé des morts ; d'ailleurs, toutes les perſonnes qui ont pris des poiſons, même des plus actifs, ne ſont pas mortes.

M. *Souville* vient à l'appui de mes idées, & lève le doute de M. *T****; ſon obſervation ſur l'ouverture du cadavre de cette domeſtique qui avoit pris une forte doſe de nitre, précède immédiatement dans le Journal les réflexions de M. *Tourtelle*.

M. *T....* va plus loin en diſant: « nous voyons tous les jours ici des perſonnes qui ne ſe purgent qu'avec une once, une once & demie de nitre, ſans éprouver d'autres incommodités que celles qu'on reſſent ordinairement lorſqu'on ſe purge avec des ſels neutres ». Qu'il me permette, d'après ce dont j'ai été le témoin, de douter de cette aſſertion.

Je n'ai pas eu l'honneur de connoître M. *Guillaume Alexandre ;* mais s'il avoit l'eſtomac doué d'une grande ſenſibilité,

comme M. *T*... dit que cela eſt prouvé, il auroit dû ſe diſpenſer de pouſſer ſes expériences auſſi loin qu'il l'a fait.

2e. M. *T*... a pris à la rigueur ce que j'ai dit des maladies légères dont madame *V*... a été incommodée dans le cours de ſa vie ; il eſt vrai que j'ai avancé qu'elle reſſentoit de temps à autre des douleurs arthritiques ; j'aurois dit rhumatiſmales, ſi j'euſſe prévu qu'on dût prendre ce terme ſtrictement ; car ce n'eſt que depuis la mort de cette dame, que je me ſuis informé auprès de ſes parens, ſi elle étoit ſouvent malade, & quelles avoient été ſes maladies. J'en ai appris qu'elle avoit quelquefois des douleurs dans les membres & des rhumes ; on les attribuoit à la vie dure qu'elle menoit, & aux rigueurs des ſaiſons qu'elle bravoit : jamais elle n'a eu ce qui s'appelle la goutte.

Les ſymptômes d'une goutte remontée ſont connus, peu de médecins s'y trompent ; & ceux qui ont été appelés avant la mort de cette dame, ne les auroient pas méconnus. Ces ſymptômes ſuccèdent immédiatement à la diſparition de la goutte qui s'étoit fait reſſentir aux parties externes ; ils n'arrivent qu'à des goutteux à l'excès, ou à ceux

qui ont souffert des applications imprudentes : ils ne tuent pas dans trois heures de temps ; étant d'ailleurs averti par le soulagement surprenant des parties souffrantes, on a le temps d'appliquer les sinapismes, les rubéfians, les vésicatoires, & de donner les remèdes internes indiqués.

Si l'action d'un purgatif déterminoit une matière arthritique à se porter sur l'estomac, cela n'arriveroit pas aussi subitement ; le nitre, je le répète, a agi dans ce cas-ci aussi promptement que le font d'ordinaire les poisons, & son action n'a de même cessé qu'à la mort.

L'ouverture du cadavre démontre évidemment que ce n'est pas l'humeur goutteuse qui s'est portée sur l'estomac : dans trois heures de temps la membrane interne auroit eu à peine le temps de s'enflammer, & jamais celui de se gangréner. L'humeur de goutte, portée sur l'estomac, ne détruit pas, en si peu de temps sur-tout, la tunique villeuse ; elle ne teint pas en rouge par l'effusion du sang tout le liquide contenu.

La matière érysipélateuse, transportée sur l'estomac, produira encore bien moins un effet aussi prompt : on sait que l'un & l'autre de ces hétérogènes,

reportés du dehors au dedans, y déterminent une inflammation, & que cette inflammation parcourt ses temps; la terminaison la plus fâcheuse, qui est la gangrène, est aussi celle qui va le plus vîte, mais elle n'arrive pas dans le court espace de trois heures.

3°. Je ne puis accorder à M. *T...* que « le nitre n'agit qu'à la manière des autres sels neutres, qu'aucun de ses principes constituans n'est plus délétère que ceux qui entrent dans la composition du tartre vitriolé, du sel marin, du sel fébrifuge de *Sylvius*, &c. ». Certainement l'acide nitreux, qui dans le nitre est combiné avec l'alkali fixe végétal, n'est pas le même que les acides vitriolique & marin qui entrent dans la composition de ces autres sels neutres.

Sans entrer dans la distinction des différens acides des sels neutres qui sont tous affoiblis par leur combinaison avec les alkalis, les effets du nitre ne sont pas les mêmes que ceux des autres sels neutres, car il a une qualité rafraîchissante que ceux-là ne posèdent pas à un degré si éminent; & sans chercher les effets de cette différence ailleurs que dans la dame qui est le sujet de mon observation, il est de fait qu'elle a pris

deux onces de ſel de Sedlitz, ſans en être incommodée en aucune manière, trois jours avant de prendre l'once de ſel de nitre qui l'a fait périr. Ce ſel de Sedlitz ne devoit-il pas également attirer ſur l'eſtomac l'humeur goutteuſe ou éryſipélateuſe, s'il y en avoit eu une à attirer?

M. *T*... demande enfin ſi c'eſt la baſe alkaline du nitre ou l'acide nitreux qui a agi comme poiſon cauſtique. Pour moi je crois que c'eſt l'une & l'autre, quoiqu'il me diſe porté à croire que c'eſt l'acide nitreux.

4°. On ne peut pas conclure, d'après la première obſervation de M. *T*... que l'homme âgé de cinquante-deux ans, affecté régulièrement de la goutte deux fois par an, ſoit mort de l'humeur goutteuſe portée ſur l'eſtomac; il faudroit qu'elle eût attaqué quelques momens avant une partie du corps, & qu'elle en eût été dérangée; il me ſemble qu'on doit plutôt attribuer ce funeſte accident au purgatif pris à contre-temps, & à l'émétique du prétendu guériſſeur.

La ſeconde obſervation prouve auſſi que la femme enceinte, âgée de trente-ſix ans, s'eſt purgée mal-à-propos; ſi on purgeoit toutes les femmes groſſes

qui ont des envies de vomir, on verroit arriver de fréquens accidens. Les naufées & les vomiffemens des femmes enceintes dépendent prefque toujours de la fenfibilité de l'eftomac; d'ailleurs les médicamens falins ne conviennent pas à toutes, & la dofe d'une once & demie de fel de *Glauber* me femble trop forte dans ce cas là.

Quant à la troifième obfervation, elle démontre la vertu apéritive & diurétique du nitre, que perfonne ne contefte; la dofe exceffive qu'en a pris l'hydropique ne prouve rien autre chofe, finon que les médicamens falins & le nitre n'ont pas une action auffi forte fur les fujets infiltrés; & l'expérience nous apprend au contraire, que la fcille en infufion ou en fubftance affecte douloureufement les fibres nerveufes de l'eftomac.

Le nitre à grandes dofes, dans certaines maladies, peut certainement fervir à rafraîchir fubitement le fang ou les humeurs dans un état urgent d'effervefcence, & je penfe que deux ou trois gros réuffiroient mieux, & n'auroient pas des inconvéniens auffi fâcheux qu'une once ou deux, je fuis même perfuadé qu'il eft dangereux de purger avec le nitre, & que la mort de madame *V*...

n'a été causée que par une forte dose de nitre.

Si quid novisti, rectius.

EXPÉRIENCES ET OBSERVATION

Sur les effets du nitre (*) *dans le cheval; par M. HUZARD.*

Je fis en 1772 & 1773, à l'école royale vétérinaire de Paris, sous les yeux de M. *Chabert*, directeur de cette école, un grand nombre d'expériences sur les effets de différentes substances médicamenteuses dans les animaux domestiques. Voici celles qui sont relatives aux effets du nitre dans le cheval (*a*).

Je fis avaler à six heures du matin, le premier février 1773, à un cheval morveux (*b*), à jeun, une livre de nitre, dis-

---

(*) *Voyez* vol. lxxj de ce journal, *pag.* 401; lxxij, *pag.* 19, & *pag.* 22.

(*a*) M. *Bourgelat* avoit placé le nitre au rang des sels neutres purgatifs (*Matière médicale raisonnée, à l'usage des élèves de l'Ecole royale vétérinaire. Lyon*, 1771, in-8°, *pag.* 56.); il s'agissoit de constater s'il avoit réellement cette vertu dans les animaux.

(*b*) Ce cheval, destiné aux expériences, n'en

ſous dans une livre & demie d'eau commune (*a*); il déjeûna à neuf heures comme à ſon ordinaire; mais il ne voulut pas boire.

Quelques heures après les urines commencèrent à couler; elles étoient moins chargées & plus abondantes que de coutume; à onze heures le pouls qui, dans l'état naturel, battoit environ trente fois par minute s'accélera; le cheval fut attaqué de tranchées; il refuſa de manger, & le flanc devint très-agité : tous ces ſymptômes acquirent de l'intenſité juſqu'au lendemain.

Le 2 au matin, les urines étoient plus blanches & plus chargées; les tranchées, qui avoient été violentes & continuelles

---

avoit alors ſubi aucune antérieure. Il étoit hongre, de taille ordinaire, hors d'âge, en bon état, & la *morve* étoit à-peu-près dans le milieu de ſes périodes; la veille de l'adminiſtration du nitre, ſes urines étoient abondantes, colorées, ſédimenteuſes, & exhaloient une odeur forte.

(*a*) Comme le ſel d'Epſom, à la doſe d'une livre, purge quelquefois ſeul, & comme on le donne ordinairement à la doſe d'une demi-livre lorſqu'on le joint à quelque autre purgatif; pour le cheval on pouvoit eſſayer de donner une livre de nitre ſeul.

pendant la nuit, avoient diminué, mais le pouls étoit toujours très-accéléré, & les pulsations furent portées jusqu'à soixante-dix par minute : on entendoit des borborygmes continuels dans le ventre, & le cheval avoit des rapports en forme de rots; il ne restoit jamais dans la même situation, frappoit le sol des pieds de devant, ou se débattoit fortement quand il étoit couché; les muscles du bas-ventre se contractoient de temps en temps avec force; les flancs étoient creux, retroussés, tendus, les poils hérissés, la bouche enflammée remplie d'une grande quantité de bave visqueuse & écumeuse; il refusoit constamment les alimens solides ou liquides. Vers le soir, les urines devinrent épaisses, gluantes, beaucoup plus colorées & enflammées : il avoit de la peine à uriner; la langue étoit engorgée, & la bouche très-chaude regorgeoit de cette bave dont j'ai parlé; le cheval étoit très-foible, & le flux morveux étoit beaucoup augmenté par le nazeau gauche.

Le 3, la chaleur de la bouche & l'abondance de la bave diminuèrent; les excrémens qui, le deuxième jour, étoient dans l'état naturel, furent rares, secs, & rendus avec efforts & douleurs; le cheval

ne but que quelques pintes d'eau dans la journée (*a*), & il n'urina point, quoiqu'il se présentât souvent, & qu'il fît des efforts à cet effet; la tête étoit basse, les oreilles froides, & il resta long-temps couché.

Le 4, les urines continuèrent d'être colorées, rouges, sédimenteuses, & paroissoient occasionner de vives douleurs en sortant; la bave visqueuse qui s'écouloit par la bouche avoit une odeur fétide très-désagréable; le flux morveux étoit plus abondant.

Le 5, les épreintes, la difficulté de fienter & la sécheresse des excrémens subsistoient toujours; l'animal mâchonnoit continuellement; il avoit l'haleine fétide; l'air expiré ne passoit que difficilement par les nazeaux remplis d'un mucus épais & abondant : le refus des alimens & de la boisson fut toujours le même.

Le 6, le cheval mangea, & but quelque peu; les urines, toujours enflammées,

(*a*) Si on réfléchit que la dose de la boisson ordinaire d'un cheval est d'un, de deux, & quelquefois de trois seaux d'eau par jour, on regardera quelques pintes comme une boisson insuffisante, sur-tout dans un état maladif, & après d'abondantes évacuations d'urine.

huileuſes & très-chargées, furent abondantes, relativement au peu de boiſſon qu'il avoit pris ; la bave diſparut, & tous les accidens diminuèrent.

Le 7, il but davantage ; les urines coulèrent plus facilement & ſans douleur ; les glandes de deſſous la ganache & la parotide du côté gauche étoient très-engorgées, & le canal excréteur de cette dernière avoit un volume triple de ſon état naturel : du reſte le mieux ſe ſoutint, & l'appétit & les forces reparurent.

Le 8, l'engorgement des glandes étoit beaucoup diminué, & il n'y reſtoit plus que de la ſenſibilité. L'animal avoit repris de la gaieté & de la vivacité.

Je lui donnai le 9, de la même manière, une pareille doſe de nitre.

Il eſt inutile de répéter le journal des accidens, ils furent les mêmes que la première fois, mais à un degré moins fort ; l'animal paroiſſoit plus inſenſible à l'action du remède ; les urines, ſans être abondantes, furent toujours chargées & enflammées : la plupart des ſymptômes paroiſſoient ceſſés dès le 14, & il ne reſtoit qu'une eſpèce d'abattement apathique.

Le 15, je lui ouvris la jugulaire, & en tirai ſeulement quelques onces de ſang,

pour voir dans quel état il étoit; je ne trouvai, en plus grande partie, qu'un *coagulum* blanchâtre & ſanguinolent. J'avois envie de tuer ce cheval pour m'aſſurer des effets qu'auroit produits le nitre dans les viſcères à cette époque; mais M. *Chabert* voulut voir juſqu'où ils pourroient être portés dans l'animal vivant; j'en adminiſtrai donc une pareille doſe une heure après la ſaignée. Cette fois les ſymptômes parurent très-promptement & avec beaucoup de violence; ils furent portés au point que l'animal étoit continuellement & vivement agité: les urines qu'il rendoit étoit ſanguinolentes & purulentes, les tranchées violentes & continuelles; il ſe plaignoit douloureuſement, regardoit ſouvent ſon ventre qui étoit tendu & très-ſenſible; il faiſoit des efforts violens & inutiles pour fienter & uriner. Il mourut enfin le 17 après midi, troiſième jour de l'adminiſtration de la dernière doſe, dans des convulſions atroces & couvert d'une ſueur fétide.

J'en fis l'ouverture ſur le champ; le bas-ventre étoit rempli d'une liqueur brune très-fétide; le péritoine & les gros inteſtins, extrêmement diſtendus & enflammés, étoient de couleur violette dans

prèſque toute leur étendue ; les excrémens étoient noirs & ſecs dans les replis du colon, & humectés de cette liqueur brune dans le *cæcum ;* les inteſtins grêles n'offroient rien de particulier ; le méſentère & ſes vaiſſeaux étoient auſſi enflammés & très-engorgés, ſes deux lames étoient ſéparées en pluſieurs endroits, & formoient des poches emphyſémateuſes plus ou moins groſſes ; l'eſtomac contenoit peu d'alimens, ſa membrane épidermoïde étoit marbrée & ſemée de taches violettes dans toute ſa partie aponévrotique, qui s'enlevoit facilement & paroiſſoit entièrement déſorganiſée ; ſa partie veloutée avoit juſqu'à deux lignes d'épaiſſeur dans quelques-uns de ſes points ; elle étoit noire, déchirée & ſéparée de la membrane charnue en pluſieurs endroits ; les lambeaux, recoquillés & repliés ſur eux-mêmes, formoient des champignons de toute eſpèce ; la rate extrêmement flaſque étoit remplie d'un ſang noir & très-fluide ; l'épiploon étoit dans le plus haut degré d'inflammation, & ſes vaiſſeaux diſtendus & variqueux ; le foie, plus volumineux que dans l'état naturel, étoit d'une couleur livide & ſans conſiſtance ; le rein gauche étoit entièrement décompoſé & méconnoiſſable par

l'état inflammatoire qu'il avoit éprouvé; le droit, moins affecté, étoit rempli d'une matière purulente; la vessie très-épaisse & enflammée, contenoit peu d'urine semblable à celle rendue la veille de la mort.

Le tissu cellulaire de la poitrine étoit infiltré d'une humeur sanguinolente & putride; le sang des gros vaisseaux étoit très-liquide, & il s'en échappoit des bulles d'air; le cœur étoit flasque & d'une couleur blafarde; le poumon étoit affaissé; son lobe droit engorgé & tuméfié contenoit quelques abcès remplis d'une matière concrète (*a*).

Dans la tête, le cerveau étoit extrêmement mou, la sérosité des ventricules abondante & d'une couleur très-foncée; le tissu cellulaire des environs, les sinus & toute la membrane pituitaire étoient infiltrés d'une humeur semblable à celle du bas-ventre; le sinus frontal gauche & les cornets du nez de ce côté étoient ulcérés, cariés & remplis de pus grumeleux, fétide & sanieux; celui con-

(*a*) Cette tuméfaction & ces abcès étoient antérieurs à l'administration du nitre, & appartenoient vraisemblablement à la morve, dont ce cheval étoit affecté.

tenu dans les parties du côté droit étoit blanc & plus épais (*a*).

Je laisse aux médecins & aux physiologistes à faire, sur cette observation de médecine comparée, toutes les réflexions & les remarques dont elle peut être susceptible; il en résulte seulement, relativement à l'art vétérinaire, ainsi que des expériences que j'ai faites subséquemment & à de moindres doses, que le nitre n'est pas purgatif dans le cheval.

OBSERVATION

Sur une angine; par M. SOUQUET, docteur en médecine, conseiller-médecin du Roi, de l'hôpital de Boulogne-sur-Mer, pensionnaire de ladite ville, & correspondant de la Société royale de médecine de Paris.

Agé de soixante-cinq ans, d'une constitution forte & vigoureuse, d'un tempérament plutôt sanguin que bilieux, je

(*a*) L'ulcération de la membrane pituitaire, la carie des cornets & le pus du sinus, appartiennent exclusivement à la morve.

fus attaqué, le 24 septembre 1787, d'un mal de gorge léger à la base, ou partie postérieure de la langue & de l'amygdale gauche. La douleur & l'engorgement inflammatoire, qui alla en augmentant, malgré les gargarismes simples ordinaires, s'étendit peu à peu à la base de la luette derrière le voile du palais, au larynx & au pharynx; les deux côtés enfin furent bientôt également pris.... Je n'observai au surplus aucune espèce de régime pendant les premiers jours. La déglutition devint, dès le quatrième jour, fort laborieuse. Les soupes, les épinards, les boissons, le riz & autres farineux, étoient les seuls alimens qui passoient, même avec peine : cette difficulté d'avaler alla toujours en augmentant à tel point, que le septième jour la déglutition & la vocifération furent presque interceptées, puisque je ne pouvois boire à-la-fois, à cette époque, qu'une cuillerée à thé ou à café de liquide quelconque, ni faire usage d'aucun gargarisme sans éprouver des douleurs violentes. Le septième jour la déglutition fut absolument interceptée & la voix fort altérée.

J'employai d'abord les lavemens, les

pédiluves, deux fortes ſaignées du bras, les cataplaſmes émolliens, les ſangſues appliquées ſur la gorge & la pharyngotomie des deux côtés, avec beaucoup de difficulté, à raiſon de l'engorgement inflammatoire très-douloureux de la baſe de la langue, du larynx, du pharynx, &c. mais on n'aperçut qu'une goutte de ſang noir ſi épais, qu'il reſta à l'endroit de l'inciſion qui lui avoit donné iſſue, & le tout ſans le moindre ſuccès. Privé dans ce moment de tout eſpoir de réſolution & de ſuppuration, ne pouvant plus m'attendre qu'aux terminaiſons gangréneuſe & ſquirrheuſe; réfléchiſſant très-ſérieuſement & fort triſtement ſur mon état, qui n'offroit qu'une fin funeſte, je me déterminai à l'application du cataplaſme ſuivant, qui fut placé d'un angle à l'autre de la mâchoire inférieure. Je mis ſur des étoupes la pulpe molle des plantes émollientes que j'arroſai avec l'eſprit volatil de ſel ammoniac, & ſaupoudré de ſuite avec la poudre compoſée de celles de gingembre, de poivre, de canelle, de clous de géroſle, de noix-muſcade & de mouches cantharides, de chaque vingt-quatre grains, mêlées exactement enſemble; je verſai ſur le tout ſuffiſante quan-

tité d'eſprit de térébenthine, pour bien humecter & lier les poudres avec la pulpe. A peine ce cataplaſme fut-il appliqué ſur la gorge, & bien contenu par le bandage ordinaire, que j'éprouvai un million de piqûres ſemblables à celles des fourmis. Les douleurs allant toujours en augmentant, & ne m'étant pas poſſible de les ſupporter plus de cinq quarts-d'heure, je levai le cataplaſme, qui étoit ſec & dur comme une planche. La gorge & le col, dont l'épiderme ſe détachoit d'eſpace en eſpace, étoient très-rouges & enflammés. J'avalai de ſuite un plein gobelet de bière qui ſe trouva ſous ma main. Frappé encore de ma ſituation cruelle, & des ſuites funeſtes qu'elle m'avoit préſentées, je remis au même endroit le même cataplaſme ; mais la douleur fut encore ſi violente, que je ne pus la ſoutenir que pendant deux heures : l'altération étoit ſi forte, que je bus trois pots de bière dans l'eſpace de deux heures. Après le premier pot, j'en vomis la moitié ou environ ; je continuai enſuite à boire abondamment des boiſſons rafraîchiſſantes, acidules, agréables, & variées ſelon le goût. La ſoif extrême étoit auſſi forte que la répugnance pour toute eſpèce d'alimens étoit abſolue, ſur-tout

pour les viandes & les bouillons gras, dont je ne pouvois pas même entendre parler ſans une eſpèce d'averſion.

Les évacuations alvines ayant été nulles pendant ſept jours, malgré les lavemens, qui n'entroient plus à raiſon de la dureté de la matière excrémentitielle qui ſe préſentoit, il ſeroit difficile d'ajouter au travail laborieux que j'éprouvai pour me délivrer de ce rocher. Deux cuillerées d'huile de caſtor laxative, dont on fait uſage en Angleterre, en facilitèrent la ſortie.

Au rétabliſſement de la déglutition & de la vocifération, ſuccéda le hocquet qui, étant d'abord preſque continuel, diminua peu-à-peu à meſure que les ſucs ſe renouveloient, s'adouciſſoient & ſe rafraîchiſſoient par les boiſſons & les alimens; mais je ne pouvois prendre à-la-fois que deux ou trois cuillerées de crême de riz, de celles de pain, de gruau, &c. le tout ſans goût. Cependant le cinquième jour après l'application du cataplaſme, je mangeai un œuf frais; le lendemain le hocquet me quitta, & l'appétit me revint. Le goût pour la viande fut long-temps ſans revenir; je pouvois à peine la voir & la ſentir ſans répugnance juſqu'au quinzième jour, après le pre-

mier instant du rétablissement de la déglutition.

Mes forces ont été deux mois ou environ à se rétablir.

Les ulcères occasionnés par le cataplasme au cou, à la gorge & aux parties qu'il couvroit, ont suppuré longtemps, & ils ont été fort opiniâtres à se cicatriser.

Je me dispense de développer ici la cause qui a donné lieu au hocquet & à la répugnance pour les alimens, principalement pour les viandes, ainsi que la manière dont le cataplasme, qui est l'objet principal de la présente observation, a exercé son action; je dirai seulement que c'est la cinquième fois que j'ai eu occasion d'en faire usage, en pareil cas, sur différens individus avec le même succès depuis quarante-six ans que j'exerce la médecine.



OBSERVATION

Sur une paralyſie des extrémités inférieures, cauſée par une gibboſité de vertèbres dorſales, & guérie par le moxa, *la méthode de M. PERCIVAL POTT ayant été ſans ſuccès; par M. GIMÈS, ancien chirurgien-major, & maître en chirurgie à Argentan, réſidant à Boucey.*

Le 3 octobre 1784, je fus appelé chez M. de.... pour y voir une de ſes demoiſelles, âgée de quatre ans & demie, laquelle avoit une boſſe vers le milieu du dos. Cette jeune perſonne, qui jouiſſoit d'un embonpoint très-conſidérable, étoit devenue ſingulièrement pareſſeuſe à marcher depuis le commencement du printemps de la même année. Ses parens n'y faiſoient pas une forte attention, croyant que cette indiſpoſition pouvoit dépendre de l'embonpoint; cependant cette pareſſe augmentoit ſenſiblement de jour en jour.

Après avoir fait les plus exactes recherches ſur la colonne épinière, je vis que quatre vertèbres dorſales, en ſe portant en arrière ſans déviation d'aucun

côté, formoient une élévation, de manière que la quatrième (en comptant de haut en bas) commençoit à ſe déplacer pour ſe porter en arrière. La cinquième l'excédoit un peu. La ſixième formoit la partie la plus éminente de la boſſe, & la ſeptième avoit ſouffert un déplacement infiniment moindre; de ſorte que le ſommet de l'apophyſe épineuſe de la ſixième, ſe portoit de quatre ou cinq lignes plus en arrière que celui de l'apophyſe épineuſe de la ſeptième.

Les côtes, qui prenoient leur appui ſur les vertèbres déplacées, étoient rapprochées les unes des autres. Le ſternum formoit une tumeur ſaillante au devant, ſur-tout vers ſa partie inférieure.

La malade, en tel temps que je l'aie examinée, n'a donné aucune marque de ſenſibilité à l'endroit de la courbure, ni dans toute autre partie. Je prédis dès ce moment tout ce qui devoit néceſſairement ſuivre une pareille difformité. L'événement ne tarda guère à le vérifier; car le onze du même mois les mouvemens des extrémités inférieures commencèrent à devenir difficiles. La malade bronchoit à chaque pas qu'elle faiſoit. Si elle étoit droite ſans marcher, on voyoit ſes jambes tantôt plier, tantôt ſe croiſer,

& elle tomboit, ſi on n'accouroit vîte la ſoutenir.

Dans cet état, la malade eſſaya de marcher à l'aide d'un bâton. Cette reſſource ne lui fut pas d'un long ſecours, car elle faiſoit des chûtes toutes les fois qu'on l'abandonnoit à elle-même.

Elle perdit enfin toute faculté de mouvoir les extrémités inférieures; les articulations des hanches, des genoux & des pieds ſe roidirent; toutes acquirent une extenſion forcée, & les pointes des pieds décrivoient une ligne preſque droite avec la jambe; les muſcles abdominaux perdirent auſſi la puiſſance de ramener les parties ſupérieures ſur les feſſes: toutes ces parties furent privées de leur ſenſibilité & de leur chaleur naturelle.

Si on cherchoit à ramener ces parties à la flexion, on l'obtenoit en employant peu de force; mais, ainſi qu'un corps élaſtique, elles revenoient ſubitement reprendre leur extenſion. La chaleur & la ſenſibilité naturelle furent éteintes dans toute l'étendue du corps qui ſe trouvoit au deſſous de la courbure, ſi on en excepte les viſcères du bas-ventre, qui ne furent cependant pas ſans atteinte, car les urines & les excrémens ſortirent

par

par fois involontairement; la respiration devint laborieuse, le pouls petit, dur & fréquent; la malade éprouva même une fois des vertiges, mais qui n'eurent point de suites fâcheuses.

Les symptômes, que je viens de décrire, ressemblent si parfaitement à ceux que M. *Percival Pott* a détaillés avec tant d'exactitude (remarque sur la paralysie des extrémités inférieures, accompagnée de la courbure de l'épine du dos), qu'il étoit impossible de se tromper sur la nature de la maladie. Je proposai donc l'usage des cautères de chaque côté de la courbure, ou des *moxas;* ces moyens parurent trop cruels, & furent rejettés pour livrer cette malheureuse victime entre les mains d'un paysan rebouteur, qui assuroit réduire la prétendue luxation. Un mois s'écoula pendant cette tentative chimérique & ignorante.

Leurs espérances furent trompées, & je fus requis de nouveau; mais ne voulant me charger de cette cure qu'après avoir consulté quelque grand maître de l'art, je fis un mémoire dans lequel j'exposai les raisons qui me faisoient préférer la méthode de M. *Pott* à celle de M. *Pouteau*. Ce fut M. *Louis* qui y fit la réponse le 15 octobre 1784; il confirma

le choix que j'avois fait en ces termes : « Le conſeil ſouſſigné, qui a lu avec attention le mémoire de M. *Gimès* ſur une difformité de l'épine d'une jeune demoiſelle de quatre ans, eſtime auſſi que le cautère potentiel eſt préférable aux procédés de feu actuel, &c. »

Ce fut avec la plus grande exactitude que j'apposai les cautères de chaque côté de la courbure. Le 24 octobre, les eſcares devinrent un peu plus grandes que les ouvertures des emplâtres qui avoient été faites ſur le deſſin qu'en donne M. Pott, (*loco citato*, *pag. 36.*) Tout le reſte ſe trouva ſelon ſes vues. Les eſcares furent panſées avec le ſtyrax. Un moment après, la malade demanda à aller à la garderobe : dans cet inſtant, on aperçut un tremblement conſidérable à la jambe gauche ; & ſur les ſix ou ſept heures, cette même jambe exécuta quelques légers mouvemens de flexion. A cette époque les extrémités inférieures recouvrèrent leur chaleur, mais non leur ſenſibilité, puiſqu'on pouvoit la pincer ſans qu'elle s'en aperçut. Des mouvemens peu apparens ſe firent apercevoir à la jambe & à la cuiſſe droite le 26 du même mois. Les choſes reſtèrent dans le même état juſqu'au 28 de janvier 1785, quoique

les cautères euſſent fourni une ſuppuration abondante. A cette dernière époque les articulations du pied avec la jambe & celles des orteils, qui avoient juſqu'alors été immobiles, purent exécuter quelques mouvemens, à la vérité bien peu ſenſibles. Cette méthode fut continuée juſqu'au mois d'avril, & tout ce temps s'eſt paſſé ſans la moindre amélioration : au contraire, il ſembloit que les foibles avantages que nous avions obtenus ſe perdoient inſenſiblement.

A cette époque, la malade eut la petite-vérole, qui fut diſcrète & très-bénigne. Cette maladie ſuivit ſes différentes phaſes, ſans nous offrir aucun phénomène digne de remarque. Pendant ce temps les ulcères du dos ſe cicatrisèrent. Il en falloit venir à une ſeconde application ; mais les ſuccès que nous avions obtenus avoient été ſi lents & ſi peu conſolans, que le père & la mère ne purent ſe décider, vu que l'enfant auroit beaucoup ſouffert dans l'application des cautères, & dans les différens moyens que j'avois employés pour entretenir la ſuppuration ; & moi-même, qui perdois d'autant plus l'eſpoir de guérir ma malade, que dans toutes les obſervations de MM. *Pott* & *Beremb͏roëck*, deux

ou trois mois avoient ſuffi pour terminer, ou du moins pour en avancer la cure. (La ſeconde diſſertation, traduite par M. *Duchanois*, n'avoit pas encore paru.) Cette méthode fut donc abandonnée pour eſſayer les brûlures du *moxa*.

Le 3 du mois de mai, le premier *moxa* fut appliqué entre la ſeconde & la troiſième des vertèbres déplacées, lieu qui formoit la partie la plus éminente de la boſſe. Il étoit onze heures du matin, & vers les deux heures après midi, la malade pouvoit exécuter tous les mouvemens de flexion des hanches, des genoux & des pieds; pour-lors la ſenſibilité reprit ſes droits qu'elle avoit perdus depuis le commencement de la maladie. Ce mieux ſe ſoutint pendant tout le temps de la ſuppuration, qui dura juſques vers le 8 du mois ſuivant.

Le 11 juin, je fis brûler un ſecond cylindre ſur la cicatrice du premier; celui-ci augmenta tellement l'action muſculaire, que trois heures après la brûlure, elle fut aſſez forte pour avancer le tronc ſur les feſſes, & la malade a pu être longtemps aſſiſe, & faire agir ſes extrémités inférieures en tout ſens. L'eſcare ſe ſépara dans ſon temps, & la ſuppuration continua avec abondance juſques dans

les premiers jours de juillet, que la cicatrice commença à couvrir l'ulcère.

Une troisième brûlure fut faite le 8 de juillet ; celle-ci ne fut pas moins étonnante par ses succès que les précédentes : il y avoit ce jour-là de la compagnie au château ; & comme on étoit à faire la pêche des fossés, la petite malade demanda à y être apportée. Madame sa mère la tenoit sur ses genoux ; elle en descendit, & eut assez de force pour se tenir droite, étant un peu soutenue. Le même soir, elle commença à faire quelques pas en se soutenant aux meubles, & dans quelques jours, elle put faire le tour de la chambre, en se soutenant à tout ce qu'elle pouvoit saisir. L'escare enlevée, la suppuration fut la même que celle des brûlures précédentes, & les résultats les mêmes. Lorsqu'elle fut tarie & la cicatrice parfaite, je fis consumer un quatrième moxa sur le même endroit. Ce fut le 18 août. Dès le lendemain, la malade marcha sans se soutenir à aucune chose ; il est vrai que ses pas n'étoient point encore bien affermis, & qu'elle traînoit un peu son pied droit. C'est ainsi que les effets du feu se sont manifestés subitement sans que la suppuration qui suivoit la chûte de l'escare, nous ait procuré

dans aucun temps le moindre avantage.

Je me flattois dans ce temps que mes soins seroient couronnés par un heureux succès. Plein de cette confiance, je permis à ma malade, aux sollicitations de madame sa mère, quelques courtes promenades dans une petite cariolle, & dans les beaux jours seulement, mais on donna beaucoup trop d'étendue à ma condescendance, & je ne tardai pas à m'en repentir; car souvent on sortoit par la pluie, & on ne revenoit que la nuit au château. La petite malade n'étoit protégée que par un parapluie, la voiture n'étant pas couverte. Toutes mes représentations à cet égard étoient absolument inutiles. Ce fut dans ce temps que les forces de la malade commencèrent à se perdre, & les progrès de la rechûte furent d'une rapidité étonnante.

Le 26 septembre, un cinquième *moxa* fut brûlé sur la gibbosité, & entre l'espace de la première & de la seconde vertèbre déplacée; mais celui-ci ne fut pas entièrement consumé, à cause des mouvemens & des contorsions que fit la malade. L'escare qui en résulta, fut plus superficielle, mais aussi beaucoup plus large. La suppuration, quoique infiniment plus abondante & plus long-temps

continuée, ne nous fut d'aucun ſecours; bien au contraire les forces continuèrent à ſe perdre. Lorſque la cicatrice fut complète, des circonſtances étrangères m'empêchèrent d'appliquer, immédiatement après, un ſixième cylindre. La foibleſſe augmenta au point que le relâchement du canal inteſtinal permit aux excrémens de ſortir ſans que la malade s'en aperçut, & cela pendant deux jours. Nous fîmes eucore uſage une ſixième fois du *moxa* le 15 novembre, que j'appliquai à l'endroit des quatre premières brûlures. Trois heures après, la malade avoit recouvré une grande partie des forces perdues; elle étoit preſque au même point où l'avoient miſe les quatre premières brûlures. Ce bien-être ne fut pas d'une longue durée. Deux jours après, la malade avoit entièrement perdu l'uſage de ſes jambes, qui reprirent leur première inflexibilité. Pluſieurs circonſtances réunies m'ayant fait perdre de vue ma malade, ce ne fut que vers les premiers jours de février ſuivant, que je recommençai à lui donner mes ſoins. La courbure de l'épine pendant ce laps de temps s'étoit conſidérablement accrûe, de ſorte que trois premières vertèbres dorſales, qui n'avoient ſouffert juſqu'alors aucun dépla-

cement, s'étoient portées en arrière pour commencer la gibbosité qui étoit infiniment plus saillante. Les vraies côtes en dehors, le sternum en devant avoient souffert des déplacemens en raison de celui de l'épine.

Les succès que j'avois obtenus par les procédés du feu, me faisoient tout espérer de ce moyen; ce qui me fit proposer l'application de deux cylindres à-la-fois, mais toujours sur la partie la plus saillante de la courbure; ce qui fut exécuté le 9 du même mois. La malade reprit quelques forces dans le temps de la suppuration, qui continua fort long-temps.

Le 22 avril, je plaçai un cylindre de coton entre les deux premières vertèbres dorsales, qui étoient les deux dernières déplacées.

Quelques jours avant la chûte de l'escare, la petite malade se sentit assez de force pour descendre de son lit, & se soutenir sur ses jambes, mais sans pouvoir exécuter aucun mouvement de progression.

Le 2 du mois de mai, j'en appliquai un autre plus bas. La suppuration, qui fut assez longue, ne fit que soutenir les avantages obtenus par les précédens.

Le 15 juillet, je fis brûler deux cylin-

dres à-la-fois, un de chaque côté de la boſſe, & exactement à l'endroit où M. *Pott* conſeille l'application de ſes cautères. Ils ne furent pas entièrement conſumés ſur la partie, les mouvemens violens de la malade les ayant fait échapper pluſieurs fois. Je réitérai la même application ſur les eſcares, le 19 du même mois, par un ſeul *moxa* à-la-fois, pour ne pas riſquer le même inconvénient. L'effet de ces brûlures ſe manifeſta par une liberté entière dans le tronc & les extrémités inférieures, & ce fut là l'époque à laquelle la reſpiration devint libre. La petite malade l'exprimoit en ces termes : *Je ſoupire mieux*. Enfin, le 12 novembre je brûlai encore un cylindre du côté de la courbure, & le lendemain un autre du côté oppoſé. Ces derniers ont aſſuré la parfaite guériſon ; mais les parties déplacées ont conſervé, & conſerveront ſans doute toujours leur difformité.



EXTRAIT
D'UN MÉMOIRE

Sur des filamens, taches mobiles, globules, & toiles d'araignées très-déliées qui paroissent voltiger devant les yeux; lu, le 19 janvier 1788, à l'Académie royale des sciences; par M. DEMOURS fils, médecin de la Faculté de Paris, & médecin-oculiste du Roi en survivance.

Les personnes qui sont incommodées de ces sortes de taches, rendent quelquefois différemment la manière dont elles les apperçoivent. Ces taches paroissent aux unes comme *des filamens ondoyés*, aux autres comme des *zigzags*, *des brouillards légers*, *des espèces d'étoiles avec des queues*, *des petits duvets de coton noir*, *des serpentaux*, *des points noirs très-petits qui nagent lentement dans l'atmosphère*, *des globules*, *des petits rubans à demi-transparens & qui forment comme des nœuds*, *des petites portions de gomme arabique à demi dissoutes dans l'eau*: le tout n'ayant que l'opa-

cité néceſſaire pour être diſtingué du fond de l'air, ſur-tout lorſqu'on les examine dans un ciel ſerein.

Toutes ces petites apparences montent lorſqu'on élève les yeux avec un peu de promptitude, par exemple de la pointe des pieds vers le ciel, & ſi alors on fixe la vue ſur un nuage, ou quelque autre objet, elles deſcendent lentement vers le bas de l'œil, & on ceſſe de les appercevoir tant que les yeux reſtent fixés ſur le même objet; mais au moindre mouvement des yeux, elles quittent l'endroit où leur peſanteur les avoit entraînées, & on les apperçoit de nouveau. De toutes ces taches, celles qui ſont ſous la forme de filamens, ſont les plus faciles à appercevoir pour les perſonnes qui en ſont incommodées. Ces filamens ont des mouvemens vagues ſuivant les mouvemens de l'œil. Tantôt ils ſe contournent, d'autres fois ils s'étendent, puis dans un autre mouvement de l'œil, ils ſe ploient à certains endroits, & ces changemens de poſition ſont ſur-tout diſtincts, lorſqu'ils paſſent en deſcendant devant l'axe optique. Aſſez ordinairement il y en a deux ou trois qui dominent ſur les autres & qui ſont plus apparens; mais il y en a

ſouvent une infinité d'autres plus petits, plus difficiles à appercevoir, & une multitude prodigieuſe de petits globules, les uns iſolés & les autres par paquets, qui conjointement avec les filamens, paroiſſent tomber comme une petite pluie extrêmement fine, lorſqu'après avoir élevé les yeux un peu rapidement, on les fixe ſur un endroit éclairé, par exemple, ſur une muraille blanche, dans le ciel, ou ſur du papier blanc, car il faut la préſence d'une certaine quantité de lumière pour que l'ombre de ces petits corps puiſſe être diſtincte ſur la rétine, attendu qu'ils ne ſont point entièrement opaques, & qu'ils tranchent peu ſur la tranſparence des humeurs de l'œil. Il y a auſſi quelquefois comme de petites grilles nageantes; quelques-unes ſont plus peſantes & paroiſſent deſcendre plus vîte; en général, les filamens ſont les plus légers; ils deſcendent toujours les derniers; ils ſont comme des tubes de baromètres contournés à demi tranſparens, dans leſquels il paroît quelquefois des globules dont le milieu eſt un peu plus obſcur, & qui ont l'air de petites bulles de ſavon.

L'Académie vient de voir dans le flacon plein d'eau qu'elle a ſous les yeux,

des filamens contournés & des fragmens de verre qui donnent une idée assez exacte de l'apparence que présentent ces sortes de taches, & qui montent & descendent à volonté, selon la pression plus ou moins considérable que l'on exerce sur la portion d'air contenue entre la surface de l'eau & l'ouverture du flacon.

On voit peu toutes ces apparences dans une chambre médiocrement éclairée. Le soir, à la lumière, on est obligé, pour les voir, de les chercher avec beaucoup d'attention & à plusieurs reprises, sur un papier blanc, & ils ne paroissent que comme de très-petites portions de fumée, à peine sensibles. On les voit, d'une manière à la vérité imparfaite, dans la flamme d'une bougie en tenant les yeux à moitié fermés. On les apperçoit encore, quoique bien foiblement, en tournant les yeux vers le ciel, à un très-grand jour, & en les élevant à plusieurs reprises sans les ouvrir. Lorsqu'on les cherche dans un ciel serein ou couvert de nuages blancs, ou dans un autre endroit très-éclairé, on les apperçoit bien mieux en fermant les yeux à demi : ils paroissent alors plus brillans. On les voit d'une manière bien distincte

dans le brouillard, le reflet de l'eau & ſur la neige. Le plus ſouvent on en voit des deux yeux; quelques perſonnes cependant n'en apperçoivent que d'un ſeul.

Ces petites apparences, par leur peſanteur, ſe précipitent toujours vers le bas de l'œil, lorſqu'on regarde un objet un peu élevé; ſi on tourne le viſage vers la terre & qu'on les examine, par exemple, entre ſes jambes, ſur du ſable blanc, alors la poſition des globes étant changée, ils ne ſe précipitent plus vers le bas de l'œil, mais ils ſe raſſemblent vers l'extrémité de l'axe optique, où on les examine plus à l'aiſe. Si on ſe couche ſur le dos, à la campagne, & qu'on regarde le ciel en inclinant un peu la tête & les yeux en arrière, au lieu d'aller du côté des pieds, leur mouvement ſe dirige du côté du front qui eſt alors la partie baſſe.

Quoique la petiteſſe de ces atômes à demi opaques ſoit prodigieuſe, ils doivent paroître avoir une certaine étendue, parce qu'ils ſe trouvent au-devant d'un corps lenticulaire qui a la propriété de groſſir les objets; & je crois qu'on ne doit point appercevoir, ou que très-peu diſtinctement, ceux qui ſe trouvent

derrière ce corps. Leur diamètre paroît augmenter à mesure qu'on s'éloigne du plan sur lequel on les examine ; tel filament qui, vu sur une feuille de papier blanc très-éclairée, paroît avoir un sixième de ligne de diamètre & un pouce de long, lorsqu'on regarde le ciel ou une muraille blanche éloignée de 20 ou 30 pieds, paroît avoir deux lignes de diamètre & plus d'un pied de long. Ces phénomènes sont faciles à expliquer par les loix que la lumière suit dans ses mouvemens, & je sortirois de mon sujet si j'entrois dans cette explication.

Il n'est pas donné à tous ceux qui sont affectés de cette incommodité de pouvoir en rendre un compte aussi détaillé ; & ceux même qui les observent avec le plus d'exactitude, ne sont parvenus qu'au bout d'un an ou deux, & quelquefois plus, à les faire manœuvrer, pour ainsi dire, à volonté, & à amener, lorsque bon leur semble, tel filament par tel mouvement de l'œil, dans l'axe optique, pour l'examiner plus attentivement. Ces détails, quoique longs, ne le paroîtront pas au grand nombre de ceux qui sont inquiétés par ces mouches volantes.

Une expérience faite par M. *de la Hire*,

jette du jour ſur les différens phénomènes que préſentent ces ſortes de taches mobiles : elle conſiſte à recevoir ſur un papier ou un linge blanc, les rayons du ſoleil à travers un carreau de vitre dans lequel il ſe trouve de ces grains, de ces bouillons & de ces filets qui s'y rencontrent ſi communément, & qui, quoique tranſparens, font une réfraction différente de celle du verre dont ils ſont environnés. Ces grains, ces bouillons & ces filets, paroiſſent ſur le linge ou le papier comme les corpuſcules en queſtion ſur la rétine.

La nature de cette incommodité n'eſt point, ou que très-imparfaitement connue ; les uns attribuent ces phénomènes à l'inſenſibilité de quelques filets du nerf optique d'après Willis (*n*), ou à l'engorgement de quelques vaiſſeaux de la rétine devenus variqueux (*b*). Les au-

---

(*a*) *Quoties . . . . puncta nigricantia aut aſſulæ concatenatæ ob oculos verſantur, veriſimile eſt hanc apparitionem propterea fieri, quoniam nervi optici filamenta quædam obturantur.* Cerebr. anat. cap. 21.

(*b*) *Cùm rationes opticæ mihi perſuaſiſſent ſimulacra iſta oriri vitio partium retinæ à vaſis ſanguiferis nimium tenſis infractiſve contectarum*, &c. Pitcarn. theoria morborum oculi, pag. 14.

tres ſentant que cette explication eſt défectueuſe, que ces corpuſcules qui paſſent, repaſſent, s'élèvent, s'abaiſſent, qui nagent diſtinctement dans un fluide, ſeroient fixes s'ils étoient cauſés par l'inſenſibilité de quelques filets du nerf optique, ou par l'engorgement de quelques vaiſſeaux de la rétine devenus variqueux, ont mis leur ſiège dans l'humeur aqueuſe, comme MM. *de la Hire* (*a*) & *Le Roi* (*b*); d'autres enfin ont cru avec *Morgagni* que ces apparences, dans certains cas, étoient occaſionnées par des ſtries que formoit ſur la cornée l'humeur lacrymale épaiſſie (*c*).

C'eſt à l'atonie de quelques filets du nerf optique, ou à l'engorgement de quelques vaiſſeaux de la rétine, que le plus grand nombre des gens de l'art attribuent aujourd'hui ces phantômes. Les preuves en ſont ſous les yeux de l'Académie. Les malades objectent en vain

---

(*a*) Mém. de l'Académie, tom. ix, pag. 571.

(*b*) Hiſtoire de l'Académie, année 1760, pag. 53.

(*c*) *Spectra illa .... variantur ad palpebrarum præſertim motum, lacrymalem illum impurum laticem dimoventium, &c.* adverſar. anat. vj, animadverſ. lxxv, de cauſis punctorum ... oculis obverſantium.

que ſi ces accidens étoient dus à l'une ou l'autre de ces cauſes, les taches ſeroient fixes & ne paroîtroient pas nager. On leur répond qu'elles ne paroiſſent avoir du mouvement que parce qu'ils remuent les yeux ; & les malades, par le reſpect que l'on a pour les choſes qu'on n'entend pas, mettent fin à leurs objections.

Deux princeſſes auguſtes, affectées de cette indiſpoſition, me firent l'honneur de me conſulter preſque dans le même temps. Leur confiance m'excita à redoubler d'attention pour rechercher tout ce qui pouvoit jeter du jour ſur un accident auſſi mal connu, & dont la nature avoit déja piqué ma curioſité. C'eſt le fruit de ces recherches que je mets ſous les yeux de l'Académie.

M. *Le Roi*, hiſt. de l'Acad. an. 1760, pag. 53, rapporte qu'une perſonne, inquiétée par cette incommodité, conſulta tous les oculiſtes, mais qu'ils furent auſſi peu d'accord ſur le lieu, la nature & la cauſe de la maladie, que ſur les remèdes. Il propoſe d'ouvrir la cornée pour évacuer l'humeur aqueuſe, dans laquelle il plaçoit, avec M. *de la Hire* & beaucoup d'autres phyſiciens, le ſiége de ces corpuſcules. Des opinions connues,

c'étoit la plus plausible, puisque ces corpuscules paroissent distinctement nager dans un fluide ; mais ce qui la détruit entièrement, c'est que dans certains cas, très-rares à la vérité, ces taches augmentent, quelquefois même rapidement, qu'elles finissent par former un brouillard dont la mobilité diminue tous les jours, & qu'elles sont suivies de l'opacité du crystallin. C'est ce qui a fait dire à *Maître-Jan*, qui, comme beaucoup d'autres, ne connoissoit pas leur mobilité, que *leur rapport avec ces imaginations qui précèdent les cataractes, lui faisoit conjecturer que c'étoit un vice de quelques fibres qui composent les pellicules extérieures du crystallin, ou bien une dilatation des veines répandues par sa membrane* (*a*). On sait que les anciens croyoient que la cataracte étoit formée par des parties rameuses qui nageoient dans l'humeur aqueuse, & se réunissoient pour former une pellicule qui bouchoit la pupille. Une observation, exacte d'ailleurs, les avoit conduits à une explication vicieuse. Le crystallin étant le véritable siége de la cataracte, il en

(*a*) Traité des maladies de l'œil, p. 281, édit. in-12.

résulte que ces taches, ces filamens qui, dans des cas particuliers, sont des symptômes du principe de cette maladie, doivent avoir leur siége dans l'intérieur de la capsule qui enveloppe cette lentille. Je connois une personne qui voit une quantité innombrable de ces taches, depuis quarante ans, & qui a la moitié postérieure du crystallin de l'œil droit opaque depuis plus de trente. Une dame pour laquelle j'ai consulté avec M. *Jeanroi*, en voit depuis quinze ans, & il s'est formé de petites barres opaques bien visibles dans les deux crystallins, depuis environ dix ans, qui lui permettent de voir, mais d'une manière imparfaite. M. de *M.****, lieutenant-général des armées du Roi, en voit des deux yeux, & celles du gauche se sont converties récemment en un brouillard qu'on apperçoit aisément à travers la pupille, & qui menace le crystallin d'une opacité complète. Je pourrois citer plusieurs exemples semblables; cependant ces cas sont rares en général.

Afin qu'il ne pût me rester aucun doute sur le siége de ces taches volantes, j'ai ouvert la cornée, dans des circonstances semblables, pour donner issue à l'humeur aqueuse, comme on l'avoit

proposé (*a*), & dès le lendemain de cette légère opération, les malades ont apperçu les mêmes filamens, les mêmes phénomènes, sans qu'il y en ait eu un seul de moins. Un de ceux qui se sont soumis à cette expérience, est un homme qui a beaucoup de connoissances, & qui auroit remarqué le plus léger changement s'il en fût survenu.

Des raisons précédentes & de ces expériences, je me suis cru autorisé à conclure que le siége de ces corpuscules est dans l'humeur de *Morgagni*, dont quelques petites portions, sans beaucoup perdre de leur transparence, acquièrent une densité, une pesanteur & une réfringence plus considérables. Cette humeur, qui a reçu le nom du célèbre anatomiste qui l'a observée avec le plus d'exactitude, environne le crystallin & paroît être destinée à nourrir ce corps qui est libre dans sa capsule. Elle est parfaitement transparente, & quoiqu'elle soit en très-petite quantité, les portions qui acquièrent une certaine opacité étant d'une ténuité extrême, peuvent se mouvoir

(*a*) ADAM & LE HOC. *an præcavendæ cataractæ oculi paracentesis*, 1730. M. *Le Roi*, hist. de l'Académie, an. 1760, pag. 53.

librement dans une aussi petite quantité de fluides. Quelques anatomistes ont révoqué en doute l'existence de cette humeur : on peut la démontrer aisément, en plongeant la pointe d'une lancette dans le crystallin d'un œil de mouton, après avoir enlevé la cornée, écarté l'uvée, & essuyé à plusieurs reprises la capsule du crystallin avec un linge fin. Il sort sur le champ une goutte d'une humeur limpide, que l'on ne trouve pas toujours d'une manière également marquée. Il y a apparence qu'elle perd de sa fluidité après la mort, & qu'elle diminue de quantité à mesure que l'on avance en âge. D'ailleurs, en pratiquant la section de la cornée dans l'opération de la cataracte, lorsque le diamètre de la pupille m'a permis de plonger en passant la pointe du bistouri dans cette ouverture pour ouvrir la capsule du crystallin, j'ai vu, nombre de fois, une certaine quantité de liqueur blanchâtre jaillir de la petite plaie faite à la capsule, & ce n'étoit autre chose que l'humeur de *Morgagni* devenue opaque. Je connois une personne incommodée de ces taches volantes, & bien capable de les observer avec exactitude, qui voit, entr'autres apparences, au très-grand jour dans un ciel

bien pur, une *ligne gommeuse*, suivant son expression, qui paroît lumineuse, ne change que très-lentement de position aux différens mouvemens de l'œil, & qui ne peut être dûe qu'à une ondulation infiniment légère de la couche extérieure du crystallin, dont la densité n'est guères plus considérable que celle de l'humeur de *Morgagni*.

Quant au pronostic, il n'est pas fâcheux. On doit cependant prendre garde de les confondre avec les taches qui sont fixes par rapport à l'axe de la vision, & qui, causées le plus souvent par des accidens du nerf optique ou de la rétine, sont ordinairement des signes précurseurs de paralysie de l'une ou de l'autre de ces parties, sur-tout lorsqu'elles sont récentes & qu'elles augmentent. Elles demandent de l'attention. Celles dont nous nous occupons sont, par rapport à la cataracte, ce que sont les graviers par rapport à la pierre; mais quoique pour une personne dans la vessie de laquelle il se forme une pierre, il y en ait une multitude prodigieuse qui sont sujettes à des graviers, ces taches volantes m'ont paru avoir avec la cataracte un rapport encore bien plus éloigné. Autant qu'il est possible de juger par approxi-

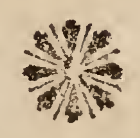
mation, ſur ſept cens perſonnes qui en ſont affectées, il y en a à peine deux chez leſquelles elles indiquent une diſpoſition à cataracte. Au reſte, on rencontre dans la pratique ces cas en plus grande proportion, parce que tous ceux dont le cryſtallin commence à s'obſcurcir demandent des conſeils, tandis que parmi ceux qui ſont incommodés de ces ſortes de taches, s'il s'en trouve quelques-uns qui en ſoient fort inquiétés, il y en a un nombre prodigieux qui n'y font pas même attention, & qui n'en parlent pas aux gens de l'art. Elles ſont infiniment communes, & ne m'ont pas paru être, comme on l'a cru, cauſées ni entretenues par l'application des yeux.

Le meilleur remède eſt de tranquilliſer l'imagination de ceux qui en ſont alarmés, & de leur apprendre que ces ſortes de phantômes qui augmentent quelquefois très-lentement pendant les cinq ou ſix premières années, ſubſiſtent pendant tout le reſte de la vie ſans aucune eſpèce d'incommodité, qu'elles ne demandent aucun remède ni même aucune eſpèce de précautions, lorſqu'elles ne ſont point accompagnées d'autres accidens; & que l'imagination une fois tranquilliſée, on les oublie au point de

ne

ne les plus voir qu'en les cherchant, à moins qu'on ne ſe trouve en plein air, où elles paroiſſent toujours d'une manière bien ſenſible, mais ſans aucune gêne. Je connois un grand nombre de perſonnes qui en voient depuis trente, quarante ans & plus, ſans que leur nombre ou leur figure ait éprouvé le plus léger changement.

Les expériences que j'ai tentées, quarante Mémoires à conſulter envoyés de différentes provinces & qui ſont ſous les yeux de l'Académie, conjointement avec le réſultat des queſtions que j'ai faites à quatre-vingt-huit perſonnes qui m'ont conſulté pour cette incommodité depuis que je m'occupe ſérieuſement à en rechercher la nature, me donnent lieu d'eſpérer que je ſuis parvenu à la trouver. L'Académie jugera ſi mes eſpérances ſont fondées.



OBSERVATIONS

Sur la distillation des plantes, dites inodores, *lues à la Séance publique de 1787, au collège de pharmacie ; par M. DELONDRES, du collège de pharmacie de Paris.*

Les expériences intéressantes que M. *Delunel*, membre du collège de pharmacie, a déja faites sur la distillation des plantes, dites *inodores*, ont assuré l'existence de principes volatils particuliers à chaque plante ; mais je crois avoir remarqué qu'un léger mouvement de fermentation étoit d'un grand secours pour favoriser le développement de ces principes, & que ce moyen n'avoit pas l'inconvénient de la contusion, laquelle, en mutilant la plante, comme l'observe très-judicieusement notre confrère, divise tellement son parenchyme, que l'odeur herbacée qui en résulte efface celui qui lui est propre. Il paroît que si la fermentation n'a pas été admise jusqu'à présent dans cette circonstance, c'est sans doute pour deux raisons ; la première que, quand bien même on auroit essayé de

l'employer, le degré à saisir pour y parvenir passe si rapidement, qu'il ne seroit pas surprenant que le procédé eût été en défaut dans les mains de ceux qui l'auroient tenté; la deuxième cause, c'est l'espèce d'éloignement que nous ont donné pour ce moyen presque tous les auteurs qui ont traité le même sujet. La pharmacopée de Londres conseille bien, il est vrai, de faire macérer les plantes pendant plusieurs jours, en y mêlant des sels neutres, ou même des acides; mais c'est pour empêcher précisément cette fermentation que je regarde si nécessaire pour le succès de mon procédé. L'auteur d'un autre ouvrage, non moins recommandable que la pharmacopée de Londres, semble trancher toutes difficultés, en prétendant que toutes les plantes qu'il appelle inodores, donnent absolument tous les mêmes principes à la distillation; que leurs produits ont tous la même propriété médicinale; qu'il faut les distiller à feu nud de préférence; que leur odeur empyreumatique provient de l'huile éthérée qui se dissout dans ces eaux, &c. &c. Mais il seroit superflu de s'arrêter plus long-temps à une pareille discussion, je passe bien vîte à l'objet de ce Mémoire.

Je n'ai pu encore finir l'application de mon procédé ſur les plantes vulgairement & très-improprement appellées *inodores*, que je ne déſeſpère pas de voir rentrer un jour dans la claſſe immenſe de celles qui ſont plus ou moins odorantes; mais je l'ai fait ſur le perſil, le cerfeuil, & tout récemment ſur le lis des vallées, le lis & la tubéreuſe, dont juſques à-préſent il a été impoſſible de rendre viſible à l'homme cette eſſence, ce parfum qui a toujours tant flatté ſon odorat. Pour y parvenir, je me ſuis ſervi de deux véhicules, l'eau & le vin; ce dernier m'a paru devoir être préféré, en ce qu'il ne permet pas le paſſage auſſi rapide de la fermentation ſpiritueuſe à la putréfaction.

J'ai donc mis, par exemple, des fleurs de lis entières avec leurs piſtils & leurs étamines en macération, avec le double de leur poids de vin blanc dans un matras bien bouché, & d'une grande capacité. Les premiers jours en débouchant le vaiſſeau, on n'apercevoit que l'odeur des lis; mais le quatrième jour, il s'eſt fait remarquer une odeur vineuſe, qui dominoit même ſur celle des lis; c'eſt à ce moment que j'ai reconnu que la fermentation étoit à un degré ſuffiſant: j'ai pro-

cédé à la diſtillation au bain-marie, j'en ai retiré une liqueur fort agréable, que j'ai cohobée ſur de nouvelles fleurs, & ai opéré de même à trois repriſes différentes ; enſuite j'ai étendu une partie du produit dans un grand volume d'eau ; j'ai aperçu qu'il s'eſt élevé à la ſurface une ſubſtance graſſe, onctueuſe ; je l'ai ſéparé du reſte de la liqueur ; à l'aide d'un entonnoir, je l'ai introduite dans un flacon, & en peu de temps, j'ai vu avec la plus grande ſatisfaction cette ſubſtance devenir concrète, blanche, tranſparente, & affectant une configuration criſtalline. Le ſurplus de la liqueur, outre une odeur très-ſuave, avoit un goût ſucré fort agréable, provenant ſans doute des glandes nectaires, dont les cellules avoient été briſées pendant l'opération.

Il eſt à remarquer que la cohobation n'eſt pas ſeulement employée ici pour que la liqueur ſoit plus chargée d'huile eſſentielle, mais parce que, comme M. *Macquer* l'a fort bien obſervé, les huiles eſſentielles n'étant ſolubles dans l'eſprit de vin qu'eu égard à leur acide, elles perdent cette diſſolubilité à meſure que l'acide ſe dégage par les diſtillations ſucceſſives qu'on leur fait ſubir ; par conſéquent des diſtillations réitérées ſans ajou-

ter de fleurs, euſſent eu le même ſuccès : c'eſt ce dont je me ſuis convaincu, n'ayant point obtenu d'huile eſſentielle d'une première diſtillation que j'avois ſurchargée de fleurs. Lorſque j'ai traité ſuivant mon procédé ces mêmes ſubſtances par l'eau, j'ai obtenu une liqueur laiteuſe, dont le goût & l'odeur annonçoient également la préſence d'une huile eſſentielle ſuſpendue dans la liqueur ; j'ai auſſi ajouté dans pluſieurs de ces opérations différentes matières ſalines, dont les effets m'ont paru mériter d'être examinés en détail. Mon travail ſur cela n'eſt pas encore bien avancé ; mais j'ai obſervé déja des phénomènes aſſez extraordinaires pour fixer l'attention des chimiſtes, & je me ferai un devoir d'en rendre compte.

Puiſſent mes premières obſervations en faire naître de nouvelles, & procurer dans nos pharmacies des eaux diſtillées de plantes, dont un odorat exercé ſaura reconnoître facilement l'eſpèce, tandis que juſqu'à ce moment l'uniformité apparente de goût & d'odeur auroit pu ſuggérer l'idée d'en faire une générale pour tenir lieu de toutes.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de décembre 1787.

La colonne du mercure s'eſt élevée dans le baromètre, le premier, & du ſept au onze, de 28 pouces à 28 pouces 4 lignes ; elle s'eſt abaiſſée du deux au ſix, & du douze au vingt-ſix, de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 4 lignes : du vingt-ſept au trente-un, elle s'eſt élevée de 28 pouces à 28 pouces 4 lignes.

La plus grande élévation a été de 28 pouces 4 lignes ; la moindre 27 pouces 4 lignes : la différence eſt de 12 lignes.

Le thermomètre a marqué au matin, le premier 2 ; le deux 1 au-deſſous de 0, & le huit 0 : du trois au vingt-un, à l'exception du huit, il a marqué de 3 à 7 au deſſus de 0, dont cinq fois 4 ; ſept fois 5 ; à midi, le premier 1 $\frac{1}{2}$ au-deſſus de 0, & du deux au vingt-un de 2 à 11, dont trois fois 6 & 10, ſix fois 9 ; au ſoir, le premier 0 : du deux au vingt-un, de 3 à

8 au-dessus de o, dont quatre fois 5, & huit fois 7 : du vingt-deux au trente-un au matin deux fois 1 au-dessous de o, trois fois o, & de 1 à 3; à midi de 1 à 7; au soir, deux fois 1 au-dessous de o, deux fois o; & de 1 à 6 au-dessus de o.

Le degré de la plus grande chaleur a été 11 au-dessus de o; celui de la moindre 2 au-dessous de o; d'où résulte une différence de 13 degrés.

Le ciel a été clair quatre jours, couvert quinze, & variable douze jours; il y a eu trente fois de la pluie, quatre fois de la neige, huit fois du brouillard épais & bas, deux fois léger; orage, éclairs & tonnerre le 18 par S-O.

Les vents ont soufflé deux jours E., quatre jours N-E., cinq jours N., un jour N-O., deux jours O., deux jours S., & quinze jours S-O. Le N. a été piquant & humide, le S-O fort, & souvent orageux.

L'hygromètre, à l'exception des quatre premiers jours du mois où il est monté de 1 ½ à 2 au-dessus de o, a été con-

ſtamment, le reſte du mois, de 0 à 3 au-deſſous matin & ſoir.

Le froid le plus vif s'eſt manifeſté le premier par E., il s'eſt adouci par S-O., & à l'exception de quelques gelées légères, la température a été pluvieuſe, très-humide, & ſi douce du deux au vingt-ſix, que les mourons ont fleuri, les ſoucis ont reſté en fleurs, & les arbuſtes ont conſervé beaucoup de leurs feuilles; elle s'eſt refroidie par N. du vingt-ſept au trente-un, mais elle a conſervé ſon humidité.

Les affections catarrhales & rhumatiſmales, qui s'étoient montrées à la fin du mois dernier, ont été dominantes pendant celui-ci: les rhumes, les catarrhes, les fluxions, les diarrhées, ont formé la plus grande partie des maladies, la plupart avec de la fièvre: en rappelant la tranſpiration par les moyens indiqués, & en l'entretenant plus ou moins long-temps, on a diſſipé facilement ces affections, qui ſe ſont terminées par des évacuations bilieuſes & critiques. Les affections rhu-

matiſmales ont été inflammatoires pour la plupart, & ont exigé des ſaignées plus ou moins répétées. Il y a eu des fluxions de poitrine rhumatiſmales. Les ſaignées répétées, les véſicatoires, & une abondante boiſſon délayante & légèrement diaphorétique, ont amené les évacuations critiques, mais très-tard; ce n'a été que du douze au quinze qu'on a pu placer les laxatifs; plus-tôt ils nuiſoient, & ont allongé la maladie : quoique nombreuſes & orageuſes, elles n'ont été funeſtes qu'à ceux qui ont été mal dirigés. Il y a eu quelques dyſſenteries rhumatiſmales; quelques-unes ont réſiſté aux ſaignées & aux boiſſons indiquées; il a fallu recourir, ſoit aux ſangſues, ſoit aux véſicatoires, qui ont achevé de déplacer l'irritation.

Les ſynoques ſimples putrides ou nerveuſes, ont été moins communes, ainſi que les petites-véroles, qui ont été rares & bénignes. Il y a eu beaucoup de maux de tête avec fièvre : une ou deux ſaignées du pied les ont diſſipés.

Les fièvres malignes ont été orageuses : on a obſervé qu'il en étoit péri environ trois ſur huit dans nos hôpitaux.

Les fièvres quartes ont été très-rebelles, & ont réſiſté à tout traitement. La rougeole a été commune parmi les enfans ; pluſieurs ont eu des convulſions, ont éprouvé du délire. On s'eſt bien trouvé de la ſaignée après la diſparition des boutons pour prévenir les engorgemens, qui en ſont une ſuite commune, & ſouvent fâcheuſe.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
DÉCEMBRE 1787.

(*Nota.* Ce ſigne o– indique les degr. de froid au deſſous de *zéro.*)

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	A ſept heures du mat.	*A midi*	*A neuf heures du ſoir.*	*Au matin.*		*A midi.*		*Au ſoir.*	
	Degr.	*Degr.*	*Degr.*	*Pouc.*	*Lig.*	*Pouc.*	*Lig.*	*Pouc.*	*Lig.*
1	0 – 1 ¾	0 – 1 ½	0 – 0	28	4,	28	4,	28	2, ½
2	0 – 1 ½	2, ½	3,	28	¼	27	11,	27	10, ½
3	3, ¼	5, ¼	5,	27	11, ¼	27	11, ¼	27	10, ¾
4	4,	5, ½	4, ½	27	10, ½	27	10, ½	27	10, ¼
5	5,	9,	8, ½	27	9, ½	28	9,	27	8, ¼
6	5, ¼	6, ½	4,	27	6, ½	27	8,	27	10, ½
7	3, ½	6,	3, ½	28	1,	28	1, ¼	27	1, ¼
8	0 – 0	2,	7,	28	2,	28	2, ¼	28	
9	6, ¼	11,	7,	28	1,	28	1, ¼	28	2,
10	4, ½	9,	5,	28	2,	28	2,	28	1,
11	4, ¼	8, ¼	5, ¼	28	1,	28	1, ½	27	11,
12	4, ¼	9,	7, ½	27	10,	27	10,	27	11,
13	5, ½	10,	5, ½	27	11, ½	28		27	11, ¾
14	5,	10,	7,	27	10, ½	27	10, ¼	27	9,
15	5, ½	9,	7,	27	7, ½	27	8,	29	9,
16	5,	8,	6, ½	27	9, ½	27	9, ¾	27	10,
17	5, ½	7,	7,	27	10, ¼	27	9,	27	8,
18	7, ¼	10, ½	7, ¼	27	8, ½	27	7, ½	27	8,
19	6, ½	9, ½	7, ½	27	8, ¼	27	8, ¼	27	7, ¾
20	6, ¼	9, ½	6,	27	6, ½	27	7,	27	8,
21	4, ½	6, ½	3,	27	10	27	10,	27	10, ¼
22	1,	2,	0 – 0	27	8, ¾	27	8,	27	6, ½
23	0 – ½	1, ½	1,	27	6,	27	6, ½	27	5, ¾
24	2,	6,	6,	27	4,	27	4,	27	4,
25	2,	3,	1,	27	5, ½	27	8,	27	9, ½
26	0 – 0	2, ½	½	27	10, ½	27	10, ½	27	10, ½
27	0 – 0	2,	1, ¼	28	¼	28	¾	28	3, ½
28	0 – 0	2,	0 – 1	28	4,	28	4,	28	3, ½
29	0 – 2	2,	2,	28	2,	28	1, ½	28	¾
30	2, ½	5,	4,	28		28		28	¾
31	3, ¾	7,	6,	28	2,	28	2, ½	28	3,

Vents et état du Ciel.

Jours du mois.	*A 7 heures du mat.*	*A midi.*	*A 9 heures du soir.*
1	E. clair.	E. clair.	Clair.
2	S-O. couv.	S-O. couvert.	Cou. pl. apr.-m.
3	S-O. couv.	S-O. couvert.	Co. bro. dep. 7 h.
4	S-O. couv.	S-O. couvert.	Co. plu. vers 5 h.
5	S-O. couv.	S-O. c. pl. par int.	Co. pl. abo. à mi.
6	N-E. c. gr. pl. la n.	N-E. couv. plui.	Cla. pl. aprè-mi.
7	N-E. co. lég. bro.	S-O. clair.	Couvert.
8	S-O. cou. brouil.	S-O. couv.	Co. pl. aprè-mid.
9	S-O. co. pl. la nui.	S. sol. nua. plui.	Cl *n. l.* à 4 h. 20′ *s.*
10	S. clair.	S. clair.	Clair.
11	S-O. clair.	S-O. cl. en part.	Clair en partie.
12	S-O. cla. en par,	S-O. c. de 10 h.	Couv.
13	S-O. couvert.	S-O. clair.	Couv.
14	S-O. co. un p. d. v.	S-O. c. v. pl. à 1 h.	Co. un peu de v.
15	S-O. co. pl. la n. v.	S-O. couv. vent.	Co. pl. ap.-m. cal.
16	S-O. cl. pl. la n. v.	S-O. couv. ven.	C. u. p. d. p. a. m. c.
17	S-O. pl. *lun. p. q.* à 8 h. 9′ *soir.*	S-O. pluie.	Couvert, pluie.
18	S-O. pl. pe. la n.	S-O. pl. de 11 h.	C. or. to. éc. à 3 h.
19	O. couvert.	O. c. pl. dan. la m.	Co. plui. apr. m.
20	O. pluie.	O. un pe. de sol.	Clair.
21	N-O. cla. en pa.	N-O. c. de. 11 h.	Clair depui. 4 h.
22	N-E. couvert.	N-E. nei. d. 10 h.	Neige.
23	N. couv.	N. un p. de neig.	Couvert, neige.
24	N. pluie.	E. ciel éclairc.	Co. pl. vers 6 h.
25	S-O. co. v. *pl. lu.* à 3 h. 23′ *soir.*	S-O. couv. ven.	Clair dep. 5 h. v.
26	S-O. clair.	S-O. clair en pa.	Clair.
27	S. couv. brouil.	S. couv. brouill.	Couv brouill.
28	E. cl. en pa. v. pi.	E. c. d. 10 h. v. pi.	Cla. vent piqua.
29	N. clair.	N. co. dep. 11 h.	Cou. plui. à 2 h.
30	N. co. d'u. lég. br.	N. couvert.	Couv. brouilla
31	N. co. br. ép. *d. q.* à 9 h. 5′ *mat.*	N. couv. brouil.	Co. br. très-épais

RÉCAPITULATION.

Plus grand deg. de chaleur.....	11 deg.	le 9
Le plus grand froid........	0-2	le 29
Chaleur moyenne........	6 ½ deg.	

	pouc.	*lig.*
Plus grande élévation du Mercure.............	28	4
Moindre élév. du Mercure....	27	1 ¼.
Elévation moyenne......	27	8 ⅝

Nombre de jours de Beau.....	4
de Couvert..	19
de Nuages..	1
de Vent....	5
de Tonnerre.	1
de Brouillard	6
de Pluie....	14
de Neige....	2

Quantité de Pluie	2 pouc.	1	7 lign.
Tombée dans l'année 1787.	20	2	3

Le vent a soufflé du N.......	7 fois.
N-E......	3
N-O......	1
S.........	2
S-O.	16
E.........	2
O........	2

TEMPÉRATURE; elle a été humide & plus chaude qu'on ne devoit s'y attendre dans cette saison. Les rivières & les ruisseaux, qui ont débordé en quelques endroits, ont causé des dommages. Le 29, la Seine s'est élevée jusqu'à 12 pieds 3 pouces au-dessus des moyennes eaux.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de décembre 1787; par M. BOUCHER, médecin.

La liqueur du thermomètre s'eſt maintenue le 1er & le 2 du mois, au-deſſous du terme de la congélation, le 1er à 2 degrés ½. Depuis le 3 juſqu'au 21, elle a été conſtamment obſervée au terme d'une température moyenne. Le 22 & le 23 elle étoit deſcendue à 2 degrés au-deſſous du terme de la congélation; il en a été de même du 29 du mois; dans les jours qui ont ſuivi le 23, la liqueur du thermomètre a toujours été obſervée près dudit terme de la congélation.

Le temps a été à la pluie durant la plus grande partie du mois; la pluie a même été abondante certains jours. Il eſt tombé une fois de la neige.

Le baromètre a préſenté des variations. Le mercure néanmoins a été le plus ſouvent obſervé au-deſſous du terme de 28 pouces. Le 18 & le 24 il étoit deſcendu à celui de 27 pouces 4 lignes ½; le 28 il s'eſt élevé à 28 pouces 9 lignes ½.

Le vent a preſque toujours été ſud, durant les premiers jours du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 8 degrés au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 2 degrés ½ au-deſſous de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 10 degrés ½.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes $\frac{1}{2}$, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes $\frac{1}{2}$. La différence entre ces deux termes est de 11 lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord.
7 fois du Nord vers l'Est.
1 fois du Sud vers l'Est.
13 fois du Sud.
10 fois du Sud vers l'Ouest.
1 fois de l'Ouest.
1 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 24 jours de temps couvert ou nuageux.
1 jour de neige.
17 jours de pluie.
4 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une très grande humidité pendant tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille dans le mois de décembre 1787.

Beaucoup de personnes de tous états ont essuyé des fluxions de poitrine ou la fièvre catarrhale : rarement dans ces maladies le sang tiré des veines s'est trouvé vraiment couenneux ou massif; étant refroidi dans les poëlettes, il ne se formoit à la surface qu'une gelée épaisse & plus ou moins ferme, & la partie rouge en-dessous avoit peu de consistance; la couleur étoit d'un rouge tirant sur le noir. Une complication de sabure bilieuse, qui avoit lieu souvent, obligeoit de recourir aux émétiques.

La fièvre continue-putride s'étendoit & ga-

gnoit les différentes classes des citoyens : elle étoit vraiment maligne dans plusieurs. J'ai vu mourir de cette maladie, dans un de nos hôpitaux de charité, par un tétanos, un homme dans la fleur de l'âge, auquel il n'a pas été possible de donner des secours efficaces.

Les fluxions rhumatismales étoient toujours communes & assez opiniâtres.

Nombre de personnes, & sur-tout des militaires, étoient attaquées de fièvres-quartes rebelles. Nous avons eu recours dans quelques-uns, au remède antiquartane de M. *Lorentz*, premier médecin des hôpitaux de Corse (*a*), qui est un mélange de partie égale de quinquina & de magnésie, donné à la dose prescrite par ce médecin : l'accès qui suivoit la prise du remède manquoit ordinairement ; mais la continuation du même remède, laissoit dans quelques-uns une sorte de chaleur dans les entrailles.

(*a*) Journal de médecine militaire, quatrième cahier, octobre 1787.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des ſciences & belles-lettres de Berlin, pour l'année 1784, avec l'hiſtoire pour la même année, in-4°. A Berlin, chez Decker, 1786.

1. La partie hiſtorique de ce volume contient des extraits raiſonnés de différens ouvrages; ceux qui ſont relatifs à notre journal, nous allons les faire connoître.

Dans le premier extrait ou rapport, qui eſt de M. *Cothenius*, conſeiller privé & premier médecin du roi, il s'agit d'un écrit de M. *Méderer*, docteur & profeſſeur de médecine à Friburg, intitulé *Syntagma de rabie canina*. Bien qu'*Homère* diſe qu'*Hector* fut appelé *chien enragé* par *Teucer*, & *enragé* par *Neptune*, *Hippocrate*, dans les écrits qui nous ſont parvenus de lui, ne fait aucune mention de la rage; *Celſe* & *Cœlius* ſont les premiers d'entre les latins qui en parlent, & ce dernier nous apprend même que *Démocrite* s'en eſt occupé; *Dioſcoride* & *Galien* s'expliquent d'une manière à laiſſer juger qu'elle étoit très-connue de leur temps.

M. *Méderer* porte enſuite ſes recherches ſur les remèdes, tant préſervatifs que curatifs; & après avoir remarqué l'inſuffiſance de la plupart de ceux qui ont été mis en uſage, il ſe

déclare en faveur de la brûlure des parties mordues, déja expreſſément recommandée par *Celſe.* Voici une preuve de l'efficacité de ce moyen curatif que rapporte M. *Méderer* « Le 2 & le 3 octobre 1782, onze hommes furent mordus par un chien enragé ; le 6, un payſan appliqua un fer brûlant ſur leurs plaies ſans employer d'autres remèdes, & ils furent guéris. Ce paysan tenoit ce fer de ſes ancêtres, qui le lui avoient tranſmis, avec une inſtruction, ſuivant laquelle il devoit être appliqué brûlant aux morſures dans toutes les fentes l'une après l'autre, & à une profondeur ſuffiſante. Il exécuta, dans cette occaſion, ces préceptes avec la plus grande préciſion ; en ſorte que ſi quelques-uns des bleſſés retiroient la partie affectée de deſſous le fer, & empêchoient par-là qu'il ne pénétrât aſſez avant, il remettoit le fer ſous les charbons ardens, & recommençoit l'opération juſqu'à ce qu'elle fût complette. Il mettoit enſuite un ſimple liniment d'huile ſur les brûlures, & abandonnoit à leur ſort ceux qu'il avoit ainſi traités : ceux-ci avoient une telle confiance dans ce traitement, qu'ils ne penſoient à employer aucun remède ; & ſi le magiſtrat n'eût pas ordonné qu'on veillât ſoigneuſement ſur eux, afin que s'il leur arrivoit des accidens fâcheux, on pût en arrêter les ſuites, aucun médecin n'en auroit eu connoiſſance ».

« L'auteur qui écrivoit cette relation neuf mois après la guériſon, aſſure que ces hommes mordus étoient en parfaite ſanté ».

A la fin de ce rapport, M. *Cothenius* déclare qu'il n'a point appris que le ſcarabée de mai ait produit des effets heureux, & qu'il a employé pluſieurs fois avec ſuccès la limaille

de cuivre : malgré cela il donne la préférence à la brûlure, *comme étant la seule propre à déraciner le mal.*

Le second rapport, qui est du même académicien, est celui de l'ouvrage qui a pour titre : *D. KERN, de infallibili siphyleos remedio prophylactico.* Astruc regardant les remèdes préservatifs de la contagion vénérienne comme capables d'encourager le libertinage (*a*), con-

(*a*) Il est faux que le célèbre *Astruc* ait condamné ces remèdes prophylactiques ou préservatifs de la vérole, parce qu'ils sont capables d'encourager le libertinage.

Son sentiment est tout-à-fait opposé à celui qu'on lui prête ici très-gratuitement. Ce n'est peut-être pas la première fois qu'on lui fait tenir ce langage; mais avant que de le répéter, il falloit consulter son grand ouvrage *de morbis venereis.* On y auroit vu que dans le livre iij, chap. 2, il traite des préservatifs, auxquels il ne croit point, à la vérité : (*de commentitiâ gonorrhœâ prophylaxi*). Il observe que ce qui regarde les préservatifs se réduit à deux questions : 1°. s'il y a véritablement des remèdes capables d'empêcher la contagion, en se livrant à un commerce impur ou suspect : 2°. dans le cas où il y auroit des remèdes de ce genre, s'il est permis à un médecin honnête & attaché à la religion, de les indiquer, de les proposer, & même de les publier dans ses écrits.

En résolvant cette seconde question, *Astruc* déclare positivement que s'il y avoit de véritables préservatifs, non-seulement il seroit permis aux médecins de les proposer & de les publier, mais encore qu'ils seroient tenus par devoir de ne les pas tenir cachés, par la raison qu'ils pourroient garantir de la contagion, tant de nourrices exposées à alaiter des enfans infectés ou suspects, tant d'enfans qui peuvent être alaités par des nourrices infectées ou suspectes, tant de femmes mariées qui

damne, par cette raiſon, toutes les tentatives qu'on pourroit faire pour en découvrir qui fuſſent

---

ſont malheureuſement obligées d'avoir affaire à des maris infectés d'un virus caché; toutes perſonnes qui deviennent les victimes d'une maladie qu'elles n'ont pas méritée.

Je ſais bien, ajoute *Aſtruc*, qu'on peut objecter que ces remèdes une fois publiés, c'eſt donner un libre cours au libertinage, qui pouvoit être retenu par la crainte ſalutaire de la maladie. Mais quand cela ſeroit vrai, ſeroit-ce une raiſon pour en rejeter la faute ſur les médecins qui auroient publié ces préſervatifs, ſi nullement complices de l'abus, ils deſtinoient ces remèdes à des uſages ſeulement permis & légitimes, s'ils déſiroient ſincèrement qu'on ne les employât qu'à des uſages ſeulement permis & légitimes? Comme s'il étoit de l'équité d'imputer aux inventeurs de choſes qui peuvent être utiles à l'humanité, les intentions perverſes de ceux qui abuſeroient de ces inventions pour leur propre deſtruction, ou pour leur déshonneur, &c. ..

Voici les propres termes du ſavant médecin de la Faculté de Paris:

1°. *Attamen ſi qua fortè darentur, liberè dicam ingenuè videri non modò licere medicis, quorum & opiferos eſſe, ea exhibere & vulgare; ſed eos eſtam ne ea celarent religione ipsâ obſtringi, cùm eii ratione adversùs contagionem præmuniri poſſent, eâ d in votis bonorum omnium eſſè debet, tot nutrices quouros ſuſpectoſve infantes lactaturæ, tot alumni impnfectis ſuſpectiſve nutricibus lactandi, tot uxores, ab i ex matrimonii debito cum maritis latente morbo quæ aminatis tenentur, concumbere, quibus omnibus contdit ſæpè ut ſine culpâ in affectus venereos miſeracciè incidant.*

rim 2°. *Probè tamen novi quid in contrarium vulgò ponatur, nimirum vulgatis ſemel alexiteriis illis opmediis, libidinis frænos laxari, excuſſò ſalutari reorbi metu, quo intemperantia coercetur. Sed quid mſt cur ea, etſi vera forent, reciderent in medicos, eà quibus alexiteria vulgarentur, ſi abuſûs nullo mo o conſcii, ſua remedia ad juſtos tantùm legitimo...*

sûrs ; il eſt ſur ce point d'un ſentiment bien différent de celui de pluſieurs autres médecins de poids, & en particulier du célèbre *Heurnius*, qui ſoutient que la découverte d'un préſervatif ſeroit un des plus inſignes bienfaits dont l'univers ſeroit redevable à l'inventeur. « M. *Fizes*, célèbre profeſſeur de Montpellier, eſt-il dit enſuite dans le rapport, ayant conſulté ſon évêque & l'archevêque de Paris, en les priant de s'expliquer poſitivement ; ces deux prélats, bien loin de condamner une ſemblable découverte, l'approuvèrent comme ne pouvant faire que du bien, en préſervant un ſi grand nombre de ſage-femmes, de nourrices, d'enfans, de maris, &c. des dangers d'une maladie ſi redoutable (*a*) ».

Warenius (*b*) paroît être le premier qui ait

---

uſus deſtinarent, ſi ſincerè cuperent ut juſtis legitimiſque tantùm uſibus adhiberentur ? Quaſi verò æquum foret inventoribus rerum, quæ ad humani generis utilitatem prodeſſe poſſunt, peſſima eorum imputari conſilia, qui rebus iiſdem in perniciem ſuam, ſuamve infamiam abuterentur. DE MORB. VENER. 1740, in-4°. tom. j, lib. iij, c. ij, §. 2, pag. 281.

Note de M. J. G. E.

(*a*) N'eſt-ce pas à raiſon des avantages que ces mêmes perſonnes pouvoient retirer de la découverte d'un préſervatif, qu'*Aſtruc*, (il y a près de cinquante ans) ſe déterminoit auſſi à l'aprouver, ſi elle pouvoit avoir lieu ? & on lui prête néanmoins un ſentiment tout oppoſé. *Note* de M. J. G. E.

(*b*) Il s'agit ſans doute de *George Warren*, anglois, qui a écrit en ſa langue, en 1711. Long-temps avant lui, des remèdes préſervatifs, (mais infidèles) avoient été indiqués par *Fallope*, qui étoit profeſſeur de médecine avant 1550 ; par *Thierry de Héry*, chirurgien barbier, en 1552 ; par *Jérôme Montuus*, en 1558 ; par *Claudini*, en 1612, &c. . . *Note* de M. J. G. E.

annoncé un pareil préservatif, soit qu'il l'ait emprunté de quelque charlatan, soit qu'il en ait puisé l'idée dans les ouvrages de *Fordyce*; & M. *Méderer*, selon M. *Kern*, s'en est souvent servi avec succès. La découverte de notre auteur pose sur les principes suivans. Le virus vénérien est d'une acrimonie excessive; & de même que toutes les substances âcres s'unissent aux humeurs lentes tenaces, & s'y enveloppent, le virus vénérien se niche, en quelque sorte, dans la mucosité, & ne peut se communiquer que par l'attouchement; mais peu-à-peu il rend participante de sa nature virulente toute la mucosité, qu'on peut regarder comme l'aliment du miasme. Pour garantir un corps des effets de l'infection, il y a, dit M. *Kern*, deux moyens; le premier seroit un puissant alexitère, qui empêchât l'impression du virus syphilitique sur la partie saine; l'autre doit tendre á la destruction & à l'expulsion du virus aussi promptement qu'il est possible. C'est ce dernier objet que M. *Kern* espère remplir au moyen de l'alkali caustique ou de la lessive des savonniers; On peut, dit-il, délayer l'un ou l'autre» dans une quantité d'eau telle qu'étant mise dans la bouche, employée comme un gargarisme & ensuite rejetée, elle fasse roidir le palais & en détache la mucosité sans causer d'irritation. C'est de tous les moyens le plus efficace, après un commerce suspect, pour en prévenir les suites, pourvu qu'on ne perde pas un temps dont l'ennemi profite, & que l'on continue l'ablution jusqu'à ce que les parties se roidissent & fassent sentir une douleur modérée, qui prouve que la mucosité a été enlevée. Pour réparer ensuite cet enlèvement, on peut employer une

décoction mucilagineuse, par exemple, de semence de lin, ou de mucilage d'orge, en y mêlant du beurre frais. Que si l'on a lieu de croire que la première ablution ait suffi, il n'est pas nécessaire de réitérer cette fatigante opération. Pour les hommes, le gland & le prépuce doivent être soigneusement nettoyés avec cette lessive, dont il faut faire entrer une petite quantité dans l'urètre au moyen d'un syphon, & l'on se servira d'une éponge pour les aînes & les cuisses. Les femmes se serviront aussi d'une éponge qu'elles passeront sur les aînes, sur les cuisses & sur les parties naturelles; il est même nécessaire d'introduire la liqueur dans le vagin, ce qui peut se faire avec une petite éponge, ou avec un seringue à injection. Au reste le succès de ces opérations dépend de la promptitude de leur exécution, sans quoi elles seront entièrement inutiles».

Dans le troisième rapport, M. *Cothenius* rend compte d'un *Mémoire, en forme de lettres, sur une maladie épizootique*, lequel parut en 1783 à Genève, sans nom d'auteur ni d'imprimeur. L'auteur de ce Mémoire a été nommé conjointement avec MM. *Bourgelat*, *Vic-d'Azir*, *&c.* pour faire des recherches sur la nature, les causes & le traitement de l'épizootie (*a*); son avis ayant été différent de celui des autres commissaires, il le soumet à la connoissance & au jugement du public. M. *Cothénius* paroît se rapprocher

(*a*) Il y a ici erreur; de quelque part qu'elle vienne, nous la dissiperons en rendant compte de cet ouvrage dans le Journal de mars. (*Note de M. J. G. E.*)

davantage

d'avantage de l'anonyme ; ce qui ne l'empêche pourtant pas de déclarer à la fin de son rapport, que l'auteur, en général, ne fournit rien de propre à répandre du jour sur l'origine & les causes du mal, pas même sur les moyens de le prévenir ou de le guérir. Il paroît, dit-il, n'avoir voulu que proposer des doutes.

Le quatrième rapport est celui d'un manuscrit intitulé : *Essai sur une nouvelle manière d'analyser les substances du règne animal & végétal.* Il avoit été envoyé à l'Académie par feu M. le comte de *Milly.* Il propose dans ce Mémoire de soumettre ces substances à la distillation, après leur avoir fait éprouver les différens degrés de la fermentation. M. *Achard*, qui a été chargé de faire le rapport de cet écrit, convient que cette idée est neuve; mais il expose en même temps les raisons qui empêchent de se promettre beaucoup de lumière des tentatives faites en conséquence de ce plan, & regrette que l'auteur n'ait pas joint à son Mémoire quelques exemples d'analyses exécutées d'après cette méthode.

Enfin il s'agit de divers écrits de M. *Janin* de Combeblanche, dont une partie a été faite dans l'intention de prouver, 1°. Qu'il est le premier qui ait proposé & mis en usage la chaux & le vinaigre pour détruire le méphitisme des puits & des fosses d'aisance, & que M. de *Marcorelle*, auquel il a communiqué amicalement sa découverte, se l'est injustement appropriée. 2°. Que c'est à tort que M. *Cadet* prétend que le vinaigre n'ôte pas, après l'usage de la chaux, l'odeur méphitique des fosses d'aisance, & qu'il infirme la méthode de M. *Janin*, constatée en présence de témoins non

fuspects & très-capables d'en juger. 3°. Que M. *Lavoisier* est dans l'erreur, lorsqu'il croit que le méphitisme provenant de la putréfaction des matières animales, est acide. Dans ses autres écrits M. *Janin* cherche, 1°. à faire croire l'efficacité de son antiméphitique, c'est-à-dire, du vinaigre pour détruire le méphitisme des fosses d'aisance, & pour préserver par-là les ouvriers qui les vident, des dangers auxquels ils sont exposés; 2°. à *persuader que l'homme s'est noyé dans la fosse* (de l'hôtel la Grenade) *& que le méphitisme n'a pas produit sa mort.* Enfin, 3°. à accuser d'imposture l'auteur anonyme d'une pièce insérée dans la gazette salutaire du 8 juillet 1784, qui rejette entièrement sa méthode antiméphitique. Voici comment M. *Achard* termine son rapport. « Après tant d'expériences qui lui (à cette méthode) sont favorables, elle paroît mériter toute l'attention des physiciens, d'autant plus qu'on ne sauroit douter des propriétés alkalines de l'air des fosses d'aisance, & de tous les lieux renfermés où des matières animales éprouvent la fermentation putride, & que le vinaigre étant acide, doit sans contredit le neutraliser, & le priver par là, du moins en partie, de ses propriétés nuisibles : ce qui est très-propre à inspirer beaucoup de confiance dans la méthode de M. *Janin* (*a*).

La classe de physique expérimentale contient les Mémoires suivans :

(¹) *Note de l'Editeur.*

N'en déplaise à M. *Achard*, la méthode de M. Janin ne mérite aucune confiance; elle peut tout au plus corriger l'odeur de la lunette des commodités,

1°. *Expériences faites dans la vue de découvrir le rapport dans lequel différens fluides se dilatent par des degrés de chaleur différens & connus ; par M. ACHARD.*

Nous ne nous arrêterons point à ces expériences. Il faudroit le secours des planches pour se faire une idée distincte de l'appareil ; & quant aux résultats, l'auteur les a présentés dans des tables qui ne sont pas susceptibles d'extraits ; nous remarquerons seulement que cet académicien a soumis à ses expériences quarante-quatre fluides différens.

II. *Recherches faites dans la vue de découvrir une méthode exacte pour mesurer les quantités relatives de phlogistique contenues dans une sorte d'air donné, de façon que les degrés de phlogistication de l'air soient réduits, par cette méthode, à des rapports justes & numériques ; par M. ACHARD.*

« Les principes bien établis sur lesquels se fonde toute l'eudiométrie ou la science de la salubrité de l'air, dit l'auteur, sont, 1°. que le méphitisme de l'air provient du phlogistique auquel il est uni ; 2°. que l'air est d'autant plus propre à la respiration, qu'il contient moins de phlogistique ; 3°. que l'air n'est capable d'entrer en combinaison qu'avec une certaine quantité déterminée de phlogistique ; ce qu'il a de commun avec tous les autres menstrues ou substances capables de former des combinaisons intimes : d'où il suit, 4°. que la quantité de phlogistique que l'air peut recevoir, est en raison inverse de celle qu'il contient ».

« Il paroît, par ce que je viens de dire, ajoute-t-il, que pour déterminer le degré d'insalubrité, de phlogistication, ou de méphitisme de l'air,

trois expressions synonymes, il suffit de s'assurer de la quantité de phlogistique dont il est encore susceptible, au moyen de quoi on détermine les quantités, sinon absolues, du moins relatives de phlogistique qu'il contient ».

Un effet constant du phlogistique sur l'air, étant la diminution du volume qu'il lui fait éprouver en s'y combinant, & qui est proportionnée à la quantité du principe inflammable avec lequel l'air s'est intimement uni, on peut, à l'aide de cet effet, parvenir à mesurer le degré de salubrité de ce fluide. Il ne s'agit que de mêler à l'air qu'on veut essayer une nouvelle quantité de phlogistique, & plus on observera, par cette addition, de diminution de volume, plus l'air étoit pur; & moins il diminuera, plus il contenoit déja de phlogistique, & moins il étoit respirable. La grande difficulté est de trouver le secret de se mettre à l'abri de l'erreur dans ces essais, c'est-à-dire, de parvenir à écarter tous les agens, & toutes les circonstances qui pourroient rendre erronées les expériences, en agissant concurremment avec le phlogistique, ou empêcher celui-ci d'exercer toute son activité, ou du moins de masquer ses effets.

MM. *Priestley*, *Magellan*, *Fontana* se servent, pour phlogistiquer l'air, de l'air nitreux; mais, dit avec raison M. *Achard*, « suivant que l'acide nitreux qui dissout le métal est plus ou moins concentré, que ce métal est différent par sa nature, qu'il est plus ou moins divisé, & que la dissolution se fait par conséquent avec plus ou moins d'activité; enfin, suivant que le métal, en se dissolvant, fournit plus ou moins de phlogistique, l'air nitreux est différent; & quoiqu'il ait toujours les mêmes propriétés générales, il

les poſſéde dans des degrés différens, parce que toutes les circonſtances que je viens de détailler, & pluſieurs autres peut-être inconnues, ſans apporter de changement à la nature de ſes parties compoſantes, font varier les rapports de leurs quantités. Donc l'air nitreux, quoique produit par des opérations ſemblables, mais faites en différens temps & dans des circonſtances différentes, indépendantes de l'opération même, produira à la vérité les mêmes effets, mais dans des degrés très-différens : ainſi l'on ne peut pas le regarder comme un fluide toujours exactement de même nature, quoiqu'il ſoit toujours compoſé des mêmes principes ».

« Cette ſeule raiſon ſuffit déja pour prouver que l'air nitreux n'eſt pas propre à la meſure de la ſalubrité de l'air, puiſqu'il ſe trouvera des cas où l'air atmoſphérique phlogiſtiqué au même degré, ſera différemment diminué par l'air nitreux; & d'autres où l'air différemment phlogiſtiqué, ſera également diminué, ſuivant que la proportion des parties compoſantes de l'air nitreux qu'on y aura ajouté, ſera différente ».

L'auteur indique encore d'autres cauſes qui rendent incertains les réſultats des expériences eudiométriques pour leſquelles on s'eſt ſervi de l'air nitreux. Il ſuppoſe que l'air qu'on veut examiner, contient, outre le phlogiſtique, de l'alkali volatil, ou d'autres ſubſtances; dans ce cas, le réſultat ne ſera pas excluſivement l'effet de la combinaiſon du phlogiſtique, de l'air nitreux avec l'air, mais encore l'effet de l'action de ſon acide ſur l'alkali ou ſur les autres ſubſtances, c'eſt-à-dire, qu'il y aura abſorbtion ou dégagement d'air, leſquels étant indépendans de la phlogiſtication, feront porter des jugemens très-faux

ſur la ſalubrité de l'air. Ceci a lieu dans les expériences, où, à juger d'après l'eudiomètre à air nitreux, l'air des endroits dans leſquels il y a beaucoup de matières animales en putréfaction, préſente les mêmes phénomènes qu'un air de très-bonne qualité. C'eſt qu'alors l'alkali volatil, répandu dans cet air, forme avec l'acide nitreux un nitre ammoniacal, dont la précipitation doit néceſſairement contribuer à diminuer ſon volume, & le faire par conſéquent paroître meilleur qu'il n'eſt effectivement.

M. *Volta* préfère pour ces expériences l'air inflammable; mais cet air n'eſt pas plus exempt que l'air nitreux, de différences conſidérables dans ſa qualité; & ce qui contribue encore plus à le faire rejeter, eſt que ſi l'air ſoumis à l'examen contient une quantité de phlogiſtique approchante de celle qui eſt néceſſaire pour ſa ſaturation, le mêlange de cet air avec l'air inflammable, dans quelque proportion qu'il ſoit fait, ne s'enflamme plus: d'où il s'enſuit qu'on ne peut déterminer avec l'eudiomètre à air inflammable, que certains degrés de méphitiſme, & que par conſéquent cet air eſt encore moins propre que l'air nitreux à phlogiſtiquer l'air dans la vue de déterminer le degré de méphitiſme.

Scheele conſeille, pour phlogiſtiquer l'air, d'y placer pendant un temps ſuffiſant un mêlange de ſoufre & de limaille de fer; mais ce moyen eſt inſuffiſant pour ſaturer l'air déphlogiſtiqué; & par l'action de l'acide vitriolique ſur le fer, il fait un dégagement & une production d'air qui ſe mêle à celui qu'on ſoumet à l'examen, ce qui doit néceſſairement donner lieu à des erreurs très-conſidérables.

Après avoir fait infructueuſement un grand

nombre d'essais, M. *Achard* a enfin trouvé que le phosphore de *Kunkel* répond à tous les objets qu'il s'agit de remplir. « Sa grande inflammabilité, qui surpasse de beaucoup celle de tous les autres corps, dit cet académicien, le rend propre à brûler dans l'air tant qu'il n'est pas totalement saturé de phlogistique ; & comme hormis le phlogistique, il ne contient aucun principe volatil & capable de se combiner avec l'air, ou de lui faire éprouver quelque altération, sa combinaison ne fait éprouver à l'air aucun autre changement que ceux qui proviennent de sa combinaison avec le phlogistique, & en sont une suite immédiate & indépendante de toute autre cause.

L'eau n'étant pas propre à ces expériences, parce qu'elle se charge de phlogistique, & rend par-là les résultats incertains, il faut lui substituer le mercure. Voici donc la description de l'appareil que M. *Achard* a imaginé. « Je fis choix, dit-il, d'un tube de verre d'environ dix-huit pouces de longueur, d'un calibre égal, ouvert à un bout, & fermé hermétiquement à l'autre. Après y avoir adapté une échelle qui le divisoit en douze parties égales, dont le volume de chacune étoit équivalent à la capacité d'une petite mesure de verre faite d'un tube du même calibre, fermé à un bout, & dont l'autre ouverture étoit rétrécie : après avoir rempli le tube de mercure & en avoir fait sortir, avec le plus d'exactitude possible, l'air qui adhéroit à ses parois intérieures, j'en fermai l'ouverture avec le doigt, & la plongeai dans un baquet rempli de mercure ; ensuite je fis entrer sous le mercure un certain nombre de mesures de l'air que je voulois phlogistiquer, dont chacune, comme je l'ai déja dit, occupoit, lorsqu'il avoit la den-

ſité de l'air extérieur, la douzième partie de la longueur du tube; après quoi je mis ſur le mercure, devant l'ouverture du tube, un petit morceau de phoſphore bien ſéché auparavant avec du papier à filtrer: dès que je le lâchai, il monta dans le tube par ſa plus grande légéreté, & nagea ſur la ſurface du mercure; je chauffai alors, avec une bougie, le tube à l'endroit où la colonne de mercure ſe terminoit: le phoſphore s'enflamma en partie; ce qui en reſtoit après que la portion brûlée, avoit déja ſaturé complètement l'air déphlogiſtiqué, ſe fondoit, bouillonnoit, & ſe ſublimoit en partie ſans inflammation. Après le refroidiſſement du tube, qui n'exigeoit que très-peu de temps, ſur-tout lorſqu'on l'accéléroit en l'agitant, je le plongeai avec ſon ouverture, ſans que l'air extérieur pût y entrer, dans un autre tube de verre de la même longueur, mais d'un diamètre plus conſidérable, & aſſez grand pour que le premier pût y entrer facilement. Lorſque le mercure fut de niveau dans les deux tubes, ce qui étoit néceſſaire afin que l'air dans le tube eût la même denſité que l'air extérieur, je meſurai la longueur de la colonne d'air; & la comparaiſon de cette meſure avec celle de l'étendue de la colonne qu'il rempliſſoit avant d'y avoir brûlé le phoſphore, me fit connoître avec beaucoup d'exactitude en $\frac{1}{12}$ de ligne de Paris, le rapport des volumes de l'air avant & après que le phoſphore y eut brûlé ».

« En ſuivant la méthode que je viens de détailler, j'ai examiné pluſieurs fois de ſuite l'air de la même qualité, & je me ſuis convaincu, que pourvu qu'on travaille avec exactitude, l'on eſt sûr d'obtenir des réſultats parfaitement cor-

respondans. Je ne m'arrêterai pas au récit des expériences assez nombreuses que j'ai faites à ce sujet, le temps ne me permettant pas d'entrer à cet égard dans aucun détail ; je me bornerai à remarquer que l'air de l'appartement dans lequel j'ai travaillé étant saturé de phlogistique, diminua d'un tiers de son volume primitif ; de l'air déphlogistiqué très-pur éprouva une diminution de volume équivalente aux deux tiers de son volume primitif : l'air nitreux, l'air fixe, l'air inflammable & l'air entièrement saturé de phlogistique, n'éprouva au contraire aucune diminution : un mêlange de parties égales d'air phlogistiqué jusqu'à saturation, & d'air parfaitement déphlogistiqué, diminua d'un tiers de son volume originaire, & je trouvai constamment qu'en saturant de phlogistique, au moyen de la combustion du phosphore, des mêlanges d'air phlogistiqué & déphlogistiqué, faits en proportions différentes & connues, la diminution de volume étoit équivalente aux deux tiers du volume de l'air déphlogistiqué contenu dans ce mêlange ».

C'est d'après ces résultats que M. *Achard* indique la graduation d'un eudiomètre dans ses expériences pour se procurer un air saturé de phlogistique. Ce savant chimiste a reconnu que l'eau, au lieu de diminuer de volume comme l'air, par l'addition du phlogistique, en acquiert au contraire un plus considérable ; & il rapporte vers la fin de son Mémoire une expérience par laquelle il constate la production & la formation de l'air par la combinaison des émanations phlogistiquées avec l'eau.

La suite pour le Journal prochain.

Frage woher enteſten ſo viele faulſieber, &c. C'eſt-à-dire, *Queſtion d'où naiſſent tant de fièvres putrides. Pourquoi les fièvres miliaires ſont-elles ſi rares? Ne ſauroit-on prévenir les premières, & comment faudroit-il s'y prendre? Avec une réponſe tirée de l'expérience, & confirmée par des cas de pratique; par JEAN-JACQUES WERNISCHEK, médecin du Corps de ſon éminence le cardinal archevêque de Vienne; in-8°. de 67 pages. A Vienne, de l'imprimerie impériale-royale des ſourds & muets, 1786.*

2. Les changemens qui arrivent dans la température de l'air d'une ville, & dans le régime & le genre de vie de ſes habitans, peuvent, ſans contredit, influer ſur la nature des maladies les plus fréquentes, quand même on ne voudroit pas admettre que des cauſes ignorées peuvent engendrer, développer & faire régner, à des époques différentes, des maladies également différentes. Ces conſidérations ne paroiſſent pas néanmoins avoir beaucoup de poids auprès de M. *Werniſchek*; il ne voit rien à Vienne qui puiſſe ſervir à expliquer pourquoi on y trouve actuellement plus de fièvres putrides, & moins

de fièvres miliaires qu'autrefois. Il avance même qu'il a reconnu que la plupart des fièvres, prétendues putrides, n'en sont pas; que le sang, dans le corps vivant, ne passe jamais ou très-rarement en putréfaction; que la cause de ces maladies n'est pas une dégénérescence des humeurs; qu'elles sont dues à différentes causes, parmi lesquelles il faut compter la matière du pourpre, & que par conséquent elles doivent être traitées de différentes manières.

M. *Wernischek* a divisé son opuscule en quatre parties, dans lesquelles il discute les quatre questions suivantes:

1°. *Quelle est la maladie que nous appelons fièvre putride?* L'auteur croit que ce nom ne lui convient pas, à moins qu'on ne suppose que c'est une fièvre putride bénigne.

2°. *Quelles sont les causes auxquelles il faut attribuer nos fièvres putrides?* M. *Wernischek* nie que la putridité se développe, dès le commencement de la fièvre, dans les humeurs, & que ce soit de cette source qu'il faille déduire les symptômes qui accompagnent la maladie: il prétend que c'est toujours la même cause matérielle, c'est-à-dire, l'âcreté alkaline qui a donné autrefois naissance aux fièvres les plus communes, & qui sert encore aujourd'hui de principe à celles qui se présentent le plus fréquemment.

3°. *Pourquoi nos fièvres putrides sont-elles si fréquentes? & pourquoi sont-elles si dangereuses?* La réponse à ces deux questions, c'est que d'un côté les malades négligent ces fièvres dans le commencement, & que de l'autre, les médecins leur opposent une méthode curative peu convenable à leur nature. Les saignées multi-

pliées, ainsi que les obstacles qu'on met à la coction & à l'évacuation de l'humeur morbifique, font, suivant lui, dégénérer la maladie; & c'est pour cela que le pourpre est si rare de nos jours.

4°. *Est-il possible de prévenir nos fièvres putrides & comment?* L'auteur suppose d'abord que les prétendues fièvres putrides de Vienne ne doivent pas être traitées comme de véritables fièvres putrides, & que par conséquent il faut bien se garder de les combattre indistinctement avec les acides, soit végétaux, soit minéraux, le quinquina, le camphre, l'arnica, &c. Après avoir établi sept classes de fièvres putrides, il expose la manière de les traiter conformément à sa théorie.

En nous abstenant de porter un jugement sur cet opuscule, nous pensons néanmoins qu'il mérite l'attention des médecins de Vienne.

A. JOS. TESTA, phil. & M. D. in magno Ferrariensium nosocomio med. & chir. prof. ord. de vitalibus periodis ægrotantium & sanorum: seu elementa dynamicæ animalis. Londini ex typograph. *J. Davis Chancery-Lane.* Prostant apud *Jonhson, S. Pauls Church-Yard, &c. 1787.*

3. La vie humaine semble n'être qu'une suite de mouvemens enchaînés par périodes, & tellement liés l'un à l'autre, qu'ils s'appellent en quelque sorte réciproquement pour finir & re-

commencer dans le même ordre à des époques déterminées ; non-ſeulement preſque tous les mouvemens vitaux ſe préſentent ſous cette forme, dans l'état de maladie, mais encore les moindres actions de l'homme dans l'état de ſanté, tendent naturellement à prendre une marche périodique. Ce phénomène, qui eſt ſi conſtant & ſi univerſel, qu'on peut préſumer qu'il tient à une des loix primitives de l'économie animale, méritoit bien d'être conſidéré d'une manière particulière. C'eſt ce qu'a fait M. *Teſta*, dans l'ouvrage que nous annonçons. Il y a répandu beaucoup d'érudition, & à ce qu'on pouvoit déja connoître ſur cette matière, il a ajouté des idées qui lui ſont particulières.

Il n'a pas cru devoir commencer par les périodes qui ont lieu dans l'état de ſanté, parce qu'elles ſont, dit-il, moins manifeſtes que celles qui partagent la durée d'une maladie. Ce motif, qui l'a porté à s'écarter de l'ordre le plus naturel, qui conſiſte à conſidérer l'homme ſain, avant de conſidérer l'homme malade, ne nous paroît pas bien fondé, puiſque le cours de la vie humaine, dans l'état de ſanté, eſt marqué par des périodes qui ſont ſenſibles à tout le monde. Les périodes qui amènent la dentition & la puberté, celle de la groſſeſſe, ces habitudes, qui, dans certains individus, renouvellent chaque jour, à des heures fixes, les mêmes beſoins & les mêmes ſenſations, ſont généralement connues, & peuvent familiariſer toute perſonne avec le phénomène que préſentent les accès périodiques d'une fièvre tierce ou quarte.

Quoi qu'il en ſoit, M. *Teſta* a diviſé ſon ouvrage en deux livres. Dans le premier, il examine les périodes régulières que les mouve-

mens vitaux affectent dans les maladies, & ce qu'*Hippocrate* a écrit sur cet important sujet. Il défend cet ancien médecin contre les objections qui ont été faites à sa doctrine des jours critiques, rejetant sur la faute des copistes ce qui peut se trouver d'inconcevable ou de contradictoire dans ses ouvrages. Il répond aussi à ceux qui ont accusé *Hippocrate* d'avoir transporté dans la médecine les préjugés de l'école de *Pythagore* sur la vertu des nombres, & fait voir que les supputations d'*Hippocrate* ne répondent point à celles des pythagoriciens, dont les idées abstraites & chimériques sur les nombres, n'étoient que l'abus d'une vérité physique; car ils n'y avoient sans doute été conduits que par l'observation même de la nature, qui exécute la plupart de ses opérations par des mouvemens réglés & périodiques. C'est cette vérité fondamentale que les médecins ne doivent point perdre de vue, sans admettre rigoureusement tout ce qui se trouve, à cet égard, dans les écrits d'*Hippocrate*, qui n'ont pu passer jusqu'à nous dans toute leur pureté. Ils ont été anciennement défigurés par des copistes ignorans. On n'en sera point surpris, lorsqu'on saura qu'*Hippocrate* souffre tous les jours de nouvelles altérations de la part même des savans. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à lire le chapitre où M. *Testa* relève les inepties de l'édition d'*Hippocrate*, faite à Lausanne par les soins du baron de *Haller*, où, bien loin de profiter des corrections de *Foës*, & de celles qui ont été faites depuis ce dernier éditeur, on a introduit de nouvelles fautes. Dans le quatrième livre des épidémies, *Hippocrate* fait mention d'un homme nommé *Cynicus*. *Haller* prenant ce mot pour la qualifi-

cation de la ſecte connue ſous ce nom, juge que le quatrième livre des épidémies eſt ſuppoſé, parce que la ſecte cynique, dit-il, n'exiſtoit pas du temps d'*Hippocrate*. On n'a jamais porté un jugement fondé ſur un motif plus frivole, puiſqu'un homme auroit bien pu s'appeler *Cynicus*, quoiqu'il n'exiſtât point de ſecte cynique; & d'ailleurs il n'eſt pas bien ſûr que cette ſecte n'eût pas encore pris naiſſance; car *Antiſthène* & *Diogène*, auxquels on la rapporte, étoient contemporains d'*Hippocrate*.

Ainſi on a les plus fortes raiſons de ſe méfier de ce qu'on trouve dans les écrits d'*Hippocrate* au ſujet des jours critiques. Il ſuffit au médecin de ſavoir que cette doctrine a un fondement réel dans la nature, pour être porté à l'examiner lui-même de nouveau, ſans s'aſtreindre ſcrupuleuſement à ce qui ſe trouve écrit dans *Hippocrate*, qui a été falſifié de toutes les manières. M. *Teſta* a peut-être porté ſa confiance un peu trop loin à ſon égard. L'opinion de M. *Cullen*, que M. *Teſta* cependant finit par embraſſer, nous paroît très-ſage. Il penſe que les périodes de tierce & de quarte étant les plus familières à la nature, elles forment les révolutions périodiques qui marquent les troiſième, cinquième, ſeptième, neuvième, onzième, quatorzième, dix-ſeptième, vingtième jours des maladies aiguës, ce qui nous paroît de la plus grande vraiſemblance.

M. *Teſta*, dans le même livre, examine la manière de ſupputer les jours d'une maladie, & de conſidérer, chaque jour, les périodes générales de chaque maladie, & les rapports qu'elles ont entre elles, les périodes des maladies qui tiennent à la ſeule léſion des ſolide

le défaut de marche périodique & de crise dans certaines maladies, la conformité des révolutions périodiques chez les différentes nations; enfin, il y fait voir que, quoique fasse la médecine, elle parvient rarement à changer la marche que la nature s'est tracée dans le cours des maladies.

Les périodes journalières que présentent certaines habitudes, les retours fixes des sécrétions, la période menstruelle dans les femmes, les excrétions menstruelles dans certains hommes, les révolutions annuelles, ce qu'on appelle l'année climactérique, les changemens périodiques qui tiennent à la marche du soleil, l'influence de la lune sur les périodes de la vie, enfin les changemens pérodiques des âges, sont l'objet du second livre. Sur chacun de ces objets, M. *Testa* développe beaucoup de connoissance & de sagacité. Il fait dériver les maladies des âges, & les hémorrhagies de différente nature, qui marquent les différentes périodes de la vie, de la nécessité où se trouve le sang de se déphlogistiquer. La nature opère cet effet dans l'homme par la capacité de sa poitrine plus grande que dans la femme; elle y supplée dans celle-ci, par le flux menstruel. Les hommes, qui ont la poitrine étroite, sont réduits à avoir des hémorrhagies. On voit que c'est une hypothèse qui ne porte pas encore sur des preuves assez évidentes pour être admise. D'ailleurs, quoiqu'elle rende raison, en quelque sorte, de la nécessité qui amène les maladies des âges, elle n'explique pas la cause qui leur donne un caractère périodique; il seroit peut-être aisé de trouver dans la foiblesse des êtres vivans, la raison pourquoi leurs mouvemens tendent à devenir périodiques;

mais cet objet demande un développement qui ne peut point trouver place ici.

La tolleranza filosophica delle, &c. *La tolérance philosophique des maladies, ou observations médico-pratiques de* JOSEPH PASTA*; avec trente-trois Lettres, non publiées jusqu'à présent, du docteur* ANTOINE COCCHI*, sur le même sujet. A Bergame, chez* Locatelli, 1787; *in-8°.*

4. Nous allons faire connoître cet écrit d'après le nouveau Journal encyclopédique italien.

M. *Pasta* combat directement un préjugé que l'ignorance & l'imposture entretiennent depuis long-temps, & qui est contraire à la médecine expectante; « c'est que dans toutes les maladies, & dans toutes les circonstances, la médecine doit agir; conséquemment qu'il ne faut pas cesser de prendre des pilules & des tisannes, de faire des saignées, d'injecter des clystères, aussi long-temps que le mal dure; de sorte que tout médecin qui n'ordonne pas à chaque instant, ou ne connoît point le mal, ou ne l'envisage pas sous son vrai point de vue, ou, pour ainsi dire, ne le combat que de loin».

Plusieurs médecins célèbres, à la tête desquels est *Hippocrate*, ont préconisé la médecine expectante; ils ont invité de ne pas prendre de remèdes; ils ont assuré que beaucoup de maladies graves se guérissent par l'abstinence & le repos; qu'il y a des maux qui, relativement

aux complexions, à l'âge, à diverſes circonſtances, ou à leur caractère bénin, ſe guériſſent plus vîte & beaucoup mieux par le ſeul ſecours de la nature, ou à l'aide d'un bon régime, que par les traitemens les plus étudiés; qu'il en eſt d'autres dont le caractère eſt ſi mauvais, que l'uſage des médicamens ne fait que les irriter, & les rendre plus rebelles. En vain les plus habiles médecins ont répété ces avertiſſemens ſalutaires; le préjugé, l'ignorance & l'impoſture, ont triomphé de leur ſavoir & de leurs efforts.

M. *Paſta*, premier médecin de Bergame, très-connu dans la république des lettres par divers traités, attaque dans ces nouvelles obſervations, cette opinion très-préjudiciable à la ſanté des hommes. Il emploie les armes de la raiſon & de l'expérience, jointes à l'autorité des médecins les plus diſtingués de toutes les nations & de tous les temps. Il examine les raiſons de ceux qui ont écrit pour la médecine agiſſante, & il les réfute avec autant de ſolidité que de modeſtie.

Comme la netteté & la force, dans les matières ſcientifiques, dépendent beaucoup de la bonne méthode & de l'exacte diviſion des ſujets que l'on diſcute, M. *Paſta* commence par établir, que de tout temps on a remarqué qu'il eſt certains maux dont la guériſon s'opère par la nature même ſans l'aide du médecin; qu'il en eſt d'autres que l'art doit éviter de guérir; qu'il en eſt enfin d'incurables, & qu'un médecin prudent ne doit pas tenter de faire diſparoître. M. *Paſta* renferme dans la première claſſe, 1°. les maladies propres à certains âges; 2°. les affections particulières des divers états

de la vie ; 3°. les maladies endémiques des marins, des habitans des vallées & des endroits marécageux ; 4°. les ſpaſmes & affections convulſives ; 5°. les douleurs aiguës, bénignes ; 6°. la jauniſſe des jeunes garçons ; 7°. les maladies des femmes enceintes, en travail & accouchées ; 8°. les maladies chirurgicales.

La deuxième claſſe renferme les maladies qui ſont ſalutaires, ou qu'il eſt dangereux de guérir par le ſecours de l'art. M. *Paſta* conſidère, 1°. les diverſes maladies de la peau, telles que la lèpre, la ladrerie, les dartres ; 2°. les hémorrhoïdes ; 3°. les ulcères ; 4°. les hémorrhagies ; 5°. les vomiſſemens & les diarrhées ; 6°. la gonorrhée ; 7°. la goutte.

Dans la troiſième claſſe ou celle des maladies incurables, il traite, 1°. des maladies héréditaires ; 2°. de celles des organes ; 3°. des chancres.

On obſerve ſouvent chez les malades des appétits ou deſirs ſinguliers. Comme ces appétits naiſſent la plupart de la nature même, ou d'un certain inſtinct, M. *Paſta* eſt d'avis que, loin de les négliger, un médecin prudent cherche à les ſatisfaire autant que les circonſtances le permettent.

A l'égard des trente-trois lettres de *Cocchi*, nous ne ferons que tranſcrire les propres paroles de M. *Paſta*, qui terminent l'introduction. « J'ai cru, dit-il, obliger les profeſſeurs en joignant à mon ouvrage quelques lettres non publiées encore, du célèbre *Antoine Cocchi*. Le haſard me les a fait parvenir en original, telles qu'elles ont été adreſſées à un gentilhomme diſtingué de Milan. Ces lettres préſentent des choſes curieuſes ſur les principes pythago-

riciens, & sur la tolérance philosophique des maladies, science qui consiste à traiter les maux relativement au genre de vie, au tempérament, à la force du malade, à préférer les médicamens simples, doux & peu nombreux, à ceux qui sont violens & composés, préceptes tout-à-fait analogues aux miens; j'ai donc cru qu'on me sauroit gré de les avoir publiées.

TRILLERS, &c. Abhandlung vom seitenstich, *&c.* C'est-à-dire, *Traité sur le point de côté, & sur son traitement; par* DANIEL-GUILL. TRILLER: *ouvrage traduit du latin en allemand, & enrichi de remarques & d'additions, tirées d'un exemplaire manuscrit de l'auteur; publié par* JEAN-CHRET. GOTTLIEB ACKERMANN, *docteur & professeur en médecine à Altdorff: première partie; in-8°. de 216 pages. A Francfort-sur-le-Mein, chez* Fleicher, 1786.

5. L'ouvrage de *Triller* sur la pleurésie parut en 1740, *in*-8°. à Francfort, & fut accueilli en Allemagne (*a*). L'auteur, partisan fidèle d'*Hippocrate*, y a suivi les traces de ce grand maître; cependant depuis près de cinquante ans que ce

(*a*) Ce Traité n'a pas eu le même accueil en

traité eſt connu, il n'a été traduit en aucune langue vivante, bien qu'on s'empreſſe d'accorder cet honneur à un grand nombre de productions éphémères, auſſi-tôt qu'elles ſortent de deſſous la preſſe. Il eſt même probable que ſans l'acquiſition du manuſcrit de l'auteur que M. *Ackermann* a faite lors de la vente publique de la bibliothèque de feu M. *Tri ler*, & ſans les additions qui s'y trouvent, on n'auroit jamais ſongé à en entreprendre une traduction.

M. *Ackermann* annonce qu'il publiera en latin la ſeconde partie qui n'a pas vu le jour.

A treatiſe on aſthma, &c. C'eſt-à-dire, *Traité de l'aſthme, par* THOMAS WITHERS, *docteur en médecine de l'hôpital provincial d'Yorck; in-8°. A Londres, chez* Robinſon, 1786.

6. L'excellent ouvrage de *Floyer*, ſur le même ſujet, auroit dû faire craindre à M. *Withers* de le traiter à ſon tour. Il eſt vrai qu'il a eu l'avantage de profiter du travail de ſon prédéceſſeur; auſſi voit-on que dans ſa première partie il l'a mis à contribution. Quant à la ſeconde, qui eſt la plus conſidérable, elle contient des obſervations cliniques, dont le principal objet paroît être de faire regarder les fleurs de zinc comme ſpécifiques contre les affections aſthmatiques.

Cur rarum ſit ſuffocatos, ſubmerſos & laqueo ſuſpenſos vitæ reddi, quæſtio phyſico medica quam gratioſi medi-

corum ordinis autoritate, præſide D. JOANNE-CAROLO GEHLERO, &c. pro gradu doctoris publica diſputatione proponit autor FRIEDERICUS-GOTTLOB ENGELMANN; *in-4°. de 31 pag. A Leipſick, de l'imprimerie de* Klaubarth, 1787.

7. Si la publication des ſuccès encourage & entretient le zèle des citoyens, animés par l'eſpérance de réuſſir dans leurs tentatives, les tableaux des non-ſuccès ne ſont pas un moyen moins efficace d'exercer ce zèle, & de le tourner vers la recherche des cauſes qui font échouer; il ſeroit donc de la plus grande utilité pour les progrès de l'art, de publier fidèlement, & avec candeur, les réflexions que des cas malheureux font naître ſur les cauſes inſurmontables, ignorées ou méconnues des non-ſuccès, & ſur les erreurs commiſes dans l'adminiſtration des ſecours. Il exiſte un très-grand nombre d'obſervations ſur des aſphyxiques rappelés à la vie; cependant il n'y a guère que trois ou quatre auteurs qui aient écrit ſur les obſtacles qu'apportent au retour à la vie des ſoins trop empreſſés ou mal-entendus, & qui aient en même temps tracé un plan de conduite ſage, & expoſé les ménagemens néceſſaires pour ne pas étouffer, par une activité meurtrière, les premières étincelles de la vie renaiſſante. De ce nombre ſont *Hunter* & *Vogel*, leſquels cependant n'ont preſque rien dit des dérangemens antérieurs à l'action des cauſes de mort apparente.

M. *Engelmann*, après avoir donné le précis des réflexions de ces médecins, ajoute des considérations sur ces derniers obstacles, & présente par-là des moyens de justifier l'art dans divers cas où ces secours ont été insuffisans, & d'empêcher en même-temps que cette insuffisance (expliquée & reconnue insurmontable, en conséquence de principes évidens de la pathologie,) ne devienne une source de découragement dans des circonstances plus heureuses.

Les causes relatives à l'asphyxie, sur chacune desquelles l'auteur fait des observations, sont le dérangement de l'imagination, la mélancolie, les passions violentes de l'ame, la tristesse, les soins & les chagrins, l'ivresse, la température de l'air & du climat, la lésion de certaines parties principales.; il parle ensuite des causes qui tiennent à l'application vicieuse des moyens curatifs, soit 1°. faute d'instrumens nécessaires; soit, 2°. à cause de la mésintelligence des personnes occupées autour du malade.

A cette dissertation M. *Gehler* a joint un programme, dans lequel il examine une partie des causes de la suffocation des enfans nés par des moyens auxiliaires. Il y remarque d'abord que souvent l'accoucheur est surpris de recevoir un enfant mort, qui durant le travail étoit plein de vie, & qui en venant au monde presque sans efforts, sembloit devoir vivre; tandis que d'autres, qu'il a fallu retourner ou amener à l'aide du forceps, & qui paroissoient désespérés, donnent bientôt après leur naissance des signes non-équivoques de vigueur & de bonne santé. Il compare ensuite les succès des accouchemens, dans lesquels il a fallu retourner l'enfant, avec ceux qu'il a fallu terminer au moyen du for-

ceps. Les réſultats ſont très-favorables à l'inſtrument. M. *Gehler* examine enſuite pourquoi le forceps, en diminuant le volume de la tête, en facilite la ſortie, tandis que, dans les accouchemens par les pieds, cet avantage ne ſubſiſte plus ; car dans cette dernière eſpèce d'accouchemens plus ou moins forcés, on luxe les vertèbres du cou, on déſorganiſe la moëlle épinière, ou l'on ſépare la tête du tronc, &c. Il termine ſa diſſertation par des conſidérations relatives au genre de mort dont périſſent les enfans tirés par les pieds. La diverſité de ſentimens ſur cet objet parmi les auteurs, a paru mériter cette diſcuſſion, dont le réſultat eſt qu'ils ne meurent ni ſuffoqués, ni d'inanition, mais apoplectiques.

Obſervations ſur les effets des vapeurs méphitiques dans l'homme, ſur les noyés, ſur les enfans qui paroiſſent morts en naiſſant, & ſur la rage ; avec un précis du traitement le mieux éprouvé en pareil cas : ſixième édition, à laquelle on a joint des obſervations ſur les effets de pluſieurs poiſons dans le corps de l'homme, & les moyens d'en empêcher les ſuites funeſtes ; par M. PORTAL, *médecin-conſultant de* MONSIEUR, *lecteur & profeſſeur de médecine au collège royal de France, profeſſeur-adjoint d'anatomie & de chirurgie au Jardin du*

du Roi, des Académies des ſciences de Paris, de Boulogne, &c. &c. A Paris, de l'imprimerie royale, 1787; in-8°. de 492 pag.

8. Cet ouvrage, ou du moins les divers objets qu'il renferme, ont été annoncés ou analyſés dans pluſieurs cahiers de ce journal. On peut voir ce qui en a été dit dans le tome xlij, page 565; tome xliv, page 565; tome xlv, page 386. M. *Portal* a cru devoir ajouter à cette édition un précis de ſes recherches ſur la manière dont les vapeurs méphitiques agiſſent ſur les animaux & ſur l'homme. Il a été excité à ce genre de travail par le grand nombre de découvertes utiles & curieuſes qu'on a faites ſur la nature de ces vapeurs, depuis le rapport qu'il fit à l'Académie des ſciences. Il n'a pas fait de changement eſſentiel dans le traitement qu'il a propoſé dans les éditions précédentes; il a ſeulement un peu mieux motivé les circonſtances qui peuvent, ſelon lui, indiquer la ſaignée, & celles qui la rendent inutile & même dangereuſe. Après avoir montré les différences qui ſe trouvent entre l'état des noyés, & celui des perſonnes ſuffoquées par la vapeur du charbon, M. *Portal* rapporte des obſervations qu'il a faites ſur les moyens d'appeler à la vie les enfans qui paroiſſent morts en naiſſant. Le ſuccès de ces moyens, qui ſont très-ſimples, lui a fait un devoir de leur donner une plus grande publicité. Ils conſiſtent à ſouffler dans le nez de l'enfant, & à lui faire de douces frictions.

On trouvera encore dans cette édition quel-

ques obſervations ſur le vrai ſigne de la mort: cette expreſſion, *vrai ſigne*, annonce qu'il n'y en a qu'un qu'on puiſſe regarder comme tel. Ce ſigne eſt le commencement de la putréfaction du cadavre; car tous ceux qu'on tiroit de l'état du pouls, de la reſpiration & de la rigidité des membres, ſont incertains.

La rage eſt auſſi un des objets des recherches de M. *Portal.* Outre les différens remèdes empiriques qui ont été propoſés contre cette horrible maladie, il y a eu deux méthodes de traitement, employées avec plus ou moins d'efficacité. Ce ſont le traitement mercuriel, & le traitement antipaſmodique. M. *Portal* a cru, ainſi que M. *de Laſſone*, qu'il convenoit de réunir ces deux méthodes, ſans négliger même la cautériſation propoſée par M. *Le Roux*, chirurgien de Dijon.

Pour rendre ſon ouvrage plus complet, M. *Portal* y a joint des remarques ſur l'effet des divers poiſons dans l'homme, & ſur le traitement qui leur eſt le plus approprié. Cette matière ayant été traitée à fond, & d'une manière trop ſcientifique pour le public, par des médecins diſtingués, tels que *Méad* & *Lanzoni*, M. *Portal* a cru devoir ſe borner aux notions qui ſont le plus à la portée du peuple, & dont il peut tirer quelque utilité. Sur tous les objets qui ſont traités dans cet ouvrage, M. *Portal* a ſuivi les meilleurs guides; il s'eſt fixé aux méthodes les plus éprouvées & les mieux conſtatées par le ſuccès. Ne conſultant que zèle pour la vérité, & le bonheur des hommes, il a profité des nouvelles découvertes des phyſiciens, & même des critiques qu'on a faites de ſes premiers eſſais ſur cette ma-

tière, pour donner à ſon ouvrage toute la perfection dont il l'a cru ſuſceptible. Il a ſur-tout l'avantage d'avoir confirmé ſes principes par des obſervations anatomiques que lui a fournies l'ouverture des cadavres, & d'avoir jeté quelque lumière ſur des objets naturellement obſcurs par eux-mêmes. Cependant, il faut l'avouer, on ſent peut-être un peu trop dans l'ouvrage de M. *Portal* l'influence que l'anatomie a toujours eue ſur les opinions des médecins. Quoique l'anatomie puiſſe quelquefois mener à des inductions juſtes, il n'eſt que trop vrai qu'elle en a ſouvent fourni de fauſſes. Si on n'examine pas avec une extrême circonſpection les réſultats que préſente l'ouverture des cadavres, on eſt aiſément induit en erreur, & expoſé à confondre les effets avec les cauſes. Les vaiſſeaux du cerveau dans les aſphyxiés ſont remplis de ſang. S'enſuit-il que dans ces perſonnes la mort eſt l'effet d'un engorgement & d'une ſtaſe de ſang qu'on doit diſſiper par des ſaignées? Après la mort, il doit néceſſairement ſe trouver des ſtaſes de ſang dans les différens viſcères; cela dépend de la manière dont la vie a été éteinte ſucceſſivement dans les différens organes. Le cerveau eſt vraiſemblablement frappé le premier dans les affections qui attaquent directement le principe de la vie. Il n'eſt pas ſurprenant que ſes vaiſſeaux, deſtitués tout-à-coup de leur force vitale, reſtent gorgés par le ſang qu'ils contiennent. Malgré cette apparence, la ſaignée, dans ce cas, ne peut être qu'un remède ſuſpect. Chacun ſait que c'eſt un moyen affoibliſſant, employé ordinairement pour modérer l'exceſſive énergie du principe vital; par conſéquent rien n'eſt plus haſardé que d'en faire

usage, lorsque cette même énergie est éteinte ; & ce moyen, pour avoir été quelquefois employé impunément, n'en est pas pour cela meilleur : tout ce qu'on peut faire de sûr, c'est d'ouvrir la veine, & de la refermer aussitôt, pour donner du jeu à la circulation.

Ce que M. *Portal* dit contre l'émétique dans les asphyxies, nous paroît aussi moins fondé sur l'expérience que sur des inductions anatomiques, d'après lesquelles on suppose que ce remède, par les secousses qu'il occasionne, peut augmenter l'engorgement du cerveau & de la poitrine. La vérité est que dans les cas même où cet engorgement a lieu, l'action de l'émétique e diminue. On a souvent vu des assoupissemens diminués par ce moyen. Tous les jours on le voit employé avec avantage contre l'apoplexie. Dans les fluxions de poitrine, il rend communément la respiration plus libre ; & quant aux asphyxies, M. *Hallé*, dans ses recherches sur le *méphitisme des fosses d'aisance*, a fait voir que les personnes qui en sont atteintes, ne trouvent pas de secours plus prompt & plus efficace que dans l'émétique, qui en effet est un excitant très-propre à ranimer les forces vitales ; mais nous pensons, comme M. *Portal*, à l'égard de la fumée de tabac, qui, par rapport à sa qualité stupéfiante, convient peut-être moins que tout autre stimulant dans les asphyxies. Malgré ces réflexions, l'ouvrage de M. *Portal* nous paroît un des plus utiles qui aient paru sur cette matière.



Porte-feuille anti-vénérien; par MM. L... & R...., étudians en médecine; rédigé d'après les leçons publiques de M. D'YVOIRY, professeur en médecine à Lyon. A Basle; & se trouve à Paris; chez Née de la Rochelle, *libraire, rue du Hurepoix, près du pont Saint-Michel, n° 13; & chez* Croullebois, *libraire, rue des Mathurins. Prix 24 sols; in-8°. de 234 pages.*

9. C'est une espèce de manuel anti-syphilitique, très-bien fait, où l'on trouve des notions assez justes sur la nature du mal vénérien, sur la manière dont il se communique, & sur celle dont il doit être traité; où l'on apprécie avec beaucoup de jugement les différentes méthodes de traitement, & sur-tout les manœuvres funestes des charlatans, qui vendent fort cher au public des poisons très-dangereux. Les rédacteurs se sont arrêtés principalement sur les remèdes que distribuent les sieurs l'*Affecteur* & *Godernaux*, pour en faire sentir tous les inconvéniens.

Fasciculum observationum medico-practicarum, pro licentia gradum doctoris medicinæ ab alma universitate Argentinensi obtinendi, solemniter defendet FRIDERICUS-AUGUSTUS ROEBER,

Dresdensis, die xxv septemb. anni M. DCC. LXXXVII; *in-8°. de 39 pages, non compris la dédicace, ni la préface. A Strasbourg, de l'imprimerie de* Dannbach.

10. Voici les titres des articles renfermés dans cette brochure: 1°. *Trismus podagricus*; 2°. *Hæmorrhagia narium chronica lethalis*; 3°. *Scorbutus*; 4°. *Anasarca ab adiapneustia*; 5°. *Cystorrhœa*; 6°. *Epilepsia plethorica*; 7°. *Melæna*; 8°. *Experimenta nonnulla circa methodum cel.* CLARE *luem veneream tractandi*; 9°. *Singularis juvenis corporis constitutio.* A tous ces articles, excepté le dernier, l'auteur a joint des remarques. Nous nous arrêterons seulement au deuxième & au dernier.

Un garçon de onze ans, né de parens robustes, & ayant des frères bien portans, fut attaqué le 30 août 1786, à différentes reprises, d'une hémorrhagie du nez. Il avoit la poitrine & les jambes couvertes de taches ressemblantes aux morsures de puces, & sur ces taches étoient des plaques de la grosseur d'un écu & de la dureté du bois. Le saignement étant revenu quelques jours après, le sang formoit un coagulum peu solide & d'une couleur livide verdâtre. L'abattement devint extrême, au point que cet enfant, auparavant vigoureux & alerte, quoiqu'il fût maigre, avoit de la peine à marcher. L'urine étoit claire, livide & très-fétide; le pouls ordinairement petit, devenoit fréquent au retour des hémorrhagies, &c. L'auteur attribuant ces accidens à la dissolution du sang,

prescrivit l'acide vitriolique & le quinquina dans du vin acidulé : ces moyens ne produisant aucun effet, il employa les antiscorbutiques, les citrons, les astringens, tels que le petit-lait alumineux, l'eau martiale, avec un succès assez heureux, pour que les premiers jours de janvier suivant, le malade fût regardé comme en pleine convalescence. Mais le 17 février à l'occasion d'un coup peu violent qu'il reçut, les hémorrhagies reparurent. & furent rebelles à tous les remèdes que M. *Roeber* put administrer, elles conduisirent enfin cet enfant au tombeau le 25 mars suivant. La seule cause apparente que l'auteur puisse soupçonner, est la supression de la transpiration.

Le garçon dont M. *Roeber* décrit la constitution singulière, est né avec une couleur plus ou moins livide de toute la peau. Il a le nez & les lèvres d'un rouge presque pourpré; les ongles couleur de fer; la langue noirâtre; la sclérotique bleuâtre, & une double rangée de dents incisives & canines. Quelquefois, & dans le temps même qu'il se porte très-bien, une partie de ses cheveux implantés près de la fontanelle, devient bleue & très-douloureuse au tact : alors il est moins tourmenté du météorisme qui lui est ordinaire. Ce garçon est d'ailleurs asthmatique depuis l'enfance, & exposé à de saignemens de nez. Il n'a parlé qu'à cinq ans, & avoit déja atteint sa septième année avant qu'il pût marcher droit, sans cependant avoir jamais eu de convulsions, ni avoir été attaqué de rachitis. Lorsque M. *Roeber* a rédigé ces détails, ce garçon étoit âgé de quatorze ans : il n'étoit pas encore plus grand que les enfans ordinaires de six ans. Il est stupide, mange & boit beau-

coup, & digère parfaitement. Quant au moral, il eſt fort ſenſible & iraſcible. Ses père & mère, qui ſont robuſtes & bien portans, ont d'autres enfans, dont les uns ſont plus âgés & les autres plus jeunes, leſquels jouiſſent de toutes leurs facultés, & ont le teint des plus frais. La mère attribue la triſte ſituation de cet enfant à ſon imagination frappée pendant ſa groſſeſſe par la vue d'un mort.

The miſcellaneous works of CHARLES COLIGNON, &c. C'eſt-à-dire, *Mélanges de CHARLES COLIGNON, docteur en médecine, ancien profeſſeur dans l'univerſité de Cambridge; in-4°. A Londres, chez* White, 1786.

11. Feu M. *Colignon* étoit fils de *Paul Colignon*, originaire d'Heſſe-Caſſel. Il naquit à Londres le 30 janvier 1725, & reçut ſa première éducation au collège de Bury : il entra en 1743 comme penſionnaire au collège de la Trinité à Cambridge; & après y avoir fait une courte réſidence, il alla viſiter la France & la Hollande : il fit quelque ſéjour à Leyde & à Londres, & finit enfin ſes études à Cambridge, où il obtint en 1748 le degré de bachelier, & fut nommé en 1753 profeſſeur d'anatomie. En 1779, il fut nommé profeſſeur royal; & ayant paſſé en 1783 en qualité de profeſſeur de médecine au collège de Downing, il mourut le premier octobre 1785. Conſacrant ſes loiſirs à la poéſie & à la philologie, il a publié dans ces deux

genres, divers ouvrages qu'on trouve réunis dans ce volume. Nous ne ferons pas mention de ceux-ci, nous n'indiquerons même que les titres de ceux qui ſont proprement du reſſort de ce Journal.

1°. Réflexions ſur divers paſſages d'auteurs claſſiques & hiſtoriques qui ont trait à la ſtructure du corps humain; accompagnées d'un petit nombre d'obſervations de phyſiologie.

2°. *Tyrocinium anatomicum*, ou introduction à l'anatomie.

3°. Recherches ſur la ſtructure du corps humain relativement à ſon influence prétendue ſur le moral des hommes.

4°. *Determinatio medica, utrum perutilis ſit in ſalutem viventium apertio cadaverum morbo extinctorum?*

5°. *Medicina politica*, ou réflexions ſur l'art de guérir comme inſéparablement lié à la proſpérité de l'état.

6°. Dialogues moraux & médicinaux.

7°. Remarques explicatives de la grande utilité des hôpitaux pour les malades & pour les pauvres.

Diſſertatio inauguralis de conceptione ſine menſtruis biga caſuum confirmata, ...pro gradu doctoris ritè conſequendo, ... publicè defendet auctor JOANNES-SAMUEL SOMMER; *in-4°. de 18 pag.*

A Jena, de l'imprimerie de Feckelſcher *&* Stranckmann, 1786.

12. Les obſervations ſur les écarts de la nature ſont ſur-tout importantes, lorſqu'elles peuvent ſervir à éclaircir certains points de théorie, ou à prévenir des erreurs plus ou moins dangereuses dans la pratique médicinale. Telles ſont les obſervations dont M. *Sommer* rend compte dans l'écrit académique dont nous allons préſenter une notice. Elles peuvent jeter du jour ſur le méchaniſme de la menstruation, ainſi que ſur ſon influence dans l'économie animale; elles peuvent rendre les médecins circonſpects dans leurs déciſions ſur la fécondité des femmes non réglées, ſur la groſſeſſe, &c...

M. *Sommer* adopte le ſentiment du baron *de Haller*, que les femmes ſeules ſont véritablement réglées, & que l'eſpèce d'évacuation ſanguinolente qu'on remarque dans les ſinges & dans certains quadrupèdes, n'eſt qu'un effet paſſager de la diſpoſition des organes de la génération, qui rend ces animaux capables d'être fécondés. Il indique ensuite les différentes époques de la première apparition des règles & de leur entière ceſſation : il parle de la ſource d'où elles découlent, & des cauſes qui les déterminent. Je ne rappelle ici que trois cauſes, ſavoir, l'influence de la lune, le ferment, et la pléthore; enſorte qu'il paſſe ſous ſilence la ſeule qui paroiſſe admiſſible, ſavoir, l'action organique de l'utérus, & ſe tourmente beaucoup, après avoir rejeté les deux premières, pour établir la troiſième.

Les ſeptième & huitième paragraphes contiennent les détails relatifs à deux femmes privées de cette évacuation.

La première, âgée actuellement de trente ans, a d'abord eu ses règles; mais étant devenue enceinte elles les a perdues pour ne plus les revoir : cependant elle a continué de se bien porter; elle a même presque trop d'embonpoint : elle travaille avec facilité, mange, boit & dort bien : elle a fait six enfans depuis la suppression de ses règles, & à chaque grossesse elle a essuyé toutes les incommodités auxquelles les femmes enceintes sont sujettes pendant la gestation, & par une suite de leur état : les lochies, à chacune de ses couches, ont été peu abondantes, néanmoins elle a toujours eu beaucoup de lait pendant tout le tems qu'elle a nourri.

L'autre femme est une paysanne : elle est parvenue à l'age de vingt ans avant que les règles s'établissent pour la première fois : depuis ce tems elles ont reparu aux époques fixes jusqu'à sa première grossesse, arrivée à l'âge de vingt six ans. A la suite de sa couche, le ventre est resté gros; elle a allaité son enfant une année entière. Redevenue enceinte peu de tems après avoir cessé d'être nourrice, son accouchement a été suivi d'une hémorrhagie qui a dissipé la grosseur de son ventre. Depuis cette époque elle a été deux ans sans que ses règles revinssent, en y comprenant l'année qu'elle a allaité. A la suite d'une troisième couche, dont l'enfant est mort peu de tems après avoir vu le jour, elle a eu quelques alternatives irrégulières d'écoulement menstruel & de suppression; elle est ensuite devenue malade, & a expulsé une mole.

A ces observations, M. *Sommer* joint quelques réflexions étiologiques trop peu solides pour nous y arrêter; mais nous remarquerons

que l'état de la femme qui fait le ſujet de la deuxième obſervation, étant, vers la fin, accompagné d'un dérangement conſidérable dans la ſanté, n'a plus rien de bien particulier On voit tous les jours des femmes qui ſont dans ce cas. On doit être d'ailleurs étonné que l'auteur ne ſe ſoit pas attaché à expliquer comment il eſt poſſible que la femme qui n'eſt jamais réglée dans les intervalles d'une groſſeſſe à l'autre, & qui ſe porte bien d'ailleurs, eſſuie, toutes les fois qu'elle eſt enceinte, les mêmes symptômes qui ſe remarquent dans les autres femmes.

Après avoir enſuite rapporté différens autres exemples analogues, M. *Sommer* entreprend de nous développer comment une femme qui n'eſt pas réglée peut concevoir, et examine à cette occaſion, ſi l'évacuation périodique eſt néceſſaire ou non, pour rendre une femme féconde.

L'acte académique au ſujet duquel M. *Sommer* a publié cet écrit, a été annoncé par un programme faiſant la ſixième partie des réflexions que M. *Nicolaï* publie ſur la manière dont les malades ſont couchés. Ce profeſſeur y commente cet aphoriſme de *Lommius ; c'eſt un ſigne de très-mauvais augure, lorſque les malades, et ſur-tout ceux qui ſont attaqués de péripneumonie, ne peuvent ſe tenir couchés.*

Markwardige hadelger in den practiska Forloſſnings vetenskapen, &c. C'eſt-à-dire, *Obſervations remarquables, relatives à la pratique de l'art des accouchemens; avec des réflexions par* HER-

MAN SCHUTZERCRANZ, docteur en médecine, & archiâtre; in-8°. de 280 p. A Stockholm, chez Brodin, 1785.

13. L'auteur rend compte dans cet ouvrage de ſoixante-ſept faits de pratique. Quelques-uns ont déja été décrits, & ſe trouvent conſignés dans les Mémoires de l'Académie royale des ſciences de Stockholm. Il s'agit dans la plupart de mauvaiſes poſitions des enfans; mais les faits les plus remarquables ſont, 1°. un accouchement par les pieds qui a coûté la vie à l'enfant, parce que l'ovaire de la mère étoit extrêmement gros & skirrheux : 2°. un déchirement du cordon ombilical près du placenta, cauſé par la ſortie précipitée de l'enfant tombé ſur le plancher : 3°. une coalition du vagin à la ſuite d'un accouchement très-long & très-pénible : 4°. un part accompagné d'une violente hémorrhagie, excitée par l'uſage des remèdes emménagogues : 5°. des têtes ſéparées du tronc & reſtées dans la matrice : 6°. des accouchemens accompagnés de convulſions violentes : 7°. une ſection céſarienne faite à une naine, dont la mort, arrivée le neuvième jour de l'opération, a été cauſée par une ſuite de ſes écarts dans le régime: 8°. une matrice qui s'eſt déchirée, & a laiſſé paſſer la tête & le bras de l'enfant. (M. *Schützercranz* a amené par les pieds l'enfant mort, ſans pouvoir ſauver la mère, qui a ſuccombé le cinquième jour) : 9°. pluſieurs parts de gémeaux (un de ces accouchemens s'eſt terminé douze ſemaines après l'écoulement des eaux : l'un des enfans étoit à terme & en vie; l'autre mort deſſéché & du volume d'un embryon de cinq

mois) : 10°. un accouchement lent & pénible d'un enfant hydropique : 11°. deux naiſſances de trigémeaux, dont chacun avoit ſon placenta : 12°. deux accouchemens laborieux cauſés par une protubérance oſſeuſe placée ſous l'arcade des os pubis : 13°. des attaches de placenta à l'orifice de l'utérus : 14°. des difformités de l'utérus, du baſſin, &c. qui rendoient les accouchemens plus ou moins difficiles.

Forloſſnings-vetenskapens theoriska del i ſyſtematisk ordneng, *&c.* C'eſt-à-dire, *Théorie ſyſtématique de l'art des accouchemens; par* HERMAN SCHUTZENCRANZ, *docteur en médecine, & archiâtre; in-8°. de 302 pages, avec onze planches gravées. A Stockholm, chez* Brodin, 1787.

14. L'auteur a compoſé cet ouvrage pour l'inſtruction des jeunes chirurgiens ; il y a joint, ſur les remèdes propres à réveiller les douleurs de l'enfantement lorſqu'elles ont diſparu, une diſſertation dans laquelle il examine ſi l'on peut les adminiſtrer impunément. Il termine cet écrit par l'expoſé d'une méthode d'élever les enfans avec du lait de vache.

Principles of midwifery : *Les principes des accouchemens; par* JEAN AITKIN, *docteur en médecine, profeſſeur d'ana-*

tomie & de chirurgie, membre du collège de chirurgie d'Edimbourg : troisième édition. A Londres, chez Murray, 1787; *in-8°. de 292 pag.*

15. M. *Grunwald* a fait connoître les deux premières éditions de ce livre anglois, dans le Journal de médecine, *tome* lxix, *page* 322. Voici le jugement que les journalistes allemands de Gottingue, portent de cette troisième édition.

« Cet ouvrage est beaucoup trop imparfait pour une troisième édition. Destinée pour l'usage des élèves, on auroit dû la rendre plus exacte. Il y a trente-une planches remplies de figures qu'on a copiées de toutes parts, mais si mal, qu'on a peine à reconnoître les objets qu'elles représentent ».

Ainsi elles ne peuvent ni servir de renseignement aux jeunes chirurgiens, ni d'ornement à un livre qui ne doit être qu'utile.

Dissertatio inauguralis medica de *utero retroverso*, quam consensu gratiosi medicorum ordinis pro gradu doctoris, A. D. xvj martii M. DCC. LXXXVII, publicè defendet auctor FRIDERICUS JAHN; *in-8°. de 55 pag. A Jena, de l'imprimerie de* Goepferdt.

16. Ce sujet a été traité avec beaucoup de soin depuis quelque temps, & ce Journal con-

tient des éclairciſſemens qui ont répandu le plus grand jour ſur cette maladie. L'opuſcule que nous avons ſous les yeux, mérite principalement l'attention des praticiens, par les recherches hiſtoriques & la réunion des meilleures autorités qu'on y trouve.

La *rétroverſion* de l'utérus, eſt, ſelon M. *Jahn*, cette poſition vicieuſe où le fond de la matrice eſt tiré en bas & tourné vers l'os ſacrum, enſorte qu'il eſt logé entre les parois du vagin & du rectum, en même-temps que ſon orifice eſt preſſé contre l'os pubis ou qu'il eſt forcé de s'élever au-deſſus de la crête de cet os. Nous ne ſuivrons pas notre auteur dans le détail où il entre, relativement aux autres vices de poſition de la matrice, le diagnoſtic, la ſymptomatologie, les ſections de cadavres, &c. &c.

Les anciens ont connu ce vice de poſition. Deux paſſages que M. *Jahn* rapporte n'en laiſſent point douter. L'un & l'autre ſont tirés d'un livre qu'on a attribué à Hippocrate, & qui a pour titre : *de Naturâ muliebri* (ſect. v, pages 142 & 214, édit. *Foës*). Voici le premier : *Si circumvertitur* (περιστραφῶσι) *uterus, menſtrua non fiunt, neque in illo genitura : sed tenet dolor imum ventrem, lumbos & regionem iliacam. Ac ſi immittitur ad contrectandum digitus, planè non poteſt attingi os uteri quod valdè receſſit.* L'autre eſt conçu en ces termes : *Quibus uterus procidit in iſchia, neceſſe eſt averſum ſit os & ſuperiora petat. Præterea quoque imum ventrem dolor detinet, crura contrahuntur, coxendicum juncturæ ad ſedem dolent ; cùmque ventris onus deponit, dolores acuti detinent, præ violentia exiguum ſtercus prodit, urina ſtridet, & animi affectio invadit.*

A ces descriptions, M. *Jahn* joint celle de *Philumenus*, rapportée par *Aëtius* (*a*), & avoue qu'il ignore si depuis ce dernier quelqu'autre médecin en a encore parlé jusqu'à *Roderic* a Castro, qui vivoit au seizième siècle : il ajoute ensuite que *Grégoire* (*b*), médecin de Paris, paroît avoir été le premier, parmi les modernes, qui ait fait mention de cette maladie dans ses leçons ; qu'un jour, au nombre de ses auditeurs, s'est trouvé par hasard *Gaultier Wall*, Anglois de nation ; que celui-ci, de retour dans sa patrie, a été appelé pour un cas de cette nature ; & s'étant ressouvenu des préceptes de *Grégoire*, il a voulu les mettre en pratique ; mais que n'ayant pas réussi, il a fait appeler, le 18 octobre 1754, en consultation *Hunter*, lequel s'est assuré, par le toucher, de l'état des choses, a cru la maladie nouvelle, & l'a décrite ; que depuis cette époque, on a vu paroître plusieurs observations de cette nature, & que les auteurs se sont appliqués à la connoissance & au traitement de cette maladie.

Nous n'avons rien remarqué de neuf dans cet opuscule, si ce n'est que l'auteur croit trouver, pour les cas désespérés, une ressource dans la section de la symphyse des os pubis.

(*a*) *Aëtii tetrabibl.* iv, cap. lxxvij, pag. 1003, edit. Lugd. 1549, in-folio.

(*b*) Nous ne connoissons aucun *Grégoire*, médecin de Paris, qui ait vécu & enseigné dans ce siècle. *Note* de M. J. G. E.

De lactis metastasi ad uterum artusque, præside PETRO-IMMANUELE HARTMANNO, &c. ... pro obtinendis doctoris medici atque chirurgici honoribus & immunitatibus publicè differet auctor LUDOVICUS-JOSIAS HIRSCHMANN, &c.; *in-4°. de 20 p. A Francfort-sur-l'Oder, de l'imprimerie de* Winter, 1786.

17. L'auteur fait d'abord l'histoire de trois mères nourrices qui ayant perdu leurs enfans, ont essuyé des dépôts laiteux. Dans la première le lait s'est amassé dans la cavité de l'utérus, & a excité parmi d'autres symptômes une rétention d'urine de deux jours, une tuméfaction considérable du ventre, des angoisses, &c. &c. L'usage interne d'une potion tempérante, joint à celui des fomentations émollientes sur le bas-ventre, des lavemens de même nature, & d'une tisane d'orge acidulée avec l'oxymel simple, ont promptement rappelé le cours des urines, & ont fait rendre par le vagin deux quartes d'un lait décoloré, suivi d'une quantité considérable d'urine. La seconde malade a eu une métastase de lait sur l'avant-bras, qu'elle a négligée, en sorte que les secours tardifs que M. *Hirschmann* a apportés n'ont pu la sauver. Un sort aussi funeste a été le partage de la troisième femme, qui a eu un dépôt sur la cuisse.

A la suite de cet exposé, on lit des réflexions sur les causes de ces métastases, la manière dont elles se font, & le traitement qui leur convient.

Archiv fur die geburthehülfe; &c. C'est-à-dire, *Archives pour l'art des accouchemens, les maladies des femmes & des enfans nouveau-nés; un vol, in-8°. de 188 pag. A Jena, dans la librairie de l'Académie, 1787.*

18. C'est à M. *Stark*, archiâtre & professeur de médecine à Jena, que nous devons ce nouveau Journal, dans lequel il comprendra la partie théorique & pratique, de même que l'histoire de l'art des accouchemens; les nouvelles découvertes en tout genre, instrumens, machines, manœuvres, remèdes éprouvés, les établissemens relatifs à cet art & à la police qui le concerne; les ordonnances relatives aux sages-femmes; les listes mortuaires; des observations sur des cas rares; les maladies des enfans nouveau-nés; les notices de livres nouveaux; des extraits de lettres; des biographies, quelquefois des anecdotes, des choses singulières.

Cette première partie contient les articles suivans: l'histoire, par M. *Stark*, d'une grossesse douteuse & supposée de près de deux ans de date, qu'on a reconnue, par la section du cadavre, être une excroissance skirrheuse réunie à l'hydropisie de l'ovaire droit: notice par M. *Herold*, sur un accouchement contre-nature d'un enfant monstrueux auquel manquoient les tégumens du bas-ventre, les parties sexuelles & les extrémités inférieures. (Cette notice est accompagnée de deux planches en taille-douce:) une observation par M. *Hirt* sur une rétrover-

ſion de la matrice : un Mémoire de M. *Hagen*, ſur l'art des accouchemens ancien & moderne, principalement relativement à ſa partie ſcientifique : recherches, par M. *Stark* ſur cette queſtion : pourquoi trouve-t-on encore de nos jours dans les liſtes mortuaires un ſi grand nombre d'enfans morts-nés & de femmes mortes en couches ? Relation de l'ouverture du cadavre d'une femme morte ſans être accouchée, & dont la matrice étoit déchirée : annonces & extraits : biographie de M. *Vogt* : extrait de lettres : nouvelles découvertes : ſoins particuliers en uſage chez diverſes nations pour les femmes en couche & les malades : ſingularités : nouveaux établiſſemens. A Neudorff en Siléſie, eſt mort au mois de février dernier, un meûnier appelé *Rauhold*, âgé de quatre-vingt-trois ans, qui a rempli les fonctions d'accoucheur dans 7425 accouchemens, pour la plupart très-difficiles, & qui a été autoriſé, à cauſe de ſes connoiſſances peu communes, à exercer la chirurgie. Exemples de fécondités extraordinaires de gémeaux, trigémeaux, quadrigémeaux, &c. annonces littéraires.

JOHANN GOTTLOB BERNSTEINS, herzogl. ſæchſ. berg und amts wundarztes practiſches handbuch für wundærzte nach alphabetiſcher ordnung in zwey theilen, nebſt einem Franzœſiſchen und einem volſtændigen deutſchen regiſter : *Abrégé pratique à l'uſage des chirurgiens, décrit par ordre alphabé-*

tique, contenant deux volumes & une table allemande & françoise; par GEOFFROI-JEAN BERNSTEIN, *chirurgien des mines du duc de Saxe Weimar. A Leipsick, chez* Schwilkert, 1786; *deux vol. in-8°.*

19. Ce dictionnaire, fait à l'instar de ceux que l'on a tant multipliés en France dans tous les genres, ne contribuera certainement pas à former d'excellens chirurgiens.

C'est en étudiant avec méthode, qu'on apprend, & non pas en lisant un article isolé; c'est en suivant les leçons des maîtres éclairés, c'est en les voyant pratiquer, c'est en se pénétrant de leurs préceptes, & en méditant sur les circonstances qui ont déterminé un traitement par préférence à un autre, qu'on se rend capable d'être utile à ses semblables, dans la chirurgie.

Der gutartige carbunkel, *&c.* C'est-à-dire, *Du charbon bénin, ainsi que de son traitement, tant médicinal que chirurgical; par J. J. H.* BUCKING, *docteur en médecine; in-8°. de 64 pag. A Stendal, chez* Grosse, 1786.

20. Le fond de cet opuscule est la thèse que l'auteur a soutenue en 1772, à Helmstadt, pour le doctorat en médecine. L'exercice de sa profession & une lecture plus étendue, l'ont

mis en état de donner plus de perfection à cet écrit académique. Après avoir remarqué la différence qu'il y a entre le charbon & le furoncle, il donne une description exacte du premier. Il y joint ensuite l'histoire de trois charbons, dont deux ont été observés par son père, & le troisième par lui-même.

Dissertatio medico-chirurgica, de strumâ bronchocele dictâ, & de hemeralopiâ: *Dissertation médico-chirurgicale sur le goëtre & l'héméralopie; par M. LOUIS VALENTIN, de Châlons, docteur en médecine, second chirurgien-major du régiment du Roi, infanterie, professeur & démonstrateur des écoles de chirurgie & d'anatomie du même régiment. A Nancy, chez la veuve* Bachot, 1787; *in-4°. de 21 pages.*

21. Cette dissertation renferme, sur le goëtre & l'héméralopie, deux maladies communes dans les troupes, des détails intéressans.

M. *Valentin* parle d'abord du goëtre ou bronchocèle; il donne d'abord la description anatomique de la glande thyroïde & de ses fonctions, passe ensuite à la division des goëtres, en expose les causes, le prognostic & les méthodes curatives.

Le goëtre est une tumeur qui se forme à la gorge, entre les tégumens & la trachée artère: cette tumeur varie en figure & en grosseur:

elle se divise en simple, en composée ou compliquée, en récente & en ancienne. M. *Valentin* ayant eu occasion de traiter beaucoup de soldats attaqués de ce mal, juge qu'il est causé par l'air froid qui arrête l'insensible transpiration. Il a observé à Nancy, que les soldats de son régiment ayant souvent le col découvert, en étoient fréquemment attaqués, tandis que les cavaliers & dragons en garnison dans la même ville, étant bien vêtus, y étoient beaucoup moins exposés.

Quant à la guérison du bronchocèle, s'il est simple ou lymphatique, elle est très-facile. M. *Valentin* commence le traitement par les remèdes généraux, après quoi il donne plusieurs doses de pastilles ou de *poudre contre la grosse gorge.* Si le mal est ancien & compliqué, il faut mettre en usage les atténuans, les apéritifs, tels sont les savons, le mercure doux, les pilules de *Belloste*, les éthiops minéral & martial, les sels neutres dans la décoction de patience, de racine de bardane, de petit-houx, de filipendule, d'arrête-bœuf, de feuilles de chicorée sauvage, de dent-de-lion, de bourache, de fumeterre, de saponaire. Dans d'autres cas, M. *Valentin* emploie des pilules composées & préparées avec la racine de gentiane, le bois ou la gomme de gaïac, l'antimoine crud & le savon; il fait encore usage de la douce-amère. Il recommande les alimens secs, l'exercice & le changement de climats.

L'héméralopie est une altération de l'organe de la vue, qui s'annonce la plupart du temps au déclin du jour. Cette affection a pour cause la viscosité des humeurs, leur manque de

fluidité, le trouble qu'apporte l'air nébuleux froid, humide, ſur la matière perſpirable, ſurtout après les grandes chaleurs. M. *Valentin* a eu occaſion de voir régner l'héméralopie ſur près de mille ſoldats, & cela pendant l'eſpace de cinq années à Caën en Normandie, & durant quatre à Nancy; cette maladie n'eſt point dangereuſe, il ſuffit de ſaigner, de faire vomir, de purger, d'appliquer un épiſpaſtique derrière l'oreille & les ſangſue. ; & d'employer les apéritifs, les diurétiques, les ſudorifiques ſous différentes formes. La ciguë, l'*arnica*, l'opium, ont auſſi étéadminiſtrés quelquefois avec ſuccès.

Cette diſſertation offre le réſultat de pluſieurs années d'obſervations, faites avec ſoins & exactitude.

Gallerie der beruhmteſten Wundarzte Franckreichs, &c. *Galerie des plus fameux chirurgiens François : premier volume, contenant cinq Mémoires couronnés & autres pièces. A Leipſick, 1787; in-8°. de 258 pag.*

22. Les Mémoires contenus dans ce volume ſont de *Morand*, *Petit*, *Lecat*, *David*, *Louis*, *Levret*, *Le Dran*, *Le Blanc*, &c.

Neue vollſtændige bemerkungen und erfahrungen, *&c.* C'eſt-à-dire, *Nouvelles obſervations & expériences très-détaillées*,

détaillées, pour contribuer aux progrès de la chirurgie & de la médecine; par C. J. EVERS, *chirurgien-major au service de S. M. Britannique, électeur de Brunswick-Lunebourg, avec trois planches gravées; in-8°. de 123 pages. A Gottingue, chez* Dieterich, 1787.

23. Depuis quarante-deux ans que l'auteur exerce sa profession, il a recueilli avec soin les observations les plus intéressantes qui se sont offertes à lui. Une partie de celles qui composent ce volume, a déja paru dans les Mélanges de chirurgie, publiés par M. *Schmucker*, dans le magasin d'Hanovre. Mais ces observations éparses ne lui ayant pas paru produire le même effet que si elles étoient réunies, il les a rassemblées, & y en a joint quelques autres qui ne sont pas moins importantes.

L'auteur promet qu'il en publiera d'autres; l'accueil favorable que les premières ont reçu, est un heureux préjugé pour les suivantes.

Avis aux personnes attaquées de hernies ou descentes; par M. LE ROUGE, *membre du collège & de l'Académie royale de chirurgie, docteur en médecine, ancien médecin du Roi, & chirurgien interne de l'hôtel-dieu, successeur de feu M.* DE LA GENEVRIÈRE.

A Paris, chez l'Auteur, Marché-Neuf, près de l'église S. Germain-le-vieux, en la Cité, 1785.

24. L'auteur n'a point écrit pour les personnes de l'art, mais pour celles qui n'ayant point de principes de médecine, ni de chirurgie, négligent souvent des descentes qu'elles n'osent déclarer; il leur donne des avis très-salutaires, dépouillés des détails scientifiques, qu'elles sont hors d'état d'entendre.

Nota. Nous avons annoncé un premier *avis* de M. *Le Rouge*, *tom.* lxiv, *pag.* 304.

Lettera contenente alcune riflessioni, &c. *Lettre contenant, sur la dissertation de M. Nicolas Vasani, médecin, des réflexions relatives à l'influence des mûriers blancs sur la santé des hommes. A Mantoue, chez* Braglia, 1787; *in-8°, de 58 pages.*

25. Il y a deux ans qu'il règne à *Villefranche*, village considérable du *Véronois*, une fièvre épidémique, que plusieurs médecins attribuent aux émanations putrides d'une grande quantité de mûriers blancs, qui occupent cette contrée. Le docteur *Vasani*, jeune médecin, étoit du nombre de ceux qui pensoient différemment; il prit la plume pour démontrer que

la tranſpiration des arbres, loin de nuire, eſt très-ſalubre, & que leur influence n'a été nullement la cauſe de cette fièvre contagieuſe. Le docteur *Antoine Caſſiani*, médecin à *Povegliano*, réfute dans cette *lettre* l'opinion du docteur *Vaſani*. Son but n'eſt pas d'examiner ce que les corpuſcules de la tranſpiration des arbres peuvent avoir de bon ou de mauvais : la queſtion ſeulement eſt de ſavoir ſi un pays généralement couvert d'arbres hauts & touffus, qui interceptent la circulation de l'air & l'action du ſoleil, n'eſt pas naturellement expoſé à des maladies locales, telles que fut la fièvre maligne qui fit tant de ravages à *Villefranche*. Il paroît, par les raiſonnemens de ce médecin, qu'il n'eſt guères poſſible d'en douter ; & ſi l'on réfléchit que, pour favoriſer la végétation des mûriers, les habitans de *Villefranche* ſont dans l'uſage de raſſembler au pied de ces arbres, tous les fumiers & toutes les immondices qu'ils rencontrent, on concevra ſans peine que dans un climat où les chaleurs de l'été ſont exceſſives, l'atmoſphère doit être ſingulièrement corrompue, conſéquemment que l'air, ſuffoqué en quelque ſorte, & empriſonné dans les branches & les feuilles de ces arbres, doit produire de funeſtes effets ſur la ſanté des habitans.

Cet apperçu eſt traduit d'une feuille périodique italienne, qui a pour titre *Nouvelles littéraires*.

Mémoires ſur la néceſſité & les moyens d'éloigner du milieu de Paris, les tueries des beſtiaux, & les fonderies des ſuifs ; in-4°. de 19 pages, & un feuillet

pour le titre. On lit à la dernière, *de l'imprimerie de* Louis Cellot, *rue des Grands-Auguſtins*, *1787*.

26. Dès le quatorzième ſiècle, & dans les ſuivans, on s'eſt occupé à éloigner les tueries du centre de la capitale, & pluſieurs arrêts du conſeil & du parlement ont été rendus à ce ſujet; mais l'agrandiſſement rapide de la ville & pluſieurs autres cauſes ont empêché l'exécution de la plupart de ces loix; enſorte qu'aujourd'hui, malgré les réclamations réitérées d'un très-grand nombre d'habitans, la plupart de ces tueries ſont placées dans le centre des quartiers les plus peuplés & les plus reſſerrés, dans leſquels elles répandent pendant certaines ſaiſons une odeur infecte & cadavéreuſe qui ne peut être que très-nuiſible à la ſanté. On ſait auſſi combien l'évaporation des graiſſes en fuſion eſt dangereuſe à reſpirer, & nuit au jeu des poumons : les fonderies de ſuif, qui accompagnent toujours les tueries, doivent donc être également portées hors de la ville.

Depuis pluſieurs années on a préſenté différens projets au gouvernement pour transférer les tueries & fonderies aux extrémités des fauxbourgs, & il eſt à préſumer que, ſi tous ont échoué, c'eſt que les moyens qu'ils propoſoient, fondés le plus ſouvent ſur des intérêts particuliers, ou ſur l'obtention de privilèges excluſifs, ne rempliſſoient pas d'une manière aſſez ſatisfaiſante les vues de l'adminiſtration. Les auteurs du plan développé dans le Mémoire que nous annonçons, prétendent que le leur, qui n'entraîne point de droit excluſif en

leur saveur, réunit tous les avantages. Nous ne l'exposerons pas ici; il faut en lire dans l'ouvrage même tous les détails, qui ne sont pas du ressort de ce Journal. Nous nous contenterons de faire des vœux pour que dans un moment où le ministère s'occupe aussi avantageusement de la salubrité de l'air & de la santé des citoyens, cette cause d'infection soit divisée & portée au loin (a).

Ce Mémoire, dont M. *Damours*, avocat aux conseils, est l'auteur, a été présenté au conseil royal des dépêches.

Riflessioni intorno alla qualità delle acque nella concia de' cuoi, &c. C'est-à-dire, *Réflexions sur les qualités des eaux des fosses des tanneurs, &c. deuxième*

(a) On a réuni au nord de la ville, hors de son enceinte, mais presque dans le même lieu, derrière l'hôpital de S. Louis, la vuidange des fosses d'aisance, la voirie, où l'on dépose les animaux morts, une boyauderie, & le combat des animaux féroces. Quoique ce foyer immense de putridité soit abrité au nord par une petite chaîne de montagnes qui le domine, & au pied de laquelle il est placé, il n'en est pas moins vrai que souvent les exhalaisons de ce cloaque se répandent dans tout le fauxbourg S. Martin, & presque sur le boulevard de ce côté, qu'elles infectent quelquefois très-sensiblement dans l'espace qui n'est point abrité par des maisons du côté du faubourg. Il est donc essentiel de diviser & de porter au loin toutes les sources d'infection, parce qu'elles sont alors bien plus facilement divisées & balayées par les vents.

édition ; in-8°. de 80 pag. A Naples, 1786.

27. M. *Dominique Cirillo* examine dans cette brochure ſi les atteliers des chamoiſeurs, tanneurs, &c. ſont nuiſibles à la ſalubrité des habitations qui les entourent, ou s'ils ne font qu'incommoder par leur odeur déſagréable ? *Ramazzini*, MM. *Franc* & *Husſty* ſoutiennent l'affirmative à l'égard de la première queſtion ; ils veulent, par conſéquent, qu'on relègue ces foſſes dans des lieux écartés. M. *Cirillo*, au contraire, combat cette opinion avec force, & plaide la cauſe des manufactures des habitans de Sainte-Marie, près de Capoue. Il s'agiſſoit de défendre aux ouvriers de ces atteliers de jeter dans la rue les eaux qui avoient ſervi à la préparation des cuirs, c'eſt-à-dire, les empêcher d'exercer leur métier. Les réflexions de M. *Cirillo* ont détruit la prévention qui leur étoit contraire. Une des raiſons qu'il produit, & qui, ſi elle étoit conſtatée feroit péremptoire, c'eſt que dans la peſte qui, en 1656, ravagea Bologne & Rome, les quartiers des tanneurs en ont été garantis.

Diſſertatio med. exhibens hiſtoriam clyſterum pathologico-therapeuticam, &c. C'eſt-à-dire, *Diſſertation de médecine, contenant l'hiſtoire pathologico-thérapeutique des clyſtères ; par JEAN-ERNEST-AUGUSTE PFAFF,*

de Langenſalza en Saxe, docteur en médecine. A Jena, 1787; in-4°.

28. M. *Pfaff*, en commençant ſa diſſertation s'exprime ainſi : *Enemata quæ tantum antiquitatis utilitatisque gloriam reportarunt.* Ce début pompeux ſembloit promettre une hiſtoire intéreſſante des clyſtères, relativement à leur ancienneté & à leurs avantages ; mais rien n'eſt plus ſuperficiel.

Diſſertation ſur le café, & ſur les moyens propres à prévenir les effets qui réſultent de ſa préparation communément vicieuſe, & à en rendre la boiſſon plus agréable & plus ſalutaire, avec une gravure en taille-douce ; par M. GENTIL, *docteur-régent, & ancien profeſſeur de la Faculté de médecine en l'univerſité de Paris, ancien médecin des camps & armées de S. M. le roi de France. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-Hyacinthe, n°. 53 ;* Pyre, *libraire, rue de la Harpe, n°. 51,* 1787; *in-8°. de 177 pag. Prix 2 liv. 8 ſ.*

29. Un ouvrage où l'on apprend l'art de transformer une boiſſon délicieuſe en un moyen de guériſon contre beaucoup d'infirmités, doit généralement intéreſſer, dans un temps où l'u-

ſage du café eſt ſi commun. L'auteur fait voir que la plupart des inconvéniens attribués au café, viennent d'une préparation vicieuſe. Il enſeigne une manière de le préparer, qui en laiſſant à cette graine toutes ſes qualités bienfaiſantes & agréables, l'empêche d'en contracter de nuiſibles. Il a fait un uſage médical très-avantageux de la décoction du café crud. Ses obſervations atteſtent que la médecine peut quelquefois trouver un moyen efficace dans cette décoction. Enfin, pour ne rien laiſſer à déſirer ſur un végétal qui doit exciter l'attention en raiſon du prix qu'on attache aux jouiſſances qu'il nous procure, l'auteur a cru devoir donner une deſcription botanique de l'arbre qui produit le café, l'hiſtoire de ſa tranſplantation & de ſon uſage en Europe, & l'analyſe chimique de cette graine.

Abhandlung über die nutzbarkeit der kayſerlichen freyen Reichsſtadt Achen, befindlichen mineralwaſſer, worin angezeigt wird, mit welchem vortheile ſelbige in verſchiedenen fællen gebraucht zu werden pflegen, mit mehr als hundert merkwirdigen krankengeſchichten erlæutert, &c. C'eſt-à-dire, *Traité ſur l'utilité des eaux minérales qui ſe trouvent dans la ville libre & impériale d'Aix-la-Chapelle, où l'on indique quel avantage on peut*

en retirer dans différens cas; le tout éclairci par plus de cent histoires de malades remarquables; par JOSEPH-FERDINAND MICHELS, *médecin de la ville & de la forteresse de Juliers, & de la garnison. A Cologne, chez* Bourel; *& se trouve dans la librairie académique de Strasbourg. In-8°. de dix-huit feuilles.*

30. Nous avons déja sur les eaux minérales d'Aix-la-Chapelle, plusieurs ouvrages, auxquels on ne sauroit dire que celui-ci soit supérieur à tous égards. On y trouve cependant plusieurs excellentes observations. M. *Michels* a su profiter avec avantage des livres qui ont traité le même sujet. Ainsi on reconnoit dans ses Recherches chimiques celles de *Lucas* & de *Williams*.

Il paroît que les eaux thermales sulphureuses d'Aix-la-Chapelle sont sur-tout apéritives & légèrement excitatives; elles conviennent particulièrement aux maladies qui dépendent de la foiblesse & de l'obstruction des vaisseaux.

La plus grande chaleur de la source de Burscheid est de 160 degrés du thermomètre de *Fahrenheit*, & celle de la source impériale n'est que de 144.

Dissertatio physico-medica sistens electricitatis in medicina usum & abusum: *Dissertation de physique & de médecine,*

ſur l'uſage & l'abus de l'électricité en médecine ; par M. FRANÇOIS CASIMIR KITZ, de Weſtphalie, docteur en médecine. A Gottingue, chez Barmeier, 1787 ; *in-8°. de 92 pages.*

31. Cette Diſſertation, dédiée à Frédéric, prince régnant de Waldeck, renferme trois chapitres, diviſés en pluſieurs ſections, & en quatre-vingt-deux paragraphes : on y traite des vertus de l'électricité, de l'action du fluide électrique ſur les corps en général, ſur l'air, ſur les corps vivans en ſanté & en maladie.

Syſtematicheshandbuch der geſamten chemie, &c. *Manuel ſyſtématique de chimie ; par M. GREN. A Halle, de l'imprimerie des orphelins ; & ſe trouve à Strasbourg, dans la librairie académique,* 1787 ; *in-8°. de 684 pages : première partie.*

32. M. *Gren*, profeſſeur de chimie, a compoſé ce manuel en faveur de ſes élèves ; il a pris pour modèle le traité de feu M. *Erxleben.* On y trouve les nouvelles découvertes, & beaucoup d'articles neufs qui appartiennent excluſivement à M. *Gren.*

Bibliothèque physico-économique, instructive & amusante, année 1788, ou septième année, contenant des Mémoires, Observations-pratiques sur l'économie rurale;—les nouvelles découvertes les plus intéressantes dans les arts utiles & agréables;—la description & la figure des nouvelles machines, & instrumens qu'on y doit employer, d'après les expériences de leurs auteurs; des recettes pratiques, procédés, médicamens nouveaux externes ou internes, qui sont relatifs aux hommes & aux animaux;—les moyens d'arrêter les incendies & autres événemens provenans des vices & de l'altération de l'air;—de nouvelles vues sur plusieurs points d'économie domestique, & en général sur tous les objets d'utilité & d'agrément dans la vie civile & privée, &c. &c. On y a joint des notes que l'on a cru nécessaires à plusieurs articles : *deux volumes in-12, avec des planches en taille-douce. A Paris, chez* Buisson, *libraire,*

hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, n°. 13. Prix 3 liv. chaque vol. relié, & franc de port par la poste; 2 liv. 12 s. broché.

33. On peut voir ce que nous avons dit des deux précédens volumes, dans notre journal, *tom.* lxx. *pag.* 553.

An illustration of the sexual system of LINNÆUS: *Le systême sexuel de LINNÉ éclairci; par M. JEAN MILLER. A Strasbourg, dans la librairie académique, 1787; in-8°. avec 107 estampes.*

34. M. *Jean Miller*, anglois, docteur en médecine, ancien directeur du jardin botanique de Glocester, ami du chevalier de *Linné*, fils du célèbre *Philippe Miller*, auteur du Dictionnaire des jardiniers, commença à publier par cahiers en 1775, ces éclaircissemens sur le systême de *Linné*; l'édition fut achevée en 1779.

Cet ouvrage contient une suite de dessins très-soignés de toutes les plantes indigènes de la Grande-Bretagne, & des plantes exotiques qu'on y a transportées & cultivées avec succès. Elles sont toutes rangées suivant l'ordre établi par le célèbre botaniste Suédois. Le but de M. *Jean Miller* fut de procurer des secours aux jeunes botanistes, de donner la facilité de se passer de

jardin, & de cultiver la ſcience des plantes dans le temps & dans la ſaiſon même où la neige & les frimats empêchent de faire des recherches. Aux deſſins des planches faites par M. *Jean Miller* lui-même, ſont joints leurs noms anglois & latins. Cet ouvrage, qui a obtenu une approbation diſtinguée du chevalier de *Linné*, a eu depuis une autre édition en latin.

La cherté des livres anglois a donné l'idée de le réimprimer, afin que tous les amateurs puiſſent jouir de ce chef-d'œuvre. Un haſard heureux pour cette entrepriſe, a fait connoître un artiſte, élève du fameux *Ryland*, qui ſait parfaitement imiter les gravures angloiſes, ce dont il ſera facile de ſe convaincre par la comparaiſon. *Jean-Jacques Rouſſeau* connoiſſoit & eſtimoit ſingulièrement ce recueil.

Le texte ainſi que les eſtampes ſont imprimés ſur de très-beau papier. Le prix de la ſouſcription eſt de quinze livres; prix très-modique, attendu que cet ouvrage eſt compoſé de cent ſept eſtampes.

On a cru devoir enluminer un certain nombre de planches pour les amateurs; on ne ſauroit encore en fixer le prix.

Eſſai ſur l'hiſtoire naturelle des fraiſiers; par M. DUCHESNE. A Paris, 1787; in-12 de 46 pag.

35. M. *Ducheſne*, élève du célèbre *Bernard de Juſſieu*, donna en 1766 l'hiſtoire naturelle des fraiſiers. Perſonne n'étoit plus en état que lui de faire l'article *fraiſier* pour l'Encyclopédie méthodique dans laquelle il doit être inſéré.

La fraiſe, ce fruit délicieux & ſi recherché parmi nous, n'eſt pas connue dans le levant, & les Arabes n'ont point de nom pour l'exprimer. Le Diarberker en eſt également dépourvu. *Louis XV* aimoit ſingulièrement les fraiſes. Ses jardiniers lui en procuroient toute l'année. Ce fruit, deſcendu des différentes Alpes, eſt devenu commun dans nos bois, d'où on l'a tranſplanté dans nos jardins. Il a paſſé juſqu'en Amérique. La culture, & plus encore l'influence des climats, ont fait naître les différentes variétés & les différentes races de fraiſiers qui exiſtent. Il nous manquoit une hiſtoire naturelle qui les fît connoître plus ſpécialement, & c'eſt ce que M. *Ducheſne* a parfaitement exécuté. Sur la ſimple ouverture que l'auteur en fit au célèbre chevalier de *Linné*, voici la réponſe qu'il en a reçue. Sa lettre eſt en date du 24 ſeptembre 1765, & écrite en latin. « En compoſant l'hiſtoire des fraiſiers, vous ferez ce que je ſouhaite depuis long-temps de tous les botaniſtes, ſavoir, que chacun d'eux choiſiſſe une plante particulière pour l'objet de ſon travail, & s'attache à la bien connoître. Ce n'eſt que par ce moyen que la botanique pourroit parvenir, en peu de temps, au plus haut degré de perfection ».

Dans cet Eſſai, M. *Ducheſne* conſidère d'abord les fraiſiers en général, paſſe à l'examen de chaque race & de chaque variété, décrit leurs différences, fait leur hiſtoire en particulier : il en diſtingue vingt-ſept eſpèces ou plutôt variétés. Après cette partie botanique, M. *Ducheſne* traite de tout ce qui regarde les fraiſiers. La partie de la culture vaut un traité complet; il y eſt queſtion de la manière d'é-

lever les fraiſiers de graines, & de celle de les cultiver, ſuivant l'uſage & les principes des plus habiles jardiniers. Il fait auſſi l'énumération des principales propriétés médicales des fraiſes.

Aperçus ſur les atterriſſemens de la Méditerranée dans le bas Languedoc, & application d'une nouvelle méthode lithologique aux diverſes pierres qu'on y rencontre; par M. DORTHES, 1787. In-8°. de 40 pag.

36. Selon les obſervations de M. *Dorthes*, les côtes de la Méditerranée, celles du bas Languedoc ſont les plus ſujettes aux atterriſſemens; c'eſt pourquoi les ports y ont toujours été rares, parce qu'ils ſe trouvent bientôt comblés par les courans, qui jettent dans cette direction les ſables & les cailloux du Rhône & autres rivières. On trouve de ces amas de ſable & de cailloux bien au-delà du Languedoc, en remontant au-deſſus d'Avignon & d'Orange. Dans ſon mouvement ordinaire, la mer ne dépoſe ſur ces bords que des ſables; dans une agitation plus forte, ce ſont des ſables, des graviers, des coquilles pouſſés plus loin; dans les tempêtes, elle vomit avec ceux-ci des cailloux qu'elle amoncèle à une hauteur & à une diſtance beaucoup plus conſidérables; de ſorte que les entaſſemens de cailloutages qui ſont dans les Dunes, peuvent être regardés comme l'élévation à laquelle atteignent les vagues de

la mer dans les plus gros temps. Cette progreſſion doit former ſur le rivage une pente dont la ſurface eſt ſans ceſſe recouverte de nouveaux matériaux : ainſi la mer, ſans rien perdre de ſon niveau ordinaire, ſe chaſſe elle-même de ſes anciennes poſſeſſions. Si ſur cette plage on trouve des lieux plus élevés, ce ne ſont que de petits tas de ſables très-fins amenés par le vent, & ſur leſquels on ne rencontre pas la moindre pierre.

M. *Dorthes* fait mention des méthodes dont on ſe ſert pour reconnoître les pierres ; il eſtime celle de M. *Daubenton* comme la meilleure. Il l'adopte, l'étend, & en conſtruit un ſyſtême foſſiliologique, qu'il diviſe en huit claſſes. Cet écrit eſt terminé par une nomenclature méthodique des pierres contenues dans les atterriſſemens du bas Languedoc.

Collectio opuſculorum ſelectorum ad medicinam forenſem ſpectantium : *Collection d'opuſcules choiſis, concernant la médecine légale, publiée par le docteur* JEAN-CHRÉT. TRAUGOTT SCHLEGEL, *médecin à Langen-Salza, deuxième volume. A Leipſick, chez* Schneider ; *& ſe trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1787. *Petit in-8°. de 284 pag.*

37. Il y a deux ans que M. *Schlegel* pu-

blia le premier volume de cette collection (*a*). L'accueil favorable qu'il a reçu du public, l'engage à donner aujourd'hui le second, & il espère qu'il sera encouragé à completter l'ouvrage. En conséquence, il invite ceux qui auroient quelque pièce propre à entrer dans ce recueil, de vouloir bien lui en faire part.

Ce volume contient six dissertations.

La première regarde le part après treize mois de gestation, comme légitime; & M. *Heister* y prouve qu'on ne peut assigner, en général, aucun terme certain à l'accouchement.

Cette dissertation a été publiée à Helmstadt, en 1753.

La *seconde* traite de l'accouchement tardif, regardé comme fort douteux; par M. *Vogel*, à Gottingue, 1767.

L'on démontre dans la *troisième* qu'il faut consulter les médecins sur les gens accusés de folie & de manie; par *Jean-Zacharie Platner*, à Leipsick, 1740.

La *quatrième* est sur les plaies de la rate, considérées comme mortelles; par *Jean-Christophe Pohl*, à Leipsick, 1772.

La *cinquième* traite de la léthalité des blessures de l'estomac; par *Philippe-Conrad Fabricius*, publiée à Helmstadt, en 1751.

La *sixième* a pour objet la QUESTION à laquelle on soumet les accusés & les coupables; par *Pierre-Emmanuel Hartmann*, à Helmstadt, 1762.

Toutes ces dissertations, quoique très-intéressantes, étoient rares & peu connues.

(*a*) *Voyez* le *tom.* lxiv, de ce Journal, *pag.* 491.

On doit savoir gré à M. *Schlegel* d'en avoir publié une nouvelle édition, où réunies ensemble, elles ne sont plus si exposées à l'oubli.

Ce volume est dédié à M. *Edouard Sandifort*, célèbre professeur d'anatomie de l'université de Leyde.

SÉANCE & PRIX de l'Académie des sciences, arts & belles-lettres d'Orléans.

L'Académie tint son assemblée publique le 11 décembre 1787. Le Secrétaire a terminé la séance par la lecture de ce programme.

« L'Académie, dans son assemblée publique du 17 mai 1785, avoit proposé pour sujet d'un prix de 400 livres, qu'elle devoit décerner aujourd'hui, les questions suivantes : 1°. *A quelle cause doit-on attribuer le mauvais goût que les tonneaux sont quelquefois contracter au vin, & qui est généralement connu sous le nom de* Goût de fût ? 2°. *Le bois ne subit-il l'altération qui occasionne ce goût, qu'après avoir été coupé, ou la sève en étoit-elle affectée lorsqu'il étoit sur pied?* 3°. *A quels signes peut-on reconnoître les bois dont les sucs ont souffert cette altération ?* 4°. *Quels sont les moyens de corriger, ou de faire perdre au vin le goût désagréable que le fût lui a communiqué ?* Le concours a été fort nombreux ; mais c'est à regret que parmi la multitude de mémoires que l'Académie a reçus, elle s'est vue dans l'impossibilité d'en couronner aucun. Les auteurs, ou n'ont traité qu'une partie des

questions, ou les ont discutées d'une manière vague & incomplète. »

« Les uns ont attribué le goût de fût à une prétendue altération que le bois contracte sur pied par le voisinage des fourmillières. Cependant M. *Duhamel* a fait construire avec un pareil bois des tonneaux qui n'ont donné aucun mauvais goût au vin qu'on y a mis. D'un autre côté, les commissaires de l'Académie ont laissé infuser des fourmis dans du vin ; mais la saveur de l'acide formicin qu'elles lui ont communiquée, n'avoit aucun rapport à ce qu'on appelle le *Goût de fût*. Les autres ont tout-à-fait méconnu la question. Ils ont donné au goût de fût, qui a son caractère propre, diverses causes dont on ne peut pas supposer que les effets soient toujours précisément les mêmes. L'Académie croit néanmoins devoir citer honorablement deux mémoires qui, par les observations neuves & intéressantes qu'ils renferment, méritent cette distinction. Le premier, coté n°. 6, a pour épigraphe ce vers des Géorgiques : *Felix qui potuit rerum cognoscere causas*, & commence par ces mots, qui le distinguent d'une autre pièce, portant la même épigraphe : *Le problême que propose la Société royale d'Orléans*, &c. L'auteur explique en chimiste très-instruit la cause du mauvais goût que contracte le vin renfermé dans les vaisseaux mal soignés, ou exposés à l'humidité & aux gaz infects qui règnent dans certaines caves, ou dans des celliers ; mais il ne reconnoît d'autre goût de fût que celui qui peut résulter de ces circonstances ; & il en conclut trop légèrement que ce genre d'infection ne peut être attribué à l'altération de la sève, tandis que l'arbre étoit sur pied,

parce qu'*on n'a pas d'exemple qu'aucune espèce de pièce neuve ait été sujette à cet inconvénient.* L'autre Mémoire est coté n°. 13, & porte pour épigraphe ces mots de Sénèque : *Major ista hæreditas à me ad posteros transeat.* L'auteur y développe des connoissances très-étendues sur les principes constituans, & sur l'altération du vin & de la lie, sur la nature de la sève, & sur les divers changemens qu'elle est susceptible d'éprouver ; mais si partout il se montre profond, & très-versé dans les théories modernes, on peut lui reprocher d'avoir abusé de son savoir, en dissertant plus qu'il n'étoit nécessaire, sur des matières déja connues, & qui ne tenoient pas immédiatement à son sujet. Cette prolixité a entraîné de la diffusion ; elle a nui à la méthode de l'ouvrage, & en rend la lecture pénible. L'auteur reconnoît pour cause du goût de fût la putréfaction qui s'établit dans la partie glutineuse de la lie, & dans les parties extractives du bois ; il pose en fait, ainsi que l'auteur du Mémoire précédent, qu'*il n'est point de tonneau neuf qui ait le goût de fût.* L'Académie, en proposant les mêmes questions pour sujet du prix de 400 livres, qu'elle décernera à la fin de l'année 1789, invite particulièrement ces deux auteurs à s'en occuper de nouveau ; mais elle a soin de les prévenir que le goût de fût dont elle cherche à découvrir l'origine, & tel qu'il est connu dans la province, *est occasionné par les tonneaux neufs* ; que ceux qui en sont affectés, le communiquent au vin presqu'aussi-tôt qu'il y a été mis, & que pour cette raison les tonneliers de l'Orléanois sont garants jusqu'à la saint Martin, & dans des années tardives jusqu'à la saint André, des vins qui se

trouvent avoir contracté ce goût dans les vaisseaux qu'ils ont fournis. »

« L'Académie a déja annoncé qu'elle proposoit pour sujet du prix de 400 livres qu'elle distribuera à la fin de l'année 1788, cette question : *Quel a été l'état des arts & du commerce dans l'Orléanois, depuis les premiers temps de la monarchie jusqu'à Henri IV ?*

Quelles ont été les causes de leurs progrès ou de leur décadence depuis cette époque jusqu'à nos jours, & quels seront les moyens de les porter au degré d'étendue & de perfection dont ils sont susceptibles ?

Elle accordera, à la même époque, un second prix de 800 livres à celui qui déterminera, par des expériences précises & directes, 1°, *Si l'eau est une substance composée, ou si elle est une matière simple & élémentaire ;* 2°. *Si celle que l'on obtient par la combustion du gaz inflammable avec l'air vital, est produite dans l'acte même de cette combustion, ou si elle n'en est que dégagée, c'est-à-dire, si réellement elle provient de la combinaison de l'air vital, ou de sa base avec l'air inflammable, ou si cet air vital & tous les fluides élastiques ne sont pas eux-mêmes une modification de l'eau, opérée par sa combinaison avec la matière du feu, de la lumière ou de la chaleur.* »

« Toutes personnes, excepté les académiciens résidans, seront admises au concours. Les Mémoires, écrits en françois ou en latin, seront adressés francs de port, ou sous le couvert de M. l'Intendant de la généralité d'Orléans, au secrétaire perpétuel de l'Académie, avant le premier juin de chaque année où les prix seront distribués. Les auteurs ne se feront con-

noître ni directement, ni indirectement. Ils joindront à leurs ouvrages, écrits lisiblement, un billet cacheté qui contiendra leur nom & leur demeure. Ils mettront à la tête du Mémoire une devise ou épigraphe qui sera répétée dans le billet, & à sa suscription. »

N.os 1, 2, 5, 6, 7, 10, 11, 12, 13, 14, 16, 17, 18, 20, 23, 27, M. GRUNWALD.
3, 8, 9, 24, 29, 33, M. ROUSSEL.
5, 15, 21, 22, 25, 28, 30, 31, 32, 34, 35, 36, 37, M. WILLEMET.
26, M. HUZARD.

Fautes à corriger dans le cahier d'octobre 1787.

Page 126, ligne première, pricipaux, *lisez* principaux.
Page 155, ligne 14, autres, *lisez* d'autres.
Page 163, ligne 26, Sendschreben, *lisez* Sendschreiben.
Ibid. hern, *lisez* herrn.
Ibid. hofmedicus, *lisez* Hoffmedicus.
Page 168, ligne 16, histoire naturelle, *lisez* histoire de médecine.

Cahier du mois de novembre.

Page 188, ligne 28, le corps, *lisez* les corps.
Page 218, ligne 12, sait, *lisez* fait.
Page 223, ligne 3, Quelmaz, *lisez* Quelmalz.
Page 255, ligne 4, septique, *lisez* sceptique.
Page 263, ligne 19, que rison a été la plus com-

plette, tels ceux, *lisez* rison a été la plus complette, tels que ceux.

Ibid. ligne 28, optiques, *lisez* auditifs.

Page 264, ligne 14, optiques, *lisez* auditifs.

Page 267, ligne 19, auditifs, *lisez* olfactifs.

Page 268, ligne 4, Quelmaz, *lisez* Quelmalz.

Page 277, ligne 4, prr, *lisez* par.

Page 283, ligne 18, bouffisure, *lisez* bouffissure.

Page 292, ligne 28, einer, *lisez* eines.

Ibid. ligne 29, kolonies zehsrei, *lisez* Kolonien zahlrei.

Page 310, ligne 4, aidés, *lisez* aidé.

Page 319, ligne 29, unter-glied, *lisez* untern glied.

Page 337, ligne 12, dienlischste, *lisez* deinlichste.

Page 344, ligne 27, déphlogistiqué, *lisez* phlogistiqué.

Page 351, lignes 8 & 9, Bradembourg, *lisez* Brandenbourg.

Page 353, ligne 22, grœsterheils, *lisez* groestentheils.

TABLE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de médecine* du mois de février 1788. A Paris, ce 24 janvier 1788.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'imprimerie de P. FR. DIDOT jeune, 1788.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

MARS 1788.

OBSERVATIONS

FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

N° 3.

Topographie de la ville & de l'hôpital de Bourbourg; par M. TAVERNIER, *médecin de l'hôpital de cette ville.*

BOURBOURG est une petite ville de la Flandre, située au dix-neuvième degré 42 ′ de longitude, & au cinquantième 44 ′ de latitude, à cinq lieues de Saint-

Omer, trois & demie de Dunkerque & de Bergues, & à une lieue de Gravelines & de la mer. Elle ſe trouve au milieu d'un pays plat, entrecoupé de petits foſſés qui correſpondent preſque tous les uns aux autres, & communiquent à cinq grands canaux qui déchargent leurs eaux dans la mer, à Gravelines & à Dunkerque.

Tout ce pays n'étoit anciennement qu'un grand marais, qu'on a rendu propre à la culture, en y creuſant des canaux qui reçoivent les eaux ſuperflues, & les conduiſent vers la partie la plus déclive ; mais comme la pente eſt inſenſible, l'écoulement des eaux ſe fait lentement, & ne pourroit avoir lieu ſi l'on n'ouvroit dans les marées baſſes les écluſes de Gravelines & de Dunkerque. Ces écluſes ſont d'autant plus néceſſaires, que les canaux de la plaine de Bourbourg reçoivent une grande quantité d'eau qui vient des montagnes de l'Artois.

L'entretien des canaux, des digues & du lit de la rivière d'Aa, qui traverſe ce pays dans une étendue de quatre à cinq lieues, eſt un objet de la plus grande importance ; il tient non-ſeulement à la conſervation des biens de la terre, mais

à celle de la vie des habitans : aussi l'administration y veille-t-elle avec la plus grande attention, sur-tout depuis une rupture qui s'est faite au mois de novembre 1779, à la digue du canal qui conduit à Calais les eaux de la rivière d'Aa, un peu au-dessous de son embranchement. L'irruption de l'eau a été d'autant plus violente, que le terrain est au-dessous du niveau des eaux du canal ; & malgré tous les efforts que l'on a faits pour réparer promptement ce dommage, on n'a pu y parvenir qu'au bout de quatre mois.

Le pays est séparé de la mer, qui est au nord, par des dunes ou bancs de sable continus depuis Dunkerque jusqu'à Gravelines, & de Gravelines à Calais, dans une étendue de huit lieues. Ces dunes, formées par le dépôt accumulé des sables & des coquillages, demandent un grand entretien, sans lequel elles feroient insuffisantes pour s'opposer à l'effort des eaux de la mer, dans le temps des équinoxes. Au sud de cette partie de la Flandre maritime, est une chaîne de montagnes qui, commençant à deux lieues & demie de la ville, s'approchent insensiblement de la mer, en déclinant vers le couchant, & y aboutissent au delà de Calais. Vers le levant, ces montagnes conservent toujours

leur même direction, & rien n'interrompt la communication de la Flandre françoise maritime avec la Flandre autrichienne.

Le sol, dans un espace de cinq à six lieues en tout sens, est une terre légère plus ou moins sablonneuse, qui a d'autant plus de consistance, qu'elle s'éloigne davantage de la mer. Dans les environs de Gravelines, ce sable est propre à former des briques blanches dont on se sert pour la construction, & l'on y a établi une fabrique, qui est assez considérable pour occuper, pendant quatre mois de l'année, quatre cents ouvriers qui viennent de l'Artois pour se livrer à ce genre de travail.

En creusant le terrain à trois, quatre ou cinq pieds de profondeur, on ne rencontre plus qu'un sable mêlé de coquilles de mer; ce qui prouve que les eaux couvroient autrefois toute cette plaine, qu'on ne peut pas fouiller au-delà de sept à huit pieds.

On ne trouve ainsi dans les environs de Bourbourg ni plaine, ni source. Les endroits d'où l'on a tiré la terre dont on se sert pour faire la brique, forment des fossés de quatre ou cinq pieds de profondeur, d'une largeur plus ou moins grande, selon la veine de terre qui fournit la

matière. Ces fossés se remplissent d'eaux stagnantes qui ne se renouvellent que par les eaux de pluies : dans les grandes sécheresses, il n'y reste que la vase & des matières végétales & animales qui s'y pourrissent & s'y dessèchent ; ce sont autant de foyers d'exhalaisons malfaisantes & dangereuses pour les hommes & les animaux qui y sont exposés. Si l'on ajoute à ces exhalaisons, celles des fossés les plus éloignés des grands canaux, dans lesquels l'écoulement est presque insensible, on ne sera plus étonné des maladies auxquelles sont sujets les habitans de cette contrée.

Cette plaine marécageuse n'a d'autres forêts que celles qui couvrent les montagnes ou les côteaux qui la bornent à deux lieues & demie au midi de la ville de Bourbourg. Les bords des canaux sont plantés en saules ; ces bois tendres sont les seuls qui croissent dans ce terrain humide, & ils n'y réussissent même pas, s'ils ne sont à l'abri des vents de mer. Dans les endroits qui leur sont le plus favorables, ces arbres ne sauroient y grossir, ni y jeter des racines profondes. Quand ces racines sont parvenues jusqu'au sable, elles ne reçoivent plus un suc suffisant ; la tige languit alors, &

ſouvent un ouragan ébranle & renverſe l'arbre. Les grains qu'on recueille le plus communément dans les environs de Bourbourg & de Gravelines, ſont le froment, l'orge ou *ſuccion*, les fèves de marais & l'avoine. Tous les grains y viennent avec abondance, & leur tige eſt forte ; la couleur du froment ſemble participer de la nature du terrain, & ſon écorce eſt beaucoup moins rouſſe que dans les pays où la terre eſt plus franche. Les autres grains ne préſentent pas une différence ſenſible. On ne connoît aucune eſpèce de maladie pour le blé, ainſi que pour les autres ſubſtances céréales. Le terrain n'eſt pas également propre aux légumes. Les ſalades, telles que les laitues & les différentes eſpèces d'endive ; les racines pivotantes, telles que les panais ou la bette-rave ; les bulbeuſes, telles que les oignons, y ſont d'aſſez bonne qualité : les aſperges ſur-tout y ſont excellentes ; mais les légumes qui viennent ſur tige n'y réuſſiſſent pas, & ceux que l'on cultive le plus infructueuſement ſont les petits pois, qui ſont brûlés ſur pied.

Les plantes médicinales qui croiſſent ſans culture ſont très-fortes, & en aſſez grand nombre. Je me bornerai à nommer

les plus communes, telles que le tuſſilage, le ſinapi, le coquelicot, le pied d'alouette & le laitron dans les champs, la mauve, le piſſenlit, la patience, la tanaiſie, l'armoiſe, l'argentine, le lierre terreſtre, & le plantain dans les jardins & dans les pâturages, le ſéneçon, la bruyère, le liſeron, l'ortie, le tithymale dans les chemins, &c.

Les pâturages ſont très-gras; les beſtiaux y ſont forts : on y engraiſſe des bœufs & des vaches en plus grande quantité qu'il n'en faut pour la conſommation du pays, & on y élève de beaux poulains, qui ſont recherchés par l'étranger.

Le commerce des beſtiaux eſt celui qui eſt le plus avantageux au pays, parce qu'il eſt le moins ſujet aux révolutions que peut occaſionner l'intempérie des ſaiſons, qui détruit ſouvent en peu de jours toutes les eſpérances des cultivateurs. Il n'eſt pas rare de voir s'élever ſur la fin d'avril, ou dans le mois de mai, des vents du nord, accompagnés de grêle ou de neige, qui ſont d'autant plus funeſtes aux grains dont la terre eſt couverte, qu'ils ſont ordinairement ſuivis d'une très-longue ſéchereſſe.

Ces vents deſſéchans, qui flétriſſent le blé lorſqu'il eſt voiſin de ſa maturité, ne

ſont pas le ſeul fléau que nous ayons à redouter. Au moment de la récolte, le laboureur a encore de la peine à recueillir & à mettre en ſureté le grain qu'il vient de couper. Des orages multipliés amènent des pluies ſi fréquentes, qu'il eſt ſouvent difficile de mettre la moiſſon à l'abri des altérations que l'humidité doit lui faire éprouver.

Depuis Gravelines juſqu'à nos montagnes, les brouillards ne ſont pas communs, ſur-tout en été; nous en éprouvons quelquefois en hiver, & ils ſont fort épais & de mauvaiſe odeur. En été, on voit ſouvent, le ſoir & le matin, des vapeurs blanches s'élever ſur la ſurface de la terre, ſur-tout dans les prairies; mais elles ſont encore plus ſenſibles & plus épaiſſes à la ſurface des eaux. Le laboureur, qui laiſſe ordinairement ſes beſtiaux nuit & jour dans les pâturages, a ſoin de les en retirer lorſqu'il voit ces vapeurs ſe former.

Les chevaux ſeuls ſont employés aux travaux de l'agriculture. On les fait labourer toute la journée en été, ſauf trois ou quatre heures de repos qu'on leur accorde dans le milieu du jour. En hiver, ils travaillent ſans relâche, mais ils ceſſent deux ou trois heures avant la nuit; ce

qui permet de traiter ainsi ces animaux, c'est qu'ils ne sont point fatigués par une culture difficile, parce que le sol, quoique propre à fournir de gras pâturages, y est très léger : au reste, il est bon d'observer qu'il est peu de pays où ils soient mieux nourris, & ménagés avec plus de soin.

Les oiseaux les plus communs dans ce canton sont les vanneaux en tout temps, les pluviers dorés avant l'hiver, les cailles pendant tout l'été, ensuite les canards sauvages, les beccassines & les perdrix ; les lièvres y seroient très-communs, si la chasse n'en détruisoit pas un grand nombre.

Pour bien juger de l'influence du climat de la Flandre maritime, il est important d'observer que l'air y change plusieurs fois par jour de température. Dans la belle saison, le lever du soleil & une partie de la matinée, font éprouver de la chaleur ; à midi le froid y est souvent excessif, & vers le soir, la chaleur se fait ressentir de nouveau. Il y a dans cette succession de phénomènes météorologiques, des variations qui dépendent de la marée & de la qualité des vents, qui changent très fréquemment d'une manière inattendue.

Ces variations subites sont très-dangereuses, sur-tout pour les personnes qui n'y sont pas accoutumées : aussi les étrangers ne sauroient-ils trop prendre de précautions pour en prévenir les pernicieux effets.

Les habitans de la campagne ne connoissent point d'autre eau que celle des fossés qui entourent leurs habitations. Dans les villes on fait usage d'eau de puits, de citerne & d'eau du canal. L'eau de puits est pesante, dure, & ne dissout pas le savon. L'eau du canal dissout le savon, mais elle a un goût fade & désagréable.

Les personnes aisées n'ont pour ressource que l'eau de citerne ; mais cette eau n'est pas sans inconvénient, parce que dans l'été elle est sujette à se corrompre. Quand la sécheresse a tari les citernes, tout le monde est forcé de recourir à l'eau du canal qui coule à l'air libre, & qui, quoique peu mobile, ne peut pourtant pas être regardée comme une eau stagnante.

L'eau de citerne est la seule qu'on boive crue à Bourbourg, & dans les villes voisines ; elle a un goût de safran qui est très-sensible. Quant aux eaux de puits ou du canal, on ne s'en sert pour

boiſſon qu'après les avoir fait bouillir. Cette ébullition fait perdre à l'eau du canal ſa ſaveur fade; mais l'eau des puits conſerve toujours un goût ſauvage. C'eſt pour corriger la mauvaiſe qualité de l'eau que l'on fait uſage du thé; ce breuvage, dont on abuſe, a d'autres inconvéniens qui influent d'une manière notable ſur la ſanté.

Pour juger de l'impureté de l'eau du canal ou de citerne, il ſuffit de jeter un coup-d'œil dans l'intérieur des vaſes qui ſervent à faire le thé : on y trouve un dépôt terreux, dont la quantité augmente chaque jour, quand on n'a pas ſoin de l'enlever, parce que cette terre n'eſt pas diſſoluble dans l'eau: ce dépôt paroît être un mélange de ſable du pays avec une terre argileuſe que les eaux charrient & apportent de l'Artois où elles prennent leur ſource, ou qui ſont détachés des montagnes par les orages.

Les habitans de la Flandre maritime ont communément le tempérament pituiteux & phlegmatique. Les ſignes auxquels on peut le reconnoître, ſont la blancheur blafarde de la peau, une haute taille, des cheveux blonds ou châtains, un embonpoint plus ou moins conſidérable parmi les gens aiſés, peu d'ardeur

au travail parmi les ouvriers, une grande indolence dans tout ce qui ne tient pas de fort près à l'intérêt personnel, & en général beaucoup de modération dans toutes les actions.

Le Flamand met le plus grand sang-froid dans toutes ses démarches : il est prudent à l'excès ; il réfléchit long-temps avant de prendre un parti ; mais quand il s'est décidé, il est ferme & inébranlable dans sa résolution ; il est très-attaché à ses anciens usages ; tout ce qu'ont fait ses ancêtres est sacré pour lui ; il se fait une loi de ne rien changer dans l'héritage qui lui est échu, & de donner à ses enfans la même éducation qu'il a reçue. Il se plaît à embrasser l'état de ses pères, à parler l'idiôme du pays, & à vivre avec ceux qui ont les mœurs antiques. Peu enclin aux plaisirs de l'amour, il respecte sur-tout les liens du mariage ; & parmi les vertus dont les Flamands peuvent se glorifier, il n'en est point d'aussi remarquable que la fidelité dans l'union conjugale, à laquelle ils doivent la nombreuse population qui fait la première richesse de cette province.

Les Flamands voient arriver les événemens fâcheux avec une grande tranquillité ; mais ce phlegme n'est point

chez eux l'effet de l'insensibilité ; il est le produit de la réflexion, qui leur a appris à se consoler d'un malheur, en songeant qu'il auroit pu être plus grand. L'attachement qu'ont les Flamands aux anciennes habitudes, ne les rend pas propres aux arts & aux sciences, qu'ils cultivent peu en général.

Tout le monde sait qu'ils font régner dans leurs maisons une propreté que l'on s'est plu à peindre comme excessive & ridicule ; mais cette recherche scrupuleuse, qui leur fait mettre tant de soin à nettoyer leurs habitations, est moins la preuve d'un esprit minutieux, que d'un esprit attentif à prévenir tout ce qui pourroit augmenter l'influence déja trop dangereuse d'un climat humide & marécageux.

La nourriture la plus commune des Flamands est du pain de froment, dans lequel on laisse la majeure partie de l'écorce, du beurre en grande quantité, des viandes de toute espèce, des légumes & des poissons d'eau douce & de mer. Chacun de ces alimens est d'une excellente qualité. On peut sur-tout vanter le poisson d'eau de mer ; celui d'eau douce n'est pas, à beaucoup près, aussi bon, parce qu'il sent toujours la vase dans laquelle il a été pris.

La boiſſon la plus ordinaire de la Flandre eſt la bière, qui ſeroit aſſez bonne ſi quelques braſſeurs ne la rendoient pas malfaiſante, en y ajoutant de la chaux, ou d'autres ingrédiens également pernicieux, pour lui donner une plus belle couleur & un meilleur goût, ſans y mettre la quantité de grain néceſſaire, & fixée par la police. L'uſage de cette boiſſon ainſi viciée eſt très-dangereux, ſur-tout pour les perſonnes qui n'y ſont pas accoutumées; de ſorte que dans ce pays, d'ailleurs aſſez favoriſé des dons de la nature, le vin eſt rare & fort cher, l'eau mauvaiſe, & la bière quelquefois malfaiſante.

Malgré la rareté du vin, il s'en conſomme une quantité conſidérable dans cette ville & dans les environs : on ſe livre même avec excès à la boiſſon; & l'opinion publique eſt ſi indulgente ſur cette habitude, que les mœurs des Flamands, comparées à celles des autres provinces, paroiſſent, à cet égard, retardées de plus d'un ſiècle.

Les Flamands, quoique portés, par leur genre de vie & par le climat, à la mélancolie, ont cependant du goût pour les fêtes. Ces fêtes, établies par l'ancien gouvernement eſpagnol, & conſacrées par la religion, ſont accompagnées de

divertissemens auxquels une tradition non interrompue donne beaucoup de valeur aux yeux des habitans de ce pays.

Presque toutes les maladies qui règnent dans la Flandre maritime, sont celles qui viennent à *serosâ colluvie*. Telles sont les fièvres intermittentes de différentes espèces, qui sont ordinairement très-tenaces, & souvent suivies d'infiltration universelle. L'œdême, l'anasarque, l'hydropisie, la cachexie & les obstructions opiniâtres, sont la suite de ces fièvres, qui sont presque toutes automnales; & j'ai eu occasion de remarquer qu'elles sont moins graves, & ont des suites moins fâcheuses lorsque la chaleur de l'été a été tempérée.

Après les étés chauds & secs, il règne souvent dans la Flandre maritime des fièvres éruptives de toute espèce, dont les suites sont plus ou moins funestes, suivant l'intensité des causes qui ont concouru à leur formation.

Il n'est pas douteux que ces maladies, qui se renouvellent constamment à la fin de l'été & vers l'automne dans cette contrée marécageuse, ne soient produites par les exhalaisons & les miasmes qui s'élèvent de nos marais & de nos fossés après une grande sécheresse.

L'eau des canaux qui n'eſt pas renouvelée par les pluies, s'y échauffe & s'y corrompt; les matières végétales s'y décompoſent & y pourriſſent; & la quantité du liquide diminuant chaque jour, il ne reſte plus qu'un limon infect & bourbeux, dont on ne peut approcher ſans être frappé de l'odeur malfaiſante qui s'en exhale.

Souvent dans le mois de ſeptembre, le vent de nord qui s'élève ſubitement, fait ſuccéder avec la plus grande rapidité le froid au chaud. Le contraſte de ces deux températures produit des affections catarrhales qui ſe répandent généralement.

Les maladies inflammatoires ſont rares dans la Flandre maritime; auſſi avons-nous rarement beſoin de recourir à la ſaignée dans les maladies aiguës; & quand nous ſommes obligés de faire tirer du ſang, nous le faiſons avec la plus grande modération. C'eſt principalement ſur ce point qu'il eſt important de connoître la conſtitution de la Flandre, & le tempérament des habitans de cette province. Les relâchans, les topiques, tels que les bains, les fomentations, ſuppléent ſouvent à la ſaignée avec beaucoup de ſuccès.

Les maladies épidémiques ſont auſſi très-rares dans ce pays. La petite-vérole ſeule y règne de temps en temps, mais elle n'y porte pas ordinairement un caractère de malignité qui la rende dangereuſe : on peut en dire autant de la rougeole & de la coqueluche, qui forment quelquefois des maladies fort généralement répandues. Il eſt encore une maladie aſſez commune, mais qui doit plutôt être regardée comme endémique, que comme une maladie épidémique ; c'eſt l'affection vermineuſe. Les enfans y ſont fort ſujets, & les adultes en ſont aſſez ſouvent attaqués ; ce que l'on doit attribuer non-ſeulement à l'influence du climat, mais à l'abus que l'on fait des fruits acerbes & non mûrs.

HÔPITAL DE BOURBOURG.

L'hôpital de Bourbourg eſt d'ancienne fondation, & a été établi pour les pauvres orphelins & les vieillards des deux ſexes. Depuis quinze ans, on y a ajouté un nouveau corps-de-logis deſtiné à recevoir les malades de la ville & de la châtellenie.

Ce nouveau bâtiment eſt ſitué entre la cour, au midi, & le jardin, au nord.

Il a des ſouterrains peu profonds, dont les voûtes ſont fort élevées. Ces ſouterrains, éclairés par des fenêtres multipliées, ſont très-ſecs & très-ſains, & on y a placé la cuiſine & le réfectoire.

Au-deſſus de ces ſouterrains ſont les ſalles : on y monte par un perron de ſept ou huit marches, qui ſe trouve au milieu de ce bâtiment. On entre d'abord dans un veſtibule qui traverſe le corps-de-logis, & dans lequel eſt poſé l'eſcalier.

A droite eſt la ſalle des hommes ; elle a trente pieds de long ſur vingt de large, & elle eſt éclairée du côté de la cour par trois grandes croiſées.

Le nombre des lits n'eſt pas fixé ; il eſt en raiſon du nombre des malades qui, pour l'ordinaire, n'eſt pas conſidérable, parce que l'objet pour lequel on a conſtruit ce nouveau bâtiment n'a jamais été rempli. Il eſt rare qu'on y admette d'autres malades que les vieillards de la maiſon. Les enfans même, lorſqu'ils deviennent malades, n'y ſont pas tranſportés ; leurs maladies ne ſont ordinairement que des fièvres d'accès, qui cèdent preſque toujours aux évacuans une ou deux fois répétés. Si quelquefois on y reçoit des externes, ce ſont des hommes eſtropiés, ou affectés de maladies chroni-

ques anciennes, des vieillards exténués par l'âge ou par la misère, tous malades à qui il eſt impoſſible de rendre les forces & la ſanté.

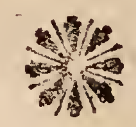
Du côté gauche, en entrant par la cour, on trouve une chambre ſans cheminée, qui a deux fenêtres du côté du midi. Cette chambre eſt deſtinée à des hommes vieillards ou eſtropiés, qui ne ſont pas attaqués de maladies internes.

Les femmes ſont moins bien logées que les hommes; elles occupent trois petites chambres mal aérées, qui ne reçoivent du jour que par une petite ouverture qui donne ſur une cour, dans laquelle ſe trouvent les commodités, où règne la plus grande mal-propreté. Les repréſentations que nous avons cru devoir faire ſur les vices de ce local, ont procuré quelque changement avantageux; mais ces améliorations demeureront imparfaites tant qu'on ne ſéparera pas les femmes malades de celles qui ne le ſont pas.

Les enfans orphelins occupent pendant le jour deux grandes ſalles ſéparées par un mur, au milieu duquel on a placé un poële qui eſt commun aux deux pièces. Ces ſalles ſervent en même temps de chauffoir pour les vieillards de l'un &

l'autre ſexe; de ſorte que les vieux hommes & les garçons ſont d'un côté, & les vieilles femmes avec les filles de l'autre. Au-deſſus de ces ſalles communes ſont deux grandes chambres qui ſervent de dortoirs aux garçons & aux filles. Chacun de ces dortoirs contient environ vingt lits, & eſt éclairé par trois croiſées, qui s'ouvrent ſur la cour du côté du levant.

J'ai remarqué pendant deux hivers que les petites filles étoient ſujettes à des dartres croûteuſes, qui paroiſſoient d'abord autour de la bouche, & ſe répandoient enſuite ſur le viſage. Après avoir cherché la cauſe de cette maladie, qui ſe renouveloit à une époque ſi régulière, j'ai cru devoir l'attribuer à l'habitude qu'avoient ces enfans d'approcher leur viſage du poële, & même d'y appliquer leur joue & leur bouche. Ce qui a confirmé la vérité de ma conjeƈture, c'eſt que j'ai vu diſparoître cette maladie du moment où j'ai détruit la mauvaiſe habitude qui m'avoit paru en être l'origine.



OBSERVATIONS sur l'uſage des véſicatoires dans les rhumatiſmes.

OBSERVATION ſur le bon effet des véſicatoires dans les rhumatiſmes; par M. *FABRE, médecin de l'hôpital de Carcaſſonne.*

Une femme âgée de 30 à 35 ans, d'une conſtitution médiocre, vint à l'hôpital les premiers jours de mars 1780; elle étoit malade depuis aſſez long-temps, & avoit déja eſſayé en vain pluſieurs remèdes d'une nature différente. Elle avoit au ſein une douleur vive, accompagnée d'une toux sèche, mais ſans trop d'oppreſſion. Le pouls étoit fréquent, petit & ſerré, la peau brûlante, & tous ces ſymptômes paroiſſoient augmenter vers le ſoir; les nuits étoient inquiètes & agitées, & la malade ſe trouvoit baignée de ſueur tous les matins.

Je débutai par la faire ſaigner deux fois du bras; je la mis à l'uſage des délayans, auxquels je joignis les calmans. Au bout de quelques jours, je crus pouvoir employer les minoratifs; mais ces remèdes n'apportèrent pas à la malade le ſoula-

gement que j'avois efpéré de lui procurer. En recherchant quelle pouvoit être la caufe de la perfévérance des accidens, je lui demandai fi elle n'avoit jamais eu des rhumatifmes; elle me répondit qu'elle avoit éprouvé autrefois, pendant un temps confidérable, des douleurs à l'eftomac, qui n'avoient ceffé qu'au moment où il en furvint d'autres à la cuiffe, qui la firent fouffrir pendant quelque temps, & que ces douleurs de cuiffe étoient difparues depuis huit mois; ce qui répondoit à-peu-près à l'époque de la naiffance de la maladie.

D'après cet aveu, j'attribuai la caufe de la douleur fixe & rebelle qui tourmentoit cette malade, à cette même humeur rhumatifante fixée fur les mufcles intercoftaux, & je fis auffitôt appliquer fur le point douloureux un véficatoire, qui fut panfé avec la poirée & le bafilicum. La douleur diminua peu à peu; mais fans attendre l'entier defféchement de ce véficatoire, j'en fis appliquer un autre à chaque gras de jambe, & le mal difparut entièrement. Pour affurer la guérifon de la malade, je la purgeai, & je lui fis prendre, pendant un mois, le lait coupé avec la racine de fquine. Cette femme eft fortie de l'hôpital bien guérie,

& se trouvant mieux portante qu'elle n'avoit jamais été.

OBSERVATION sur l'efficacité des vésicatoires, pour rappeler à la surface de la peau l'humeur rhumatisante répercutée; par M. FERRUS, médecin de l'hôpital de Briançon.

Un maçon, âgé d'environ 40 ans, s'étant endormi sur le gazon à l'ardeur du soleil, fut saisi en s'éveillant de douleurs sur les cuisses & sur les jambes, qui étoient si vives, qu'il put à peine se retirer chez lui. Le lendemain on lui donna un émético-cathartique: on le saigna ensuite plusieurs fois, mais sans aucun succès. On eut alors recours aux bains froids, qui firent promptement disparoître les douleurs rhumatisantes, mais qui produisirent un effet plus fâcheux en occasionnant un délire très-violent. C'est dans ces circonstances que le malade fut confié à mes soins. Malgré la manière vive dont la tête étoit affectée, je ne crus pas qu'il fût nécessaire de recourir à la saignée, qui d'ailleurs n'étoit pas indiquée, comme il étoit facile de le voir à la

molleſſe du pouls & à la figure du malade. Attribuant le délire à la métaſtaſe de l'humeur qui avoit d'abord occupé les jambes, je crus que le meilleur & le plus sûr moyen de le diſſiper étoit de le rappeler à la peau. En conſéquence, je fis appliquer un véſicatoire entre les deux épaules. L'effet de ce moyen répondit parfaitement à mon attente, le délire ceſſa bientôt, & le malade fut promptement rétabli.

OBSERVATIONS diverſes faites à l'hoſpice Saint-Sulpice, ſur des malades attaqués de rhumatiſmes de différente eſpèce, pour la guériſon deſquels on a fait uſage du véſicatoire,

PREMIERE OBSERVATION.

Un jeune homme âgé de vingt-ſix ans, avoit éprouvé pour la première fois les atteintes d'un rhumatiſme univerſel, pour lequel il avoit été évacué & mis à l'uſage des adouciſſans & tempérans. Il fut apporté à l'hoſpice le huitième jour de ſa maladie. Les membres étoient généralement

ralement entrepris, le visage étoit rouge, le ventre serré, le pouls fréquent & dur : de plus, la respiration étoit courte & embarrassée; il y avoit une toux fréquente & des crachats sanguinolens. Trois saignées furent nécessaires pour abattre l'éréthisme; mais l'humeur rhumatisante, sans abandonner les parties inférieures qui étoient tendues & gonflées, se porta violemment vers la poitrine. De larges vésicatoires appliqués à chacun des bras, au bas du deltoïde, détournèrent l'humeur rhumatisante, en établissant deux foyers de suppuration, qui ramenèrent la direction des humeurs vers les extrémités supérieures. La poitrine étant devenue calme, la coction s'opéra avec promptitude & régularité, & le malade ne tarda pas à guérir.

IIe. OBSERVATION.

Dans le mois d'avril 1780, un homme entra à l'hôpital avec une douleur au côté gauche, qui gênoit beaucoup la respiration. Cette douleur étoit venue à la suite d'une chûte qui avoit froissé les fausses-côtes & la première des vraies. Il n'y avoit point du tout de fièvre, mais un peu de toux. Les adoucissans de toute espèce n'avoient pas produit la plus

légère amélioration dans l'état du malade; je fis appliquer un large emplâtre vésicatoire sur la partie douloureuse, & la douleur se dissipa promptement. J'avois eu recours à ce moyen, parce que je soupçonnois que la persévérance de la douleur étoit due à une humeur âcre qui s'étoit portée sur la partie où il y avoit eu, à l'occasion de la chûte, irritation & foiblesse consécutives.

IIIe. OBSERVATION.

Dans le même mois, il arriva dans la salle des femmes une malade âgée de cinquante ans, qui avoit à l'épaule gauche un rhumatisme chronique qui lui causoit les douleurs les plus vives. L'état des premières voies exigeoit un vomitif, qui fut le début du traitement. Les amers & les apozèmes laxatifs, furent ensuite administrés avec beaucoup d'avantage pour la santé générale de la malade; mais la douleur du bras étoit toujours à-peu-près la même, & ne céda qu'à l'application d'un large vésicatoire, dont je fis entretenir pendant fort longtemps la suppuration.

IVe. OBSERVATION.

Un homme âgé de trente-huit ans,

affecté depuis quatre mois de plusieurs accidens, parmi lesquels dominoit un mal de tête considérable, qui ne l'avoit pas quitté un seul moment, entra à l'hospice dans le mois de novembre 1780. La bouche étoit chargée d'un limon putride, la poitrine à moitié remplie & le pouls misérable. Cet état étoit la suite d'une constitution épuisée, & d'une maladie aiguë mal guérie. Je crus qu'il falloit travailler, pour ainsi dire, en même temps, à nettoyer les premières voies, à dégorger la poitrine, & à dégager la tête. En conséquence, après avoir fait prendre au malade un émético-cathartique, je le mis à l'usage des boissons incisives, & je lui fis appliquer un large vésicatoire au col. En peu de jours, l'estomac & la poitrine parurent rétablis, mais la tête étoit toujours affectée d'une manière assez forte pour troubler le repos du malade & le désoler. J'insistai sur les incisifs amers & sur les purgatifs, & j'employai les moyens les plus propres à augmenter la suppuration du vésicatoire, mais la douleur de tête resta la même. Le malade eut une abondante expectoration; je substituai le quinquina en substance & les boissons anti scorbutiques, aux apozèmes purgatifs, sans

ceſſer de faire ſuppurer le véſicatoire; & la douleur de tête, après être diminuée par degrés, finit par ſe diſſiper totalement.

Ve. OBSERVATION.

Un garçon épicier, âgé de trente-deux ans, étoit ſujet depuis pluſieurs années à un rhumatiſme dont il étoit affecté pendant le printemps & l'automne. La première année, l'attaque avoit été légère, & avoit cédé à l'uſage des purgatifs. La ſeconde, le malade eut recours à des charlatans, qui lui firent prendre divers remèdes, & il étoit tombé dans un état fâcheux, lorſque des médecins reconnurent que ce rhumatiſme avoit été primitivement cauſé par l'action des chaux métalliques qu'il avoit tous les jours entre les mains. Il fut traité par les moyens dont on uſe dans la colique de peintre. Sa maladie ſe diſſipa, mais la convaleſcence fut lente.

La troiſième année, le malade ayant encore eu l'imprudence de mal placer ſa confiance, fut traité par les remèdes mercuriaux, qui, au lieu de le ſoulager, aggravèrent ſon mal. Il ſortit de ce traitement avec une ſi grande foibleſſe des extrémités inférieures, qu'il paroiſſoit abſo-

lument paraplégique. Inſtruit que les rhumatiſmes produits par les chaux métalliques, ont des retours qui exigent tous une méthode curative plus ou moins analogue à la cauſe première de la maladie, je combinai enſemble les purgatifs draſtiques, les ſudorifiques & l'opium; mais je crus qu'il étoit néceſſaire de ſeconder ces moyens, en appliquant ſur la région lombaire un large emplâtre véſicatoire, qui attira une ſuppuration conſidérable. Au bout de deux jours, il y avoit une amélioration ſenſible; le quatrième, le malade marchoit avec plus de fermeté; le huitième, il paroiſſoit un peu agile; le douzième, il étoit parfaitement guéri. L'année précédente, on avoit employé le même traitement intérieur, & la guériſon avoit été bien moins prompte. On crut donc être autoriſé à l'attribuer, en grande partie, à l'application du véſicatoire, & l'on conſeilla au malade de ne pas oublier d'y avoir recours, s'il éprouvoit de nouvelles attaques de ce rhumatiſme.

VIe. OBSERVATION.

Dans le même hôpital, au mois d'avril 1780, un homme avoit à la région lom-

baire un rhumatiſme qui lui faiſoit ſouffrir des douleurs très-aiguës; le rhumatiſme duroit depuis aſſez long-temps, & n'étoit pas accompagné de fièvre. Les amers, les fondans inciſifs, les purgatifs & le véſicatoire lui-même appliqué ſur l'endroit le plus douloureux, n'avoient procuré aucun changement avantageux, lorſqu'il ſurvint une fluxion à la joue gauche. L'apparition de cette tumeur fit ceſſer le rhumatiſme; mais la fluxion s'étant diſſipée en peu de jours, le rhumatiſme reparut de nouveau. On appliqua un ſecond véſicatoire : on donna au malade, pour tout médicament, les ſucs anti ſcorbutiques, & le malade ſortit bien rétabli en peu de temps.

VIIe. OBSERVATION.

Un garçon ſerrurier entra, dans les premiers jours d'avril 1781, à l'hôpital; il avoit un rhumatiſme vague qui affectoit particulièrement les bras. Son pouls étoit ſerré, & ſa phyſionomie très-altérée, annonçoit une conſtitution primitivement délicate, affoiblie par la maladie. Je débutai par faire adminiſtrer l'ipécacuanha, qui parut enlever le mal comme par enchantement; & les jours ſuivans, je preſ-

crivis un purgatif analogue à la ſituation de ce malade, dont la convaleſcence paroiſſoit devoir être auſſi ſure que prompte. Quelques jours après la purgation, la figure du malade parut encore plus mauvaiſe qu'elle ne l'avoit été ; le pouls étoit fébrile, & la foibleſſe très-conſidérable. Le malade convint alors que, depuis le ſecond jour de ſon arrivée à l'hôpital, il n'avoit pas ceſſé d'avoir le dévoiement, & qu'il ne l'avoit celé que pour manger plus tôt. Reſpectant ce flux, qui me parut avoir été critique, je mis le malade à l'uſage des amers ; & en veillant à ſon régime, il n'a pas tardé à être guéri, ſans qu'il ait été beſoin d'employer les véſicatoires.

RÉFLEXIONS.

Les véſicatoires ſont un des plus puiſſans remèdes que possède la médecine. Si l'on veut entendre par ce mot tout ce qui appelle les humeurs à la ſurface du corps, on trouvera que les véſicatoires étoient familiers aux médecins Grecs, qui, ſoit en brûlant les parties avec un fer rouge, ſoit en y appliquant le feu d'une manière plus douce par le moyen du moxa, y produiſoient un ulcère arti-

ficiel; mais il faut descendre jusqu'aux Arabes pour trouver l'origine de l'emplâtre épispastique, composé avec les cantharides. L'empirisme dirigea long-temps l'application de ce remède; & sur la fin du siècle dernier, les médecins étoient encore fort divisés sur son usage, lorsque *Baglivi* fit paroître sa dissertation sur l'utilité & sur l'abus des vésicatoires. A compter de cette époque, ce remède a été employé d'après des principes fondés sur l'expérience & le sage raisonnement des faits; & le plus grand nombre des médecins, également éloignés d'un enthousiasme fanatique, ou d'une terreur plus ridicule encore, ont fait usage des vésicatoires avec toute la circonspection que l'on doit avoir pour un moyen qui peut devenir fort nuisible, ou très-avantageux.

S'il est une maladie dans laquelle les vésicatoires conviennent, on peut dire, en général, que c'est le rhumatisme. Sans vouloir spécifier ici quelle est la n ture de l'humeur qui cause le rhumatisme, & laissant aux chimistes le soin de résoudre si elle est acide ou alcaline; si on doit la regarder comme une surabondance de partie muqueuse, ou comme une sérosité chargée d'une grande quantité de sel phosphorique, nous croyons

pouvoir la confidérer comme une humeur lymphatique âcre & tenue, qui se dépose sur les parties musculeuses & nerveuses, où elle excite tantôt une réaction vive, & tantôt une irritation plus sourde, mais plus longue. Dans le premier cas, c'est le rhumatisme aigu : dans le second, c'est le rhumatisme chronique.

Dans l'un & dans l'autre, la présence de l'humeur lymphatique acrimonieuse n'est point équivoque ; le gonflement & la tuméfaction des parties affectées, la sortie d'une humeur âcre & tenue, sont des symptômes familiers au rhumatisme aigu, comme au rhumatisme chronique. Les rhumatismes aigus, dit M. *Storck*, se terminent quelquefois naturellement par des vésicules remplies d'une lymphe claire & abondante (*a*). Des malades attaqués de rhumatismes chroniques ayant été brûlés par hasard, tandis qu'on bassinoit leur lit, ou qu'on frottoit leurs membres avec une liqueur spiritueuse, ont dû leur guérison à ces accidens imprévus qui ont donné issue à une grande quantité de sérosité.

Ce sont sans doute ces terminaisons

(*a*) *Annus medicus.*

heureuſes, ſuſcitées par la nature, ou opérées par un évènement fortuit, qui ont fait naître l'idée d'employer les véſicatoires dans la cure des rhumatiſmes, ſoit aigus, ſoit chroniques; & ce genre de remède étant de nature à avoir des effets ſenſibles & non équivoques, a dû s'accréditer.

L'obſervation de M. *Fabre* prouve que les véſicatoires appliqués dans les affections rhumatiſantes, attaquent directement la cauſe du mal; mais il y a lieu de croire que ſa malade n'auroit pas été ſi promptement guérie, ſi l'application de l'épiſpaſtique n'eût pas été précédée par les remèdes anti-phlogiſtiques qu'il avoit précédemment employés. La ſagacité avec laquelle M. *Fabre* a été ſcruter la cauſe de la maladie, eſt bien propre à faire ſentir quelle lumière peut jeter dans l'eſprit d'un médecin clinique la connoiſſance d'un fait nouveau, qui, aux yeux de tout autre qu'un médecin exercé, paroîtroit peu important. Pour connoître une maladie, il ne ſuffit pas d'en avoir entendu rapporter tous les détails, il faut avoir ſaiſi le petit nombre de faits propres à la caractériſer : c'étoit-là l'étude de *Sydenham*, & ce ſera toujours celle de ceux qui voudront marcher ſur ſes traces.

On voit dans l'obſervation de M. *Ferrus*, combien les répercuſſifs ſont dangereux dans les affections rhumatiſantes. *Floyer* avoit recommandé le bain froid dans le traitement de ces maladies; mais cette opinion n'a pas trouvé de partiſans.

Le bain froid peut, en donnant du ton à l'organe de la peau, renforcer la conſtitution, ranimer la tranſpiration, & prévenir ainſi les affections rhumatiſantes; mais lorſque le rhumatiſme exiſte, ce n'eſt qu'en rendant la peau moins sèche & plus douce, ce n'eſt qu'en y rappellant par des irritations générales ou partielles, une abondance de matière perſpirable, que l'on peut diſſiper l'engorgement qui eſt formé dans le tiſſu cellulaire des muſcles : voilà pourquoi les frictions sèches, les bains, les diaphorétiques, ſont ſi ſouvent utiles dans cette maladie : voilà pourquoi les véſicatoires y produiſent un effet ſalutaire.

Les obſervations faites à l'hoſpice ſaint-Sulpice, ſont propres non-ſeulement à rappeler les différens cas dans leſquels les véſicatoires ſont utiles dans les rhumatiſmes, mais elles prouvent de plus, que ces moyens ne ſont pas les ſeuls auxquels les médecins doivent avoir recours dans le traitement de ces maladies

qui, comme tous les autres désordres de l'économie animale, requièrent différens secours, suivant les différentes circonstances.

Dans la première observation, on voit que les vésicatoires sont utiles dans les rhumatismes aigus, même dans ceux qui, par la vivacité de la fièvre & le siège de la douleur, pourroient être confondus avec d'autres maladies, telles que des pleurésies; mais qu'il est un art de savoir les employer, en évitant de les placer avant d'avoir abattu la violence des symptômes inflammatoires.

Il n'est pas toujours aisé de distinguer si les douleurs de côté qui accompagnent les fièvres aiguës sont rhumatisantes ou inflammatoires, & de saisir le moment où l'inflammation est assez appaisée pour pouvoir faire usage des épispastiques sans aucun danger. Voici quelle est, à cet égard, le résultat de l'observation: Dans la douleur de côté rhumatisante, la maladie est moins vive & moins aiguë que dans celle qui est inflammatoire, la respiration est moins difficile, le visage moins gonflé & rénitent; la peau est plus souple, la langue plus humide, les yeux plus sereins; les urines sont moins rouges, plus abondantes, & déposent

un ſédiment aſſez conſidérable. Plus les ſymptômes ſont oppoſés à ces ſignes, plus l'état eſt inflammatoire : quelquefois l'inflammation eſt légère, & cède aux premiers remèdes, & alors l'indication des véſicatoires ceſſe d'être équivoque.

C'eſt en conſidérant avec attention les ſymptômes qui accompagnent les points de côté ; c'eſt en calculant leur ténacité, & en les comparant avec la conſtitution catarrhale qui régnoit alors, que *Sydenham* jugea, dans l'année 1675, que la fièvre qui régnoit, quoiqu'accompagnée de point de côté, ne devoit pas être traitée comme une fièvre eſſentiellement inflammatoire : il la traita comme une maladie catarrhale ; la ſaignée ne fut employée que comme un remède auxiliaire ou préparatoire, & le moyen vraiment curatif fut l'application des véſicatoires. *Pringle* a renouvellé la même obſervation en Flandres en 1743 ; mais c'eſt ſur-tout dans l'ouvrage de M. *Stoll* qu'il faut lire le parallèle de la pleurodynie rhumatiſante, & de celle qui eſt inflammatoire, & les différentes modifications par leſquelles ces deux maladies peuvent paroître fort différentes ou ſemblables. (*Tom. I, p. 13, 58, 76.*)

C'eſt un fait moins reconnu qu'il ne

devroit l'être, que les contusions sont souvent suivies de douleurs rhumatisantes, qui prennent un caractère plus ou moins aigu, suivant la disposition du sujet. On le trouve cependant consigné dans *Cullen* : « Des entoises violentes, des spasmes qui surviennent soudain, & quelques efforts violens, occasionnent les affections rhumatisantes, qui d'abord participent du rhumatisme aigu, & qui se changent ensuite en chroniques, §. 452. Ces douleurs, telles qu'elles soient, sont l'effet d'une matière âcre, qui auparavant la contusion, étoit disséminée dans le torrent de la circulation, & qui après l'accident, se dépose sur la partie la plus foible.

La deuxième observation faite à l'hospice Saint-Sulpice, prouve que dans ces cas l'application du vésicatoire n'est pas moins utile que dans le rhumatisme primitif & essentiel.

Les troisième & quatrième observations confirment ce que les maîtres de l'art ont dit de l'efficacité des vomitifs & des purgatifs dans les affections rhumatisantes, accompagnées de réplétion humorale, ou de cette cachexie qui annonce que tous les sucs sont en stagnation. *Sydenham* a bien connu ces rhumatismes, qu'il

déſignoit ſous le nom de *ſcorbutiques*. M. *Storck* a obſervé dans l'hôpital de Vienne, que la conſtitution automnale produit des fièvres humorales : on voit des malades chez leſquels les parties âcres réſorbées ſe portent aux extrémités, & cauſent des douleurs rhumatiſantes. Dans ces cas, dit cet obſervateur, les vomitifs ſont le premier & le principal remède auquel il faille avoir recours. M. *Stohl*, ſon ſucceſſeur dans le même hôpital, a reconnu la néceſſité d'employer les vomitifs en pareille circonſtance, avant d'appliquer les véſicatoires (*a*).

S'il eſt des cas dans leſquels les véſicatoires ſont ſi évidemment néceſſaires qu'on ne doive pas balancer à y avoir recours, ce ſont ceux où il y a une métaſtaſe récente de l'humeur rhumatiſante : tels ſont les cas ſemblables à la ſixième obſervation.

Il eſt à remarquer dans cette obſervation, comme dans celle de M. *Fabre*, que les véſicatoires ont été appliqués plus d'une fois, & qu'on ne s'eſt pas occupé de les faire ſuppurer. Cette manière d'ap-

(*a*) STORCK, *Annus medicus*. M. STOHL, *ratio medendi*.

pliquer les véſicatoires eſt ſouvent la plus convenable dans certaines affections rhumatiſantes, où il eſt queſtion d'attirer à l'organe de la peau des humeurs ſéreuſes, plus dangereuſes par leur qualité & par le ſiège qu'elles occupent, que par leur quantité, ou d'imprimer à quelque partie de cet organe extérieur un plus grand degré de mouvement.

Il eſt encore une autre queſtion à laquelle on a pu ſonger en liſant les obſervations précédentes. Dans quel endroit convient-il d'appliquer les véſicatoires dans les affections rhumatiſantes? Pluſieurs auteurs, entre autres M. *Stohl*, penſent qu'il eſt aſſez indifférent de les placer dans un lieu ou dans un autre. On voit dans preſque toutes les obſervations de l'hoſpice Saint-Sulpice, que le véſicatoire a été appliqué ſur la partie douloureuſe (*a*). Les médecins François

(*a*) Dans la première obſervation les véſicatoires ont été mis aux deux bras, parce que l'humeur rhumatiſante étoit fixée ſur la poitrine, & qu'un des moyens les plus puiſſans de dégager ce viſcère, eſt de placer les exutoires au bas du deltoïde, parce que, comme l'a prouvé M. *De Bordeu*, les deux ſacs de tiſſu cellulaire qui enveloppent les poumons, ſe continuent ſur le bras, pour accompagner les nerfs

ont généralement adopté cette méthode d'appliquer les épiſpaſtiques le plus près poſſible de la partie affectée. C'eſt ainſi que dans le *Lumbago* on ne balance pas à le mettre ſur la région lombaire ; on l'applique ſur les côtes, dans le point de côté ; aux oreilles, à la gorge, à la nuque, dans les affections de tête ; & l'on trouve dans le troiſième volume des Œuvres poſthumes de *Pouteau*, des faits bien précieux ſur l'efficacité des véſicatoires appliqués ſur la ſuture ſagittale à la région de la fontanelle, pour guérir les maladies de tête les plus invétérées.

OBSERVATION

Sur une gonorrhée, cauſée par le tranſport de l'humeur goutteuſe ſur l'urètre ; par M. DE PLAIGNE, docteur en médecine à Mont-Luçon.

Le virus arthritique eſt un véritable Protée : il eſt ſuſceptible d'emprunter

---

& les vaiſſeaux axillaires, & que le vide qui ſe trouve au bas du deltoïde forme une ſorte d'aboutiſſant, où les humeurs qui engorgent la poitrine, ont de la facilité & de la tendance à ſe porter.

toutes les formes maladives, & d'attaquer ſucceſſivement toutes les parties, quelquefois avec une célérité qui ſurprend. L'obſervation ſuivante prouve qu'il peut ſimuler la gonorrhée ou *blennorrhagie* ſyphilitique, en ſe fixant ſur l'urètre.

Un particulier de famille goutteuſe, & lui-même travaillé de ce virus depuis dix ans, eſt attaqué, à ſon ordinaire, d'un accès très-violent à l'articulation du gros orteil; mais ce qui n'étoit pas encore arrivé, la ſcène change, l'articulation n'eſt bientôt plus douloureuſe, & il s'établit par l'urètre un écoulement parfaitement ſemblable au flux vénérien, avec ardeur, difficulté d'uriner, &c.

Le malade, effrayé de ſon état, fait appeler un chirurgien, qui, ſans un examen bien réfléchi, propoſe un traitement anti-vénérien, malgré les naïves proteſtations de ce bon mari d'être fidèle depuis dix-ſept ans à ſa chère moitié, qui, ainſi que lui, n'a jamais éprouvé de ſemblables maladies, qui même dans le moment jouiſſoit d'une ſanté parfaite. Mais un pareil aveu ne fit naître aucunes réflexions; on s'en tint au premier prognoſtic; & pour ſoutenir ſon

opinion, on eut recours à des possibilités, à un virus niché, cantonné depuis long-temps, &c. &c. On procéda en conséquence au traitement ; on prohiba les échauffans, le coït, &c. &c; on prescrivit quelques remèdes généraux, & on passa au spécifique, que l'on administra sous forme de frictions. On mit entre elles un jour d'intervalle ; les deux premières furent chacune de demi-gros, & la troisième d'un gros d'onguent mercuriel fait à parties égales. Le mercure n'avoit encore produit aucun effet sensible ; mais à cette époque, l'écoulement cesse subitement : nouvelle métastase ; l'articulation du pied redevint rouge & douloureuse. ... Dans cette circonstance, le malade, homme de bon sens, croyant sa maladie devenue plus simple, & pour la première fois joyeux à la vue de sa vieille affection, refusa avec fermeté & prudence de continuer les frictions. Huit jours après, cet accès se termina comme les précédens par un petit nodus.

Trois mois se passent ; nouvel accès de goutte au même orteil ; même accident. La douleur de l'articulation se dissipe bientôt ; & il s'établit, comme ci-dessus, un écoulement par l'urètre. Mêmes inquiétudes, mêmes chagrins, &

de la part du mari & de la part de la femme..... Je fus consulté dans ce moment, & j'appris l'historique précédent. Je commençai d'abord à douter de la présence du virus vénérien, & à soupçonner un transport de l'humeur goutteuse sur l'urètre. J'interrogeai en conséquence le malade à plusieurs reprises: d'après ses réponses, d'après la bonne santé de sa femme & de ses enfans, je regardai dès-lors mon opinion comme assurée, & le succès a justifié mon prognostic. Après avoir prescrit quelques calmans, j'usai de révulsifs, tels que bains, frictions, sinapismes à la plante du pied; mais ces secours ne me paroissant pas assez énergiques, j'en vins aux vésicatoires; & j'eus le plaisir, comme je l'avois prévu, de voir en peu de jours cesser l'écoulement, la maladie reprendre sa première forme, & enfin se terminer critiquement, comme les autres accès, par un petit nodus à l'articulation.

D'après cette observation, & celles de nombre de praticiens qui ont vu des écoulemens produits par le vice dartreux, &c., nous pensons (avec le docteur *Svediaur*), qu'un stimulus quelconque, vénérien ou non, pourvu qu'il

it assez âcre pour attirer tout l'ef-
rt d'action, & exciter par conséquent
ıe sécrétion extraordinaire du mucus
: l'urètre, étant appliqué à cet or-
ıne, peut produire une gonorrhée ou
ennorrhagie ; de même que les rhumes
ı cerveau ou *Coryza*, dans lesquels
membrane muqueuse du nez fournit
ıe évacuation plus abondante & d'une
ıtre couleur que dans l'état naturel,
connoissent une cause toute différente
: l'irritation vénérienne ; nous croyons
ourtant être en droit de soupçonner
xcrétion muqueuse du nez, d'être
ıelquefois de nature syphilitique, (ce
ıi sera l'objet d'une autre observation.)
e pourroit-on pas appliquer cette théo-
: à toute surface sécrétoire ?

L'expérience du docteur *Svediaur* qui,
ı s'injectant de l'esprit alcalin dans
ırètre, se procura tout l'appareil sym-
omatologique de la blennorrhagie sy-
ıilitique, prouve encore la vérité de
ɔtre assertion. Cet auteur, le docteur
ullen & le docteur *Hunter* rapportent
ıns leurs excellens ouvrages plusieurs
ɔservations & expériences à-peu-près
mblables.

Nous concluons donc qu'il est de la
us grande importance dans la pratique,

de bien distinguer les écoulemens syphilitiques, de ceux qui proviennent d'autres causes stimulantes ; qu'il est en conséquence essentiel de mieux étudier & de mieux calculer les circonstances qui les ont précédés & qui les accompagnent, afin d'en bien reconnoître le caractère caché, & afin de prescrire un traitement analogue à leur nature. Faute de savoir faire cette distinction nécessaire, on s'expose non seulement à mettre en danger la santé du malade, mais encore à causer du trouble dans la société.

OBSERVATIONS (*a*)

Sur l'ulcère putride, communiquées dans une Lettre à M. SAMUEL FOAR SIMMONS, médecin, membre de la Société royale de Londres ; par M. LÉONARD GILLEPSIE, chirurgien de vaisseau, & dernièrement aide-chirurgien de l'hôpital de la marine, fondé par le roi d'Angleterre à Sainte-Lucie.

L'ulcère putride ou scorbutique f

(*a*) Extrait du Journal de médecine de Londres, volume vj, quatrième partie de l'année 1785, page 373 ; trad. par M. *Assollant.*

une des maladies les plus fâcheuſes, les plus opiniâtres & les plus dangereuſes qui affligèrent les marins anglois employés dans les Indes occidentales durant la dernière guerre. Les ravages que je lui ai vu faire; les nombreuſes occaſions que j'ai eues de comparer les différentes méthodes de le traiter, & d'obſerver la meilleure; le devoir que m'impoſe l'humanité en général, & le ſervice de la marine de mon pays en particulier, ſont autant de motifs qui me portent à mettre ſous les yeux du public quelques remarques ſur cette maladie.

Je préfère le nom d'ulcère putride à tout autre, à cauſe des marques de putréfaction qui furent toujours ſenſibles, quoique les ſignes de ſcorbut ne le fuſſent point. En général, il n'attaquoit pas les gens de l'équipage avant qu'ils euſſent paſſé au moins un an dans les Indes occidentales : ſouvent il parut régner épidémiquement ſur certains vaiſſeaux pendant que les autres en étoient en grande partie exempts. Ainſi les vaiſſeaux de guerre l'*Ajax*, le *Montagu*, le *Ruſſel* & le *Triumph*, au commencement de 1781, débarquèrent à Sainte-Lucie un grand nombre d'hommes avec des

ulcères du plus mauvais caractère, tandis que plusieurs vaisseaux qui avoient été employés dans le même climat, pendant le même espace de temps & au même service, ne furent point affligés de cette maladie. Elle attaqua souvent les hommes qui commençoient à relever de fièvre, ou de dysenterie, & ceux qui avoit quelques symptômes de scorbut, mais sur-tout ceux qui s'étoient bien portés pendant leur séjour dans les Indes occidentales, & plus communément après avoir reçu une blessure ou une contusion, quoique légère, particulièrement aux extrémités inférieures.

Cette exulcération putride suivit, en général, les blessures que les marins reçurent dans les différens combats, & ses ravages furent horribles. Ceux qui avoient été antérieurement affectés d'ulcères aux jambes, échappèrent rarement au retour de cette maladie, après avoir passé quelque temps dans les Indes.

Les morsures de *moschitoes* (*a*) occasionnèrent souvent cet ulcère. Quelquefois sans aucune cause sensible, il paroissoit sur la jambe ou sur le pied un petit

(*a*) Sorte de moucheron, ou cousin.

bouton,

bouton, qui, quand on l'égratignoit, laiſſoit couler un peu de ſéroſité, à quoi ſuccédoit communément une inflammation d'un rouge livide; dans cet état, lorſqu'on appliquoit des fomentations chaudes & des cataplaſmes dans la vue de diſſiper l'inflammation, l'ulcère auſſitôt commençoit à s'étendre. Il en ſortoit un pus ichoreux, fétide & corroſif, qui portoit ſon action ſur les parties environnantes, & qui, dans l'eſpace de deux jours, produiſoit un ulcère ſale, & dans lequel il ſe formoit des eſcares: ces ſymptômes extérieurs étoient généralement accompagnés de beaucoup de fièvre, avec ſoif ardente & inſomnie. Quand le mal attaquoit les extrémités, particulièrement les inférieures, les vaiſſeaux lymphatiques & les glandes de la partie affectée étoient plus ou moins tuméfiés & douloureux: circonſtance que j'ai ſouvent obſervée, même quand il n'y avoit point d'ulcération, & qui paroît avoir été aperçue par *Celſe*, lequel dit, en parlant de la fièvre (*a*): *Igitur ſi ſemel tantum acceſſit, deindè deſiit, eaque vel ex inguine, vel ex laſſitudine, vel ex æſtu*,

---

(*a*) *Lib. iij, cap. v, init.*

aliâve simili re fuit, sic, ut interior nulla causa metum fecerit, postero die, cùm tempus accessionis ità transiit, ut nihil moveret, cibus dari potest.

Lorsque le mal se portoit à la jambe, il se bornoit rarement aux parties molles. La disposition aux escares grangréneuses attaquoit fréquemment le périoste du tibia, & étoit accompagnée de la plus vive douleur. Il se formoit de larges & profondes escares, le membre s'œdématioit, & il survenoit souvent des hémorrhagies.

Dans l'automne de 1780, j'eus occasion de voir dans l'hôpital de la marine à la Nouvelle-York, environ deux cents hommes attaqués d'ulcères scorbutiques; quelques-uns venoient de l'escadre des Indes occidentales, qui étoit alors dans cet endroit pour éviter les ouragans, les autres, de l'escadre d'Amérique. L'hôpital étoit bien pourvu de tout ce qui étoit nécessaire, tant pour la nourriture, que pour les médicamens. On porta la plus grande attention à tenir les ulcères propres; le vin & le quinquina furent abondamment administrés, & on n'épargna pas l'opium; mais ce fut en vain qu'on fit usage de cataplasmes, de fomentations & de pansemens chauds; ces

moyens parurent évidemment hâter les progrès de la maladie. Le précipité de mercure qui fut proposé, & dont on fit l'essai comme détersif, produisit encore de plus mauvais effets, & le cours de la putréfaction fut loin d'être arrêté par de simples pansemens faits avec de la charpie sèche. Il y eut un certain nombre d'hommes mis hors d'état de servir : dans quelques circonstances on eut recours à l'amputation, mais sans succès, la grangrène se manifestant sur le moignon du membre coupé; & un très-grand nombre périt de cette maladie, dans laquelle il étoit rigoureusement vrai de dire qu'ils mouroient *par pouces.*

L'inefficacité des pansemens simples, & les mauvais effets qui résultoient de l'usage des cataplasmes chauds & des fomentations, portèrent à essayer du quinquina en poudre & en décoction; ce remède ne fut suivi d'aucun avantage bien apparent. Le vinaigre & l'eau réussirent beaucoup mieux; mais ce qu'on employa avec le plus de succès, ce fut une dissolution de gomme *kino*, dans parties égales de vin de Portugal & de Bordeaux. Elle diminua & corrigea la suppuration abondante, fétide & san-

guinolente que donnoient les ulcères dont elle arrêta les progrès.

Au commencement de 1781, on établit à Sainte-Lucie un hôpital naval, qui fut auſſitôt rempli de malades affectés d'ulcères les plus terribles. Les progrès de la maladie, comme on devoit naturellement s'y attendre, y furent beaucoup plus rapides, à cauſe de la chaleur du climat, qu'ils ne l'avoient été à la Nouvelle-York; & ce qui tendit beaucoup à augmenter la malignité de ces ulcères, ce fut la diſette extrême de toutes les productions végétales, qui y avoient été détruites par un ouragan arrivé dans le mois d'octobre de l'année précédente.

On ſuivit dans cet hôpital le même traitement qu'à la Nouvelle-York. Le quinquina, le vin & l'opium furent adminiſtrés à l'intérieur, en auſſi grande quantité qu'ils l'aient jamais été. On donna pour boiſſon ordinaire une diſſolution d'extrait de drèche; mais je ne pus obſerver alors, ni n'ai jamais obſervé d'effets très-ſenſibles de cette ſubſtance ſi chère, dont on pourvut les vaiſſeaux dans les Indes occidentales pendant la guerre. Je ſuis perſuadé que ſi on eût employé la moitié de la ſomme

qu'elle coûta, à des cannes à ſucre, ou à leur ſuc, on en eût retiré beaucoup plus d'avantage, comme anti-ſcorbutique.

Les applications extérieures étoient, ou des cataplaſmes chauds, ou des cataplaſmes froids fermentés, de la charpie ſèche ou trempée dans l'eau végéto-minérale, des emplâtres de cérat. Nous continuâmes ce traitement pendant quelque temps, & nous fûmes portés à attribuer les mauvais effets que nous en éprouvâmes, à la diſette de fruits & de végétaux. Quand nous vîmes que ces moyens ne ſuffiſoient pas pour arrêter les progrès rapides de la maladie, nous adoptâmes une méthode différente.

Nous perdîmes un très-grand nombre de malades pendant les cinq premiers mois qui ſuivirent l'établiſſement de cet hôpital. Quand la jambe étoit le ſiège de l'ulcère, il y avoit d'abord un mal léger, provenant ſouvent d'une contuſion, juſqu'à ce qu'il ſurvint tout-à-coup une inflammation éryſipélateuſe, d'où ſuintoit un pus ichoreux qui noirciſſoit la charpie, & qui exhaloit l'odeur la plus fétide. Souvent il en ſortoit du ſang clair, & dans un état de diſſolution, qui, quelquefois, cou-

loit de toute la ſurface de l'ulcère ; & d'autres fois de petits vaiſſeaux, dont l'orifice, quoique viſible, ne pouvoit être bouché ſans beaucoup de difficulté, à cauſe du grand degré de putréfaction. Il y avoit généralement de la douleur & de la tenſion dans les glandes inguinales. Le premier degré de la maladie étoit accompagné d'une fièvre très-forte & d'une vive altération. Le ventre paroiſſoit diſpoſé à la conſtipation ; mais à meſure que le mal faiſoit des progrès, il ſurvenoit communément une dyſſenterie ou diarrhée, qui, à la fin, enlevoit le malade. Quelquefois la marche étoit plus prompte ; dans l'eſpace de quelques jours, le tibia étoit attaqué & dénudé, & on trouvoit de grands lambeaux de tégumens & de tiſſu cellulaire entièrement gangrénés.

Quand un homme d'une complexion ſcorbutique recevoit une légère bleſſure ſur un orteil, il en naiſſoit ſouvent un ulcère large & baveux qui carioit très-promptement les os. Si l'on eſſayoit d'y remédier par l'amputation d'un ou de pluſieurs orteils, l'ulcération & la carie faiſoient généralement des progrès ſi rapides, que dans quelques circonſtances on étoit obligé de couper la jambe. J'ai

remarqué que l'amputation des doigts, dans des ſujets d'une mauvaiſe conſtitution, a les mêmes ſuites fâcheuſes; & j'ai toujours reconnu la vérité de l'obſervation de M. *Pott*, ſur les effets funeſtes de l'application des inſtrumens tranchans aux orteils ou aux doigts, dans un état gangréneux, tant qu'il reſte une fibre vivante.

Ayant vu à l'hôpital naval de la Nouvelle-York les bons effets du vinaigre employé à l'extérieur dans les ulcères putrides, & étant convaincu, en raiſonnant par analogie, que l'acide du citron auroit encore plus d'efficacité, je fis quelques queſtions aux nègres employés dans l'hôpital de Sainte-Lucie, pour ſavoir quelle étoit leur pratique dans ces maladies. Je ne fus pas fort étonné d'apprendre que la méthode ordinaire conſiſtoit à mettre des tranches minces de citron ſur la ſurface de l'ulcère, & à répéter cette application deux ou trois fois dans le cours de la journée.

M. *Bulcock*, chirurgien de l'hôpital, & dont j'étois l'aide, conſentit volontiers à faire l'eſſai de ce nouveau topique. Nous commençâmes à faire uſage d'un mêlange de jus de citron & d'eau, dans lequel on trempa la charpie, ainſi que

le bandage & les compreſſes; bientôt les bons effets que nous éprouvâmes de cet acide, nous encouragèrent à l'employer dans un état plus concentré, & même à couvrir la ſurface des ulcères avec des morceaux de citron.

La vîteſſe avec laquelle ce remède arrêta les progrès de la maladie, eſt étonnante; il ſe détacha avant peu de grandes eſcares gangréneuſes: l'écoulement ſanguin ceſſa en général après la première application, & la fétidité qui avoit été inſupportable, diſparoiſſant entièrement, fut remplacée par un pus loüable, inodore, & par des chairs ſaines.

Nous continuâmes de faire uſage des citrons & de leur jus, comme topiques, dans un grand nombre de circonſtances différentes. 1°. Dans les ulcères putrides, ſcorbutiques & gangréneux, comme on en rencontre à la ſuite de fièvres, ou d'autres maladies aiguës, ou comme il en ſurvient dans de mauvaiſes diſpoſitions du corps, ou dans des pays chauds dans leſquels l'atmoſphère eſt très-abondamment chargée de miaſmes des marais, ou tels qu'on en a obſervés dans des hôpitaux ſurchargés de malades, (*la grangrène humide des hôpitaux des chirurgiens François*); car, ſelon moi, ces

maladies, quoique diſtinguées par des noms différens, ont une grande reſſemblance les unes avec les autres, & demandent à être traitées à-peu-près de la même manière.

Je penſe qu'elles peuvent toutes être compriſes ſous le nom d'ulcères putrides, d'après ce caractère ſimple & apparent; ſavoir, un écoulement toujours fétide, ſouvent ſanguin; une eſpèce de ſanie ou de matière ichoreuſe qui irrite & corrode, qui agit ſur les parties environnantes, comme un levain putride, & eſt fréquemment ſuivie de vives douleurs, de foibleſſe, de fièvre hectique, & d'une diarrhée funeſte. Dans tous les cas de cette eſpèce, j'oſerai, d'après beaucoup d'expériences, recommander l'application du ſuc de citron récemment exprimé, comme un excellent remède. Aujourd'hui que le ſyſtême abſorbant & ſes fonctions ſont bien connus, cette partie de la chirurgie qui traite de l'application topique des remèdes, (partie cultivée ſi ſoigneuſement par les chirurgiens anciens, & ſi peu eſtimée des modernes) paroît recouvrer l'importance qu'elle mérite ſi bien: je me croirai heureux ſi la recommandation que je donne à cet acide

végétal appliqué à l'extérieur, porte les chirurgiens à eſſayer ſes effets & ceux des productions végétales fraiches dans les autres maladies chirurgicales ; car je ſuis bien convaincu que les mauvais ſuccès des opérations dans les grands hôpitaux, peuvent, pour la plupart, être attribués à ces ſuppurations putrides, qui, trop ſouvent, détruiſent l'effet que l'on attend de l'uſage des remèdes internes, quand on ne donne point une attention ſuffiſante au traitement topique de la partie.

J'ai ſuivi chaque jour l'hôtel-dieu de Paris, pendant près d'un an, & j'ai été témoin d'un grand nombre d'opérations faites avec la plus grande dextérité, & ſuivies cependant d'un très-mauvais ſuccès. Il ſurvenoit communément une ſuppuration putride qui enlevoit les malades. Je ſuis perſuadé que dans cette maiſon on pourroit, tous les ans, ſauver la vie à quelques centaines d'hommes que l'on voit ſuccomber à des ſuppurations qui ſont la ſuite des opérations, des fractures compliquées, des grands abcès, &c. ſi l'on avoit ſoin de corriger le caractère putride des ulcères, par des végétaux anti-ſeptiques, particulièrement

l'acide du citron récemment exprimé.

Quelques auteurs ont avancé que les ſuppurations putrides devenoient ſouvent épidémiques pour les perſonnes attaquées de maladies chirurgicales, qui étoient dans la même ſalle d'un hôpital; & je ſuis très-porté à embraſſer cette opinion, d'après mes propres obſervations; car j'ai fréquemment remarqué qu'une perſonne, bien portante d'ailleurs, qui avoit été reçue pour une légère plaie, & miſe dans une ſalle où il y avoit pluſieurs malades attaqués de ſuppuration putride, a été affectée de la même manière; & je ne doute point que le jus de citron, en corrigeant la fétidité nuiſible, ou en la neutraliſant, ne pût prévenir les progrès de l'infection.

2°. Dans les ulcères accompagnés de la carie des os, l'application de cet acide végétal eut les plus heureux ſuccès, & fut auſſitôt ſuivie de l'exfoliation. Quand la carie s'étendoit fort avant dans l'épaiſſeur du tibia, ou d'un autre os, on faiſoit des trous que l'on prolongeoit juſqu'aux parties vivantes, & on y appliquoit alors des tranches de citron, ainſi que ſur les parties molles environnantes; ce qui prévenoit les progrès de la carie, arrêtoit les excroiſſances fongueuſes qui,

dans ces circonſtances, ſont ſi funeſtes, & que nous n'avions pu empêcher de s'élever avant d'avoir recours à cette pratique, calmoit la douleur, & empêchoit les hémorrhagies d'avoir lieu. Nous eûmes à traiter pluſieurs larges ulcères du tibia, la carie, qui les accompagnoit, fut détruite dans un eſpace de temps très-court par cette méthode. Quand elle n'attaquoit que les lames extérieures des os, il n'y avoit point d'exfoliation, & la partie terreuſe de l'os carié ſe trouvoit ſur les compreſſes, ſous la forme d'une poudre noirâtre.

3°. Nous éprouvâmes les effets les meilleurs & les plus déciſifs de cette application, dans les maladies vénériennes invétérées, particulièrement dans ces larges ulcères dans leſquels il ſe forme des eſcares qui ſuccèdent ſouvent aux ouvertures des bubons, lorſque les malades ſont d'une mauvaiſe conſtitution, & que l'on rencontre fréquemment parmi les marins. J'en ai vu quelques exemples funeſtes dans les hôpitaux de la marine. Les effets dangereux, qui réſultent de l'uſage long-temps continué du mercure dans les perſonnes d'un mauvais tempérament, ont été très-bien indiqués par quelques auteurs

modernes. Mais ſi dans ces cas ce remède étoit ſi préjudiciable à des hommes qui habitoient leur pays natal, qui reſpiroient un air ſalubre, & jouiſſoient de toutes les commodités de la vie, combien plus terribles doivent être ſes ſuites ſur des marins vivement attaqués de ſcorbut, & dans un climat mal-ſain, entre les tropiques. En effet nous recevions dans l'hôpital de l'île de Sainte-Lucie un très-grand nombre de malades, dont les conſtitutions avoient été tellement altérées par un trop long uſage des mercuriaux (dont les ſuites paroiſſoient dans les ulcères de mauvaiſe nature à l'aîne ou au prépuce ; dans la dyſenterie ou la diarrhée accompagnée de fièvre hectique ; ou dans la phthiſie pulmonaire chez les ſujets prédiſpoſés à cette maladie), que je ſuis très-porté à croire que ce remède eſt ſouvent plus funeſte que la maladie elle-même dans les Indes occidentales, particulièrement parmi les marins. Je ne puis donc trop recommander à ceux qui ſont chargés de ſoigner ces braves gens, de prendre garde comment ils adminiſtreront le mercure, & d'avoir grand ſoin d'obſerver la tendance à la diathèſe ſcorbutique ; car je ſuis convaincu que cette complication

a lieu beaucoup plus ſouvent qu'on ne le ſoupçonne en général.

Comme la plupart des hommes reçus à l'hôpital de Sainte-Lucie pour des maladies vénériennes, avoient été préalablement ſoumis à l'uſage des mercuriaux, ce qui les avoit mis dans un état de foibleſſe, & que les ulcères qu'ils avoient, ſoit à l'aîne ou au prépuce, offroient la même diſpoſition aux eſcares dont nous avons fait mention plus haut; nous héſitâmes rarement à abandonner ce remède, pour paſſer à l'uſage des toniques, tels que le quinquina & le vin; corrigeant en même temps la diathèſe ſcorbutique par les fruits & les végétaux, & procurant le ſommeil & le repos par l'adminiſtration de l'opium, quand la circonſtance l'exigeoit. On panſa les ulcères avec des morceaux de citron, ou avec leur jus. Cette méthode produiſit les heureux effets que nous en avions déja obtenus, en corrigeant l'écoulement putride, & en détergeant l'ulcère. Quand il y avoit un phimoſis occaſionné par des ulcères ſous le prépuce, on injectoit avec beaucoup de ſuccès un mélange de jus de citron & d'eau; & même dans la gonorrhée manifeſtement accompagnée de ſcorbut,

nous eûmes quelquefois recours à la même injection, & nous nous en trouvâmes très-bien. Je crois, d'après quelques expériences que j'ai faites, qu'une dissolution affoiblie de mercure calciné ou de tout autre précipité de ce métal dans le jus de citron, produiroit d'excellens effets, appliquée dans plusieurs cas vénériens, son action étant beaucoup plus efficace que celle des préparations salines minérales de mercure.

4°. Dans les grands abcès, nous éprouvâmes les plus heureux effets de l'usage des citrons & de leur jus. Le danger qui accompagne les amas considérables de matière dans les sujets d'une mauvaise constitution, particulièrement quand on fait de grandes ouvertures, est bien connu des chirurgiens anglois (*a*), & les avantages d'un séton dans ces circonstances, sont très-sensibles; mais j'oserai recommander d'ajouter à cette pratique l'application topique du jus de citron.

(*a*) Je desirerois que les conséquences funestes qui résultent des grandes incisions faites pour vider les abcès, fussent également bien connues des chirurgiens françois, étant très-convaincu qu'à l'hôtel-dieu de Paris, un grand nombre de malades sont sacrifiés à la coutume qui y prévaut de faire de larges ouvertures.

Les abcès, à la ſuite des fièvres, furent très-fréquens parmi les marins à Sainte-Lucie. Comme trop ſouvent ils continuoient de donner une grande quantité de pus, au point de menacer de fièvre hectique, & que dans quelques cas il ſe formoit des eſcares dans les tégumens environnans, nous fîmes l'eſſai du jus de citron, qui réuſſit fort bien. Après avoir entretenu un écoulement abondant de matière fétide, nous humections les compreſſes avec un mélange de cet acide végétal & d'eau, & nous appliquions des tranches de citron à l'orifice. Mais quand les abcès n'avoient pas beaucoup d'étendue, nous nous contentions de faire une ouverture à la partie inférieure, & nous empêchions cette ouverture de ſe fermer en y introduiſant une petite tente trempée dans cette liqueur : par-deſſus la tente, on mettoit une compreſſe & un bandage humectés de même. Le jus de citron, en corrigeant les fluides épanchés, en procurant un écoulement de pus doux & louable, & en ſtimulant doucement les parties, produiſoit bientôt cette inflammation qui a toujours lieu avant la réunion des parties ulcérées.

Nous eûmes deux ou trois abcès ſous

le *fascia lata* de la cuisse, & plusieurs autres en différentes parties du corps, tous d'une étendue considérable ; nous les traitâmes avec beaucoup de succès de la même manière, ainsi qu'une ou deux fractures compliquées, qui offroient des collections de matière, avec une disposition grangréneuse & un écoulement considérable. Les amputations qui se firent dans l'hôpital, furent pratiquées selon la méthode de M. *Alanson* (probablement M. *Bulcock*, chirurgien de l'hôpital de Sainte-Lucie, ne tardera pas à publier un détail des grands succès de cette manière d'opérer); & quand il se formoit des abcès, ou que le moignon offroit une disposition aux escares, nous avions recours aussitôt aux tranches de citron, que nous appliquions à l'ouverture extérieure, après avoir injecté dans la cavité un mélange affoibli de jus de citron & d'eau; & je suis disposé à croire qu'une partie des succès qui suivirent cette excellente méthode de faire l'amputation, peut être attribuée à ce traitement subséquent. Je ne puis m'empêcher de remarquer ici, que le tétanos qui a été si fatal à plusieurs braves marins qui ont eu des membres amputés après différens combats dans les Indes

occidentales, & qui fit périr au moins la moitié de ceux qui avoient été opérés selon la méthode usitée dans l'hôpital de Sainte-Lucie, au commencement de son établissement, ne reparut jamais depuis que l'opération fut pratiquée selon la méthode de M. *Alanson* : circonstance qui, selon moi, rend cette méthode plus recommandable qu'aucun des autres avantages dont elle est suivie. J'oserai donner la même sorte de recommandation négative au jus de citron, comme préservatif contre le tétanos qui survient dans les ulcères des extrémités ; car quoique les maladies de cette espèce succèdent à de légères blessures dans les Indes occidentales, & qu'elles soient presque toujours funestes, je n'ai pas vu une seule fois survenir de tétanos quand on avoit appliqué sur les ulcères, du jus de citron.

Nous obtînmes de bons effets de ce topique dans la fistule à l'anus après l'opération ; & je crois que dans un cas de fistule au périnée, l'application de cet acide s'opposa aux progrès de la maladie, & opéra la réunion des parties.

5°. Nous eûmes quelque raison de supposer que ce remède pouvoit être appliqué avec succès dans cet état gan-

gréneux des tégumens du crâne (*a*), qui ſuccède ſouvent aux bleſſures & aux contuſions de la tête: état ſi funeſte dans ſes ſuites, & ſi bien décrit par M. *Pott*. Un ſoldat du vaiſſeau de guerre la *Princeſſe-Amélie*, qui fut attaqué par des nègres armés de coutelas, & qui reçut pluſieurs bleſſures graves en différentes parties du corps, fut envoyé à notre hôpital en janvier 1783. Il avoit plus de douze plaies à la tête en différens ſens, & quelques-unes pénétroient dans la première table. Une portion triangulaire des tégumens du crâne fut parfaitement ſéparée du reſte, de telle manière qu'elle s'en détacha; enſuite laiſſant l'os à nu, on traita les plaies pendant quelques jours ſelon la méthode ordinaire. La diſpoſition gangréneuſe des tégumens du crâne, décrite par M. *Pott*, ſe montra accompagnée de beaucoup de fièvre & d'un peu de délire. Le péricrâne ſe détacha, & pluſieurs ſymptômes annoncèrent les déſordres

(*a*) Cette ſuppuration funeſte des méninges, qui ſuit ſouvent les bleſſures de la tête, n'eſt pas particulière à cette cavité du corps humain : des bleſſures & des ulcères à l'extérieur du thorax & de l'abdomen, communi-

fâcheux arrivés dans l'intérieur du crâne. Pendant que l'on donnoit une attention particulière aux remèdes internes, aux évacuations, &c. on panſoit les plaies avec des tranches minces de citron; on appliquoit deſſus de la charpie trempée dans un mélange de jus de citron & d'eau, & le bandage étoit conſtamment humecté avec une diſſolution de ſel ammoniac dans le vinaigre & l'eau. Les bons effets de cette pratique ſe firent bientôt apercevoir; l'ulcération putride fut arrêtée, & les plaies promptement détergées donnèrent un pus louable, & en peu de temps l'exfoliation ſe fit.

Je pourrois citer un bien plus grand nombre de maladies chirurgicales dans lesquelles nous fîmes uſage du jus de citron avec ſuccès, comme la fiſtule lacrimale, les ophthalmies qui attaquent les ſcorbutiques, & les ulcères fétides de l'oreille : tous cas dans leſquels j'oſerai recommander un eſſai de cet acide.

Il eſt à propos cependant d'obſerver que, quelque heureux effets que nous obſervaſſions de l'uſage de ce topique,

---

quent fréquemment la même ſuppuration à l'intérieur de ces régions. J'en ai vu deux ou trois exemples que la diſſection a confirmés.

néanmoins nous ne l'employâmes pas exclusivement à tout autre remède. Comme il paroissoit être moins efficace, quand on l'appliquoit constamment, nous cessions de nous en servir aussitôt que l'ulcère étoit convenablement détergé, & nous avions recours fréquemment à un cataplasme fait avec la racine fraiche de *cassavi* ou de *cassadu*, que nous lui substituions. Après le jus de citron, je ne connois aucun remède extérieur aussi efficace dans les ulcères malins que cette racine (dont le suc, pris à l'intérieur, est bien connu pour un poison mortel); & je suis très-convaincu qu'elle seroit fort utile pour calmer la douleur & corriger l'écoulement des cancers. Comme on la cultive en très-grande abondance dans les Indes occidentales, & que l'on peut la conserver dans le sable pendant un temps considérable, les chirurgiens de vaisseaux, dans une guerre future, pourront en faire provision quand ils y seront; je puis leur assurer qu'ils se trouveront très-bien de son usage à l'extérieur. Nous obtinmes aussi de bons effets des applications astringentes, telles qu'une dissolution de gomme *kino* ou de *terra japonica* dans le vin rouge & l'eau; une décoction d'écorce

de *cussu* & de *mangrove*, ou de feuilles & de fruits verds de *Guava* dans le vin de Bordeaux & l'eau. L'application de remèdes de cette espèce nous parut nécessaire dans ce climat chaud, où les fibres sont si lâches & les fluides si disposés à la putréfaction. Nous eûmes aussi recours aux préparations métalliques, telles qu'une teinture de cuivre dans une dissolution de sel ammoniac, ou une dissolution foible de vitriol de cuivre ; & nous fîmes souvent usage du vitriol romain comme escarrotique.

Nous tenions les malades, autant qu'il étoit possible, dans une position horizontale, lorsque l'ulcère attaquoit la jambe, & nous ne négligeâmes point de nous servir de bandages faits avec une étoffe mince de laine.

Quant aux médicamens que l'on employa & au régime qui fut adopté, il est bon aussi d'observer qu'au commencement de la maladie, lorsqu'il y avoit beaucoup de fièvre, de douleur & d'insomnie, on tenoit le ventre libre par des laxatifs & des lavemens; les potions salines faites avec l'acide du citron récemment exprimé, étoient administrées à grandes doses: on donnoit la limonade pour boisson ordinaire ; & s'il y avoit

de l'irritation dans l'eſtomac, on faiſoit prendre la nuit de l'opium ſeul ou joint à l'ipécacuanha, & on facilitoit la tranſpiration par une boiſſon de *négus* (*a*) chaud. Cette pratique procuroit généralement une intermiſſion de la fièvre, & on donnoit le quinquina en auſſi grande quantité que l'eſtomac pouvoit en ſupporter. L'uſage de cette écorce ne fut cependant pas continué ſans interruption pendant pluſieurs jours, à moins qu'on n'y fût contraint par la plus urgente néceſſité. L'expérience nous prouva que ce remède, trop long-temps employé, perdoit de ſon efficacité; d'un autre côté nous obſervâmes que le retour de la fièvre & la diſpoſition grangréneuſe des ulcères étoient plus ſujets à avoir lieu dans certains temps qui répondoient à la pleine & à la nouvelle lune. Après les autorités citées par le docteur *Mead*, & pluſieurs autres auteurs, relativement à l'influence des phaſes de cette planète ſur les maladies, ſoit dans leur commencement, dans leur cours ou leur retour, & après la notoriété du fait parmi tous

(*a*) Les anglois donnent ce nom à un mélange de vin, d'eau chaude, de ſucre & de tranches de citron.

les peuples qui habitent entre les tropiques, mon témoignage ne peut pas avoir beaucoup de poids dans cette matière, pour convaincre les perſonnes qui ſont incrédules, & qui ſe plaiſent à nier une choſe qui a été obſervée avec beaucoup de ſoin à des époques & dans des pays différens & éloignés les uns des autres, par le ſauvage auſſi bien que par le philoſophe, uniquement parce qu'elles ignorent trop complettement les loix de la nature & de l'économie animale, pour former une théorie raiſonnable de l'action de l'attraction lunaire ſur le corps humain. Quant à moi, je ſuis ſi bien convaincu des effets des phaſes de la lune ſur notre corps prédiſpoſé à la maladie, que je penſe que le médecin devroit non-ſeulement faire attention aux équinoxes avec *Sydenham*, mais encore attendre quelque changement dans l'état des maladies, de même que les marins & les fermiers inſtruits par l'expérience, attendent quelque révolution dans l'atmoſphère au temps de la pleine ou de la nouvelle lune. Toutes les perſonnes qui ont été attaquées de fièvres intermittentes entre les tropiques, où le climat eſt mal-ſain, doivent avoir remarqué le retour ré-

gulier

gulier des paroxyſmes à la fin d'une quinzaine qui répondoit à la pleine ou à la nouvelle lune. J'ai moi-même été obligé, étant à Sainte-Lucie, de prendre du quinquina pendant fort long-temps à ces époques, où j'ai eu occaſion de remarquer le retour de pluſieurs maladies, auſſi bien que des fièvres intermittentes.

Quant au régime, les liqueurs ſpiritueuſes furent totalement bannies; mais on fit prendre du vin de *Ténériffe* ou de *Madère*. Dans le commencement, quand il y avoit beaucoup de fièvres, la nourriture animale étoit exclue, & enſuite permiſe avec beaucoup de modération. On donna des fruits & des végétaux en auſſi grande quantité que l'on put s'en procurer. On éprouva de bons effets de l'uſage du *capſicum* (ſi univerſellement employé par ceux qui ſont nés dans des climats chauds), infuſé dans du vinaigre, & que l'on fit prendre aux malades dont l'eſtomac & les inteſtins étoient foibles.

La pratique que je viens de recommander eut de ſi heureux ſuccès, qu'avant la fin de la guerre elle fut adoptée par pluſieurs chirurgiens de la flotte des Indes occidentales. La plupart, ainſi

que le docteur *Blane*, médecin de la flotte, rendront, j'en suis sûr, témoignage des bons effets de cet acide végétal dans les ulcères de mauvaise nature (*a*). Il eût été bien à desirer que la flotte, spécialement pendant la guerre, eût fait provision d'une quantité de ce jus de citron, article beaucoup plus utile dans les hôpitaux & dans les armées, comme préservatif, que l'extrait de drèche & le *sour-krout* (chou fermenté). Le fait suivant prouvera qu'il est possible de s'en pourvoir suffisamment. Un vaisseau hollandois de la côte de Guinée ou de Surinam fut pris au commencement de 1782, & envoyé dans le port de Sainte-Lucie. Il avoit à bord près de douze cents *gallons* (*b*) de jus de citron. Cet acide avoit été bien purifié avec la colle de

(*a*) Le docteur *Blane*, dans un ouvrage estimable sur les maladies des marins, publié depuis que M. *Gillespie* nous a communiqué ses observations, confirme le récit fait par celui-ci, de l'efficacité du jus de citron appliqué à l'extérieur dans les ulcères scorbutiques. *Note de l'Editeur du Journal de médecine de Londres.*

(*b*) Le *gallon* est une mesure qui contient environ quatre pintes de Paris.

poiſſon. Je ſuis perſuadé qu'il ſe ſeroit conſervé pendant pluſieurs années. On nous en donna une certaine quantité à l'hôpital de Sainte-Lucie, & il nous parut peu inférieur à celui que l'on vient d'exprimer des citrons. J'ai appris depuis d'une perſonne qui a demeuré long-temps ſur la côte de Guinée, que toutes les factoreries hollandoiſes ſont obligées d'en envoyer annuellement dans leur patrie. On pourroit aiſément établir dans les factoreries angloiſes un ſemblable réglement, au moyen duquel on pourvoiroit nos flottes du meilleur préſervatif contre toutes ces maladies qui trop ſouvent les détruiſent.

Quand on ne peut pas ſe procurer de citrons, ni de jus de ces fruits, on peut employer pluſieurs choſes dans les vaiſſeaux pour arrêter les ravages des ulcères ſcorbutiques, comme le vin de Bordeaux, ou le vin rouge de Portugal, le vinaigre, les végétaux aſtringens ſeuls, ou combinés avec du vin rouge, des fruits de différentes eſpèces, des oranges, des tamarins, &c. ; la racine fraîche de *caſſavi*, dont j'ai déja fait remarquer les excellens effets ; & je ne doute point que les pommes, les prunes, &c. auſſi bien que les navets, les carottes, les pommes

de terre (*a*) réduits en pulpe, & apliqués comme un cataplaſme ſur les ulcères qui donnent un écoulement putride, n'aient un effet ſemblable à celui du jus de citron récemment exprimé.

En 1783, je reçus ordre de M. *La Forêt*, à l'île d'*Antigua*, de me charger de trente-deux malades (qui tous avoient de larges ulcères, dans quelques-uns deſquels il ſe formoit des eſcares, & dont d'autres étoient accompagnés de carie du tibia) embarqués ſur un vaiſſeau de tranſport deſtiné pour l'Angleterre. J'avois obtenu, par mes repréſentations, un ordre pour avoir du vin en place de

---

(*a*) Un marin qui avoit ſervi ſur le vaiſſeau de guerre *l'arc-en-ciel*, m'apprit qu'étant ſur mer, il avoit été guéri du ſcorbut à un très-haut degré, en mangeant chaque jour un peu de pommes de terre crues; pratique, dit-il, qui avoit été recommandée au chirurgien du vaiſſeau par un vieux pilote américain. J'ai fait depuis des informations pour m'aſſurer de la vérité du fait; & d'après ce que j'ai pu ſavoir, je le crois exact.

Les bons effets des pommes de terre crues, dans la cure du ſcorbut ſur mer, n'ont point échappé à l'attention du docteur *Blane*, dans l'ouvrage mentionné dans la note précédente. *Note de l'Editeur du Journal de Médecine de Londres.*

rum, & j'eus ſoin de me bien munir de ſucre, de riz, de ſagou, de citrons, d'oranges, de tamarins, &c. Quand la proviſion de citrons fut épuiſée, je fus obligé de faire uſage d'oranges miſes en morceaux, & appliquées comme topiques; & quoique l'écoulemeut putride les altérât bien plus vîte que les citrons, cependant de tout ce qui étoit à ma portée, c'eſt ce qui me réuſſit le mieux. Comme notre trajet fut long, les oranges s'épuiſèrent; j'eus recours alors à un mélange de ſirop & de pulpe de tamarin dans le vin de Bordeaux. Je m'en trouvai très-bien comme déterſif & anti-ſeptique dans les ulcères ſales, dans leſquels il ſe formoit des eſcares. On doit bien ſuppoſer que je ne fis pas beaucoup de progrès dans la cure de ces vieux ulcères tant que nous fûmes ſur mer. En effet, je fus aſſez content de débarquer à Portſmouth les perſonnes qui en étoient attaquées, dans un meilleur état que je ne les avois reçues.

Les éloges que j'ai donnés aux effets du jus de citron appliqué à l'extérieur, pourront paroître outrés à bien des gens; mais je me flatte que l'on ne me condamnera pas avant d'avoir fait l'eſſai de

la pratique que j'ai recommandée : j'espère en même temps que le passage suivant du docteur *Lind*, d'après *Bontius* (passage dont j'ai eu plusieurs fois occasion d'observer l'exactitude) parlera en ma faveur : « les plus habiles praticiens dans l'Inde, ont plus de confiance dans les citrons, contre les maladies malignes, les fièvres pestilentielles, &c. de ce pays, que dans le bézoard, qui est fort cher, & que dans la thériaque. Quant à moi, dit-il, j'assure que dans ma pratique, je m'en trouvois beaucoup mieux que de tout autre remède ».

EXTRAIT

D'UN MÉMOIRE

Lu à l'Académie des sciences en 1785, par M. PINEL*, docteur en médecine, sur l'application des mathématiques au corps humain, & sur le mécanisme des luxations en général.*

On doit avoir regret que l'application de la mécanique au corps humain, n'ait

point participé, dans ce ſiècle, au mouvement général qui a porté ſi loin les autres ſciences phyſico-mathématiques (*a*), elle n'a fait preſque aucun pas depuis *Borelli* juſqu'à nous, pendant que l'anatomie & la mécanique, priſes ſéparément,

---

(*a*) On ne doit pas craindre que je veuille renouveler les abus de ce qu'on appelle *mécaniſme en médecine ;* je ſuis très-convaincu que c'eſt un objet qu'il faut entièrement abandonner, depuis les connoiſſances qu'on a acquiſes ſur ce qu'on appelle *ſolidum vivum*, & ſur les propriétés de la ſenſibilité & de l'irritabilité : ainſi on doit regarder comme dénuée de fondement l'application que fait *Borelli* de la mécanique à la circulation du ſang, à la fièvre, &c.; ſes opinions hypothétiques ſur la ſtructure de la fibre muſculaire, les théories géométrico-mécaniques de *Bellini* ſur ce qu'on appelle *la dérivation* & la *révulſion*, &c.; j'en dis de même de tous les efforts qu'ont faits à cet égard *Boerhaave*, *Sauvages*, & d'autres médecins mécaniciens. Quelque reſpect qu'on doive d'ailleurs à leur mémoire, je puis aſſurer que la partie médico-mécanique de leurs écrits inſpire un mortel dégoût, quand on eſt un peu familiariſé avec les ſublimes découvertes des géomètres modernes. La ſeule production de génie qu'on puiſſe citer en ce genre, eſt la diſſertation de *Jean Bernouilli*, ſur la contraction muſculaire : on ne peut lui reprocher que d'avoir fondé ſon calcul ſur une ſtructure hypothétique & gratuite des muſcles. *Note de l'Auteur.*

ont été entièrement renouvellées. Son ouvrage, *de Motu animalium*, offre donc beaucoup de théories ſuperflues ou ſurannées ; & il feroit à deſirer que le petit nombre de vérités démontrées qu'il contient, fuſſent préſentées avec plus de préciſion & aſſujetties à une marche plus rapide. Cet auteur, ſi digne d'éloge, ne fait d'ailleurs qu'évaluer la force des muſcles, objet de pure curioſité : il s'agit maintenant d'aller plus loin, & de s'élever à quelque application utile. Je commence par le mécaniſme des luxations.

La marche naturelle, qui paroît indiquée pour remédier à tout genre de dérangement, ne doit-elle pas être de ſe faire des idées juſtes & exactes des parties dérangées ? Cette marche a été renverſée à l'égard des luxations ; on a donné des préceptes pour les réduire, lorſque l'anatomie étoit encore dans l'enfance, & on a commencé même, dès l'antiquité, à introduire, pour cet uſage, l'appareil effrayant des machines les plus compliquées. Les moyens que propoſe *Oribaſe*, d'après d'autres médecins anciens, ne ſont que des eſſais informes qui n'ont qu'un but vague, & qui ſont dirigés ſans méthode. Le moindre anatomiſte, par exemple, qui auroit quel-

ques connoiſſances de mécanique, pourroit-il ne point ſentir le ridicule de la machine que propoſe *Oribaſe* pour réduire la mâchoire inférieure ?

Un chirurgien célèbre, dans un diſcours ſur le Traité des maladies des os de M. *Petit*, ſemble regretter de voir tomber en déſuétude les machines des anciens employées à la réduction des luxations. Il ajoute que, » faute d'étudier les ouvrages de ces grands hommes, l'on n'en a pas l'idée juſte qu'ils méritent. L'Ambi, le Banc d'*Hippocrate*, ſon Gloſſocome, ont été décrits & loués par *Ambroiſe Paré*, par *Dalechamps*, par *Fabrice de Hilden*, par *Scultet*, *&c.* » Je partage avec les autres perſonnes éclairées le reſpect qu'on doit à ces grands noms ; mais je diſtingue les découvertes qui ont rendu ces auteurs immortels, de celles où ils n'ont pu s'élever par les ſeules lumières de leur ſiècle. La queſtion eſt d'ailleurs maintenant réſolue par le fait ; & la pratique des chirurgiens qui ſont habiles en anatomie, prouve que toutes (*a*)

(*a*) L'objet des machines appliquées à la réduction des luxations, étoit de contrebalancer l'effort des muſcles ; mais les modernes propoſent, ou mettent en œuvre des moyens

les machines jadis employées pour réduire les luxations, sont superflues : on en peut voir chaque jour des exemples à l'hôtel-dieu de Paris, où le chirurgien en chef (*a*) n'emploie jamais que les secours de la main. Je ne soumettrai point ici à un examen critique les divers traités qui ont été composés sur les luxations ; je remarquerai seulement que leurs auteurs se sont bornés, en général, à donner des préceptes pour les réduire, & pour remédier aux accidens qu'elles peuvent faire naître ; mais que l'objet primordial qui est le développement de leur mécanisme, a été négligé, & que la chirurgie a besoin, à cet égard, d'une théorie nouvelle : on en verra les preuves en parcourant les Mémoires divers que je donnerai

---

plus directs & bien plus commodes pour le chirurgien & pour le malade ; c'est de faire tomber dans le relâchement le systême musculaire, soit par des extensions forcées & réitérées, soit en faisant garder le lit au malade, & en l'affoiblissant par la diète & par des purgatifs répétés. On peut voir dans le Journal de médecine de Londres de l'année 1785, la réduction d'une luxation de l'humérus, facilitée par l'effet de foiblesse & de défaillance qu'avoit produite une prise de tartre émétique. *Note de l'Auteur.*

(*a*) M. DESAULT.

ſur chaque luxation en particulier. Je n'avancerai rien qui ne ſoit fondé ſur des obſervations conſtatées, ſur la poſition & la ſtructure des parties, ſur des vérités démontrées de mécanique, ou ſur des pièces anatomiques préparées, & propres à faire connoître l'état des luxations non réduites. Je me bornerai d'ailleurs à conſidérer les déplacemens des os, produits par des coups, des chûtes, ou toute autre violence externe, & je n'examinerai point ceux qui proviennent d'une cauſe interne & d'un vice organique.

Il eſt bien malheureux que des gens de l'art croient pouvoir réuſſir dans la réduction des luxations ſans avoir fait une étude particulière des articulations & du jeu reſpectif des os, des ligamens, & des muſcles qui les forment; c'eſt-là ſans doute la ſource des fautes fréquentes qu'on commet, & dont je donnerai dans la ſuite des exemples : ce qu'il y a encore de pire, c'eſt que la confiance générale ſe porte ſur la claſſe des renoueurs, qui entièrement dépourvus de connoiſſances d'anatomie, tiraillent au haſard les membres qu'ils veulent réduire, ſont quelquefois heureux par leur témérité, mais expoſent toujours à des tourmens vains & ſuperflus. Et comment pourroit-il

en être autrement, quand on ne met point un juste rapport entre les moyens qu'on prend, & l'effet qu'il s'agit de produire?

La mécanique appliquée à l'union des os & aux efforts des ligamens ou des muscles, doit répandre le dernier degré de lumière dans l'aitiologie des luxations, puisque les os agissent comme des leviers, les ligamens comme des puissances qui contre-balancent les efforts nuisibles, & les muscles comme d'autres puissances qui tantôt empêchent le déplacement, & tantôt le favorisent : cette réunion de la mécanique & des connoissances anatomiques, n'est pas seulement nécessaire pour rendre la théorie complette & satisfaisante, elle sert encore à éclaircir des cas douteux, à établir des préceptes solides pour la réduction, & à diriger les efforts du chirurgien avec précision & avec justesse. C'est souvent le peu de connoissances en ce genre qui éternise les disputes ; on en voit un exemple dans celle qui s'éleva autrefois au sujet de la rupture du tendon d'Achille, dont la futilité auroit été facilement démontrée, en partant de la cinquante-troisième proposition de l'ouvrage de *Borelli*.

Dans la ſuite des Mémoires que je me propoſe de publier, j'éviterai toute application de ce qu'on appelle *mathématiques tranſcendantes*, pour pouvoir être plus généralement entendu; & ſi j'ai beſoin d'en faire uſage, comme cela eſt néceſſaire dans les recherches ſur le centre de gravité du corps humain, conſidéré dans le repos & dans le mouvement, je publierai ce Mémoire ſéparément, quoiqu'il ait quelque rapport avec les luxations du fémur. Toute ſcience de faits eſt immenſe; auſſi, quoique je me borne à l'examen du mécaniſme des luxations, & aux préceptes qu'on en peut déduire pour la réduction, il reſtera encore pluſieurs points qui ne ſeront bien éclaircis que par la ſuite des temps, & quelquefois par des haſards heureux: telles ſont certaines cauſes compliquées qui peuvent produire le déplacement des os, la détermination préciſe des ſignes diagnoſtics dans chaque cas particulier, le terme au-delà duquel on doit s'abſtenir de procéder à la réduction, la manière d'être des nouvelles articulations qui ſe forment dans les luxations non réduites, la connoiſſance des cas où il y a ſimple diſtenſion des ligamens, ou bien rupture, &c. Quoique je puiſſe répondre à

plusieurs de ces questions, je sens combien il reste encore de recherches à faire; & il seroit à desirer que les cas journaliers que fournit sur-tout la pratique des hôpitaux, fussent examinés avec des yeux assez clair-voyans pour en tirer toutes les lumières qu'on auroit lieu d'attendre.

Le mécanisme des luxations de la clavicule est le premier objet dont je vais m'occuper.

La suite au Journal prochain.

DESCRIPTION

D'UN VICE DE CONFORMATION,

Observé à la région hypogastrique inférieure d'un jeune allemand;

Par M. DESGRANGES, chirurgien gradué, & conseiller du comité du collège royal de chirurgie de Lyon.

Mathieu Isem, *Matheus Usm*, de Cologne, ville d'Allemagne sur le Rhin, & fils d'un brûleur d'eau-de-vie, est le jeune-homme qui offre l'exemple, peut-être unique, d'un défaut de première

conformation intéressant les parties génitales, qui, par sa singularité, mérite de fixer l'attention des savans.

Isem est actuellement âgé de vingt-un ans; sa stature est petite, d'environ quatre pieds six à sept pouces; ses cuisses sont arquées en dehors; il a peu de barbe, & sa voix est ordinaire.

On observe au-dessus des os pubis une tumeur, communément du volume d'une grosse pomme-reinette transversalement aplatie, dont la surface est d'un rouge vif, un peu grenue, & sensible au toucher. Au premier coup-d'œil, elle paroît d'une nature spongieuse, ayant cependant de la consistance : elle n'est pas réductible par le *taxis*, qui devient douloureux pour peu qu'on insiste, ce qui a limité mes recherches dans les différens examens que j'en ai faits.

Sur les parties latérales & déclives de la tumeur se remarquent, à droite & à gauche, deux conduits dont les orifices sont mollasses & dilatés, par où découlent sans cesse & involontairement les urines. Un stylet boutonné, légèrement courbé à son tiers supérieur, a pénétré avec aisance & sans faire souffrir, de quatre pouces de profondeur du côté gauche, & de près de cinq du côté

droit ; ce qui ne permet pas de douter que ce ſont les urétères. Cette exploration doit être faite de bas en haut, puis en plongeant en quelque ſorte dans le petit baſſin. Au-deſſus des orifices, on voit une boſſelure ou élévation plus unie que le reſte de la ſurface, qui cède un peu à la preſſion, & dont la gauche eſt plus ſaillante que la droite.

La tumeur, le matin au ſortir du lit, eſt petite, du volume ſeulement d'un marron ; au milieu du jour & vers le ſoir, principalement lorſque *Iſem* a beaucoup fatigué, elle eſt groſſe comme le poing. Fixée préciſément au-deſſus des pubis, elle appuie par en-bas & ſe repoſe ſur la verge, adhérant dans tout ſon contour aux enveloppes du bas-ventre, où l'on voit une peau mince & blanche comme une cicatrice.

Quelques perſonnes de l'art ont penſé qu'elle tire ſon origine de l'interſtice des os pubis, dont la ſymphyſe leur a paru diſtendue, entre-ouverte. Le malade, de ſon côté, aſſure que dans la marche il ſent la rencontre ou le choc de ſes os, ce qu'il exprime, à la vérité, d'une manière aſſez équivoque, parlant fort mal la langue françoiſe.... Pour moi je n'ai

pu me convaincre de cette diduction ; la marche ferme & assurée de ce jeune homme, la longue route qu'il vient de faire à pied, l'irréductibilité de la tumeur & sa situation supérieure aux os pubis, me portent à être d'une opinion contraire.

Je dis que la tumeur est irréductible, parce que je n'ai jamais pu en diminuer le volume par la pression ; parce que le malade lui-même ne peut aussi y réussir ; parce que les bosselures ne font que céder au toucher, mais se restituent bientôt, &c. La tumeur ne paroît pas creuse ou *cystique*, ni servir de réservoir à l'urine : il ne s'en est jamais écoulé plus une fois que l'autre, & on la voit continuellement suinter des deux orifices sus-mentionnés : d'où il est permis de conclure, ce me semble, que son changement de volume se doit à une vertu contractile, ou de resserrement & d'expansion, par le moyen de laquelle elle peut présenter plus ou moins de surface en des temps différens.

La verge est courte, ayant à peine deux pouces dans l'état de flaccidité, & tout au plus trois quand elle est dans une demi-érection, la seule qu'elle puisse atteindre, au rapport du malade. Sa

grosseur est ordinaire ainsi que sa couleur. Le gland est sans cesse découvert : au-dessous se trouve le frein ou filet bien distinct qui y fixe une petite portion de tégumens comme un reste de prépuce. Sa forme est aplatie, il n'a point d'ouverture, mais paroît être partagé en deux, offrant à droite & à gauche un lobe, & au milieu une face plate, rougeâtre, sensible, qui règne tout le long de la verge supérieurement, où se remarque un sillon qui semble un urètre ouvert. Avec quelqu'attention que l'on procède, on n'y découvre ni conduits, ni lacunes, ni cavités sensibles.

En abaissant la verge pour l'écarter de la tumeur, on apperçoit la sinuosité qui les sépare, & en y promenant une sonde, on ne pénètre nulle part. Le *raphé* manque absolument, excepté près du filet, dans l'étendue d'un pouce.

Le scrotum est dans l'état naturel, renfermant deux testicules de volume ordinaire ; les cordons sont un peu gros, faisant au-dehors une saillie sensible de chaque côté. Toutes ces parties, ainsi que la verge, paroissent organisées comme de coutume.

Une machine, présentant un bec d'aiguière écrâsé, qui conduit dans un ré-

ſervoir, reçoit les urines, & préſerve ce jeune homme des incommodités que lui procureroit l'écoulement habituel de ce liquide. Le ſcrotum qui en eſt ſans ceſſe humecté, eſt roide, & preſque toujours chargé d'une craſſe blanche, eſpèce de ſédiment urineux.

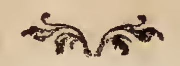
Une ſingularité frappante que préſente encore *Mathieu Iſem*, c'eſt qu'on ne découvre en lui aucune trace de l'ombilic, ce qui porte à croire que renfermé dans le ſein de ſa mère, il tiroit ſa nourriture de la liqueur de l'amnios dans laquelle il nageoit.

Stalpart Vander-Wiel rapporte qu'en 1683, on faiſoit voir à la Haye un enfant de quinze mois, né de pauvres parens, & auquel on n'avoit trouvé aucun veſtige de cordon ombilical; il n'avoit pas non plus de nombril, mais à la place, on appercevoit dans la région hypogaſtrique, près des os pubis, une grande tache rouge & ronde, couverte d'une peau fine, &percée de deux trous par où l'urine s'écouloit. Cet enfant eſt mort à l'âge de trois ans, & l'obſervateur dit qu'il ne fut pas ouvert.

Le fait de *Stalpart* ſe rapproche infiniment de celui que nous avons recueilli. Comme *Iſem*, l'enfant de *la*

Haye, encore renfermé dans la matrice, pouvoit avoir trouvé ſon aliment dans le liquide qui l'environnoit. Mais dans l'un & dans l'autre n'y avoit-il point de cordon ombilical qui répondît au lieu qui fait le ſujet de nos remarques? Par la diſſection n'auroit-on pas trouvé dans l'enfant Hollandois les vaiſſeaux ombilicaux, ou ces artères qui, partant de l'aorte entre la quatrième & la cinquième vertèbre des lombes, vont gagner la veſſie, remontent enſuite en s'approchant l'une de l'autre pour ſe rendre au nombril, & faire partie du cordon ombilical? Y avoit-il une veſſie dans le petit baſſin ſurmonté d'un ouraque qui ſe terminoit au nombril? Que deviennent les canaux déférens? &c.

Voilà des queſtions qu'on pourra peut-être réſoudre par l'examen anatomique de *Mathieu Iſem*, quand la mort aura tranché ſes jours; c'eſt pourquoi nous invitons les gens de l'art qui l'aſſiſteront dans ſes derniers momens, de n'en pas laiſſer échapper l'occaſion, & de nous faire part de leurs découvertes; c'eſt le moyen de rendre complette cette obſervation intéreſſante.



Quoiqu'il n'y ait point d'ombilic ou de cicatrice ombilicale apparente au jeune Allemand qui fait le ſujet de l'obſervation de M. Deſgranges*, il eſt très-probable que les vaiſſeaux ombilicaux exiſtoient & formoient un cordon qui ſortoit du ventre vers la partie ſupérieure de la tumeur véſicale urinaire, par le même écartement de la ligne blanche, où ſe manifeſte cette tumeur. Eſt-il poſſible que l'embryon vive, ſe développe ſans l'exiſtence de ces vaiſſeaux qui lui portent la matière de ſa vie, le ſang, & qui rapportent ce fluide au placenta pour y ſubir une nouvelle élaboration? L'embryon développé & parvenu au terme de ſix, ſept, huit mois, peut entretenir ſa vie par ſes propres forces, & en abſorbant une partie de la ſéroſité lymphatique qui l'environne. Les cas de cordon ombilical, putréfié ou à double nœud très-ſerré, qu'on a vu à des enfans nouveau-nés & bien portans, autoriſent à le penſer; mais avant ce terme l'embryon ne ſe nourrit que du ſang qui lui eſt apporté du placenta par la veine ombilicale.*

Dans preſque tous les cas de vice de conformation de la veſſie, tel que celui

dont M. Desgranges *a donné l'histoire, les sujets n'ont pas d'ombilic comme le marquent les observations suivantes, extraites d'un manuscrit sur les maladies des voies urinaires, que l'auteur se propose de faire imprimer l'année prochaine.*

Lorsque la vessie ne se forme pas complettement, qu'elle ne fait point un sac propre à recevoir & à contenir l'urine, ou quand sa partie antérieure manque, & qu'il n'existe que sa partie postérieure, où les uretères se terminent, cette partie s'élève, passe à travers un écartement de la ligne blanche au-dessus du pubis ; elle y forme une tumeur membraneuse rougeâtre, plus ou moins sensible, sans tégumens, où l'on voit deux petits trous qui sont les embouchures des deux uretères, & d'où l'urine sort involontairement & goutte à goutte. Les sujets ainsi conformés n'ont point ordinairement d'ombilic ou de cicatrice ombilicale à sa place naturelle, il siège immédiatement au-dessus de la tumeur vésicale, qui le cache en grande partie. Les exemples de cette conformation vicieuse de la vessie ne sont pas très-rares ; on en trouve dans les observations de Blasius, *part. 4, obs. 6 ; de* Stalpart Vander-Wiel, *tom. ij, p. 359 ; de* Bartholin, *cent. 2, hist. 65 ; dans les Essais d'E-*

dimbourg, tom. iij, pag. 277; dans le Journal Encyclopédique, août 1756; dans le Journal de médecine, tom. v, p. 108, & tom. xxvij, pag. 26; dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, an. 1761, où l'on rapporte une observation de Lemery, *faite en 1741, & trois faits observés par M.* Tenon; *enfin, dans le second volume des Commentaires de médecine, par une Société de médecins d'Edimbourg, pag. 437.*

Ce dernier exemple a été donné par M. Innès, *prosecteur du docteur* Monro. *Il concerne un jeune homme, âgé de trente-un ans, né de parens sains, & qui avoit au-dessus du pubis un fongus rougeâtre, semblable aux chairs qui végètent d'une plaie, & d'où l'urine sortoit involontairement. Cette excrescence étoit du volume d'une pomme de moyenne grosseur; elle avoit de chaque côté une ouverture d'où l'urine s'écouloit, & dans laquelle on pouvoit introduire un gros stylet, long de six pouces, & courbé dans sa longueur. Cet homme l'adaptoit lui-même dans les orifices des uretères, & le conduisoit en arrière & vers le côté externe; en portant profondément ce stylet, il ressentoit une légère douleur vers les reins, & le plus souvent du côté opposé à celui où le stylet*

étoit introduit. L'urine couloit continuellement de ces ouvertures, à moins qu'il n'y eût quelque obſtacle accidentel de chaque côté; alors la rétention de cette humeur cauſoit une grande incommodité; mais elle ſe diſſipoit en portant un ſtylet dans l'uretère; enſuite l'urine s'écouloit comme auparavant. La verge de cet homme étoit imparfaite, ſans urètre, ayant une gouttière en place de ce canal, comme ſi elle eût été fendue dans ſa longueur. On diſtinguoit dans l'écartement des corps caverneux, au périnée, un petit gonflement formé par les muſcles du bulbe de l'urètre : on ſentoit deux teſticules au-deſſous des anneaux. Le ſcrotum étoit vide & petit. Il n'y avoit pas le moindre veſtige de nombril. Quand la verge étoit frottée, elle ſe gonfloit un peu; mais il n'y avoit aucune émiſſion de ſemence. Cet homme avoit très-peu de barbe en proportion de ſon âge. Il ſe montroit pour de l'argent, & diſoit qu'il avoit des règles comme une femme; mais il n'avoit aucune marque du ſexe féminin, ni d'autre ouverture extérieure que celle des uretères & du rectum; le ſang qui paroiſſoit quelquefois, venoit de l'excoriation du fongus.

L'auteur du manuſcrit cité plus haut,

a vu ce vice de conformation à deux enfans qui ont été présentés à l'Académie royale de Chirurgie. L'un, âgé de huit ans, avoit au-dessus des pubis un fongus du volume d'une grosse noix, rougeâtre, enduit de mucosité, qui étoit un peu sensible, & qui saignoit quand on le touchoit. On y voyoit deux ouvertures peu éloignées l'une de l'autre, & d'où l'urine suintoit goutte à goutte, continuellement, & sans que l'enfant le sentît. Les os pubis paroissoient sans symphyse; ils étoient écartés entr'eux d'environ deux pouces & déjettés en dehors de manière qu'ils formoient avec les tégumens une protubérance oblongue, & qui s'étendoit de l'épine de l'os des hanches d'un côté à celle du côté opposé : au-dessus du fongus étoit un léger tubercule ou repli de la peau, qui annonçoit la trace de l'ombilic ou d'une cicatrice ombilicale. Au-dessous du fongus étoit la verge, qui avoit un pouce de longueur, & qui présentoit le long de son dos ou de sa partie supérieure un sillon rouge en forme de gouttière & large d'une ligne. Ce demi-canal sembloit être l'urètre fendu dans sa longueur; il commençoit à l'extrémité du gland, qui étoit applati & comme divisé en deux parties dans les deux tiers de son

épaiſſeur, & il ſe terminoit au pubis par un trou où l'on voyoit un petit tubercule. Les corps caverneux étoient aux côtés & au-deſſous de ce ſillon. Il y avoit au bas du gland un prolongement de peau, en forme de prépuce. Le ſcrotum étoit bien conformé, & contenoit les deux teſticules : ſa peau étoit brunâtre. Cet enfant avoit une entérocèle inguinale du côté gauche.

L'autre ſujet étoit âgé de quinze ans, & demeuroit à Bicêtre. Son urine ſortoit également d'un fongus ſitué à la région du pubis. Il avoit les parties externes de l'excrétion de l'urine & de la génération, ſemblables à celles d'un autre enfant qui avoit le même vice de conformation. Celui-ci, âgé de dix-ſept ans, eſt mort ſubitement à la ſuite d'une ivreſſe d'eau-de-vie. Son cadavre a été ouvert par M. Deſault, *célèbre anatomiſte de Paris. L'exacte reſſemblance des parties externes de ces deux ſujets, a donné lieu de croire qu'il n'y avoit pas de différence pour les parties internes. Voici ce que M.* Deſault *a obſervé ſur le cadavre du dernier ſujet.*

Les os pubis étoient écartés entre eux d'environ trois pouces. Cet écartement, qui augmentoit la diſtance ordinaire des épines antérieures de chaque os ilium, étoit occupé ſupérieurement par un liga-

ment très-fort, très-épais, large d'un travers de doigt : ce ligament étoit recouvert par la peau qui lui étoit très-adhérente ; il affermiſſoit ſi bien les os pubis, que la démarche de l'enfant avoit été à peine vacillante. Au-deſſous de cette partie s'élevoit un fongus ou tumeur charnue rouge, & dont la ſenſibilité s'étoit fait remarquer ſur-tout pendant le froid. Ce fongus étoit de la groſſeur d'un petit œuf de poule. Il avoit à ſa partie inférieure deux trous d'où l'urine s'écouloit goutte à goutte. Il touchoit & étoit appuyé ſur deux corps ronds, ſemblables à ceux qui réſulteroient d'une diviſion verticale du gland juſqu'au canal de l'urètre ; & c'étoit effectivement le gland ainſi conformé, ſur lequel on remarquoit une gouttière formée par la paroi inférieure de l'urètre, comme lorſque ce canal exiſte. Vers le milieu de cette paroi & dans la partie de l'urètre, qu'on nomme dans l'état naturel, foſſe naviculaire, s'élevoit un tubercule ſemblable au veru montanum ; aux côtés de ce tubercule étoient les deux orifices des conduits éjaculateurs. Au-deſſous du gland ſe trouvoit un lambeau de peau imitant un prépuce fendu dans ſa partie ſupérieure. Le périnée étoit un peu ſaillant, & préſentoit un petit ſcro-

tum, qui cependant ne contenoit pas les testicules. Ces organes étoient près du pubis, dans deux replis de peau qui, par leur figure & leur situation, ressembloient aux grandes lèvres des femmes. Ils avoient la même conformation que dans l'état naturel, & étoient seulement plus petits qu'ils ne le sont communément à l'âge de dix-sept ans. Les conduits déférens suivoient leur direction ordinaire, & se terminoient aux vésicules séminales. Ces vésicules étoient très-petites, & situées derrière la partie inférieure du fongus. M. Desault *n'a pas trouvé de prostate. Les corps caverneux avoient leurs attaches aux os ischion & pubis, comme dans l'état bien conformé; mais ils se portoient vers le fongus, où ils se terminoient après s'être réunis. La seule différence que présentoient les muscles du périnée, c'est que les fibres du bulbo-caverneux étoient exactement transversales; celles des ischio-caverneux avoient leur direction naturelle. L'extrémité inférieure du rectum étoit très-dilatée, & ressembloit à la vessie lorsqu'elle est pleine d'urine dans l'état naturel. Les deux trous urinaires du fongus étoient les orifices des uretères, qui s'y rendoient par une ligne très-courbe. On n'a pas vu d'ouraque; il n'y avoit point*

d'ombilic à la place ordinaire, ni de cicatrice, bien apparente ombilicale, au-dessus du fongus ; mais sous le ligament des pubis commençoit un repli du péritoine, où se trouvoit le cordon ligamenteux, qui résulte de l'oblitération de la veine ombilicale qui va au foie. La substance de ce fongus étoit formée d'un tissu membraneux, cellulaire & vasculeux ; sa sensibilité & l'insertion des uretères à sa base, marquoient que le bourgeon charnu étoit la partie postérieure de la vessie. Toutes les autres parties du corps de cet enfant étoient bien conformées.

L'examen extérieur de ces vices de conformation suffit pour ne pas se méprendre sur leur nature ; & la connoissance des cas où l'on a pu voir intuitivement l'état des parties, apprend que la vessie manque dans ces sujets, ou qu'il ne s'y trouve que sa partie postérieure & inférieure, où s'insèrent les uretères. On ne peut remédier à cette difformité. Comme l'urine suinte continuellement des orifices des uretères qui paroissent à la surface du fongus, & s'en écoule en plus ou moins grande quantité, suivant la nature & la quantité des boissons, suivant l'exercice, &c. il en résulte une incommodité bien désagréable, qui montre l'avantage d'avoir une

vessie, un réservoir dans lequel ce fluide puisse s'amasser & être retenu un certain temps. En effet, la propreté nécessaire pour la vie, demandoit ce réservoir. Aussi ceux qui en sont privés, & dont l'urine se répand sur la peau, sont-ils sujets à des cuissons, à des boutons érysipélateux, à l'excoriation des tégumens, & à la mauvaise odeur que donnent leurs vêtemens, qui restent imbibés d'urine. Mais avec cette difformité, qui n'exige que des soins de propreté, & un urinal dans lequel l'urine puisse se répandre & s'amasser, on peut vivre plus de quarante ans. L'homme dont parle Blasius, *avoit trente-cinq ans, & jouissoit d'une bonne santé. L'adulte que M.* Tenon *a examiné, étoit âgé de trente-sept ans; il se portoit bien; il n'avoit jamais été malade qu'une fois: sa mémoire, son esprit & ses sens étoient excellens; il ne sentoit aucun desir pour les femmes, & son espèce de verge n'avoit eu aucune érection. Les autres sujets que nous avons vus, étoient également impropres à la génération. Enfin, le musicien âgé de quarante-deux ans, dont l'histoire est consignée dans le Journal de médecine, tome xxvij, qui rendoit ses urines par un fongus au pubis, & qui avoit aussi un vice de confor-*

mation aux organes ſexuels, n'avoit jamais eu ni érection, ni deſir du coït. Ces deux adultes n'avoient pas d'ombilic à la place ordinaire; il étoit ſitué immédiatement au-deſſus des os pubis: on le diſtinguoit à un pli cutané, étendu en manière de croiſſant au-deſſus de la tumeur. M. Tenon *a diſſéqué deux enfans nés avec le même vice de conformation; l'un, âgé de deux mois, avoit au-deſſus du pubis un corps membraneux, gros comme une mûre, pliſſé, brun, où ſe voyoient deux petits trous qui terminoient les uretères: deux lignes au-deſſus de ce corps étoit un bouton cutané, gros comme un pois. M.* Tenon *ayant ouvert le ventre de cet enfant, conduiſit intérieurement les artères ombilicales, la veine ombilicale & l'ouraque juſqu'à ce tubercule cutané auquel les vaiſſeaux s'attachoient. L'ouraque s'étendoit par ſon autre extrémité à la tumeur membraneuſe formée par la partie poſtérieure de la veſſie, dont toute la partie antérieure manquoit. M.* Tenon *vit clairement que le tubercule cutané étoit l'ombilic, qui, au lieu d'être ſitué comme à l'ordinaire, étoit, dans ce cas, immédiatement au-deſſus du pubis; enſorte que les artères ombilicales & l'ouraque étoient plus courts, & la veine ombili-*

cale plus longue que dans l'état naturel.

L'autre enfant mourut âgé de trois mois. M. Tenon *remarqua que les uretères aboutiſſoient aux deux trous de la tumeur véſicale qui ſortoit par la ligne blanche au-deſſus du pubis ; & dans le voiſinage de l'ombilïc, les vaiſſeaux qui entroient dans la compoſition du cordon ombilical, aboutiſſoient immédiatement au-deſſus de la tumeur à l'ombilic. L'ouraque avoit tout au plus deux lignes de long.*

OBSERVATION

Sur une Alopécie des plus rares ; par M. DUBROCA, *médecin à Toulouſe.*

Au commencement de janvier 1785, M. *Lamouroux*, notaire royal, procureur du roi en la ville & juriſdiction de la Plume, ainſi que procureur au ſiége & bailliage de Bruillois, province de haute Guienne, diocèſe de Condom, fut atteint, à l'âge de vingt-huit ans, d'une alopécie des plus rares & des plus ſingulières ; tous ſes cheveux, la barbe, les ſourcils, les cils, & tout le poil de ſon

corps, lui tombèrent dans l'espace d'un an, à l'exception de celui des parties génitales, qui, selon ce qu'il dit, n'en furent pas entièrement dénuées.

Ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que quelque temps après la dépilation, qui ne fut complette que dans le cours d'un an, il lui revenoit quelques poils blancs au menton, qui sont retombés, pour la plus grande partie, & ont repoussé tels qu'ils étoient avant leur chûte primitive, peut-être même un peu plus noirs : ses cheveux sont aussi actuellement un peu plus châtains. Cette espèce de mue, je veux dire la chûte & le retour de ses cheveux, s'est passée dans l'espace d'environ trois ans, époque où, sur la fin, ils sont revenus fort épais, ainsi que la barbe, les cils & les sourcils.

Cet événement a été connu de toute la ville & de plusieurs endroits circonvoisins : je l'ai communiqué à des professeurs en médecine de l'université de Toulouse, ainsi qu'à d'autres médecins, qui ont pris plaisir à voir le sujet, qui leur a paru robuste & pléthorique, de même qu'il l'a toujours été.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de janvier 1788.

La colonne du mercure, dans le baromètre, s'eſt ſoutenue, le premier, à 28 pouces 1 ligne $\frac{1}{2}$; du deux au huit, elle s'eſt abaiſſée de 27 pouc. 11 lign. à 27 pouces 4 lignes. Du neuf au trente-un, elle s'eſt ſoutenue de 28 pouces à 28 pouces 9 lignes. La plus grande élévation a été 28 pouces 9 lignes : la moindre 27 pouces 4 lignes ; ce qui fait une différence de 17 lignes pendant ce mois.

Le thermomètre a marqué, du premier au quinze au matin, deux fois $\frac{1}{2}$ degré au-deſſous de 0, une fois 0, & de 1 à 5 au-deſſus; à midi de 1 à 9; au ſoir une fois $\frac{3}{4}$ au-deſſous de 0, une fois 0, & de 1 à 8 au-deſſous. Du ſeize au trente-un au matin une fois 2, une fois $\frac{1}{2}$ au-deſſous de 0, deux fois 0, & de 1 à 4 au-deſſus; à midi de 1 à 7; au ſoir deux fois 0, & de 1 à 5 au-deſſus.

Du premier au quinze, les vents ont ſoufflé huit fois N.; une fois N-E., une fois N-N-O., une fois S., quatre fois S-O. Le ciel a été clair un jour, couvert huit, & variable ſix jours. Il y a eu douze fois de la pluie, quatre fois du brouillard, dont trois fois bas & épais.

Du 16 au 31, les vents ont soufflé trois jours N., un jour N-E., un jour E., deux jours N-O., un jour S-O., deux jours S., quatre jours O., un jour S-S-O. matin, E. soir, un jour S. matin, S-O. soir. Le ciel a été clair deux jours, couvert deux jours, & variable douze jours. Il y a eu quatre fois de la pluie, grêle une fois, & brouillard quatre fois. Pendant les quinze premiers jours, l'hygromètre a été constamment de 0 à 2 au-dessous; du 16 au 31, il ne s'est élevé que quatre fois au-dessus de 0 de 1 à $\frac{1}{2}$.

La température a été très-pluvieuse du 1er au 9, mais très-douce du 1er au 7, où elle s'est refroidie par N. Le plus grand froid a marqué, dans la première quinzaine, $\frac{1}{2}$ au-dessous de 0 les douze & quinze, & 0 le onze par N. & N-E.; elle a été moins douce, moins pluvieuse, & un peu moins humide pendant la seconde quinzaine, quoique les vents aient été fort variables & moins N. Le plus grand froid a marqué 2 au-dessous de 0 le seize par N-E., $\frac{1}{2}$ au-dessous de 0 le trente, & 0 les vingt-un & trente-un par N. & N-E. Cette température a conservé les fleurs des soucis & des tagètes, & des feuilles à quelques arbustes.

Cette constitution a continué d'entre-

tenir les affections catarrhales & rhumatismales; elles ont dominé, avec cette différence qu'elles se sont portées plutôt vers la poitrine que vers le bas-ventre, comme dans le mois dernier : aussi on a vu beaucoup moins de dévoiemens, de dyssenteries, mais beaucoup plus de toux, de rhumes & de fluxions catarrhales : celles-ci, pour la plupart inflammatoires, & assez constamment accompagnées de signes de crudité, vulgairement dits *putrides*. Les fluxions de poitrine ont presque toutes été compliquées d'affections rhumatismales; elles ont exigé des saignées répétées, les vésicatoires; elles ont été très-orageuses, & la coction lente. Les sueurs, qui se manifestoient entre le cinq & le six, étoient critiques, mais n'avançoient point la coction : rarement les malades ont été en état d'être purgés avant le quinze de la maladie; quelques-unes ont dégénéré en suppuration. Il y a eu beaucoup de fièvres mésentériques ou nerveuses, vulgairement & improprement appellées *malignes*. On a vu quelques-unes de ces fièvres se manifester après plusieurs accès de fièvre tierce, & s'enter même sur les fluxions de poitrine rhumatismales-bilieuses.

Celles-ci ont été très-orageuses; elles

ſe manifeſtèrent entre le ſix & le ſept de la fluxion de poitrine. Les ſymptômes de celle-ci diſparurent preſque ſubitement, comme les juſtes craintes du ſept ; mais alors les malades devinrent ſourds ; le pouls, de large & mou, ſerré, petit & concentré ; la peau, d'humide & douce, devint sèche & brûlante ; la tête ſe prit dès le ſecond jour de l'invaſion, un délire violent ſurvenoit dès le quatre, & continuoit juſqu'au dix-ſept. Les véſicatoires aux jambes, les boiſſons acidulées, telles que l'orangeade, l'oxymel ſimple ajouté aux infuſions de chicoracées & borraginées, furent employés après les béchiques & les adouciſſans, ainſi que le tartre ſtibié à petite doſe. Ces maladies ſe terminèrent heureuſement par d'abondantes évacuations bilieuſes, & la ſurdité diſparut du 20 au 22 ; mais après deux à trois jours de convaleſcence, il reparut de la toux, de l'oppreſſion, du ſang dans les crachats ; le lait coupé avec une infuſion de marrube blanc, enſuite le lait pur, diſſipèrent promptement cette inſurrection de ſymptômes de la première maladie. Les fièvres rouges, la rougeole & les coqueluches ont été communes, les attaques d'apoplexie fréquentes, & beaucoup de fièvres irrégulières dépendantes du défaut de la tranſpiration.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUE[illegible]

JANVIER 1788.

(*Nota.* Ce ſigne o- indique les degr. de froid au deſſous de *zéro.*)

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	A ſept heures dumat.	*A midi*	*A neuf heures du ſoir.*	*Au matin.*		*A midi.*		*Au ſoir.*	
	Degr.	*Degr.*	*Degr.*	*Pouc.*	*Lig.*	*Pouc.*	*Lig*	*Pouc.*	*Li*[illegible]
1	4, $\frac{1}{2}$	7,	5,	28	$\frac{3}{4}$	28	$\frac{3}{4}$	28	
2	5, $\frac{1}{4}$	8,	8,	27	11, $\frac{1}{2}$	27	10, $\frac{1}{4}$	27	6[illegible]
3	5, $\frac{1}{2}$	9,	5,	27	4,	27	4,	27	4[illegible]
4	4, $\frac{1}{2}$	8, $\frac{1}{4}$	5,	27	5, $\frac{1}{2}$	27	6,	27	7[illegible]
5	4,	8,	6,	27	8,	27	6, $\frac{1}{2}$	27	6[illegible]
6	5,	6, $\frac{1}{4}$	5,	27	6,	27	6, $\frac{1}{2}$	27	7[illegible]
7	4,	5, $\frac{1}{2}$	3, $\frac{3}{4}$	27	8,	27	9,	27	10[illegible]
8	3, $\frac{1}{2}$	5,	4,	27	10, $\frac{1}{2}$	27	10, $\frac{3}{4}$	27	10[illegible]
9	3,	4, $\frac{1}{4}$	3,	28		28		28	[illegible]
10	1,	3, $\frac{1}{4}$	1,	28	1,	28	1, $\frac{1}{4}$	28	1[illegible]
11	0-0	1,	0-0	28	3, $\frac{3}{4}$	28	4,	28	4[illegible]
12	0 - $\frac{1}{2}$	2,	2,	28	4, $\frac{3}{4}$	28	4, $\frac{3}{4}$	28	[illegible]
13	1,	3, $\frac{1}{2}$	3,	28	4,	28	3, $\frac{1}{2}$	28	[illegible]
14	2, $\frac{1}{2}$	6,	1,	28	1, $\frac{1}{2}$	28	1, $\frac{1}{2}$	28	[illegible]
15	0 - $\frac{1}{2}$	1, $\frac{1}{2}$	0 - $\frac{3}{4}$	28	6,	28	6, $\frac{1}{2}$	28	[illegible]
16	0 - 2	1, $\frac{1}{2}$	1,	28	9, $\frac{1}{4}$	28	9, $\frac{1}{2}$	28	[illegible]
17	1,	3,	2, $\frac{1}{4}$	28	9, $\frac{1}{4}$	28	9, $\frac{1}{4}$	28	[illegible]
18	1,	1, $\frac{3}{4}$	1, $\frac{1}{2}$	28	5, $\frac{3}{4}$	28	4, $\frac{1}{2}$	28	[illegible]
19	1,	3, $\frac{1}{4}$	3,	27	10, $\frac{1}{2}$	27	10, $\frac{1}{2}$	28	[illegible]
20	1,	4,	1, $\frac{1}{2}$	28	3, $\frac{1}{2}$	28	4, $\frac{1}{2}$	28	[illegible]
21	0-0	3,	2,	28	6,	28	6,	28	[illegible]
22	2, $\frac{3}{4}$	6,	3,	28	2, $\frac{1}{2}$	28	2, $\frac{1}{2}$	28	[illegible]
23	2,	6,	4, $\frac{1}{2}$	28	4,	28	4,	28	[illegible]
24	4,	6,	5,	28	2, $\frac{3}{4}$	28	2,	28	[illegible]
25	4, $\frac{1}{2}$	6,	4, $\frac{3}{4}$	28	1, $\frac{3}{4}$	28	2, $\frac{3}{4}$	28	[illegible]
26	4,	7,	4, $\frac{1}{2}$	28	3,	28	3,	28	[illegible]
27	2,	5,	1, $\frac{1}{2}$	28	1, $\frac{3}{4}$	28	1, $\frac{3}{4}$	28	[illegible]
28	1,	5, $\frac{1}{2}$	2, $\frac{1}{2}$	28	4, $\frac{1}{4}$	28	4, $\frac{1}{2}$	28	[illegible]
29	2,	5, $\frac{1}{2}$	3,	28	4, $\frac{3}{4}$	28	4, $\frac{3}{4}$	28	[illegible]
30	0 - $\frac{1}{2}$	2,	$\frac{1}{2}$	28	4, $\frac{1}{4}$	28	4, $\frac{1}{4}$	28	[illegible]
31	0-0	1, $\frac{1}{2}$	0- $\frac{1}{2}$	28	2, $\frac{3}{4}$	28	2, $\frac{1}{2}$	28	[illegible]

Vents et état du Ciel.

Jours du mois.	A 7 heures du mat.	A midi.	A 9 heures du soir.
1	N. brouill. épais.	N. brouill. épais.	Co. cl. da. l'a.-m.
2	S. clair en par. v.	S. couv. vent.	Co. pl. ap.-m. g. v.
3	S. pluie.	S-O. soleil.	Clair.
4	S-O. co. en gr. p.	S-O. cla. par int.	Cl. e. p. pl. ap.-m.
5	S-O. cl. int. p. la n.	S-O. co. pl. d. la n.	Co. pl. d. l'ap.-m.
6	S-O. pl. pe. la nui.	S-O. pluie.	Pluie.
7	N. pl. pen. la nu.	N. couv.	Co. pl. l'apr.-m.
8	N. couv. pluie.	N. couvert.	Co. *n. l.* 10 h. 3′ *s.*
9	N. couv.	N. couv.	Clair.
10	N. clair.	N. couv.	Clair.
11	N. brouill. épai.	N. brouil. épais.	Brouill. épais.
12	N. brouill. épai.	N. brouil. épais.	Couvert.
13	N. brouillard.	N. brouillard.	Couv.
14	N. clair en part.	N-O. un p. d. s. pl.	Clair.
15	N-E. clair.	N-E. clai. en pa.	Clair.
16	N-E. cl. *lun. p, q.* à 10 h. 6′ *soir.*	N-E. clair.	Couv. en partie.
17	N-O. couvert.	N-O. couv.	Couvert.
18	S-O. cou. ve. piq.	S-O. cla. ve. piq.	Co. un peu de v.
19	N-O. couv. ven.	N-O. s. pl. grêl. v.	Couvert, vent.
20	N-E. clair.	N. clair.	Brouillard.
21	E. clair.	E. couvert.	Co. sol. l'ap.-m.
22	O. co. pet. pl. v.	O. clair, vent.	Clair, vent.
23	O. clair. *pl. lu.* à 8 h. 8′ *mat.*	O. clair.	Couv.
24	S. couvert.	S-O. couv.	Couv.
25	O. clair.	O. couvert.	Couvert.
26	O. brouillard.	O. couvert.	Clair.
27	S. clair.	S. cla. co. ap.-m.	Clair en partie.
28	S. cla. lége. bro.	S. clair.	Co. dan. l'ap.-m.
29	S-S-O. brouill.	E. soleil.	Cla. co. l'apr.-m.
30	N. cl. u p. d. v. *d. q.* à 1 h. 24′ *mat.*	N. cla. en par. v.	Couvert, vent.
31	N. couv.	N. couvert.	Couvert.

RÉCAPITULATION.

Plus grand deg. de chaleur.	9 deg.		le 3
Plus grand degré de froid.	2		le 16
Chaleur moyenne.	4 $\frac{1}{2}$ deg.		
	pouc.	*lig.*	
Plus grande élévation du Mercure.	28	9 $\frac{1}{4}$.	
Moindre élév. du Mercure. . . .	27	4	
Elévation moyenne.	28	$\frac{5}{8}$	

Nombre de jours de Beau	7
de Couvert. .	11
de Vent. . . .	5
de Brouillard	7
de Pluie. . . .	9
de Grêle. . . .	1

Quantité de Pluie . . . . . 1 pouce 4 lignes 8 dixièmes.

Le vent a soufflé du N.	12 fois.
N-E.	2
N-O.	2
S.	5
S-O.	4
S-S-O.	1
E.	1
O.	4

TEMPÉRATURE : La première partie a été humide & douce; elle a été un peu plus sèche & froide vers les derniers jours.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de janvier 1788; par M. BOUCHER, médecin.

Il a très-peu gelé ce mois; la liqueur du thermomètre n'a été obſervée qu'un ſeul jour, le 16, au-deſſous du terme de la congélation. Dans certains jours, elle a approché de celui du tempéré.

Quoique le temps ait été couvert ou nuageux tout le mois, il n'a preſque pas plu après le 7. Auſſi, de ce jour juſqu'au 31 du mois, le mercure dans le baromètre a été conſtamment obſervé au-deſſus du terme de 28 pouces: le 16, il s'eſt élevé à celui de 28 pouces 6 lignes $\frac{1}{2}$; il étoit deſcendu le 3, au terme de 27 pouces 3 lignes $\frac{1}{2}$.

Il n'eſt tombé de la neige que le 14 & le 15, & en très-petite quantité.

Il y a eu pluſieurs jours de brouillards, & ſur-tout dans les derniers jours du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 7 degrés $\frac{1}{2}$ au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 1 degré au-deſſous de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 8 degrés $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes $\frac{1}{2}$, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 3 lignes $\frac{1}{2}$. La différence entre ces deux termes eſt de 1 pouce 3 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.
7 fois du Nord vers l'Est.
3 fois du Sud vers l'Est.
5 fois du Sud.
10 fois du Sud vers l'Ouest.
3 fois de l'Ouest.
5 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 9 jours de temps couvert ou nuageux.
10 jours de pluie.
1 jour de grêle.
11 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille dans le mois de janvier 1788.

La maladie aiguë, qui a dominé ce mois, étoit la péripneumonie biliosо - grangréneuse, dont nombre de personnes ont été les victimes, la plupart, parce que le caractère de la maladie n'avoit pas été bien connu dans son début : il y a eu néanmoins aussi des pleuro-péripneumonies du genre inflammatoire, & des rhumatismes-goutteux du même genre.

Nombre de personnes, dans le peuple surtout, ont été attaquées de la fièvre catharrale-putride. Presque tous ceux qui ont été conduits par un traitement convenable, ont échappé. Les brouillards ont amené des angines vers la fin du mois.

Les rhumes & les fluxions de poitrine qui n'avoient pas été traités selon les règles de l'art, avoient dégénéré en pulmonie ou en fièvre hectique.

Les fièvres tierces & double-tierces reparoiſſoient : il en étoit de même des récidives des fièvres quartes automnales.

La petite vérole a commencé à ſe montrer ; mais elle a été bornée à un petit nombre de familles.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des ſciences & belles-lettres de Berlin, pour l'année 1784, avec l'hiſtoire pour la même année, in-4°. A Berlin, chez Decker, 1786.

SUITE ET FIN.

III. *Détermination de la ſalubrité de l'air atmoſphérique dans différens endroits, compris dans l'étendue de ſeize milles, par M. ACHARD.*

L'auteur remarque d'abord que les phyſiciens, contens d'avoir reconnu que l'air eſt d'autant moins propre à la reſpiration, qu'il eſt plus phlogiſtiqué, qu'il devient mortel même dès la première reſpiration, lorſqu'il eſt entièrement ſaturé de phlogiſtique, & ſatisfaits d'avoir trouvé les moyens de déterminer les rapports de la phlogiſtication de l'air ou le degré de ſa ſalubrité, ils ſe ſont bornés à rechercher les opérations par leſquelles l'air, renfermé dans cer-

taines limites, eſt gâté ou amélioré, ſans donner beaucoup d'attention à l'examen de la ſalubrité de l'air de l'atmoſphère, en tant qu'elle dépend de circonſtances particulières & locales. Il obſerve enſuite que ce ſujet eſt néanmoins très-intéreſſant, autant par ſon influence ſur la ſanté des hommes, que par les nouvelles vues qu'il peut donner ſur différens moyens encore inconnus, par leſquels la nature rétablit l'air atmoſphérique. M. *Achard* ajoute qu'il a entrepris des recherches expérimentales, & dont le but eſt, dit-il, de déterminer le rapport de la ſalubrité de l'air à différentes heures du jour, dans différentes ſaiſons, dans des endroits différens par leur ſituation, leur élévation, leurs environs, la nature du ſol, & leur habitation, & où par conſéquent il ſe trouve une grande variété dans les circonſtances locales. «

« Suivant cet Académicien, les recherches que les phyſiciens ont faites ſur l'air peu propre à la reſpiration, & ſur les opérations par leſquelles il eſt rendu nuiſible aux animaux, ont prouvé d'une manière qui ne laiſſe aucun doute, que c'eſt du phlogiſtique auquel il eſt combiné, & avec lequel il a une très-grande affinité, que proviennent ſes qualités nuiſibles : & d'après cette ſuppoſition, il adopte le ſentiment de certains phyſiologiſtes, qui prétendent que le principal effet de l'air, dans la reſpiration, conſiſte à purger, pour ainſi dire, les poumons des émanations phlogiſtiques qui en exhalent continuellement ; ajoutant que « le phlogiſtique ne rend donc l'air impropre à la reſpiration, qu'autant qu'il le prive de la propriété de ſe combiner aſſez aiſément, & en aſſez grande quantité avec le phlogiſtique qui émane du

poumon, & dont l'évacuation non-interrompue eſt d'une néceſſité abſolue pour l'entretien de ſon mouvement, & par conſéquent de la vie. Donc, continue-t-il, la ſalùbrité de l'air ſera en raiſon inverſe de la quantité de phlogiſtique qu'il contient, ou, ce qui revient au même, en raiſon directe de ſon aptitude à en recevoir une plus grande quantité. »

Cette doctrine a déja été combattue, & nous doutons que les expériences de M. *Achard* ſoient propres à la ſoutenir. Il nous ſemble du moins qu'il faudroit préalablement s'aſſurer que l'opinion établie ſur l'inſalubrité des habitations baſſes, des ſéjours dans les endroits marécageux, &c. eſt erronée : il faudroit prouver que l'air trop chargé de phlogiſtique, tue excluſivement, par la raiſon qu'il eſt incapable d'abſorber le phlogiſtique qui s'exhale dans les poumons, & que l'impoſſibilité de fournir le *pabulum vitæ* n'y a aucune part. Cette aſſertion paroît difficile à ſoutenir, quand on conſidère l'eſpèce de bien-être, ce ſentiment délicieux qu'éprouvent principalement les poitrinaires pendant qu'ils reſpirent de l'air déphlogiſtiqué. Nous ne penſons pas que cet effet puiſſe être attribué à l'abſorption plus parfaite du phlogiſtique par l'air du feu, attendu que l'on ne ſauroit ſuppoſer que l'air atmoſphérique ſoit incapable de s'emparer auſſi promptement & auſſi complettement que l'air déphlogiſtiqué, de la portion de phlogiſtique qui s'exhale dans les poumons, puiſqu'il eſt de fait que l'air en abſorbe conſtamment juſqu'à ce qu'il en ſoit entièrement ſaturé, & qu'on ne peut point croire que l'air atmoſphérique le ſoit déja à un point aſſez conſidérable, pour que le phlogiſtique du

poumon trouve de la difficulté à s'y incorporer.

Mais revenons à M. *Achard* : il ne fait mention dans ce Mémoire que de deux moyens de connoître le degré de phlogiftication de l'air ; favoir, de l'air nitreux & de l'air inflammable. Cette circonftance, jointe à la manière dont il parle de ces eudiomètres, ne font pas fuppofer que lors de la rédaction de cette differtation, il fe fût déja procuré les éclairciffemens qu'il expofe dans le Mémoire précédent.

Dans le cours de ces expériences, l'auteur a eu foin de foumettre aux épreuves des deux fortes d'eudiomètres, les airs dont il a cherché à conftater le degré de phlogiftication, tant pour donner à fes recherches toute l'étendue qui pourroit les perfectionner, que pour comparer les réfultats, & s'affurer par-là des degrés de confiance que chacune des deux méthodes peut mériter. Nous n'entrerons point dans le détail de la defcription de l'appareil, ni dans celui des précautions qu'il a employées pour fe garantir le plus qu'il lui feroit poffible de l'erreur ; nous ne rapporterons pas non plus le dénombrement des lieux où ont été pris les airs qu'il a foumis aux expériences : nous préfenterons feulement une partie des obfervations qui paroiffent découler des réfultats de ces expériences ; réfultats qui eux-mêmes font expofés dans une table très-bien conçue.

La première obfervation eft expofée en ces termes : « Il paroît d'abord qu'il ne fe trouve pas la moindre harmonie entre les degrés de falubrité de l'air, indiquée par l'eudiomètre à air nitreux, & par celui à air inflammable; mais au contraire une oppofition très-marquée. L'air

qui, à en juger par l'épreuve de l'air nitreux, paroît le plus propre à la respiration, étant celui qui, par l'essai avec l'air inflammable, paroît y être le moins propre ». Dans cette opposition des phénomènes, M. *Achard* a examiné auquel des deux eudiomètres il falloit donner la préférence, & il a reconnu que c'étoit à celui à air nitreux, par les raisons qu'il se propose de développer dans un autre Mémoire. Nous croyons toutefois devoir observer que M. *Achard* semble se trouver en contradiction, en avançant que *l'air nitreux fait connoître la quantité de phlogistique unie à l'air*, sans que les autres matières hétérogènes, *& principalement les parties aqueuses dont il est chargé, y influent*, avec ce qu'il a démontré dans le Mémoire précédent, où il établit que l'*alkali volatil qui se trouve dans les endroits où il y a beaucoup de matières animales en putréfaction, forme avec l'acide nitreux un nitre ammoniacal.*

Voici quelques autres conséquences que M. *Achard* tire des résultats des expériences faites avec l'eudiomètre à air nitreux. 1°. Il se trouve une variété très-marquée dans l'état de salubrité de l'air au même endroit en différens temps. 2°. L'heure du jour ne paroît pas avoir une influence particulière & constante sur la qualité de l'air. 3°. Le temps, soit qu'il soit sombre ou clair, sec ou humide, calme ou venteux & orageux, ne paroît avoir aucune influence sur le degré de salubrité de l'air. 4°. La chaleur de l'atmosphère & sa différente pression, n'a point d'influence marquée sur la bonté de l'air.

Ces conclusions ne paroissent-elles pas indiquer un abus dans les termes, & une confusion

dans les idées, en regardant comme une même chofe l'air falubre, & l'air qui fubit une diminution confidérable de volume, en le mêlant avec de l'air nitreux, & *vice verfâ*, comme infalubre celui qui, à l'épreuve de l'air nitreux, donne des marques d'un mêlange avec beaucoup de phlogiftique ? Le morceau fuivant, qu'on lit un peu plus loin dans ce Mémoire, nous confirme dans ce foupçon.

« L'on fe feroit naturellement attendu à trouver le meilleur air dans les endroits les moins habités, les plus élevés, les plus fecs, & particulièrement dans ceux qui font éloignés des marais & des eaux ftagnantes, & l'on ne fauroit voir, fans beaucoup de furprife, que l'expérience prouve exactement le contraire, puifque c'eft dans les endroits les plus habités que l'air eft le meilleur. De plus, les autres circonftances reftant les mêmes, l'air eft moins bon à une certaine hauteur que plus près de la furface de la terre, comme le prouve la différence entre celui qui fut recueilli en même temps au pied & fur la plate-forme de l'obfervatoire. Enfin les endroits les plus fecs, les autres circonftances étant les mêmes, ont l'air le moins falubre, comme le prouve l'air de la rue de Bernau, avec celui qui a été pris hors de la porte fur la colline de Neuenhagen, avec l'air des autres villages ; enfin, celle de l'air dans le village de Kotzen, entouré de prés & de marécages, avec celui qui a été pris à la diftance d'un quart de mille fur la colline élevée de cent pieds ». Mais ne précipitons rien. M. *Achard* promet de donner dans un autre Mémoire tous les éclairciffemens néceffaires pour accorder ces

réfultats

résultats des expériences eudiométriques, avec ce que l'observation journalière nous apprend de contraire.

Nous seroit-il permis d'engager M. *Achard* à répéter ces expériences, à substituer le phosphore aux autres moyens de s'assurer du degré de phlogistication de l'air, à ne pas perdre de vue dans ce travail les réflexions que lui ont suggérées les recherches consignées dans le Mémoire précédent, & enfin à ne pas encore se presser de décider que l'eudiomètre est la vraie & principale pierre de touche de la salubrité de l'air en général? Il ne sert qu'à nous faire connoître l'aptitude d'un tel air à recevoir du phlogistique, & à diminuer de volume en conséquence de l'action du phlogistique sur lui. Il ne nous semble pas que cela veuille dire qu'un tel air est salubre à un tel degré: car certainement l'air peut être vicié de plusieurs manières, sans que l'addition du phlogistique découvre ces défauts, ou du moins le degré de son altération. Nous renvoyons au Mémoire même pour le reste des conclusions, qui ne semblent pas moins paradoxales, & que l'auteur entrevoit pouvoir rendre vraisemblables.

IV. *Mémoire sur l'effet produit par l'addition de différens corps à l'eau, relativement au degré de chaleur dont elle est susceptible dans l'ébullition; par M. ACHARD.*

Il suffira d'exposer les conclusions générales qui découlent des expériences indiquées sur les tables jointes à cette dissertation. Les voici dans les propres termes de l'auteur.

« L'examen de ces tables fait connoître en général: 1°. Que la quantité de la substance,

ajoutée à l'eau, influe ſur le changement qui en réſulte à l'égard du degré de chaleur qu'elle prend en bouillant; mais que cette influence a des bornes, & que pour chaque ſubſtance il y a une quantité fixe & déterminée qui produit le *maximum* de cet effet; enſorte que cette quantité étant ajoutée, l'addition d'une plus grande quantité ne produit plus aucun effet. Par exemple, une drachme de limaille de fer produiſit une diminution de $\frac{10}{10}$; deux drachmes n'en produiſirent pas une plus grande; donc la première drachme avoit déja produit le plus grand effet poſſible, & l'addition d'une plus grande quantité n'occaſionna plus de changement. Au contraire, une drachme d'antimoine diaphorétique produiſit une diminution de $\frac{5}{10}$; deux drachmes, une diminution de $\frac{6}{10}$; trois drachmes, une diminution de $\frac{7}{10}$, & la quatrième drachme n'augmenta plus l'effet; la diminution reſta de $\frac{7}{10}$: donc la quantité d'antimoine diaphorétique néceſſaire pour produire le *maximum* de la diminution de degré de chaleur que prend l'eau en bouillant, eſt compriſe entre deux & trois drachmes: elle étoit compriſe entre 1 grain & 60 grains pour la limaille de fer: donc la quantité de chaque ſubſtance néceſſaire pour produire l'effet en queſtion dans le plus grand degré, quoique déterminée pour chaque ſubſtance, eſt différente ſuivant ſa nature. 2°. Qu'entre toutes ces ſubſtances miſes en expérience, il n'y a que le mercure coulant, le ſang de dragon, la ſandaraque, la colophane & la cire blanche, qui étant ajoutés à l'eau en différentes quantités, ne cauſent pas de changement dans le degré de chaleur qu'elle prend en bouillant. 3°. Que de toutes les ſubſtances que

j'ai ajoutées à l'eau, & qui changent le degré de chaleur qu'elle prend dans l'ébullition, il n'y a que la térébenthine, l'huile exprimée de jaunes d'œufs, l'huile d'amandes douces, l'huile d'olives, l'huile de lin, l'huile d'anet, l'huile d'anis & le camphre, qui augmentent la chaleur dont elle est susceptible: toutes les autres substances la diminuant du plus ou moins. 4°. Qu'il ne paroît pas y avoir aucun rapport entre la pesanteur spécifique des corps, & la propriété qu'ils ont de diminuer le degré de chaleur de l'eau dans l'ébullition. 5°. Que les corps, en tant qu'ils forment différentes classes ou appartiennent à différens règnes, ne paroissent pas se distinguer par la propriété qu'ils ont de diminuer le degré de chaleur de l'eau bouillante, vu que dans les corps appartenans aux trois règnes, il s'en trouve qui produisent des diminutions également considérables. 6°. Que l'état de division des corps influe beaucoup sur le changement que leur addition porte au degré de chaleur que l'eau prend en bouillant. Le bismuth pulvérisé occasionne une diminution de $\frac{12}{10}$; la même quantité en un morceau ne produisit qu'une diminution de $\frac{8}{10}$. La pierre à chaux de Rudersdorf, pulvérisée, produisit une diminution de $\frac{13}{10}$, tandis que la même quantité en un morceau ne produisit qu'une diminution de $\frac{3}{10}$: donc plus la substance ajoutée à l'eau, est divisée & réduite en petites parties, plus est grande la diminution qu'elle produit dans le degré de chaleur que l'eau prend en bouillant. »

Nous remarquerons enfin que M. *Achard* a observé que la chaleur de l'eau bouillante diffère souvent, toutes choses d'ailleurs égales, sans qu'il soit possible d'en assigner la cause,

& ſans que cette différence ſoit en rapport avec les variations barométriques.

V. *Notices relatives à l'hiſtoire naturelle du Camphrier hors de ſa patrie, & particulièrement dans le nord de l'Allemagne; par M.* GLEDITSCH.

On trouve dans ce Mémoire des détails hiſtoriques ſur la tranſplantation du camphrier en Europe, & ſur les ſuccès qu'elle a eus.

Cet arbre a fleuri deux fois à Berlin, & une fois à Dreſde; mais ſans ſuivre l'auteur dans les détails où il entre à ce ſujet, nous nous contenterons de copier les caractères de ſa fleur, indiqués à la fin de ſon Mémoire.

LAURUS CAMPHORIFERA, Japonica KŒMPFERI, *amœnitates exotic.* pag. 770, *tab.* 770. *Camphorifera arbor ex quâ camphora* officin. HERMAN. *Lugd. Batav.* p. 118. *Vide &* THUNBERG, *Flor. Japon.* p. 173.

COROLL. I. Petala, roſacea, calycina, 5-6, partita, hypocarpa, perſiſtens, laciniis erectis, patentibus ovato-acuminatis, exterioribus alternis.

NECTAR. Tubercula, 2-3, ſita inter filamenta & germen.

STAM. Filamenta 9, corollâ breviora, eademque inſerta obtuſa compreſſa : triplici ordine diſpoſita. Antheræ margini filamentorum ſuperiori utrinque adnatæ.

GLANDULÆ 2. Globoſæ petiolatæ, baſi ſinguli filamenti interioris ordinis inſertæ.

PISTIL. Germen ſubovatum, ſtylus ſimplex incraſſatus, leviter inclinatus longitudine ſtaminum ; ſtigma erectum obtuſum.

PERICARP (*ex fide auctorum*) *Drupa globoso-locularis in fundo basi persistentis corollæ vestita.*

SEMEN. *Nux globosa nucleo globoso fœta.*

VI. *Mémoire sur la transmutation des terres & des pierres, & sur leur passage d'un genre dans un autre ; par* M. GERHARD.

Ce Mémoire très-étendu, divisé en deux parties, contient des preuves incontestables de la transmutation des terres & des pierres, opérée dans le grand laboratoire de la nature. C'est par un enchaînement de raisons *à priori* & de faits, que l'auteur met en évidence cette vérité. On sent qu'il est impossible de donner une idée satisfaisante d'une pareille dissertation, à moins d'en copier la plus grande partie, ce qui nous meneroit beaucoup trop loin. Nous en présenterons seulement un passage, qu'on peut détacher, qui concerne un sujet très-intéressant, & qui a fixé l'attention de tous les physiciens, c'est-à-dire, le problême de la conversion de l'eau en terre.

« Ces prémices, dit M. *Gerhard*, m'autorisent à reproduire une assertion que j'ai déja avancée ailleurs : c'est que la terre de caillou, ou vitrescible, est la première en simplicité, & que de celle-ci combinée avec le phlogistique, mais en différentes manières & en différens degrés, se sont formées la terre d'alun, celle de chaux & la terre pesante (*a*) : car d'abord l'existence d'un principe phlogistique dans les terres alkalines, est palpable ; & ensuite on ne peut

(*a*) Histoire du règne minéral, *tom.* ij, *p.* 167 & 294.

nier que la tranſmutation de la terre vitreſcible en terre alkaline, n'ait lieu dans les végétaux. L'hiver dernier, des bulbes de jacinthe & de ſafran, m'en ont convaincu démonſtrativement. J'en mis végéter douze de chaque eſpèce dans des caraffes de verre. Celles de la première étoient exactement du poids de dix-huit loths; les autres en peſoient quatre & demi. Je leur donnai à toutes préciſément la même eau; une eau nivale, recueillie dans des vaſes de verre, dans le même temps & ſur la même place, & que je diſtillai deux fois. Quand mes plantes furent en pleine floraiſon, je les brûlai, & je fis l'extrait de la terre. Les douze plantes de jacinthe me donnèrent cent trente-deux grains de terre, & les douze tiges de ſafran quarante. Je ſoumis enſuite les terres à l'épreuve des acides: la terre des jacinthes me donna quatre-vingt-ſeize grains de chaux, & trente-ſix de terre muriatique; & celle des plantes de ſafran rendit vingt-ſept grains de chaux, neuf de terre muriatique, & quatre de terre alumineuſe».

Maintenant je ſuis trop convaincu de la préciſion que M. *Marggraf* a apportée aux expériences par leſquelles il a retiré des particules de terre de la plupart des eaux diſtillées, pour que les expériences de M. *Lavoiſier* (*a*) puiſſent m'induire à une perſuaſion contraire. M. *Lavoiſier* prétend avoir trouvé qu'à trois grains près, le vaiſſeau dans lequel il a répété les expériences de *Marggraf*, avoit perdu de ſon poids une quantité égale à la terre obtenue par ſes procédés.

(*a*) Mémoires de l'Académie de Paris, 1770, page 23.

De cette obſervation, il conclut que cette terre n'eſt autre choſe que des parties du verre, ou ſimplement détachées de ſa ſurface, ou enlevées par une véritable décompoſition; mais il ne paroît pas du tout que ce ſoit le cas d'admettre une pareille décompoſition. Son pélican contenoit ſeulement trois mille quatre-vingts grains d'eau : or, cette quantité n'eſt pas ſuffiſante pour réſoudre vingt grains de verre, puiſque ces vingt grains ſont le $\frac{1}{1304}$ de l'eau; ſuppoſant d'autre part qu'elles euſſent été enlevées au vaſe par exfoliation, il eût fallu que la ſurface intérieure de ſes parois fût devenue raboteuſe en quelques-unes de ſes parties; mais M. *Lavoiſier* ne fait aucune mention de rien de pareil. Enfin la terre qu'il a obtenue par ſon procédé, étoit réfractaire dans le plus haut degré de feu. Que l'on compare ces expériences avec celles où *Marggraf* a déployé une circonſpection ſi ſage, & l'on ne pourra pas refuſer ſon approbation à celles-ci, ni ſon aſſentiment aux concluſions qu'il en déduit. N'eſt-il pas également vraiſemblable que l'altération du poids dans le vaiſſeau qui a ſervi aux expériences de M. *Lavoiſier*, peut avoir été cauſée par l'action de la chaleur qui aura exprimé de ſes interſtices l'air & l'humidité qu'ils contenoient »?

« Les expériences de M. *Scheele* paroiſſent encore plus propres à faire douter de la juſteſſe des concluſions de M. *Marggraf*. Ce ſavant chimiſte tint un demi-loth d'eau diſtillée, renfermée dans une boule de verre ſur un feu continu de douze jours. Il obtint par ce procédé une liqueur de cailloux, & trouva que les parois du verre, en tous les endroits où l'eau les avoit touchées, avoient perdu leur poli : d'où il

conclut que la terre que *Marggraf* prétend avoir retirée de l'eau distillée, avoit été enlevée à la substance des vaisseaux ».

« Quelque déférence que j'eusse pour l'autorité de M. *Scheele*, je ne pus m'empêcher de former le soupçon que peut-être ce phénomène étoit fondé sur la nature plus alkaline du verre des vaisseaux qu'il employa ; ainsi je me décidai à répéter les expériences qui pouvoient me donner quelque jour sur cette matière. Je pris donc un tuyau de baromètre de trois pieds, d'un verre blanc de Zéchlin, & je sur-ajoutai un cylindre du même verre, où je versai deux loths d'eau distillée : je pris ensuite le poids de tout le vaisseau, qui se trouva de quatre cent-six grains, puis je l'exposai au feu de la lampe ; & après que l'eau eut fait les premiers bouillons, je fermai soigneusement l'ouverture supérieure du tuyau avec un bouchon, recoucouvert d'une vessie. Je n'interrompis pas cette coction durant trois jours & trois nuits. Au commencement du quatrième jour, je m'aperçus que l'eau perdoit sa limpidité ; ce qui augmenta toujours depuis : au même temps se manifestèrent aussi les petites écailles brillantes & demi-diaphanes, observées presque par tous ceux qui ont fait cette expérience. C'étoit le 4 juillet de cette année : le 5 je fus obligé à un voyage relatif à mon poste, & jusqu'au 6 août, où je fus rendu chez moi, le procédé fut interrompu ».

« Je trouvai à mon retour qu'une partie de la terre en question s'étoit précipitée au fond du vase, & que l'autre flottoit encore dans l'eau, & lui donnoit une couleur laiteuse. Je séparai le tuyau de la boule, & passai l'eau

chargée de particules par un papier brouillard ; mais m'étant aperçu que les petites parties s'échappoient avec la liqueur, je fus obligé, pour les retenir, de prendre jusqu'à six doubles de ce papier. Je passai ensuite par un autre filtre la terre du sédiment, observant de ne la délayer que dans l'eau distillée. Enfin je procédai aux observations & aux épreuves suivantes».

« 1°. L'eau étoit inodore, & n'avoit pas d'autre goût que de l'eau bouillie ordinaire. 2°. Le tuyau & le cylindre avoient le même poids qu'avant l'expérience. 3°. Le cylindre aux endroits où l'eau l'avoit touché, avoit perdu un peu de sa transparence, mais rien de son poli. Après l'entière dessication, on pouvoit par le frottement en enlever une poussière très-fine ; mais ni l'observation ordinaire, ni le microscope ne découvroient sur les parois aucune trace d'érosion. 4°. La terre légère qui étoit demeurée en fluctuation, pesoit deux grains après l'évaporation. Elle ne faisoit aucune effervescence avec les acides, & ne s'y dissolvoit pas ; sa couleur étoit blanche. 5°. La terre pesante qui s'étoit précipitée, avoit les mêmes propriétés ; elle ne pesoit guère qu'un grain, & me parut se dissoudre, mais très-peu à l'eau forte».

« Si l'on compare mes expériences avec celles de M. l'abbé *Fontana* sur le même sujet (*a*), on y trouve une très-grande conformité : nous nous écartons seulement l'un de l'autre, en ce qu'il trouve un goût particulier à sa terre & à son eau, & qu'il a observé une augmenta-

---

(*a*) Journal de Physique, mars 1779 ; Recueil d'opuscules physiques, *tom.* ij, *pag.* 39 & suiv.

tion de poids dans les vaiſſeaux qui ont ſervi à l'expérience ; mais l'une & l'autre de ces différences peu ent être réſultées de la manière dont nous avions ſcellé nos vaiſſeaux, lui hermétiquement, & moi avec le liège & la veſſie : d'ailleurs ſon procédé dura huit mois, & le mien douze jours. Peut-être auſſi que le différent degré de chaleur, que nous avons donné à nos vaiſſeaux, a influé ſur l'expérience. J'entretins conſtamment l'ébullition; M. l'Abbé n'indique pas dans ſa relation, s'il n'a pas peut-être préféré un moindre degré de chaleur. Enfin, la ſeule différence de l'eau que chacun de nous a employée de ſon côté, ou quelque autre cauſe inconnue, peut avoir produit cette différence ».

« Mes expériences diffèrent auſſi de celles de *Marggraf*, en ce que parmi les produits des ſiennes, il y avoit une terre calcaire, tandis que je n'oſerois pas qualifier une partie des miennes préciſément de cette manière ».

« Si l'on réfléchit ſur ces détails, on ne pourra douter que la terre en queſtion ne ſoit extraite de l'eau, & non pas enlevée au vaiſſeau; car, 1°. dans les expériences de MM. *Fontana* & *Demachy*, le vaſe a été trouvé plutôt plus peſant que plus léger, & dans les miennes, le poids n'a pas varié. 2°. M. l'abbé *Fontana* a trouvé à des terres qu'il a recueillies, l'une dans une retorte de verre blanc, l'autre dans une retorte de verre vert, la même propriété de réſiſter aux acides ; néanmoins il entre une quantité conſidérable de terre alkaline dans la frite du verre vert. 3°. *Marggraf* a pareillement obtenu de la terre par l'évaporation au ſoleil, & par l'agitation d'un vaiſſeau de verre. 4°. Dans les eſſais de M. *Fontana*, les acides n'attaquè-

rent pas le verre. 5°. *Leidenfrost* (a) obtint par la simple évaporation de l'eau, sur une plaque de fer polie, une poussière terreuse. 6°. Si l'eau opéroit une dissolution sur le verre, elle en devroit devenir limpide, & non trouble; si c'étoit simplement les particules salines & non les terres qui en fussent résolues, il faudroit que par l'addition des acides, on obtînt des sels neutres: mais dans mes essais, je n'ai rien trouvé de semblable ».

« Si donc on rassemble toutes ces raisons, on ne peut douter que la terre dont il est question, n'ait été retirée de la substance de l'eau ».

VII. *Extrait des observations météorologiques faites à Berlin, en l'année 1784, par* M. *DE BEGUELIN.*

Nous ne saurions communiquer à nos lecteurs que les principales remarques que M. de *Beguelin* a jointes à ces observations. Elles portent, 1°. que la hauteur moyenne du baromètre à Berlin, conformément aux observations de seize années, depuis 1769 jusqu'en 1784, est 28″ 0‴ 3144; 2°. que la chaleur moyenne du midi à Berlin, déduite des observations des mêmes seize années, est 9 deg., 693′; 3°. qu'à Berlin la chaleur moyenne, en 1784, a été moindre qu'en 1783, de 1 deg., 48, c'est-à-dire, d'environ une sixième partie de la chaleur totale; 4°. que la chaleur moyenne de la nuit des seize dernières années, est 6 deg., 1528″; 5°. que l'année 1784 a été moins chaude que l'année commune ne l'est à Berlin; 6°. que la déclinaison moyenne

(a) *Voyez* sa Dissertation *de aquâ simplici.*

de l'aiguille aimantée, obſervée trois fois par jour pendant l'année 1784, a été de 17d. 57', 7: elle a augmenté depuis 1783 de ſix minutes.

Conſeils aux femmes de quarante ans; par M. JEANNET DESLONGROIS, *docteur-régent de la Faculté de médecine en l'univerſité de Paris, ancien profeſſeur, &c. A Paris, chez* Méquignon, *libraire, rue des Cordeliers*, 1787; *vol. in-12 de 225 pag.*

2. On trouvera peut-être le titre de cet ouvrage trop vague, trop indéfini. L'auteur donne la raiſon qui le lui a fait préférer. C'eſt par pudeur qu'il n'a pas voulu nommer les maladies ſur leſquelles il donne des conſeils aux femmes. Un médecin qui porte le reſpect pour ce ſexe juſqu'à ce point, doit être un homme très-reſpectable lui-même. Quoiqu'il s'adreſſe principalement aux femmes de quarante ans, il dit un mot en paſſant à celles de quinze; car il conſidère les dérangemens du flux menſtruel, depuis la puberté juſqu'à ce terme de la vie humaine, qu'a déſigné un auteur moderne ſous le nom de *verte vieilleſſe*. Son ouvrage a principalement pour objet les femmes des grandes villes, qui ayant plus abuſé de leur jeuneſſe que celles de la campagne, ont plus de maux à craindre lorſque leur terme approche. Cependant cette époque n'eſt pas même exempte de péril pour les dernières. Si les unes ſont affoi-

blies par le luxe, par l'excès des paſſions & des plaiſirs, les autres le ſont par des travaux trop fatigans, & par les ſuites de la fécondité.

Les vues que l'examen de la conſtitution phyſique & morale a fournies à M. *Jeannet Deslongrois* ne ſont pas toujours juſtes; telle eſt celle-ci: « leurs maladies (*des femmes*) plus nombreuſes que celles des hommes, ſe montrent preſque toujours plus rebelles; & l'on diroit que, pour établir une plus parfaite harmonie, une ſociété plus intime entre les deux ſexes, la nature a voulu que l'un ne pût ſe paſſer des forces phyſiques & morales de l'autre, en l'aſſujettiſſant davantage au beſoin de remèdes & de médecins ». Imaginer que les femmes malades en ſont plus attachées aux hommes, & que les potions & les pilules ſont le lien le plus fort que la nature ait pu trouver pour maintenir l'*harmonie* & la ſociété qui doivent régner entre *les deux ſexes*, c'eſt lui ſuppoſer une intention qui eſt trop bizarre pour être vraie; ſans compter qu'il faudroit, dans le ſyſtême de l'auteur, ou que tous les hommes fuſſent médecins, ou qu'il n'y eût qu'un petit nombre d'hommes deſtinés à goûter les douceurs de la ſociété des femmes.

La délicateſſe de M. *Jeannet Deslongrois* eſt telle qu'il oſe à peine nommer les parties de la femme qui ſont les plus ſujettes aux maladies. Pour déſigner les organes qui marquent ſpécialement le ſexe, il ſe ſert de cette expreſſion; *tout ce qui forme en elles* (les femmes) *l'indice de leur deſtination*, il dit que tout cela *eſt le ſiège de quelque péril qui les menace*, & adopte la maxime d'un moraliſte, dont l'opinion eſt, qu'*en formant des êtres ſi ſenſibles & ſi doux, la na-*

ture semble s'être bien plus occupée de leurs charmes, que de leur bonheur. Ce moraliste s'étoit sans doute plus occupé à contempler leurs charmes qu'à étudier leur constitution & leur caractère. Personne ne disconviendra qu'une femme qui a un squirre ou un cancer à la matrice, ne soit malheureuse : or, ce n'est point à quoi se réduit la question ; il s'agit de savoir si par sa constitution physique & morale, la femme est destinée à une plus grande somme de malheur que l'homme. La femme semble au premier coup-d'œil, sujette à un plus grand nombre de maux physiques ; mais en examinant attentivement la chose, on voit que plusieurs de ces maux ne sont que des incommodités, dont l'habitude efface presque les impressions. Chaque sexe a des maux qui lui sont particuliers, ou du moins plus familiers ; & si on les mettoit en balance, ils se trouveroient peut-être compensés. Par sa foiblesse même, la femme échappe souvent à des atteintes qui ébranlent fortement l'homme. Cette même organisation flexible qui la dérobe à certains maux physiques, la garantit aussi de ces maux profonds de l'ame, qui ont encore bien plus d'influence sur le bonheur que ceux du corps. Leur genre de sensibilité ne paroît comporter que des affections passagères, & on diminueroit nos maux de moitié, si on pouvoit nous ôter le souvenir & la prévoyance.

M. *Jeannet Deslongrois* déclare qu'il n'a point écrit pour les gens de l'art, ce qui est dire en d'autres termes qu'on ne doit pas chercher dans son ouvrage des connoissances étendues, des recherches profondes, & que c'est une production dans le genre de ces espèces d'almanachs de médecine, où l'on donne depuis quelque temps

des avis aux différentes classes de la société, & où les ignorans auxquels on s'adresse, ne trouvent que les moyens de se faire beaucoup de mal. Cependant M. *Jeannet Deslongrois* n'est pas d'avis que les malades prennent l'habitude de se traiter eux-mêmes; & en effet, son livre n'est pas composé de manière à pouvoir être à l'usage des femmes. Comment une femme pourroit-elle traiter ses propres vapeurs, un cancer, des obstructions, maladies qui demandent toute la sagacité & toutes les lumières d'un médecin consommé? Il faut croire que c'est peut-être par modestie, que M. *Janne Deslongrois* adresse aux femmes des avis qu'il ne destinoit qu'aux médecins.

Abrégé sur les maladies des femmes grosses, & de celles qui sont accouchées; avec quelques règles générales sur les accouchemens, & la manière de soigner & traiter les enfans depuis la naissance jusques vers l'âge de la puberté; par M. BOY, *chirurgien-major de l'hôpital royal & militaire de Champlite en Franche-Comté. A Paris, chez* Croullebois, *libraire, rue des Mathurins, n°* 32; *à Besançon, chez* Protha de Chamberlan, *libraire, Grande-Rue,* 1788; *volume in-12 de 222 pag.*

3. Cet abrégé peut bien passer pour un de ces

avis prodigués si libéralement depuis quelque temps pour la santé du public, à laquelle on prend le plus grand intérêt. L'auteur avoue que *cet ouvrage n'est pas fait pour les grandes villes, & qu'il est destiné spécialement aux habitans de la campage.* Les *avis* que M. *Boy* leur donne sont très-bons; c'est dommage que les personnes qui en sont l'objet, ne puissent pas en profiter, faute de savoir lire; mais si le curé du lieu veut bien leur expliquer ce catéchisme médicinal, elles pourront en tirer quelque fruit. Elles auroient bien pu se passer de la description tronquée que M. *Boy* leur donne de la matrice; l'anatomie ne peut s'apprendre que par les yeux. D'ailleurs, les conseils qu'il leur adresse, sont puisés dans les principes d'une saine doctrine. Les remèdes qu'il prescrit sont assez simples, & assez à la portée des gens de la campagne; & ses idées sont présentées avec toute la précision & toute la clarté qu'exigeoit l'état des personnes pour lesquelles il écrit.

Beytræge zur pastoral medecin, *&c.* C'est-à-dire, *Additions à la médecine pastorale; in-8°. de 92 pag. A Halle, chez* Hendel, 1787.

4. L'anonyme ne prétend offrir que des aperçus sur les connoissances médicinales qui conviennent aux ecclésiastiques. Il s'occupe d'abord dans cet opuscule, de quelques maladies dont il est fait mention dans la Bible; il donne des éclaircissemens sur la lèpre, qu'il ne veut pas qu'on confonde avec l'éléphantiasis, & qui lui paroît

avoir plus d'analogie avec la maladie vénérienne; il expose son sentiment sur les obsessions & les possessions; il considère ensuite les avantages & la réunion de la théologie & de la médecine, sous les différens points de vue que ce sujet présente.

Krankheits geschichte des hœchstseeligen koenigs von Preussen, &c. C'est-à-dire, *Histoire de la maladie de Sa Majesté bienheureuse le roi de Prusse* FRÉDÉRIC II; *par* CHRÉTIEN GOTTLIEB SELLE; *petit in-8°. de 64 pag. A Berlin, chez* Mylius, 1787.

5. La maladie du feu roi de Prusse, qui a duré onze mois, est déja connue d'après les bulletins insérés dans les papiers publics; mais on entre ici dans des détails intéressans sur la marche de la maladie durant tout son cours, & l'on y fait l'exposé raisonné du traitement que M. *Selle* a dirigé. Nous croyons que les réflexions que l'auteur y a jointes, fixeront l'attention des médecins.

CAROLI LINNÆI, sacr. reg. maj. suet. archiâtr. med. & botan. prof. Upsaliens, Acad. Imper. Monsp. Berol. Upf. Stockh. soc. Amænitates Academicæ seu dissertationes variæ physicæ, medicæ, botanicæ, antehac seorsim

editæ, nunc collectæ & auctæ cum tabulis æneis. Editio tertia, curante SCHREBERO. *Tom. I & II. A Erlangue; & se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1787; *grand in-8°. Prix du premier vol. 7 liv. 10 sols; & celui du second, 4 liv. 10 s.*

6. Tandis que des savans s'occupent à Paris de traduire les ouvrages de *Linné*, nous allons indiquer les nouvelles éditions de plusieurs traités qui se publient depuis peu dans le nord.

En 1749, ce célèbre botaniste fit paroître le premier volume de ses *Amœnitates Academicæ*; c'est une collection de *Thèses* qu'il a choisies lui-même, & qui ont été soutenues sous sa présidence. Les sujets de chacune sont très-curieux. Ce commencement fut imprimé à Stockholm, Leipsick, Leyde & Amsterdam; les dissertations sont au nombre de huit. Entre autres objets remarquables, il y est traité du bouleau nain, du figuier, de la pélore, du corail baltique, de la fleur de la passion, de nouveaux genres de plantes, des amphibies, des curiosités de la nature, de la génération des cristaux, de tout ce qui se rapporte au sexe des plantes, de leurs propriétés & de leurs vertus, considérées d'après leurs caractères génériques, & leur classification du jardin d'Upsal: c'est la liste des plantes exotiques que *Linné* a lui-même introduites dans ce jardin depuis 1742 jusqu'en 1748. Ce volume est terminé par une flore économique, dans laquelle on trouve les plantes indigènes propres

aux alimens des hommes & des animaux; celles qui peuvent ſervir à la deſtruction des inſectes nuiſibles, &c.; tous les végétaux utiles aux arts, à la conſtruction des haies, des gazons, des prairies, des parterres, à la formation des forêts, &c.

En 1751, parut le ſecond tome des *Amœnitates Academicæ*. Parmi les diſſertations qui le compoſent, il y en a une excellente ſur la matière médicale, en tant qu'elle a rapport avec le règne animal. L'on y trouve auſſi pluſieurs diſcours que le célèbre chevalier de *Linné* a prononcés dans l'univerſité d'Upſal en différentes occaſions. Le premier roule ſur les merveilles qu'on remarque dans la ſtructure & l'organiſation des inſectes; le ſecond traite de la néceſſité de voyager dans ſa patrie, pour en connoître les richeſſes naturelles; & le troiſième préſente des détails ſur la terre habitable.

Ces deux volumes, recherchés des amateurs d'hiſtoire naturelle, étoient trop peu communs en France, pour qu'on pût aiſément s'en procurer des exemplaires. La nouvelle édition va mettre un plus grand nombre de perſonnes à portée de jouir du travail de *Linné*.

Recherches anatomico-pathologiques ſur les anévriſmes des artères crurale & poplitée; par M. PENCHIENATI. (1786; in-4°. de 22 pag.)

Recherches anatomico-pathologiques ſur les anévriſmes; des diviſions, ramifica-

tions, & des anévrismes des artères de l'épaule & du bras; par le même. (1786. in-4°. de 38 pag. avec trois planches.)

7. L'auteur, professeur en chirurgie, & de l'Académie royale des sciences de Turin, expose ainsi le plan de son ouvrage dans le premier Mémoire:

« En parcourant les différens auteurs qui ont parlé des *anévrismes vrais* ou *faux des artères crurale & poplitée*, on trouve une contradiction si frappante dans le jugement qu'ils portent sur la possibilité ou l'impossibilité de les guérir, que les jeunes chirurgiens ne peuvent que demeurer indécis sur le parti qu'ils ont à prendre dans de semblables cas : la comparaison même du bon & du mauvais succès des cures, semble devoir augmenter leur indécision. Des recherches qui tendroient à éclaircir un point de chirurgie d'une si grande importance, m'ont paru du ressort de l'Académie ».

« Le but de ces recherches est:

1°. De faire voir qu'un jugement si contradictoire est venu de ce que les auteurs ont voulu d'un cas particulier tirer une conséquence trop générale, sans faire attention ni à la différence du volume, de la situation & de la nature de ces maladies, ni aux variations que l'on trouve assez souvent dans la distribution des rameaux de ces artères, ou de leurs anastomoses ».

« 2°. De déterminer les cas où le chirurgien pourra, avec fondement, entreprendre la cure d'un *anévrisme vrai ou faux des artères crurale* ou *poplitée*, & ceux dans lesquels tous ses soins seroient inutiles ».

« J'ajouterai quelques réflexions ſur les moyens qu'il ſeroit bon d'employer pour faire la compreſſion de l'*artère anévriſmale*, & je finirai par quelques *obſervations pathologiques*, en concluant que, dans les *anévriſmes au jarret* que l'on n'aura pu guérir, ni par la compreſſion, ni par la ligature, l'on doit préférer l'amputation de la jambe à celle de la cuiſſe ».

Les mêmes raiſons qui ont engagé M. *Penchienati* à faire des recherches ſur les *anévriſmes des artères crurale & poplitée*, l'ont déterminé à examiner dans ſon ſecond Mémoire ceux *des artères axillaire & brachiale*.

Lorſque l'anévriſme ſe rencontre au-deſſus du pli du bras, plus ou moins près de l'aiſſelle, les auteurs propoſent en général pour unique reſſource, ou l'amputation ou l'extirpation du bras : M. *Penchienati* croit cependant être aſſez fondé pour avancer qu'à cauſe des anaſtomoſes des artères de l'épaule avec celles du bras, & de celles-ci avec les artères de l'avant-bras, on pourroit très-ſouvent conſerver le membre, ou au moins ſubſtituer à l'extirpation une opération plus ſure.

Pour prouver ſon aſſertion, il donne :

1°. La deſcription des artères de l'épaule & du bras, tirée des meilleurs auteurs (*a*).

2°. Le réſultat des injections liquides & ſolides qu'il a faites lui-même, pour s'aſſurer de la vérité de cette deſcription, & des variétés qui s'y rencontrent.

3°. Il indique quel parti doit prendre le chi-

(*a*) *Haller*, *Winſlow*, *Bidloo*, *Heiſter*, *Tarin*, &c.

rurgien dans les différens cas où l'anévrisme se trouve au-dessus du pli du bras.

Et 4°. enfin, il termine ce Mémoire par des réflexions sur quelques moyens qui ont été proposés pour arrêter l'hémorrhagie & guérir la blessure des artères.

Les trois planches représentent les artères axillaires & brachiales avec leurs divisions, leurs subdivisions, leurs anastomoses, &c. On a joint à la troisième quelques détails relatifs à l'opération de l'anévrisme.

Cet aperçu suffit pour faire sentir à nos lecteurs combien ces recherches peuvent être utiles; elles sont destinées à faire partie des *Mémoires de l'Académie royale des sciences de Turin*, *années* 1784, 1785. L'auteur n'en a fait tirer qu'un petit nombre d'exemplaires, qu'il a distribués à ses amis.

ANDREÆ-JO. GEORGII MURRAY, Gottingensis commentatio de redintegratione partium corporis animalis nexu suo solutarum vel omissarum : *Mémoire sur la réintégration des parties du corps animal, retranchées ou perdues ; par M. ANDRÉ-JEAN-GEORGE MURRAY. A Gottingue, chez* Dieterich, 1787. *Grand in-4°. avec figures.*

8. Cet écrit, qui a remporté le prix de médecine proposé par la ville de Gottingue, est composé de trois sections, distribuées en deux chapitres & quarante-deux paragraphes.

La première section présente le détail de vingt-quatre expériences exécutées sur des chiens, sur des lapins, & sur un poulet. L'auteur examine avec une scrupuleuse attention la régénération des parties séparées ou perdues, dans les muscles, les nerfs, la peau, les glandes, le cerveau, les membranes, les os. Il a comparé ses expériences avec celles d'autres observateurs, tant sur les animaux qui ont le sang chaud, que sur ceux qui l'ont froid, ce qui l'a mis à portée plusieurs fois de voir & de juger différemment qu'eux. Il distingue le rétablissement de la forme des parties, d'avec celui de la substance même. Le nom de chair qu'on a coutume de donner à cette régénérescence qui s'établit dans les blessures, ne lui paroît point convenir. Ce n'est rien de plus qu'un tissu cellulaire durci, qui, rouge au commencement, devient blanc dans la suite; mais il n'offre pas de fibres musculaires dans une simple fracture des os. La réunion s'opère par l'effet de l'humidité qui suinte des vaisseaux, du périoste & du suc osseux, qui s'y mêle. Il s'ensuit du résultat de ses expériences, que la perte des parties charnues des animaux à sang chaud est réparée en grande partie, par le moyen d'une gelée, qui devient un tissu cellulaire plus ou moins dur, & que par conséquent la réintégration des parties molles est imparfaite, n'ayant simplement que l'apparence de la matière perdue, sans en avoir la réalité.

La seconde section contient les réproductions, régénérations & réintégrations opérées sur les amphibies, dans le règne végétal, sur l'homme & sur quelques animaux. M. *Murray* y parle de la manière dont *Taliacot* réparoit les nez, les oreilles, & de celle qu'emploie *Hunter* pour

transplanter les dents naturelles & artificielles: suivent les expériences pour reproduire les polypes, le *ténia*, la tête des sangsues, celles d'escargots & de plusieurs autres coquillages; de la réintégration des parties coupées aux moules, mille-pieds aquatiques, anguilles, écrevisses, vers de terre, araignées, serpens, lézards, salamandres, grenouilles & crapauds.

La troisième section traite de la forme que prend la réintégration des parties simples. M. *Murray* juge qu'elle se fait par agglutination; ensuite il explique ce que c'est que la substance de la réintégration des parties dans les plaies compliquées.

Pour rendre ses démonstrations dans tout leur jour, & avec une conviction complette, M. *Murray* a envoyé à la faculté de médecine de Gottingue, juge de ce concours, un grand nombre de dessins, & l'appareil dont il s'est servi pour ses expériences.

Ce travail de M. *Murray*, fils du professeur en médecine, est très-intéressant & très-curieux.

Observation (il faut CONSULTATION) *sur la maladie épizootique de Limetz; par M. l'abbé* TESSIER, *de la Société royale de médecine. A Rouen, de l'imprimerie de* J. J. Le Boullanger, *imprimeur du Roi, rue du Grand-Maulevrier, 1786.* In-4°. de 6 pag. datée de Rambouillet, le 23 juillet 1786.

9. La maladie épizootique qui a attaqué pendant

pendant l'été de 1786, les bestiaux de Limetz ou Limay, paroisse du duché de la Roche-Guyon, a paru à M. l'*abbé Tessier* être charbonneuse, & de la nature de celles qui règnent depuis quelque temps dans diverses parties de la France.

La principale cause de cette maladie, dont M. l'*abbé Tessier* ne donne point la description, paroît devoir être attribuée à l'insuffisance des ressources que les habitans de Limetz ont eues pendant la disette des fourrages, pour nourrir leurs bestiaux très-nombreux. On peut y ajouter la mal-propreté & le défaut d'air dans les étables, le mauvais état dans lequel les bestiaux sont tenus, & leur communication qui ne peut que propager la contagion; car on sait que les maladies charbonneuses sont plus ou moins contagieuses.

Trois espèces d'animaux étoient attaquées de l'épizootie, les chevaux, les ânes & les vaches, parce que, tout particulier de Limetz, possédant un ou deux individus de chacune de ces espèces pour la culture de ses vignes, & pour les engrais nécessaires, il les renferme dans la même étable.

M. l'*abbé Tessier* pense qu'il ne falloit guère compter sur la saignée pour la cure de cette maladie, que dans les animaux pléthoriques & dès le commencement; mais, ajoute t-il, ces cas sont rares, parce que d'une part les propriétaires n'avertissent que très-tard, & que de l'autre les bestiaux de Limetz paroissent en général d'une constitution foible. Du reste, le besoin de la saignée est indiqué par le pouls dur & plein, les gencives vermeilles, & les yeux rouges & vifs. M. l'abbé *T*... recommande, contre les tumeurs qui se forment dans diverses parties du corps des bêtes

malades, & particulièrement au ventre, les ſcarifications, la cautériſation, ou les ſétons, &c.; pour boiſſon, des décoctions d'orge acidulées & nitrées, tant pour prévenir la diſpoſition gangréneuſe, que pour parer à la gêne des urines qui ſembloient couler difficilement.

Il preſcrit tous les jours aux animaux qui ont des tumeurs gangrénées, un mélange d'une once de poudre de marrube blanc, d'écorce de ceriſier, ou d'orme, ou de frêne, ou de marronier d'inde, de deux gros de ſel de nitre, & d'un gros de camphre, mêlés avec le miel; de ranimer les forces avec le vin rouge quand les oreilles ſeront froides & le pouls petit, & de purger quand la maladie ſera ceſſée, ſur-tout en ôtant les ſétons. Les écorces d'arbres du pays étoient ſubſtituées ici au quinquina, qui deviendroit un remède très-cher ſi l'on en employoit beaucoup. Quant aux moyens préſervatifs, ce ſont ceux de toutes les épizooties de ce genre.

Cette conſultation, à laquelle M. l'*abbé Teſſier* ne mettoit aucune prétention, qu'il n'avoit pas deſtinée pour être imprimée, & qui l'a été ſans ſon aveu, a néanmoins donné lieu à l'ouvrage ſuivant:

Mémoire d'obſervations ſur celui de M. l'abbé TESSIER, *daté de Rambouillet, le 23 juillet 1786, concernant la maladie inflammatoire des beſtiaux de Limetz, duché de la Rochefoucault, généralité de Rouen; par M.* VAUGIEN, *artiſte vétérinaire bréveté du roi,*

résident à Mantes-sur-Seine. Grand in-8°. de 12 pages, sans nom d'imprimeur, ni de lieu d'impression.

10. Dans cette brochure, adressée aux artistes vétérinaires, & datée de Mantes le 4 septembre 1786, M. *Vaugien* se plaint que M. l'*abbé Tessier* n'a fait que copier ses différentes consultations manuscrites & verbales, pour rédiger la sienne ; & cependant en lisant ce mémoire, on voit que l'un & l'autre diffèrent sur le véritable genre de la maladie & sur plusieurs points de son traitement.

M. *Vaugien* la regarde comme une simple maladie inflammatoire avec éruption, & rien, ajoute-t-il, n'est moins semblable au charbon qu'une pareille maladie ; elle étoit accompagnée d'oppression, d'érysipèle, de tranchées, d'engorgemens aux lèvres, à la langue, au pis, sous le ventre ; quelques tumeurs devenoient gangréneuses : les animaux morts les trois, quatre ou cinquième jours, laissoient appercevoir des traces de gangrène & de sphacèle ; il y avoit aussi des épanchemens & des hémorrhagies.

Dans le traitement il insiste particulièrement sur la saignée, sur-tout dès le commencement : « le succès de cette opération est frappant, dit-il ; quand j'ai l'avantage de la pratiquer sur le champ, l'oppression diminue, les coliques s'appaisent, les varices disparoissent, & à l'aide des tempérans acidulés & nitrés, du camphre, du quinquina, du billot apophlegmatisant, il ne reste aucun vestige de la corruption ». La maigreur n'étoit pas une raison d'exclure ce dernier moyen : il survint à une vache maigre, qui

paroiſſoit prête à être ſuffoquée, une hémorrhagie conſidérable par la bouche, dans laquelle on venoit de placer un billot apophlegmatiſant, & elle réchappa ſans autre ſecours. M. *Vaugien* eſtime auſſi que les beſtiaux de Giverni, (diſtant d'un quart de lieue de Limetz) qui n'ont pas été affectés de la maladie, ne doivent peut-être ce bonheur qu'aux ſangſues qui les ſaignent continuellement au ventre & aux extrémités: les marais de ce village ſont remplis de ces inſectes. Ce qui l'a porté à croire que cette maladie étoit plutôt inflammatoire que charbonneuſe, c'eſt que les tumeurs, qui n'étoient pas gangréneuſes, ont cédé aux émolliens & à l'infuſion de ſureau, ſans que leur diſparution fût mortelle. Il ne penſe pas non plus qu'on doive la regarder comme contagieuſe, parce que les beſtiaux de pluſieurs villages des environs, qui venoient au moulin bannal de Limetz, & qui traverſoient les endroits infectés, n'en furent pas attaqués.

Tels ſont les principaux points ſur leſquels ces deux auteurs diffèrent; ils ſe rapportent ſur preſque tous les autres.

M. *Vaugien* dit que lors de ſon arrivée à Limetz, il mouroit deux ou trois animaux par jour, & qu'il en a ſauvé cent cinquante, ſur environ cent ſoixante. Il ajoute dans une lettre, écrite poſtérieurement à ce Mémoire, qu'après ſon départ, la maladie a dégénéré & varié à l'infini, & que chaque malade offroit pour ainſi dire une maladie particulière; qu'au ſurplus la difficulté de lui aſſigner un nom a auſſi engagé M. *Chabert* (qui, comme on ſait, réunit pluſieurs maladies à celle du charbon,) à la placer au rang des maladies charbonneuſes; que l'élève envoyé par l'école vétérinaire pour lui

ſuccéder, & être ſédentaire à Limetz, n'a pas réuſſi, & qu'au mois de novembre ſuivant il y périſſoit encore des beſtiaux.

Vergleichunh des baultund des phyſiologie der fiſche, &c. C'eſt-à-dire, *Comparaiſon de l'anatomie & de la phyſiologie des poiſſons avec celles de l'homme & des autres animaux, traduite de l'anglois de M. ALEXANDRE MONRO, enrichie d'additions & de remarques; par M. CAMPER, & augmentée par M. SCHNEIDER. A Leipſick, chez* Weidmann & Reich, 1787; *in-4°. de 191 pages, avec trente-quatre figures.*

11. On a fait connoître l'édition angloiſe de cet ouvrage de M. *Monro*, *tom.* lxxj de ce Journal, *pag.* 516. Les additions & les remarques qui accompagnent la traduction allemande, donnent un nouveau prix au travail de l'anatomiſte anglois.

Diſquiſitio theoriæ CRAWFORDIANÆ, de calore animali cum quarumdam hypotheſium examine: *Recherches ſur la théorie de CRAWFORD, concernant*

la chaleur animale, avec l'examen de quelques hypothèſes; par M. DETLOFF WOLDER ALBRECHT, de Hambourg, docteur en médecine & chirurgie. A Gottingue, 1787; in-4°. de 40 p.

12. La théorie de *Crawford* tend à prouver que la chaleur animale dépend de la ſéparation du feu élémentaire d'avec l'air dans le mécaniſme de la reſpiration. Ses expériences ſur le ſang artériel & veineux font croire que le volume du ſang, contenant la chaleur, eſt tellement augmenté dans le poumon, que ſi la température n'étoit pas ſoutenue par la chaleur qui ſe ſépare de l'air dans la reſpiration, elle pourroit deſcendre au trentième degré.

M. *Albrecht*, en diſcutant & en développant le ſyſtême de *Crawford*, rappelle les travaux de *Morgan*, pour appuyer & confirmer la doctrine ſur la chaleur animale de *Crawford*. Après quoi M. *Albrecht* dit un mot des recherches phyſiologiques ſur la cauſe de la chaleur animale, par M. *Leſlie*, anglois, docteur en médecine. Ce phyſicien croit que le principe ſubtil nommé par les chimiſtes, le phlogiſtique, &c. entre dans la compoſition des corps naturels, qu'il aide en conſéquence l'action du ſyſtême vaſculaire, & qu'il ſe développe graduellement dans toutes les parties de l'économie animale: delà vient l'origine de la chaleur. L'auteur paſſe également en revue la doctrine des meilleurs phyſiciens, médecins, phyſiologiſtes & chimiſtes, qui ont traité de la chaleur animale. Sa Diſſertation eſt dédiée à la république de Hambourg.

Die venerische anstekung durch gemeinschaft liche, &c. *La contagion vénérienne par les verres à boire ordinaires, & par le calice de la communion, prouvée par la théorie & par l'expérience; par M. CHRET. GEOFFROI GRUNER, docteur en médecine. A Weissenfels & Leipsick, chez* Severin, 1787; *in-8°. de 96 pag.*

13. Il y a deux ans que M. *Gruner* fit déja paroître une brochure, dans laquelle il démontroit que l'usage du calice commun des Protestans, occasionnoit diverses maladies. Nous fîmes connoître cet écrit dans le *tom.* lxvij de ce Journal, *pag.* 186. Ce zélé professeur élève encore sa voix contre cet usage; il soutient qu'il communique la maladie vénérienne, & voudroit qu'il fût aboli.

Gedanken uber den luft und ihren einfluss auf Wachstum organischer und belebter wesen, *&c.* C'est-à-dire, *Pensées sur l'air & son influence, sur le développement des substances organiques & animées, recueillies pendant un voyage, par un médecin de cette*

ville (Hambourg); in-8°. de 90 pag A Hambourg, chez Hoffmann, 1787.

14. Cet opuscule est divisé en deux parties. Dans la première, l'auteur s'occupe des considérations théoriques; il expose dans la seconde ses observations pratiques. On y voit par-tout un physicien éclairé, & un médecin clinique instruit par une pratique de vingt ans. Sa manière est concise, sa diction nerveuse. Plus curieux de présenter la vérité, que des choses neuves, il a été sur ses gardes toutes les fois qu'un empressement trop vif auroit pu le jeter dans le labyrinthe des conjectures & des probabilités.

Dissertatio physico-medica, de aëris fixi & dephlogisticati in medicinæ usu: *Dissertation physico-médicale sur l'usage en médecine de l'air fixe & déphlogistiqué; par M.* JEAN-HENRI MENSCHING *de Schewrin, docteur en médecine. A Gottingue, chez* Barmeier, 1787; *in-8°. de 106 pag.*

15. Cette dissertation est dédiée à M. *Zimmerman*, premier médecin de l'Impératrice de toutes les Russies. Après quelques préliminaires, l'auteur, qui a divisé son ouvrage en six sections, sous-divisées en chapitres, &c. indique les différentes substances que contiennent les airs fixe & déphlogistiqué; leurs effets sur les corps

animés & vivans; les indications qui en déterminent l'uſage, ainſi que les contre-indications, & la manière de les adminiſtrer.

M. *Menſching*, en expoſant ſuccintement la nouvelle doctrine des airs, rend juſtice à la ſagacité de MM. *Prieſtley*, *Lavoiſier*, *Scheele*, *Achard* & *Fontana*.

Parmi les diverſes eſpèces d'airs que les phyſiciens modernes ont découvertes, & dont il eſt poſſible de diriger les effets à l'uſage de la médecine, on trouve d'abord celles que M. *Reuſſ*, profeſſeur en médecine à Tubinge, a inſérées dans ſon *Diſpenſaire univerſel;* ce ſont, 1°. l'air inflammable doué d'une vertu réſolutive, anti-paralytique, qui le rend propre aux débilités chroniques, aux rhumatiſmes invétérés, & notamment aux paralyſies; 2°. l'air muriatique, qu'on obtient avec le ſel culinaire & l'acide vitriolique : c'eſt un puiſſant antiſeptique, qui corrige l'air atmoſphérique corrompu.

A ces deux airs M. *Menſching* ajoute le gaz qui émane des ſubſtances alkalines, & que l'on adminiſtre efficacement par le nez dans les aſphyxies, dans la lipothymie, &c. tels ſont l'alkali volatil fluor & concret, le ſel d'Angleterre, &c.

L'on donne en Afrique & ailleurs, des lavemens d'air atmoſphérique.

Suivant M. *Menſching*, l'air fixe eſt le fluide gazeux qui ſe dégage de la plupart des fermentations & des efferveſcences excitées par des ſubſtances muqueuſes ſucrées, ou par des diſſolutions de terre calcaire avec l'acide vitriolique. Les eaux de Selter, de Spa, de Pyrmont, de Buſſang, &c. en contiennent. Des médecins

l'ont mis en uſage contre la putridité; ſon application ſur les ulcères malins, les cancers, les plaies gangréneuſes, paroît avoir eu des ſuccès. M. *Menſching* dit avoir employé l'air fixe en lavement dans une fièvre rémittente rebelle & opiniâtre, qui faiſoit beaucoup ſouffrir le malade, ſur-tout la nuit: le pouls étoit vif, dur, inégal; la peau sèche, la langue ſale, aride; le ventre météoriſé. D'après ces ſymptômes, M. *M....* lui preſcrivit des remèdes antiſpaſmodiques, aidés par des lavemens d'air fixe, qui rendirent la ſanté à ce malade. Le docteur *Selle* s'eſt ſervi avec ſuccès de l'air fixe contre les fièvres putrides. *Richter* aſſure qu'il eſt efficace dans les maladies bilieuſes putrides. L'air fixe eſt vanté contre la tympanite; il remédie très-bien aux embarras des viſcères du bas-ventre; ſi le flux hémorrhoïdal vient à ſe ſupprimer, rien de mieux que l'uſage de l'air fixe pour en rétablir le cours. L'air fixe préparé, ſelon le Diſpenſaire univerſel de *Reuſſ*, eſt réſolutiſ & deſſéchant; il eſt employé dans le Nord contre la phthiſie pituiteuſe, le calcul, la cardialgie, les hémorrhagies, pour exciter les règles; il corrige l'acrimonie des humeurs de l'eſtomac, ce qui eſt avantageux dans la paralyſie. Il eſt encore recommandé contre l'eſquinancie gangréneuſe, l'ozène, la teigne de la tête, & l'inflammation des mamelles.

C'eſt *le gaz acide carbonique* de la nouvelle nomenclature chimique.

L'air déphlogiſtiqué eſt très-propre à la reſpiration & à la combuſtion; il augmente la flamme & lui donne l'éclat le plus vif; il rend auſſi la chaleur plus conſidérable: l'on retire ce fluide aëriforme par la diſtillation du mercure calciné.

L'on peut prescrire l'air déphlogistiqué dans les maladies de poitrine en général, & sur-tout contre l'asthme convulsif, la consomption produite par la phthisie pulmonaire, les fièvres bilieuses & malignes, la peste, le hoquet, & contre la phthisie pituiteuse: il faut l'aspirer. *Caillens* rapporte qu'un homme étoit prêt à être suffoqué faute de respiration; on lui administra de l'air déphlogistiqué. Je vis, dit-il, comme par enchantement le malade revenir peu à peu, & se rétablir en très-peu de temps: ce fut l'affaire de dix jours, pendant lesquels tous les symptômes disparurent. Il prit de l'embonpoint, des forces, de l'appetit; & il jouit aujourd'hui de la meilleure santé.

L'air déphlogistiqué est le *gaz oxygène* de la nouvelle nomenclature chimique.

M. *Mensching* termine sa dissertation en rappelant les contre-indications qu'il faut observer dans l'emploi des airs fixe & déphlogistiqué, ainsi que la manière de les diriger. Il donne la formule suivante, adoptée par plusieurs médecins anglois distingués, pour combattre les maladies nerveuses, la diarrhée, les fièvres intermittentes & malignes.

Prenez *de l'alkali fixe pur*, } cinq gouttes.
de l'esprit de sel armoniac caustique, }
du tartre émétique, deux à trois grains.
de l'éleo-saccharum, } deux gros.
de camomille, }
de l'extrait de jusquiame, quelques grains.
de l'eau de cochléaria, une once.

Mêlez le tout; & à l'instant que le malade

voudra avaler ce médicament, l'on y exprimera le ſuc d'un citron.

Cette mixture a été donnée ſouvent avec beaucoup de ſuccès.

Obſervations pratiques ſur les eaux de Bourbon-l'Archambaut, de Vichy & du Mont-d'Or; par M. DE BRIEUDE, *médecin de S. A. S. mad. la ducheſſe* DE BOURBON, *aſſocié ordinaire de la Société royale de médecine. A Paris, chez* Froullé, *libraire, quai des Auguſtins.*

16. L'auteur de cette brochure s'eſt attaché à déterminer le ſuccès conſtant de ces eaux d'après l'expérience, ainſi que l'abus que l'on en fait quelquefois: il propoſe en même temps des changemens utiles dans la manière d'en uſer. Il porte enſuite ſes vues ſur l'adminiſtration générale des ſources thermales du royaume. On remarque dans cet eſſai des réflexions qui caractériſent un praticien ſage & éclairé, qui eſt ſur-tout ennemi du merveilleux. C'eſt principalement ſur les eaux du Mont-D'or, qu'il a fréquentées pendant plus de quatorze ans, qu'on trouve des obſervations neuves & précieuſes ſur les phthiſies pulmonaires, dont M. *de Brieude* s'eſt occupé particulièrement; & ſes avis peuvent être utiles aux malades qui vont à cette ſource. Les obſervations de M. *de Brieude* ſont le réſultat d'une ſagacité profonde & d'un jugement ſûr. Il y diſcute tout ce qui eſt relatif à

l'objet qu'il traite avec autant d'impartialité que de lumières. Ces qualités se montrent sur-tout dans ce qu'il dit sur l'usage des eaux dans la phthisie pulmonaire. Le régime mixte, c'est-à-dire, composé de végétaux & de substances animales, est celui qu'il croit convenable à ceux qui prennent les eaux. Il interdit le laitage aux tempéramens pituiteux, & le regarde comme favorable aux affections accompagnées de rigidité & de sécheresse. Il a de nouvelles vues sur l'usage de la douche & des purgatifs pendant l'administration des eaux. Il blâme l'usage de couper les eaux de Vichi avec du lait, & indique les moyens de varier l'emploi de ces eaux, suivant les circonstances. Il en propose aussi pour perfectionner l'administration des eaux du Mont-d'Or; enfin il étend ses réflexions sur celles des autres eaux thermales du royaume, dont on pourroit mieux diriger l'emploi qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. D'après ce court exposé des vues de M. *de Brieude*, on peut juger que les praticiens en général, & principalement les médecins des eaux, peuvent puiser de nouvelles lumières dans ses observations.

Observations analytiques sur les eaux martiales froides de Boulogne-sur-Mer, de Wierre-au-Bois près Samer, de Recques & de Desvres; par M. SOUQUET, docteur en médecine de l'université de Reims, élève de celle de Paris, conseiller-médecin du Roi, médecin de l'hôpital de Boulogne, pensionné de

ladite ville, & correſpondant de la Société royale de médecine de Paris; ET par M. BETHANCOUR, maître apothicaire de Boulogne, élève du collège royal de pharmacie de Paris. 1787. In-12 de 46 pages.

17. Nous aurons fait connoître ce qu'il importe le plus de ſavoir ſur ces eaux du Boulonnois, en expoſant le réſultat des analyſes & des expériences que M. *Souquet* en a faites. Ce médecin alla ſe fixer à Boulogne en 1756. Il y étoit depuis peu de temps, lorſque le 18 octobre de la même année, il ſe tranſporta à la ſource des eaux de Boulogne (ſource diſtante de la ville d'environ cent cinquante toiſes, à droite, ſur la route de Calais) pour connoître leurs qualités par les réactifs ordinaires. Ces eaux étoient connues de temps immémorial, ſous le nom ſimple de *Fontaine de fer*, & preſcrites par tous les médecins ſes prédéceſſeurs, avec beaucoup de ſuccès; mais elles n'avoient point encore été analyſées; *perſonne au moins* (dit-il) *n'en avoit connoiſſance.*

Il eſt vrai, obſerve-t-il, que M. *Lieutaud* en parle dans ſon *traité des médicamens*, & qu'il en eſt fait mention dans le *Dictionnaire de Médecine*; mais dans ces deux ouvrages, on ſe borne à les mettre dans la claſſe des eaux martiales froides du royaume. J'en avois fait autant, ajoute-t-il, dans mon premier mémoire ſur les maladies de Boulogne, envoyé à la Société de médecine de Paris, dès le commencement de ſon inſtitution.

I°. *Eaux de Boulogne.*

Des expériences faites, il résulte que les principes existans dans les eaux martiales de Boulogne sont,

1°. Une terre calcaire avec un peu de sélénite en dissolution, tant par le gaz que par l'acide vitriolique, qui est le seul qui domine;

2° Qu'elles contiennent de l'alcali marin, puisqu'elles ont donné deux tiers de grain de sel de *Glauber* par livre, & un peu de terre magnésienne;

3°. Qu'elles contiennent, aussi par livre, plus de trois quarts de grains de fer, suspendus par le gaz aëriforme;

4°. Qu'elles participent du savon par l'eaumère fort chargée de parties extractives.

M. *Souquet* les a administrées avec succès dans les maladies qui reconnoissent pour cause le *Gluten spontaneum* ou d'acquisition, les engorgemens & les obstructions des viscères du bas-ventre, la suppression des règles, le *chlorosis*, les vomissemens glaireux, les douleurs néphrétiques, l'ictère,, les œdématies, le défaut d'élaboration des fluides, la langueur des fonctions.

II. *Eaux de la forêt de Desvres.*

Elles sont à quatre lieues de Boulogne, à sept de Saint-Omer, à une portée de carabine du grand chemin qui y conduit, & à un quart de lieue de la ville de Desvres.

Ces eaux contiennent en dissolution;

1°. Trois quarts de grain & un septième de terre martiale par livre.

2°. Du ſel marin, dont une partie eſt à baſe d'alcali fixe, & l'autre à baſe de terre calcaire, mêlée de quelques petits criſtaux de ſel de Glauber.

3°. De la terre calcaire tenue en diſſolution dans l'eau, & une autre plus petite partie par l'acide vitriolique qui a fourni un peu de ſélénite.

Quoique M. *Souquet* n'ait pas encore eu occaſion de connoître les propriétés de ces eaux, ne les ayant point adminiſtrées, il eſtime qu'elles ſont toniques & fondantes, & qu'elles conviennent dans les cas où les fibres des ſolides ſont relâchées, & leur reſſort diminué.

III. *Eaux de Recques.*

Elles ſont à ſept lieues & demie de Boulogne, à une de Montreuil, & à un petit quart de lieue du grand chemin qui conduit à cette ville, près du château de M. de *Montbrun.*

Elles contiennent un grain de fer par livre; un peu de terre calcaire en diſſolution : elles ne ſont point ſalines, ni alcalines, ni ſavonneuſes, ni dominées par aucun acide.

Sans les avoir preſcrites à perſonne, M. *Souquet* penſe qu'elles ſont principalement toniques, & qu'elles ſont indiquées dans tous les cas où les ſolides & les vaiſſeaux de tout genre ont perdu de leur reſſort, & dans toutes les occaſions où l'on doit employer le ſafran de mars.

IV. *Eaux de Wiere-aux-Bois près Samer.*

Cette fontaine, qui eſt ſituée au bas d'une éminence, préſente cinq ſources ſéparées les unes des autres, leſquelles ſe réuniſſent enſuite en une

ſeule, pour ne former qu'un ruiſſeau aſſez rapide. Les endroits par où ces eaux paſſent, ſont couverts d'une rouille un peu pâle, tirant ſur le jaune.

Il paroît prouvé, par les analyſes qui en ont été faites, qu'elles ſont de la nature des eaux ſalines, très-peu ferrugineuſes, qu'elles ne ſont point ſulphureuſes, & qu'elles ſe réduiſent preſqu'à l'état de neutralité, n'étant dominées ni par l'acide vitriolique, ni par l'alcali.

Précis des leçons publiques de chimie & d'hiſtoire naturelle qui ſe font toutes les années aux écoles de médecine de l'univerſité de Nancy ; par M. NICOLAS, conſeiller-médecin du Roi, profeſſeur royal de chimie, inſpecteur honoraire des mines de France, membre de l'Académie de ladite ville & de pluſieurs autres ; ſeconde édition, revue, corrigée & augmentée, Tome I. A Nancy, chez Henri Haëner, *imprimeur ordinaire du Roi & de l'Académie ; à Paris, chez* Croullebois, *libraire, rue des Mathurins, n°. 32, 1787 ; volume in-8°. de 407 pag. Prix 4 liv. 4 ſ. broché.*

18. L'auteur préſente cet ouvrage au public ſans aucune prétention. Deſtiné par état à don-

ner des leçons de chimie, il a cru que ses auditeurs en retireroient des fruits plus assurés, s'il leur donnoit un tableau précis des opérations qui entrent dans ces leçons, & propre à leur rappeler tous les objets qui en sont la matière. Pour ne leur laisser rien ignorer, il a puisé dans tous les ouvrages de chimie, & il se réduit lui-même, dans son avant-propos, *au foible mérite d'avoir réuni dans un ordre clair & méthodique le résultat des recherches des chimistes modernes.* Ce mérite n'est pas aussi foible que la modestie de l'auteur le lui fait paroître. Rassembler une grande quantité de connoissances éparses, éclaircir ce qui est obscur, concilier les choses qui paroissent contradictoires, & faire du tout un ensemble où chaque objet soit dans la place la plus favorable, pour que l'esprit puisse l'embrasser facilement, & en saisir la liaison, n'est pas l'ouvrage d'un talent médiocre, & c'est ce qu'a fait M. *Nicolas.* Il prend toujours un parti moyen entre les chimistes modernes & les anciens. C'est ordinairement le parti de la raison ; car il n'est pas à supposer que toute la lumière soit d'un côté & l'ignorance de l'autre : ces choses sont toujours plus ou moins mêlées. C'est à la sagacité tranquille & sans prétention à en faire le triage.

CAROLI-LUDOVICI WILLDENOUW, Societ. natur. curios. Halens. sodal. Florae Berolinensis prodromus, secundum systema LINNEANUM ab illustr. viro ac eq. C. P. THUNBERGIO emendatum conscriptus; cum tabulis vij,

ære incisis. *A Berlin, chez* Vieweg; *à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, *& dans la librairie académique de la même ville*, 1787; *grand in-8°. de 439 pages, avec sept planches en taille-douce. Prix 7 liv.*

19. Ce premier ouvrage de M. *Willdenow* est dédié au roi de Prusse. Dans sa préface, il passe en revue les principaux botanistes prussiens qui ont enrichi la science par leurs écrits. Il y expose les motifs des changemens qu'il a cru devoir adopter. Pour la classe cryptogamique, il s'est avantageusement servi des découvertes modernes de *Hedwig*, *Wiggers*, *Hoffman*, *Gléditsch*, *Batsch* & *Dickson*; & il réduit sa Flore en vingt classes, d'après les réformes faites par M. *Thunberg*, au systême sexuel de *Linné*. Ces classes offrent les ordres, les genres, les espèces, avec leurs différences spécifiques, le lieu natal de chaque plante, le temps de la floraison, leurs usages en médecine & dans les arts : tous ces détails sont accompagnés d'excellentes remarques & d'observations neuves : en voici quelques-unes.

La racine d'un grand chiendent qui se trouve aux environs de Berlin, est officinale en Prusse, c'est celle du curet des sables, (*curex arenaria*); récente elle exhale l'odeur de la térébenthine de Venise. *Gléditsch* substituoit cette racine à la salsepareille du Pérou.

La racine de bouillon noir; les tiges & les racines de douce-amère; les feuilles de la gentianelle, (*gentiana amarella*); celles de la patte

d'oie mulâtre, (*chenopodium hybridum*) ſont d'uſage.

M. *Willdenow* rapporte un exemple funeſte & délétère de la pomme épineuſe. En 1781, un enfant mangea de la ſemence de cette plante, près de Spandau; il fut ſaiſi à l'inſtant de ſtupeur, de délire & bientôt de la mort.

M. *Willdenow* fait deux eſpèces diſtinctes du mouron rouge & du mouron bleu. Il a enſemencé pendant pluſieurs années conſécutives l'un & l'autre, ſans avoir obtenu aucun changement dans les couleurs.

La couleur rouge de la fleur du liſeron des champs, indique un terrain argileux.

C'eſt ſur-tout aux environs de Spandau, que M. *Willdenow* a exactement herboriſé, & que le ſol produit abondamment toutes ſortes de plantes; c'eſt là qu'il a découvert pluſieurs eſpèces rares ou nouvelles, parmi leſquelles on obſerve les *carets pillulifère*, *âpre*, *ſplendide*, *élégant*, *gazoneux* & *changeant*; le *jonc de Sprengel; le cucubale chloranthe*; la *giroflée à hampe*; le *cnichaut douteux*; la *leſkie de la Marche*; le *lichen de chêne*; la *ferrucaire typographique*; la *théléphore méſentérique*; la *pézize déchirée*; la *clavaire paraſite* & la *granulée*; les *lycoperdons du cheval & raboteux*; la *ſphérie confluente*. Toutes ces nouvelles plantes ſont repréſentées dans les ſept planches de ce volume.

La racine de la lampette dioïque ou lichnide ſauvage eſt en uſage dans la Pruſſe ſous le nom de ſaponaire blanche. Il en eſt de même de la fleur du *trefle rampant* & de *pied de lièvre*. Celle de l'*énule dyſentérique* y eſt connue ſous le nom d'*arnica* ſuédois. La fleur sèche

de l'*énule hérissée* est souvent vendue pour celle de l'*arnica* des montagnes.

M. *Willdenow* appelle le *lamier jaune* des bois, *pollichia galéobdolon*, qui est le nom d'un savant botaniste palatin ; & il donne à l'*agripaume marrube*, le nom de *chaiturus leonuroïdes*.

Il range les espèces du genre *erysimum* parmi celles du *sisymbrium*.

Parmi la grande famille des *fungus*, M. *Willdenow* indique plusieurs espèces qu'il nomme esculentes, mais qu'on ne pourroit cependant manger avec sécurité. Indépendamment des champignons ordinaires des cuisines, mousserons, morilles, truffes & chanterelles, il assure qu'on peut également manger les suivans: savoir, le champignon délicieux ; l'*agaricus procerus*, qui est le champignon armé ; les ruchins hépatique, buglosse, jaune, des bœufs & à gros pédicule, qui sont appelés en latin *boletus hepaticus*, *buglossum*, *luteus*, *bovinus*, *crassipes* : les érinaces tuilé & chantourné ; ou *hydnum imbricatum & repandum* ; les morilles mitrée & sillonée ; *hebrella mitra & sulcata* : & la clavaire coralloïde.

Sulla formazione del molibdeno, *&c.* C'est-à-dire, *sur la formation de la molybdène. Lettres de M.* JULES CANDIDA, *à M.* VINCENT PETAGNA ; *in-8°. de 61 pag. A Naples, chez* Porcelli, 1786.

20. La Calabre paroît très-riche en carrières

de plombagène. M. *Candida* a visité celle de Squillace, & en donne la description. Il remarque que ces carrières se trouvent dans le granit, & sont généralement remplies d'une eau acide, noirâtre, sentant le foie de soufre; que pour les exploiter, il faut épuiser cette eau, ensorte qu'on ne peut y travailler que durant quelques mois de l'été. On tire souvent avec la molybdène du talc, du mica, du quarz, soit seul, soit conjointement avec le fer, le feldspath, les grenats. Quelquefois, principalement lorsqu'on recommence l'exploitation, il se fait une éruption d'air qui rafraîchit singulièrement, met l'eau en mouvement, & exhale une forte odeur sulfureuse. Les habitans des environs de ces carrières se servent de l'eau qui s'y amasse, comme d'une panacée.

M. *Candida* a vu plusieurs fois du granit décomposé, & nous apprend que lorsque cette décomposition se fait à l'air, il perd considérablement de son poids. Le moyen le plus propre de hâter cette décomposition est de le tenir sous l'eau : un séjour prolongé sous ce liquide, fait même qu'il s'y engendre de la plombagine. Plusieurs naturalistes suédois & allemands semblent s'accorder avec l'auteur sur ce point, qui d'ailleurs est conforme aux observations faites en Calabre, & aux expériences tentées par l'auteur. M. *Candida* en tire donc la conséquence, que si l'on creusoit des fosses dans des montagnes de granit ferrugineux de la Calabre, & qu'on y conduisît de l'eau, on pourroit former à volonté des carrières riches en molybdène.

ORDRE des lectures qui ont été faites dans la Séance publique que la Société royale de Médecine a tenue le 12 février 1788.

Après l'annonce & la distribution des Prix, on a lu un Mémoire de MM. *de Lassonne* père, & *Cornette*, sur les altérations que l'air éprouve par les différentes substances que l'on emploie en fumigations dans les hôpitaux & dans les chambres des malades.

M. *Vicq-d'Azyr*, secrétaire perpétuel, a lu l'éloge de MM. *Desbayes, Bourdois de la Mothe* & *Thion de la Chaume*, associés & correspondans de la Société.

M. *Caille* a lu un Mémoire sur les inflammations lentes ou chroniques.

M. *De Fourcroy* en a lu un sur le gaz azotique, considéré relativement à la respiration.

La Séance a été terminée par la lecture que M. *Vicq-d'Azyr* a faite de l'éloge de M. le comte *de Vergennes*.

EXTRAIT d'une Lettre adressée, par un citoyen qui ne s'est pas fait connoître, à Messieurs de la Société royale de médecine, sur la fondation d'un Prix relatif aux progrès de l'art de guérir.

Depuis long-temps le public voit avec douleur l'état de l'hôtel-dieu de Paris, & l'insuffi-

ſance de cet établiſſement pour contenir d'une manière convenable le grand nombre de malades que fournit cette capitale. Le gouvernement ayant annoncé qu'il alloit être conſtruit quatre nouveaux hôpitaux, au bruit de ce projet, l'humanité & la bienfaiſance ont offert des ſommes conſidérables. Un citoyen a cru qu'il tendroit au même but que ſe propoſent les fondateurs de ces hôpitaux, s'il contribuoit à donner quelque activité aux moyens propres à prévenir les maladies ou à en hâter la cure, puiſque le réſulat de ces moyens doit être de diminuer le nombre des malheureux qui viennent chercher un aſyle dans les établiſſemens projettés, ou d'abréger le temps qu'ils y demeurent.

Dans cette vue, ce citoyen propoſe de fonder un Prix que la Société royale de médecine voudra bien ajduger annuellement à l'auteur du meilleur Mémoire ſur le ſujet qu'aura propoſé cette Société.

Ces Mémoires pourront avoir pour objet, 1°. les influences de l'air, des alimens, de l'habitation & des habitudes ſur la ſanté & ſur les forces de l'homme, & l'application de la ſcience météréologique aux diverſes affections du corps humain.

2°. La ſtructure des divers organes conſidérés relativement aux maladies, & les altérations que les cauſes morbifiques produiſent dans les viſcères.

3°. L'analyſe des ſubſtances médicinales répandues dans les divers pays, la combinaiſon chimique de ces diverſes ſubſtances, & leurs effets ſur le corps humain.

4°. Les cauſes de diverſes maladies endémiques, & les moyens d'en préſerver.

5°.

5°. Les causes, les symptômes, la naissance, les progrès, les révolutions, la fin & la cure des maladies épidémiques.

On ne comprend point ici les effets de diverses professions sur la santé, parce que les observations sur ces faits sont l'objet d'un Prix distribué par l'Académie des sciences.

Le Prix actuellement fondé ne pourra être adjugé qu'à un Mémoire qui contienne quelque découverte nouvelle sur les moyens curatifs ou préservatifs, sur les faits qui y conduisent, sur l'application des sciences physiques à l'art de guérir.

Les Mémoires, donnés par les nationaux ou par les étrangers, seront admis au concours.

Le Prix consistera dans une médaille d'or, dont la valeur sera fournie par les arrérages d'une rente sur le Clergé ; & pour acquérir cette rente, un citoyen qui ne s'est point nommé donnera une somme de douze mille livres.

La Société de médecine a été autorisée par le roi à accepter cette proposition. La somme de 12000 livres a été placée sur le Clergé, & l'intérêt de cette somme sera de 480 livres, que la Société emploiera chaque année à la distribution d'un Prix sur une question analogue aux vues du fondateur.

Le premier programme proposé, pour remplir ses intentions, dans la séance publique du 28 août 1787, a été le suivant :

Parmi les maladies qui attaquent les enfans, il y en a une à laquelle peu de médecins semblent avoir fait attention. Cette maladie, qu'on pourroit appeler *endurcissement du tissu cellulaire*, présente les symptômes dont on va faire l'exposé. 1°. Le tissu cellulaire est engorgé & dur,

ſur tout aux extrémités ſupérieures & inférieures, qui paroiſſent comme arquées & d'un rouge tirant ſur le violet; la plante des pieds eſt ſouvent convexe; les régions du pubis & les joues offrent auſſi les mêmes ſignes d'empâtement. 2°. Toutes ces parties ſont froides, & leur dureté eſt ſi conſidérable, que l'impreſſion du doigt ne marque pas, & ne produit aucun enfoncement, lorſqu'on a ceſſé la preſſion, quoiqu'il y ait déja un épanchement ſéreux. 3°. Pluſieurs de ces enfans ſont ſujets à des contractions ſpaſmodiques dans les mâchoires & dans les extrémités. Quelques-uns ne peuvent prendre aucun aliment. 4°. Si on les approche du feu, ils acquièrent de la chaleur, mais cette chaleur ſe diſſipe dès qu'on les en éloigne. 5°. Si après leur mort on fait des inciſions ſur les parties dures & engorgées, il en ſort une ſéroſité abondante de couleur jaune-foncé. Le tiſſu cellulaire eſt compact, grenu; les glandes & les vaiſſeaux lymphatiques de la peau ſont engorgés. Il en eſt de même des glandes méſentériques. Le foie eſt plus volumineux qu'à l'ordinaire, & rempli d'un ſang fort noir; la véſicule du fiel contient une bile d'un brun très-foncé. Les vaiſſeaux ombilicaux ſont remplis d'un ſang noirâtre. 6°. Pluſieurs de ces enfans apportent cette affection en naiſſant; elle ne paroît dans les autres que deux ou trois jours après leur naiſſance. On pourra conſulter à ce ſujet une obſervation d'*André Uzenbezius*, rapportée par *Schurigius*, *T. Embryologia*, *ſect.* 3. *c.* 1, §. 16, *p.* 211; & les *Ephémér. des Cur. de la Nat. Cent. ix*, *Obſ.* 30, *p.* 62 *& ſuiv.*

La Société royale croit qu'il eſt intéreſſant de fixer l'attention des médecins ſur cette maladie,

En conséquence elle propose pour premier programme de ce nouveau Prix qu'elle a porté pour cette fois à 600 livres, la question suivante :

Rechercher quelles sont les causes de l'endurcissement du tissu cellulaire auquel plusieurs enfans nouveau-nés sont sujets, & quel doit en être le traitement, soit préservatif, soit curatif?

Ce prix sera distribué dans la Séance publique du Carême 1789. Les Mémoires doivent être envoyés avant le premier janvier de la même année. Ce terme est de rigueur.

PROGRAMME sur l'allaitement artificiel des enfans nouveau-nés, proposé dans la Séance publique de la Société royale de médecine, du 12 février 1788.

ARTICLE PREMIER.

Le gouvernement ayant jugé à propos de répéter les tentatives déja faites pour élever les enfans avec une nourriture artificielle, la Société royale de médecine a été chargée de diriger ces essais, qui se font sous ses yeux depuis plus d'un an. Les résultats, que la compagnie a obtenus, lui paroissent mériter la plus grande attention; mais tandis qu'elle les vérifie, par une suite de travaux du même genre, elle a cru devoir recueillir toutes les connoissances acquises sur cette matière, afin de présenter au public un ensemble de faits que rien ne puisse contredire. C'est dans ces

vues qu'elle a rédigé un programme, par lequel elle invite ſes aſſociés & correſpondans, ainſi que tous les médecins & chirurgiens nationaux & étrangers, à lui faire part de ce qu'ils peuvent avoir appris ou obſervé ſur ce qui concerne l'allaitement artificiel. M. de *Croſne*, lieutenant-général de police, ſous les auſpices duquel ces nouveaux eſſais ont été entrepris, a remis pour cet objet une ſomme de 2000 livres, qui ſera diſtribuée ſous la forme de médailles d'or de différentes valeur, aux auteurs des meilleurs Mémoires que la Société aura reçus dans ce concours.

II.

On a fait à Paris, à Rouen & dans pluſieurs autres grandes villes de l'Europe, des eſſais pour élever des enfans avec le lait des animaux. La Société, qui a ſur ceux de Paris & de Rouen tous les détails qu'elle pouvoit déſirer, demande à être inſtruite également de ceux qui ont eu lieu dans les autres villes de l'Europe. En conſéquence elle prie les médecins & phyſiciens nationaux ou étrangers, qui ont été témoins d'eſſais de ce genre, ou qui en connoiſſent les réſultats, de vouloir bien lui faire ſavoir ſur quel plan ces eſſais ont été conçus, quelle méthode on a employée pour nourrir les enfans, ſoit pendant qu'ils ſe portoient bien, ſoit lorſqu'ils ont été malades; quelles ont été ces maladies; quel a été le réſultat de la mortalité, & à quelle cauſe particulièrement on a attribué la mort des enfans : eſt-ce à la nourriture artificielle ou à des cauſes qui lui ſont étrangères, telles que la maladie vénérienne, l'entaſſement des enfans, le muguet, ou bien eſt-ce à la nourriture artifi-

cielle elle-même ? Il eſt d'autant plus important d'avoir des lumières ſur cet objet, que les opinions ont été fort diviſées; les uns attribuant le défaut de ſuccès à des circonſtances acceſſoires, & les autres accuſant l'entrepriſe elle-même.

III.

Preſque tous les auteurs qui ont écrit ſur l'éducation phyſique des enfans, parlent de certains pays, où il eſt d'uſage de nourrir les nouveau-nés avec le lait des animaux & d'autres nourritures artificielles. On cite la Moſcovie, l'Islande, la Zélande, différens cantons de Suiſſe & d'Allemagne, & pluſieurs provinces de France. La Société prie les médecins & phyſiciens qui vivent dans tous ces pays, où la plupart des enfans ne ſont pas allaités par les femmes, de donner des renſeignemens poſitifs ſur le nombre de ceux qui, année commune, ſont élevés de cette manière dans chaque province ou dans chaque diſtrict; ſur les motifs qui ont déterminé à adopter ce genre de nourriture; ſur la manière dont on nourrit ces enfans; ſur les maladies auxquelles ils ſont ſujets, & ſur le réſultat de la mortalité des enfans qui ſont ſoumis à ce genre de nourriture.

IV.

Il n'y a pas de province & même de canton où l'on ne cite pluſieurs exemples d'enfans iſolés qui ont été élevés ſans nourrice. On demande des renſeignemens ſur ces faits; on ignore le nombre d'enfans qui ont ſuccombé dans ces tentatives, & l'on ne peut ſavoir avec préciſion ce qui s'eſt fait dans ces eſſais particuliers, qui, pour

la plupart, ont été plutôt entrepris par néceſſité que par choix ; cependant comme ces expériences iſolées paroiſſent en général avoir été beaucoup plus heureuſes que les eſſais en grand, il eſt fort important de rechercher tout ce qui peut multiplier les connoiſſances que l'on a déja ſur cet article. Ainſi la Société prie les médecins, les phyſiciens & toutes les perſonnes en état de l'inſtruire ſur cet objet, de recueillir & de rédiger ce qu'ils pourront avoir appris ou obſervé ſur les circonſtances particulières qui conſtatent le ſuccès ou le non-ſuccès de l'allaitement artificiel. C'eſt ſur-tout dans la recherche & dans la rédaction de ces faits, qui n'ont pour garants ni des procès-verbaux, ni la notoriété publique, qu'il faut mettre autant de ſcrupule que d'exactitude & de préciſion.

V.

MM. les médecins, & autres perſonnes qui écriront ſur cet objet, ſont très-inſtamment priés, ſoit en communiquant des détails plus ou moins étendus ſur les eſſais en grand, ſoit en préſentant le tableau de ce qui ſe paſſe dans les provinces où l'allaitement artificiel eſt d'uſage, ſoit en faiſant connoître les faits iſolés ou les obſervations particulières, de ne pas s'écarter des queſtions qui leur ſont faites ; & afin qu'ils puiſſent rédiger leurs réponſes avec plus de préciſion, la Société leur propoſe de le faire dans l'ordre ſuivant :

VI.

1°. Les enfans étoient-ils à terme ? étoient-ils bien conſtitués & nés de parens ſains ?

2°. A quel jour ont-ils commencé à être ſoumis à la nourriture artificielle ?

3°. Que leur a-t-on donné auparavant qu'ils la commençassent ?

4°. N'auroient-ils pas, pendant quelques jours, sucé le lait d'une nourrice ? auroient-ils été au teton pendant le premier mois ?

5°. Comment ont-ils pris le lait ? est-ce au pis de l'animal ? est-ce au biberon, à la cuillère ou à l'éponge ?

6°. Quelle espèce de lait leur a-t-on donné ? est-ce du lait de vache ou du lait de chèvre ?

7°. A-t-on pris ces animaux sans choix ? les a-t-on soumis à une nourriture particulière ?

8°. A-t-on donné le lait pur ou coupé ? & en ce cas, dans quelle proportion l'a-t-on coupé ?

9°. Quelle quantité de lait consomment les enfans dans les premiers huit jours, & ainsi progressivement ?

10°. Joignoit-on au lait quelqu'autre boisson alimentaire ou fortifiante, donné séparément, telle que l'eau de riz, l'eau d'orge, l'hydromel, le bouillon, le vin, la bière, le cidre plus ou moins étendus d'eau ?

11°. Quel a été l'effet de la nourriture artificielle pendant les huit premiers jours, jusqu'à l'époque d'un mois ?

12°. Quels ont été les progrès du développement de mois en mois à compter du second ?

13°. A quelle époque a-t-on commencé à faire manger les enfans, soit en leur donnant des crêmes de riz ou de pain, de la soupe, de la bouillie ou toute autre espèce d'aliment solide ?

14°. Les enfans ont-ils été malades par le fait de la nourriture, & dans ce cas, quels ont été les symptômes & la marche de leur maladie ?

15°. Leur a-t-on donné des nourrices pendant le temps de leur maladie ? & combien ces enfans ont-ils gardé ces nourrices ?

16°. Quels moyens ont paru les plus propres à guérir & à prévenir ces maladies ? a-t-on observé qu'il y eût quelque crise familière à ces enfans ?

17°. A quelle cause a-t-on attribué la mort de ceux qui n'ont pas été élevés ? a-t-on fait ouvrir leurs cadavres ?

18°. A-t-on fait un parallèle de la mortalité des enfans soumis à la nourriture artificielle, avec la mortalité des enfans élevés par les nourrices ?

19°. Les enfans ont-ils essuyé des maladies étrangères, telles que la maladie vénérienne, le millet, la jaunisse, l'inflammation d'estomac, ou cette maladie nouvellement observée aux Enfans-trouvés, qu'on appelle *Endurcissement du tissu cellulaire ?*

20°. La dentition se fait-elle aussi facilement dans les enfans qui ont été nourris artificiellement que dans ceux qui ont eu des nourrices ?

MM. les médecins & chirurgiens des hôpitaux d'Enfans-trouvés, étant plus à portée que beaucoup d'autres de donner des renseignemens sur ces différentes questions, la Société prie ceux d'entre eux qui voudront bien lui répondre, de détailler comment sont nourris les enfans de leurs hôpitaux, jusqu'au moment où on les envoie à la campagne; de faire savoir s'ils ont alors des nourrices, & dans quelle proportion sont ordinairement ces nourrices avec le nombre des enfans; de rechercher combien dans le nombre des enfans envoyés à la campagne, il y en a qui n'ont jamais teté, combien il en est

qui ſont ſevrés prématurément, & de comparer la mortalité des enfans de ces différentes claſſes avec celle de ceux qui ont eu des nourrices ſuivant l'ordre de la nature.

PRIX diſtribués & propoſés dans la Séance publique de la Société royale de médecine, du 12 février 1788.

PRIX DISTRIBUÉ.

La Société royale de médecine avoit propoſé dans ſa Séance du 7 mars 1786, pour ſujet d'un prix de la valeur de 600 livres, fondé par le Roi, la queſtion ſuivante ;

Déterminer quelles ſont les circonſtances les plus favorables au développement du vice ſcrophuleux, & rechercher quels ſont les moyens, ſoit diététiques, ſoit médicinaux, d'en retarder les progrès, d'en diminuer l'intenſité, & de prévenir les maladies ſecondaires dont ce vice peut être la cauſe.

Ce prix a été décerné à M. *Baumes*, docteur en médecine, & aſſocié regnicole de la Société à Niſmes, de la Faculté de Montpellier, agrégé au collége des médecins de Niſmes, médecin de l'hoſpice de Charité de la même ville, aſſocié national du cercle des Philadelphes, correſpondant de l'Académie royale des Sciences, Arts & Belles-lettres de Dijon, & de la Société royale des Sciences de Montpellier, auteur d'un Mémoire envoyé avec cette épigraphe :

> *Non adeo forſan labor eſt conſtans obſervatio, iſtius adæquata expreſſio, coordinatio & ad ſuos uſus adaptio.* Storck & Collin, Anni medici, Edit. de M. Aubert, tom. 1, in præfat.

L'Acceſſit a été adjugé à M. *Pujol*, médecin des hôpitaux, & aſſocié regnicole de la Société royale de médecine à Caſtres, auteur du Mémoire envoyé avec cette épigraphe :

> *Strumæ fatigare medicos ſolent, quoniam & febres movent, nec unquam facile matureſcunt.* Celſ. lib. 5, de Med. cap. *de Strumis.*

La Société a arrêté qu'il ſera fait une mention honorable d'un Mémoire envoyé par M. *Charles-Georges-Théodore Kortum*, docteur en médecine & en chirurgie, demeurant à Dortmund en Weſtphalie, & dans lequel elle a remarqué des expériences curieuſes ſur l'inoculation du virus ſcrophuleux, tentée infructueuſement par ce médecin.

PRIX REMIS.

La Société avoit propoſé dans ſa Séance publique du 15 février 1785, un Prix fondé par le Roi, & dont la diſtribution a été différée dans celle du 29 août 1786. Le ſujet de ce prix, de la valeur de 1200 livres, étoit la queſtion ſuivante :

Déterminer par l'examen comparé des propriétés phyſiques & chimiques, la nature des laits de femme, de vache, de chèvre, d'âneſſe, de brebis & de jument.

La Société n'a point encore été ſatisfaite des Mémoires envoyés pour concourir à ce prix. Les Commiſſaires chargés d'en faire l'examen n'y ont point trouvé les connoiſſances exactes de la chimie moderne. Les concurrens ont négligé de conſulter les Mémoires de *Scheele* ſur l'analyſe du lait. On ſait que ce chimiſte habile

y a découvert deux espèces d'acides que l'on connoît sous les noms *d'acide lactique* & *d'acide sach-lactique.* La Société propose de nouveau la même question pour sujet d'un prix de la valeur de 1200 livres, qui sera distribué dans la séance publique du Carême, en 1790; elle invite les auteurs à lire, avant de se mettre au travail, ce qui a été écrit depuis quelques années sur cette matière.

La Compagnie déclare qu'elle n'exige point que la même personne lui envoie l'examen de tous les laits ci-dessus énoncés; il suffira que plusieurs de ces fluides aient été analysés pour que le Mémoire où ces résultats seront contenus, soit admis au concours. La Société a cru devoir faire cette restriction à son programme, pour rendre le travail qu'elle propose plus facile à exécuter.

Les Mémoires seront remis avant le premier décembre 1789: ce terme est de rigueur.

PRIX PROPOSÉ.

La Société propose, pour sujet d'un Prix de la valeur de 600 livres fondé par le Roi, la question suivante:

Déterminer dans le traitement des maladies pour lesquelles les différens exutoires sont indiqués, 1°. quels sont les cas où l'on doit donner la préférence à l'un deux sur les autres; 2°. dans quels cas on doit les appliquer, soit à la plus grande distance du siège de la maladie, soit sur les parties les plus voisines, soit sur le lieu même de la douleur.

Les exutoires se divisent en deux grandes classes, qui comprennent les vésicatoires & les

cautères. On ſait que ces remèdes agiſſent de deux manières, & comme ſtimulans, & comme évacuans. On les conſidérera ſous ces différens rapports. Ce que l'on dit communément de la révulſion & de la dérivation produites par les exutoires eſt vague, & l'on a beſoin de fixer ſes idées ſur cet objet important. La forme, l'étendue & les connexions des grands organes avec les différens points de la ſurface cutanée, doivent beaucoup ſervir à décider cette queſtion, dont la ſolution doit auſſi être fondée ſur les faits que la pratique journalière offre à l'obſervateur.

Ce prix ſera diſtribué dans la Séance publique du Carême de 1790, & les Mémoires ſeront remis avant le premier décembre 1789. Ce terme eſt de rigueur.

Les Mémoires qui concourront à ces prix, ſeront adreſſés, francs de port, à M. *Vicq-d'Azyr*, ſecrétaire perpétuel de la Société royale de médecine, rue des Petits-Auguſtins, nº 2, *avec des billets cachetés, contenant le nom de l'auteur, & la même épigraphe que le Mémoire.*

CORRESPONDANCE.

Le traitement & la deſcription des maladies épidémiques, & l'hiſtoire de la conſtitution médicale de chaque année, étant le but principal de notre inſtitution, & l'objet dont nous nous ſommes le plus conſtamment occupés, nous invitons les gens de l'art à nous informer des différentes épidémies ou épizooties régnantes, & à nous envoyer des obſervations ſur la conſtitution médicale des ſaiſons. La Société diſtribuera des Prix d'encouragement aux auteurs des meilleurs Mémoires ou obſervations qui lui auront été

adressés sur ces différens sujets, dont la connoissance lui est spécialement attribuée par l'arrêt du conseil de 1776, par les lettres-patentes de 1778, & par un nouvel arrêt du conseil de 1786.

La Société royale invite les médecins à examiner avec attention l'état des personnes qui ont éprouvé des maladies épidémiques, à les suivre au-delà de la cessation apparente de ces maladies, afin de donner à leurs observations un complément nécessaire, & qui est négligé par le plus grand nombre.

La compagnie croit devoir rappeler ici la suite des recherches qu'elle a commencées, 1°. sur la météorologie; 2°. sur les eaux minérales & médicinales; 3°. sur les maladies des artisans. Elle espère que les médecins & physiciens regnicoles & étrangers, voudront bien concourir à ces travaux utiles, qui seront continués pendant un nombre d'années suffisant pour leur exécution. La compagnie fera dans ses séances publiques prochaines une mention honorable des observations qui lui auront été envoyées, & elle distribuera des médailles de différentes valeurs aux auteurs des meilleurs Mémoires qu'elle aura reçus sur ces matières.

TABLEAU contenant la suite de tous les Programmes ou sujets des Prix proposés par la Société royale de médecine, avec les époques auxquelles les Mémoires doivent être remis.

PREMIER PROGRAMME.

Prix de 800 livres dû à la bienfaisance de

M. Lenoir, conseiller d'Etat, bibliothécaire du roi, associé libre de la Société royale de médecine, proposé dans la Séance du 11 mars 1783, & dont la distribution a été différée dans celle du 15 février 1785, & du 28 août 1787. *Exposer quelles sont les maladies que l'on peut regarder comme vraiment contagieuses ; quels organes en sont le siege ou le foyer, & par quels moyens elles se communiquent d'un individu à un autre ?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1789.

DEUXIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, & proposé dans la Séance du 7 mars 1786. *Déterminer quelles sont les maladies dont le systême des vaisseaux lymphatiques est le siége, c'est-à-dire, dans lesquelles les glandes, les vaisseaux lymphatiques & le fluide qu'ils contiennent, sont essentiellement affectés ; quels sont les symptômes qui les caractérisent, & les indications qu'elles offrent à remplir.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1789.

TROISIEME PROGRAMME.

Prix de 400 liv. proposé dans la Séance du 7 mars 1786, & dont la distribution a été différée dans celle du 28 août 1787. *Déterminer quelles sont, relativement à la température de la saison & à la nature du climat, les précautions à prendre pour conserver la santé d'une armée vers la fin de l'hiver & dans les premiers mois de la campagne ; à quelles maladies les troupes sont le plus exposées à cette époque, & quels sont les meilleurs moyens de traiter ou de prévenir ces maladies.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1789.

QUATRIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres fondé par le Roi, & proposé dans la Séance du 27 février 1787. Déterminer, 1°. *s'il existe des maladies vraiment héréditaires, & quelles elles sont; 2°. s'il est au pouvoir de la médecine d'en empêcher le développement, ou de les guérir après qu'elles se sont déclarées.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1788.

CINQUIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres proposé dans la Séance du 27 février 1787, & dû à la bienfaisance d'une personne qui n'a pas voulu se faire connoître. *Déterminer par l'observation quelles sont les maladies qui résultent des émanations des eaux stagnantes, & des pays marécageux, soit pour ceux qui habitent dans les environs, soit pour ceux qui travaillent à leur desséchement, & quels sont les moyens de les prévenir & d'y remédier.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1789.

SIXIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, & proposé dans la Séance publique du 28 août 1787. *Déterminer la nature du pus, & indiquer par quels signes on peut le reconnoître dans les différentes maladies, sur-tout dans celles de la poitrine.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1789.

SEPTIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres proposé dans la Séance publique du 28 août 1787, & fondé par un citoyen qui ne s'est pas fait connoître. *Rechercher quelles*

ſont les cauſes de l'endurciſſement du tiſſu cellulaire auquel pluſieurs enfans nouveau-nés ſont ſujets ; & quel doit en être le traitement, ſoit préſervatif, ou curatif. Les Mémoires doivent être envoyés avant le premier janvier 1789.

HUITIEME PROGRAMME.

Prix propoſé dans la Séance publique du 28 août 1787, & dont la ſomme eſt indéterminée. *La Société demande des renſeignemens exacts ſur la manière de faire rouir le chanvre & le lin ; elle demande s'il en réſulte des inconvéniens pour la ſanté des hommes ou des animaux, & quels ſont ces inconvéniens. L'eau dans laquelle on a fait rouir du lin ou du chanvre, contracte-t-elle des qualités plus mal-faiſantes par leur macération, que par celle des autres ſubſtances végétales ? &c. &c.* Les Mémoires ſeront envoyés avant le premier juin 1788.

NEUVIEME PROGRAMME.

Prix double de 1200 livres fondé par le Roi, propoſé dans la Séance du 15 février 1785, & dont la diſtribution a été différée dans celles des 29 août 1786, & 12 février 1787. *Déterminer, par l'examen comparé des propriétés phyſiques & chimiques, la nature des laits de femme, de vache, de chèvre, d'âneſſe, de brebis & de jument.* Les Mémoires ſeront envoyés avant le premier décembre 1789. Ce terme eſt de rigueur.

DIXIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres fondé par le Roi, & propoſé dans la ſéance publique du 12 février 1788. *Déterminer dans le traitement des maladies pour*

lesquelles les différens exutoires sont indiqués : 1°. *quels sont les cas où l'on doit donner la préférence à l'un d'eux sur les autres.* 2°. *Dans quels cas on doit les appliquer, soit à la plus grande distance du siége de la maladie, soit sur les parties les plus voisines, soit sur le lieu même de la douleur.* Les Mémoires seront remis avant le premier décembre 1789. Ce terme est de rigueur.

ONZIEME PROGRAMME.

Prix de 2000 liv. dû à la bienfaisance de M. *de Crosne*, lieutenant-général de police, & proposé dans la séance publique du 12 février 1788. La Société desire de réunir toutes les observations qui ont été faites sur l'allaitement artificiel des enfans nouveau-nés, & les résultats de tous les essais qui ont été tentés dans ce genre ; en conséquence elle invite les médecins, les chirurgiens, soit régnicoles, soit étrangers, & tous ceux qui ont quelques connoissances à ce sujet, à lui en faire part. Elle leur demande *quel plan on a suivi dans les essais dont ils ont été témoins; quelle méthode on a employée pour nourrir les enfans, soit pendant qu'ils se portoient bien, soit pendant qu'ils étoient malades ; quelles ont été leurs maladies ; quel a été le résultat de la mortalité, & à quelle cause on l'a attribuée, si c'est à la nourriture artificielle même, ou à des causes qui lui étoient étrangères, telles que les maladies vénériennes, l'entassement des enfans ou le muguet.* Ce Prix sera distribué sous la forme de médailles d'or de différentes valeurs, aux auteurs des meilleurs Mémoires qui seront envoyés pour ce concours. Les Mémoires seront remis avant le premier avril 1789.

Ceux qui enverront des Mémoires ou Obser-

vations pour concourir aux prix d'émulation, relativement à la conſtitution médicale des saiſons, aux épidémies & épizooties, à la topographie médicale, à l'analyſe & aux propriétés des eaux minérales, & autres objets dépendans de la correſpondance de la Société, les adreſſeront à M. *Vicq-d'Azyr*, par la voie ordinaire de la correſpondance, & ainſi qu'il eſt d'uſage depuis l'établiſſement de cette Compagnie, c'eſt-à-dire, avec une double enveloppe; la premiere à l'adreſſe de M. *Vicq-d'Azyr;* la ſeconde, ou celle extérieure, à l'adreſſe de *Monſeigneur le Contrôleur-Général des Finances, à Paris*, dans le département & ſous les auſpices duquel ſe fait cette correſpondance.

Phytonomatotechnie univerſelle; par M. BERGERET, *chirurg. de* MONSIEUR, *Frère du Roi, & démonſtrateur de botanique.*

VINGT-QUATRIÈME CAHIER,

CRUCIFORMES, Tome III.

Le vingt-quatrième Cahier de cet intéreſſant ouvrage, contient les figures des plantes ſuivantes: *Tabouret bourſette*, B. *Lunetière oreillée*, L. *Lunetière liſſe*, L. *Lunetière jumellée*, B. *Cranſon corne-de-cerf*, L. *Cranſon ruſtique*, B. *Cranſon de Danemarck*, L. *Cranſon officinal*, L. *Paſſerage dravière*, B. *Paſſerage à larges feuilles*, L. *Paſſerage ibéride. Paſſerage creſſonnée.*

Cet ouvrage, dont il paroît deux volumes, ſe diſtribue par cahier de douze planches, & vingt-quatre pages de deſcription.

La Souſcription pour le papier d'Hollande, par année, eſt de . . . . 108 liv.

Celle du papier ordinaire, Fig. coloriées, 54 l.

Papier ordinaire, Figur. non-coloriées, 27 l.

On ſouſcrit chez {
L'AUTEUR, rue des Orties, Butte Saint-Roch, n° 14.
DIDOT le jeune, quai des Auguſtins.
POISSON, graveur, cloître Saint-Honoré, cour des Enfans de Chœur.
}

NOTA. *Le vingtième Cahier ne ſera diſtribué qu'après le trentième.*

Voyez ce que nous avons dit en annonçant les premiers cahiers de cet intéreſſant & ingénieux Ouvrage, dans les volumes lviij, pag. 559.— Vol. lix. pag. 477. — Vol. lx, pag. 191 & 393. —Vol. lxj, pag. 447.

AVIS SUR L'ELIXIR ANTI-GOUTTEUX DU SIEUR GACHET.

Procès-verbal dreſſé au collège royal de médecine de Nancy, ſur l'élixir anti-goutteux du ſieur GACHET.

M. le Lieutenant-Général de Police, le Préſident, l'un des Conſeillers du collége royal de médecine, & les deux Maîtres Jurés des apothi-

caires, procédant aux visites des pharmacies, des hôpitaux & boutiques des marchands droguistes, conformément à leurs statuts, apprirent qu'il y avoit un dépôt d'un élixir anti-goutteux du sieur *Gachet*, chez le sieur *Tisserand*, marchand épicier au faubourg *Saint-Pierre* : ils se transportèrent chez ce particulier pour se faire représenter cet élixir, & examiner s'il étoit autorisé à le vendre. Ce particulier n'ayant présenté aucune permission, les Président & Conseillers du collége ont requis à ce que ledit élixir fût saisi & transporté au collége, pour, pardevant le conseil dudit collége, être examiné par les deux Maîtres-Jurés de la pharmacie.

La demande accueillie, lesdits sieurs Jurés ont démontré que cet élixir anti-goutteux n'étoit qu'une huile essentielle de térébenthine altérée. Le Conseil du collége a jugé que ce remède étoit très-dangereux ; & les Jurés de la pharmacie ont dit que la valeur intrinsèque de cet élixir étoit de sept à huit sous la fiole qui se vend un louis.

D'après ces observations, M. le Lieutenant-Général a ordonné que ledit élixir seroit saisi & jeté ; il a été fait défenses au sieur *Tisserand* d'en continuer la vente.

La tâche du Collége se trouvoit remplie ; mais apprenant que différens Journaux, notamment celui de *Bouillon*, page 93, seconde quinzaine de décembre 1787, annonçoit avec les plus grands éloges ce prétendu élixir anti-goutteux, il a pensé qu'il étoit de son devoir, & de l'utilité publique de procéder à une décomposition exacte de cet élixir, & de la rendre, s'il est possible, aussi généralement connue, que le sont les faux éloges qu'on lui attribue. En conséquence, M. le Président du collége a demandé que deux bou-

teilles fussent remises aux deux Jurés de la pharmacie, à l'effet d'examiner de nouveau ce remède, & d'en rendre compte au collége.

Cejourd'hui 14 février 1788, le Collége royal de médecine assemblé extraordinairement, à l'assistance de M. le Lieutenant-Général de Police, associé d'honneur, les susdits Commissaires ont rendu compte de l'examen dudit élixir du sieur *Gachet*, & de suite ont procédé à son analyse par voie de synthèse, & ont prouvé que ce prétendu élixir anti-goutteux n'étoit que du foie de soufre en dissolution dans deux parties d'huile essentielle de térébenthine, sur une d'huile de genièvre, à laquelle dissolution on ajoute quelques gouttes d huile empyreumatique animale.

D'après cette démonstration, le Collége persiste à estimer qu'un remède de ce genre ne peut être que du plus grand danger, donné contre la goutte ; qu'il doit être proscrit : & lesdits sieurs Jurés persistent pareillement à dire que la valeur intrinsèque dudit élixir est de sept à huit sous la fiole qui se vend un louis. Sur quoi, nous Lieutenant-Général de Police, associé d'honneur du Collége royal de médecine, ordonnons que le présent procès-verbal sera envoyé à tous les Journaux, à l'effet d'y être annoncé, avec d'autant plus de raison, que plusieurs ont dit que cet élixir avoit la sanction de la Société royale de médecine : ce qui est démontré faux par l'extrait suivant :

Extrait du Journal de Paris, du samedi 14 avril 1787, N°. 104.

Le Journal encyclopédique, année 1786, tome huitième, partie première, pages 14 & 15;

l'Esprit des Journaux, & plusieurs autres feuilles périodiques ont annoncé avec de grands éloges un élixir prétendu anti-goutteux du sieur *Gacket*, comme ayant été approuvé par la Société royale de médecine. Cette Compagnie nous a autorisés à désabuser le public à ce sujet. Le remède du sieur *Gachet*, loin d'avoir reçu la sanction de la Société royale de médecine, a été rejeté dans la séance tenue au *Louvre*, le vingt-sixième avril 1785.

D'après le rapport des Commissaires, auxquels la recette du sieur *Gachet* avoit été communiquée, la Société royale déclare que l'on ne doit regarder comme approuvés par elle, que les remèdes dont les auteurs & possesseurs peuvent présenter une délibération de cette Compagnie signée de son secrétaire. Ces remèdes sont en très-petit nombre : en pareil cas, la Société rend toujours son rapport & son jugement publics ; & il ne peut y avoir aucune incertitude à cet égard.

N°s 1, 4, 5, 14, 20, M. GRUNWALD.
2, 3, 16, 18, M. ROUSSEL.
6, 8, 11, 12, 13, 15, 19, M. WILLEMET.
7, 9, 10, M. HUZARD.
17, M. J. G. E.

Fautes à corriger dans le cahier de décembre 1787.

Page 420, ligne 13, donnoit, *lisez* donner.
Page 423, ligne 16, passa, *lisez* passe.
Page 426, ligne 17, anastomosoit, *lisez* anastomosât.
Page 428, M. Forestier, maître en chirurgie à Semur, *lisez* à Epoisses, près Semur en Auxois.

Cahier du mois de janvier 1788.

Page 144, ligne 14, le ſinus, *liſez* les ſinus.
Page 150, ligne 21, zar, *liſez* zur.
Page 155, lignes 24, 25, M. Lemonnier, *liſez* M. Lamorier.

Cahier du mois de février.

Page 309. Il eſt arrivé un renverſement au commencement des lignes de la citation latine ; mais comme l'ouvrage d'Aſtruc eſt entre les mains de tout le monde, on peut aiſément y avoir recours.

Page 332. *Pour que la note ſoit complète, il faut ajouter à la ſin le mot* France.

TABLE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de médecine* du mois de mars 1788. A Paris, ce 24 février 1788.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'imprimerie de P. FR. DIDOT jeune, 1788.

